
3 3433 08187792 4



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

L'ARABIE HEUREUSE

SOUVENIRS DE VOYAGES EN AFRIQUE ET EN ASIE

PAR

HADJI-ABD-EL-HAMID BEY

L. Du Couret, collect.

PUBLIÉS PAR

ALEXANDRE DUMAS père

TOME PREMIER

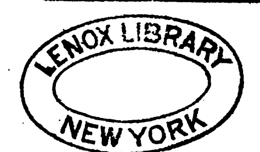


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860


LENOX LIBRARY
NEW YORK

L'ARABIE HEUREUSE

I

.... Au retour de mon pèlerinage à la Mecque, je m'embarquai donc à Djedda, un des ports de la mer Rouge, le 15 septembre 1843, sur un *boutre* (chasse-marée arabe) en destination pour Abou-Arich, résidence habituelle du chérif de l'Yemen. Ce boutre appartenait à Reïs-Ali, un des plus riches négociants de Djedda. Reïs-Ali avait reçu des ordres du chérif pour qu'il mît ce petit bâtiment à ma disposition.

J'avais quitté la Mecque, riche relativement : j'emportais trente-cinq à quarante mille francs, somme qui

en Arabie équivaut à celle de cent vingt mille francs en France. Elle provenait de mes appointements comme *bey*, et surtout comme médecin, quoique en cette dernière qualité je ne demandasse jamais rien. Mais on allait, par les cadeaux, au delà de mes désirs, les uns m'envoyant des armes, les autres des diamants, les autres des bijoux, quelques-uns de l'argent.

Puis ma dépense à la Mecque était à peu près nulle.

Avec mes deux domestiques, mes dix chevaux, mon portier et un petit esclave, je n'ai jamais pu dépenser plus de trente francs par mois, c'est-à-dire, toujours pour garder la proportion, quelque chose comme cent vingt francs.

Au moment du départ, j'avais réalisé tout ce qui était réalisable. Excepté mes diamants que je portais sous l'aisselle enfermés dans une petite sacoche de peau, j'avais vendu ce que j'avais de trop en armes, en costumes, en meubles.

J'affectais l'air d'un simple pèlerin. En Orient, lorsqu'on voyage surtout, il ne faut point paraître trop

riche, principalement lorsqu'on ne voyage pas avec un caractère officiel.

En arrivant sur le boutre, je trouvai mon campement tout préparé. On avait d'abord voulu, pour me faire honneur, me donner la dunette, mais je savais trop que je ne l'habiterais pas seul pour accepter cette distinction. Mes tapis étaient donc étendus sur un cadre près de la boussole.

J'avais mon petit nègre qui était chargé du département des pipes. Il s'appelait Bellâl.

J'avais en outre mes deux domestiques, Sélim et Mohammed. Sélim était cuisinier et chargé de l'intérieur de la maison. Mohammed avait soin de mes chevaux et faisait mes courses. Tous les deux étaient Arabes; seulement, Sélim, qui avait été longtemps au Caire, où je l'avais engagé, parlait parfaitement le turc. C'était mon confident. Il était très-adroit, très-insinuant et très-discret. Cette dernière qualité est inappréciable chez un Arabe, à cause de sa rareté. Ces gens-là sont toujours causeurs comme au temps des *Mille et une Nuits*.

Quant à Mohammed, c'était l'Arabe vulgaire dans toute l'acception du mot. Son seul mérite était son aptitude à soigner les chevaux.

Ces deux hommes et Bellâl composaient toute ma suite.

Ce dernier était un petit nègre Zanguébarien. Il avait été pris dans les environs de Monbaz, petite ville située sur la côte du Zanguebar, et qui fait partie des États de l'imam de Mascate. Il était très-fin, très-intelligent, et je dirai presque qu'il avait quelque chose de distingué dans les manières. Cette distinction, et ce que je pus tirer de ses souvenirs, me portaient à croire qu'il était le fils de quelque chef. Il avait les goûts les plus aristocratiques : il aimait les chevaux, les armes, les bijoux, et surtout la musique; je pourrais même dire qu'il était l'inventeur d'un instrument : il s'était fait un arc mélodieux : une corde à boyaux, extrêmement tendue, faisait les frais de ce luth à une corde. La nuit, au clair de la lune, il se posait comme un barde, et tirait de son arc trois ou quatre notes différentes qui se perdaient en gémissant

dans le bruissement des vagues. Cela avait quelque chose de mélancolique qui plaisait à Bellâl et à l'équipage, et qui ne me déplaisait pas. Toutes les nuits, à l'heure fixe, aussitôt la prière du soir terminée, il passait à l'avant du navire, là où la proue brise les flots, et se mettait à pincer sa corde. Cela durait jusqu'à minuit.

Mais ses auditeurs les plus assidus étaient les dorades et les dauphins, qui jouaient à l'avant du bâtiment, et qui, bien certainement, eussent renouvelé l'histoire d'Amphion si Bellâl fût tombé à la mer.

Les musulmans ne doutaient pas que tous ces poissons ne vinssent là pour écouter Bellâl. Cette croyance avait dans leur esprit d'autant plus de fondement que, pour eux, les dauphins sont des sirènes.

A minuit, la musique de Bellâl cessait et était remplacée par un concert de grillons qui avaient leur logement dans les trous de la cale. A minuit, on s'endormait insensiblement, à l'exception des hommes de quart et de vedette, qui se tenaient à l'avant, et qui,

invisibles à l'extérieur, exploraient la mer à des distances inouïes.

En Nubie, j'avais eu un exemple non moins étonnant de cette acuité de l'œil, ou plutôt de cet instinct qui a quelque chose de celui du chien de chasse. Un Nubien rejoindra un voleur à quelque distance qu'il soit, du moment où il est mis sur la trace de son pied.

De temps en temps, au milieu de l'obscurité, on croisait de petits bâtiments qui passaient silencieux avec une flamme à l'avant du navire.

C'est une double précaution pour éviter les bancs de corail et les rencontres de bâtiments.

En outre, cette flamme, entretenue avec soin, empêche d'abord l'individu qui l'entretient de s'endormir, et ensuite indique aux pirates que l'on est sur ses gardes. Car ces veilleurs de nuit ne sont placés là qu'en vue des pirates, qui, déguisés en pêcheurs, ou plutôt qui sont des pêcheurs, cumulant ces deux états, dévalisent en un tour de main le bâtiment qui a le malheur de s'endormir.

Une nuit, nous vîmes un bâtiment qui avait l'air de se conduire tout seul. Le feu de ce bâtiment était éteint. Le navire gouvernait droit sur des récifs ; nous le hélâmes pour le prévenir du danger qu'il courait. Personne ne nous répondit, et le bâtiment alla heurter un banc de corail.

Deux hommes sautèrent dans la chaloupe qui nous suivait à la prolonge, et gouvernèrent sur le bâtiment. Le bâtiment était vide, taché de sang et pillé. Reïs-Ali déclara que c'était l'œuvre des pirates, qui, de peur d'être découverts, avaient laissé le bâtiment suivre son chemin, après avoir tué les hommes, les femmes et les enfants, et pillé les marchandises.

La surveillance en redoubla à notre bord, non-seulement pour cette nuit-là, mais pour les nuits suivantes.

Pendant le jour, grâce à la chaleur étouffante qu'il faisait, on dormait bien autrement encore que la nuit. Les nègres seuls supportaient cette chaleur avec délices. Tandis que nous cherchions l'ombre partout où elle était, pour nous y réfugier, eux se couchaient au

grand soleil, n'ayant pour toute couverture que la mousseline de leurs turbans qui leur servait de drap de lit ; de même que c'était leur seul abri contre le soleil, c'était aussi leur seule défense contre la rosée. D'autres s'amusaient à pêcher au trident. Le pêcheur, à cet effet, se plaçait à l'avant, lançait son trident retenu par une corde, et manquait rarement la bonite ou la dorade contre laquelle il était lancé.

D'autres se baignaient au milieu des requins.

La première fois que j'avais vu cet effrayant spectacle, j'eus la bonhomie de leur crier de prendre garde. Le capitaine me rassura.

— Bon ! me dit-il, sois tranquille, ils mangeront le requin avant que le requin ne les mange.

— En effet, les nègres m'ont toujours, dans mes traversées de la mer Rouge et de la mer des Indes, paru plus friands de requins que les requins friands de nègres. J'ai vu, au reste, plus d'un duel entre homme et requin, dans lequel l'homme était toujours vainqueur.

Ainsi, le nègre ne quitte jamais une espèce de bra-

celet en cuir qu'il porte au bras gauche; à ce bracelet est attaché un large couteau recourbé. Quand il se sent flairer de trop près par le requin, le nègre tire son couteau et passe comme un éclair sous son ventre. Seulement, en passant, il lui a ouvert le ventre, quelquefois dans une longueur de trois ou quatre pieds. Le requin poursuit l'homme en traînant ses entrailles; mais l'homme, qui nage aussi vite que lui, évite les effroyables coups de queue qui l'anéantiraient. Quant à la gueule, c'est le moindre de ses soucis. Il faut que le requin se retourne pour happer, et toujours il met dans ce mouvement une certaine lenteur. Pendant qu'il se retourne, l'homme a passé de l'autre côté du bâtiment, faisant quelquefois en passant une nouvelle victime. Les requins, blessés ainsi à mort, plongent et disparaissent comme la baleine. Mais tout blessés qu'ils sont, ils suivent sous l'eau le navire, souvent une heure, deux heures, trois heures; après ils remontent à la surface. Alors ils ont perdu leur sang. A ce moment, on leur passe un nœud coulant au cou, on les laisse suspendus jusqu'à ce qu'ils soient

bien morts ; puis on les amène sur le pont, où on les dépèce, et où chacun tire au plus gros morceau.

Les uns font bouillir, les autres font frire, les autres enfin font sécher au soleil leur part.

La meilleure de ces trois préparations est exécrable. Cependant c'est la nourriture la plus habituelle des habitants de Mascate et de Zanzibar, et surtout des marins, pour qui c'est un morceau des plus délicieux.

Aussi, dès le lendemain de notre départ, comme deux nègres s'aperçurent que trois ou quatre requins folâtraient dans le sillage de notre boutre, ils jetèrent à la mer un hameçon avec une chaîne de fer, l'hameçon amorcé d'un morceau de suif. Cinq minutes après, un des requins se débattait à briser la chaîne. Heureusement, celle du boutre avait été mise à l'épreuve par des pêches du même genre. Aux cris poussés par le marin en vedette pour surveiller la ligne, cinq ou six de ses camarades accoururent et se mirent à tirer le squale. Ces hommes étaient naturellement les plus vigoureux, c'est-à-dire des nègres du Zanguébar. Rien n'eût été plus beau pour un peintre que la vue

de ces colosses d'ébène aux muscles tendus comme ceux des lutteurs antiques.

Après quelques minutes d'efforts réunis, ils parvinrent à faire perdre au requin le point d'appui que lui offrait l'eau, et à lui donner une position verticale.

Un instant on laissa l'animal pendu ainsi pour lui donner le temps de se pâmer. C'était un beau requin bleu, un peu plus foncé que l'azur du ciel, de l'espèce de ceux que les Arabes nomment *elazerac* (peau bleue). Quant au requin, il s'appelle *damphir* en langue du Hedjaz. Après vingt minutes de suspension pendant lesquelles le drôle faisait le mort, on le hissa sur le pont en prévenant tout le monde de s'écarter. Mais la curiosité fut plus forte que la crainte du danger. On fit un grand cercle autour de l'animal, cercle qui s'élargit rapidement lorsque, se sentant de nouveau un point d'appui, grâce au pont du bâtiment, le requin se mit à jouer de la queue et à montrer en bâillant sa double rangée de crocs, inclinés en dedans de manière à ce qu'ils ne lâchent plus la proie, une fois la proie happée. La gueule, qui semble petite à

première vue, prend, lorsqu'elle s'ouvre dans les convulsions de l'agonie, une effroyable dimension.

Cependant notre requin n'était pas de grande taille : il pouvait avoir huit ou neuf pieds. Les requins bleus ont jusqu'à douze pieds ; les requins blancs, quinze et même plus.

Dès le même jour, le requin fut dépecé, bouilli, frit, rôti.

J'avais la plus profonde répugnance pour ce mets. Sur les instances de Sélim, qui prétendait qu'il avait une manière de préparer le requin à m'en faire lécher les doigts, je me hasardai encore à goûter son ragoût. Sélim en fut pour ses oignons, son piment, son ail, son gingembre, son girofle, son huile et son vinaigre. A la première bouchée le cœur me leva. Pour ce jour-là, je dînai en regardant dîner les matelots. Il est vrai que ce jour-là ils dînèrent pour eux et pour moi.

Le requin y passa tout entier, à l'exception du foie, qu'ils conservent pour faire de l'huile. Un foie de requin contient de vingt-cinq à trente livres d'huile.

Cette huile leur servit à peindre le boutre, et, tout en peignant le navire, à se frictionner le corps. Grâce à ces frictions, les nègres infectent, mais ils peuvent rester nus au soleil. C'est aussi à ces frictions qu'ils doivent de pouvoir rester des heures entières à l'eau. C'est un reste du massage antique; seulement les anciens se frottaient d'huile parfumée. Au reste, je défie Guerlain lui-même de parfumer l'huile que l'on trouve dans la mer Rouge et dans l'Yémen. Les seules huiles que l'on y récolte sont l'huile de palme, l'huile de sésame et l'huile de poisson.

Comme moi, Reïs-Ali avait un petit nègre attaché à son service particulier.

Je me trompe en le désignant sous le nom générique de nègre : c'était un Abyssin, marqué au type de la vieille Égypte. Son teint était olivâtre, son nez plutôt aquilin qu'aplati. Il avait les yeux grenat, doux comme du velours, et des lèvres européennes pour la forme, sinon pour la couleur.

Une particularité me frappa, c'est que l'Abyssin de Reïs-Ali portait le même nom que le nègre de Robin-

son Crusoé. Il s'appelait Djoûma, c'est-à-dire *Vendredi*. Je doute cependant que Reïs-Ali ait jamais lu le chef-d'œuvre de Daniel Foë.

Djoûma était à la fois le secrétaire, le valet de chambre et le garçon de confiance de Reïs-Ali; il avait la clef de toutes les armoires de son patron, jusqu'à celle de la caisse. Reïs-Ali qui, défiant comme tous les Arabes, avait des secrets pour son fils, n'en avait pas pour Djoûma; Djoûma était le favori le plus influent que j'aie jamais connu. Il se disait de Gondar et se donnait pour musulman. Peut-être, en effet, était-il de Gondar, mais à coup sûr il n'était pas musulman. Un musulman ne peut jamais être réduit en esclavage par un autre musulman. Seulement, lorsqu'un infidèle, quel qu'il soit, attend qu'il soit esclave pour se convertir, il reste esclave.

Mais qu'est-ce que l'esclavage chez les Arabes? L'esclave, chez l'Arabe, devient l'enfant de la famille, et souvent même, comme Djoûma, le maître de la maison. Djoûma n'eût pas échangé sa position d'esclave contre la liberté la plus étendue.

Quand l'esclave devient riche, il peut racheter sa liberté. Mais, s'il redevient pauvre, sa place est toujours marquée dans la famille, et non-seulement sa place à lui, mais celle de ses enfants. Si le maître, ce qui est rare, est mal pour lui, il réclame auprès des amis de son maître. Alors les amis adjurés par l'esclave invitent le maître à le vendre. Si le maître résiste, l'esclave s'adresse au cadi, qui intervient et l'oblige.

Il y a plus, si un musulman compte au nombre de ses femmes deux esclaves, si ces deux esclaves, de caractère opposé ou de nation différente, ne peuvent vivre ensemble, elles s'adressent d'abord aux amis, afin que le maître vende l'une d'elles. Sur son refus, elles, à leur tour, ont recours au cadi, qui tranche la question. Si le maître n'a eu d'enfant ni de l'une ni de l'autre, il peut les vendre indifféremment. Si l'une d'elles seulement n'a pas d'enfant de lui, c'est celle-là que le maître est forcé de vendre.

L'enfant né du maître est libre, et la mère, qui ne peut plus être vendue, ne reste esclave que de nom. Le maître venant à mourir, elle est libre tout à fait.

L'Arabe, qui sait si bien combien il est doux de ne rien faire, n'exige jamais de son esclave un travail au-dessus de ses forces. Il veille à ce que rien ne lui manque, et se prive parfois du nécessaire pour donner un peu plus de bien-être à son esclave ou à ses esclaves.

Maintenant il faut faire la part des défauts de l'esclave, qui sont souvent des défauts de race. Le *Cafre*, relativement aux autres, est presque idiot. Le *Magûa* est à peine au-dessus du Cafre comme intelligence, et, de plus, il est méchant. Les *Gengiroux* et les *Machidas* sont féroces. Les *Maracatos*, appelés *Bibis* à Bourbon, sont anthropophages. J'ai vu à Bourbon, conservée sous un verre, la tête d'un Bibi qui avait tué son enfant, l'avait fait cuire et l'avait mangé : tout ce qu'il avait gagné à la civilisation, c'était de ne pas le manger cru ; les *Fertits* et les *Niams-Niams* ne se fussent pas donné la peine de le faire cuire.

On comprend que ces différents défauts doivent modifier le bien-être de l'esclave qui, si jeune qu'il ait été pris, conserve ses instincts primitifs.

Les Nigritiens, par exemple, appelés *Takrouris* à la Mecque, sont habitués, femmes et hommes, à aller nus dans leur pays natal. Eh bien! quelque part qu'ils soient transportés, le moindre vêtement les gêne, et ils tendent toujours à la nudité.

Revenons à Djoûma, qui, le troisième jour après notre départ, se roulait sur le pont en poussant des cris que j'entends encore. J'accourus à ses cris. Il avait la bave à la bouche, ses yeux étaient injectés de sang, ses dents étaient serrées à se briser. Je crus qu'il avait une attaque d'épilepsie ou de rage. Tous les autres l'entouraient et essayaient de le maintenir; seulement, pour en arriver là, il fallait la force de quatre de nos hercules nègres. J'ai dit quelle avait été ma première impression. Mais, à la jambe de Djoûma, serrée fortement par une corde à la hauteur de la cheville et horriblement gonflée, je compris qu'il y avait une piqûre quelconque là-dessous.

En effet, à trois pas du pauvre Djoûma, un scorpion était en train de se suicider dans un cercle

de feu. C'était un scorpion jaune. Les scorpions jaunes sont les plus dangereux dans toute l'Arabie. Dans l'Afrique septentrionale, ce sont les noirs. Sur la côte orientale, à Quiloa et à Mozambique, ce sont les rouges.

J'appelai Sélim, lui criant du plus loin que je l'aperçus, de m'apporter ma trousse.

Djoûma, en descendant à la cale puiser de l'eau, avait été piqué par un scorpion entre l'orteil et le second doigt du pied gauche. La douleur avait été excessivement vive, cependant moindre que du moment où il avait appris qu'il n'y avait pas d'espoir de le sauver. En effet, nos médecins du bord, et tout le monde est médecin sur un boutre, étaient à bout de ressources. Ils avaient d'abord lié la jambe, puis cautérisé la plaie avec un fer rougi. Tout cela n'avait rien fait. L'enfant était pris d'un tremblement nerveux qui, si on ne lui appliquait pas de véritables spécifiques, devait le conduire au tétanos.

On en était à la magie. On lui faisait avaler de l'eau dans laquelle on avait détrempé des versets du Coran.

Mais le mal résistait à ce remède infaillible. Reïs-Ali se désespérait.

En voyant le désespoir de son patron, Djoûma avait commencé à comprendre le danger. C'était cette conviction qu'il allait mourir qui, bien plus encore que la douleur, faisait pousser des cris de possédé au pauvre enfant.

Sélim arriva avec ma trousse, et l'ouvrit devant tout le monde. La vue des divers instruments produisit une grande sensation, et le mot de *hakim* passa de bouche en bouche et fit renaître un peu d'espoir. Hakim veut dire médecin. Mon premier soin fut de chercher, au milieu de toutes ces cautérisations, la blessure primitive, qui n'était pas plus considérable qu'une piqûre d'aiguille. Un petit cercle livide me la dénonça. Je débridai la plaie, mais le sang ne sortait point malgré l'ouverture. Il fallut l'attirer en suçant la plaie, ce que fit un des premiers psylles. Au bout de quelques secondes, le sang arriva abondamment.

Pendant ce temps, Mohammed m'avait apporté un flacon d'alcali. Je laissa tomber plusieurs gouttes de

la liqueur dans l'ouverture pratiquée par la lancette. Ce fut une nouvelle cautérisation qui, lui faisant éprouver une douleur aiguë, redoubla ses cris et ses contorsions.

Je ne fis attention ni aux uns ni aux autres, et continuai le traitement. Sélim tenait tout prêt un verre d'eau rempli à moitié. J'y versai cinq ou six gouttes d'alcali et forçai Djoûma à boire le tout.

Au bout d'un quart d'heure, le traitement avait produit un effet qui mettait tout le monde en admiration. Le calme dans lequel Djoûma tomba fut en raison inverse de l'agitation à laquelle il avait été en proie. Son pouls, après avoir donné quatre-vingt-cinq pulsations par minute, n'en donnait plus que soixante-huit ou soixante-dix.

Reïs-Ali était enchanté. Seulement ce sommeil l'inquiétait; n'était-ce pas le sommeil de la mort, ce sommeil si profond qu'il semblait une léthargie? Puis Djoûma était insensible au toucher. J'avais beau dire à Reïs-Ali que je répondais de tout, le pouls, surtout pour un Arabe, était insensible.

Je fis apporter la glace de mon nécessaire, je la mis devant la bouche du malade. La glace se couvrit de vapeur, et Reïs-Ali, ainsi que les assistants, furent convaincus que Djoûma n'était pas mort. Seulement en reviendrait-il? Une piqûre de scorpion jaune est presque toujours mortelle en Arabie, surtout avec le mode de traitement appliqué par les indigènes.

J'avais fait préparer à l'ombre et avec des voiles une espèce de couche. On étendit Djoûma sur ce lit improvisé. Je mis un nègre de planton pour chasser les mouches et les fourmis, que les pâtes de dattes avaient attirés par milliers, et qui rivalisaient de gourmandise avec les rats et les souris. Je plaçai Sélim en sentinelle, avec charge de veiller, et de m'appeler aussitôt que le malade ouvrirait les yeux. Sachant que ce sommeil durerait au moins deux ou trois heures, j'invitai Reïs-Ali à faire préparer sous mes yeux, et par les soins de Mohammed, élève de Sélim au point de vue culinaire, une bonne poule au riz. Il va sans dire qu'on voulait échauder et dépouiller l'animal. Je m'y opposai. Il fut brûlé et flambé à la manière française,

après avoir toutefois été saigné à la manière musulmane. Ce point fut, comme je m'y attendais, l'objet d'une discussion.

Je déclarai que le cordial qui devait reconforter le malade était justement dans la peau. Cette affirmation, qui d'ailleurs n'avait rien de contraire à la loi musulmane, laquelle, même dans certains cas, dans les cas de maladie surtout, permet l'emploi des choses prohibées, cette affirmation leva tous les scrupules.

Cinq minutes après son réveil, Djeûma était accroupi avec sa poule de riz entre ses jambes. Il paraissait trouver le traitement fort à son goût.

Le lendemain, il était guéri de la piqûre. Ce qui fut plus long à guérir, ce fut la cautérisation. J'aurais pu demander à Reïs-Ali tout ce que j'eusse voulu, même son boutre : il m'eût certainement tout donné. Aussi, pendant toute la route, et même à terre, il n'y eut sorte de prévenances dont je ne fusse l'objet de sa part.

Sélim et Mohammed reçurent chacun, et selon leur

importance, une splendide gratification. Cette gratification était bien certainement le double du prix qu'avait coûté Djoûma lorsqu'il avait été vendu.

Cette cure, comme on comprend bien, me donna une fort belle clientèle à bord du boutre, et il n'y eut pas un passager ni un marin qui ne vînt me demander une consultation.

Nous avions encore six jours de traversée pour arriver à Confoda, dernière ville de la province du Hedjaz. Je me fis apporter mon fusil et me mis à tirer des mouettes, des goëlands et des pailles-en-queue. Quand je tuais, les nègres se jetaient à la mer à l'envi l'un de l'autre et rapportaient l'animal. Seulement il arrivait parfois qu'un requin était là avant le nègre, et que, quand le nageur allongeait le bras, l'oiseau était avalé. Alors le nègre regardait la chose comme une insulte, et il s'ensuivait entre l'homme et le poisson un duel dans lequel le poisson avait toujours le dessous.

Pendant ma chasse, je m'aperçus qu'il se faisait un grand mouvement à bord. Tout le monde se pressait

à l'avant. J'étais resté à peu près seul sur la dunette. Je regardai du côté où regardait tout le monde.

Je vis à l'horizon une espèce de barque, laquelle semblait chasser devant elle une ligne de brisans. Mais ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est que ces brisants étaient mobiles et semblaient marcher devant la barque.

Je me fis apporter une lunette par Sélim. Sélim, qui voyait dans quel but j'avais demandé ma lunette, essayait de me donner des explications. Mais il avait beau faire, je ne comprenais pas le mot arabe, qu'il me répétait cependant à satiété. Je portai la lunette à mon œil, et tout me fut expliqué. La barque était une baleine. Le récif mouvant était un banc de sardines qui fuyait devant elle. Le monstre ouvrait d'un mouvement régulier une gueule grande comme un four, et la refermait avec la même régularité. Elle lançait l'eau par ses deux évents.

La présence d'une baleine dans la mer Rouge est un événement assez rare pour préoccuper des marins arabes. Aussi, comme on l'a vu, tout notre équipage

était-il fort préoccupé. Si l'on pouvait joindre et prendre la baleine, c'était la fortune de l'équipage. Le capitaine aurait pris une part, deux parts peut-être; le reste eût été pour les matelots. Ce n'eût plus été vingt-cinq ou trente livres que l'on eût recueillies, comme on avait fait dans le foie du requin, mais bien deux mille à deux mille cinq cents. Notre baleine, bien entendu, était petite, mais, telle qu'elle était, on s'en fût contenté.

On gouverna pour s'en approcher. En même temps, on mettait les deux canots à la mer. Quatre hommes et un harponneur, dépouillés de tout vêtement, descendirent dans chaque canot. Nous regardions, du pont, cette chasse avec le plus grand intérêt.

Mais je compris bientôt que nos hommes étaient plus inquiets que joyeux de leur bonne fortune. La baleine, qui porte le nom de *semeck-yoünes*, je me le rappelle à l'instant même, c'est-à-dire *poisson de Jonas*, la baleine, quoique innocentée, au point de vue de la science moderne, du crime de gloutonnerie dont on l'avait accusée, la baleine,

dis-je, représentait à leurs yeux une trop terrible tradition pour qu'il n'y eût pas quelque hésitation dans le combat qu'on allait lui livrer.

Une des barques s'approcha du terrible cétacé. Elle était montée par nos vainqueurs de requins.

Mais le requin était pour eux un ennemi habituel, un ennemi de tous les jours, un ennemi connu avec lequel chacun de ces hommes s'était mesuré vingt fois, tandis qu'il n'en était pas ainsi de la baleine.

La baleine était l'inconnu. Une des barques cependant s'approcha assez résolûment de l'animal, lequel, toujours occupé de mordre des bouchées dans son banc de sardines, ne paraissait faire aucune attention aux deux coquilles de noix qui s'approchaient de lui.

II

Quoique la baleine, grâce à la couche de graisse dont elle est couverte, et pour laquelle elle est recher-

chée, ait l'épiderme assez peu sensible, il paraît que l'égratignure fit son effet, car elle plongea aussitôt. Les deux bateaux se trouvèrent entraînés dans l'abîme que creusa l'énorme cétacé. Toutefois ni l'un ni l'autre, par bonheur, ne fut englouti. Nous les vîmes rester seuls sur la mer bouillonnante et couverte d'écume.

La baleine avait disparu en fouillant l'eau de sa queue. On attendit avec une certaine anxiété pour savoir l'endroit où elle reparaîtrait.

Les regards embrassaient tout le cercle de l'horizon, chacun fixant ses yeux dans la direction qu'il croyait que le monstre avait prise.

Elle reparut, au bout de dix minutes, à trois cents mètres à l'arrière du bâtiment. Les deux barques, qui avaient vu qu'il ne leur était point arrivé malheur à cette première attaque, s'étaient enhardies. Elles se mirent à la poursuite de l'animal, et le boutre abaissa sa voile de manière à demeurer en panne. Nous nous trouvions dans le dernier mouillage du territoire de la Mecque. Nous étions assez près de terre pour dis-

tinguer les maisons, comme des points blancs surmontés de panaches verts. Les panaches verts, c'étaient les palmiers. Nous étions au milieu du petit archipel des Sœurs, en face de l'île que les Arabes appellent Diebel-Serchen. Ces îles, qui ont toutes des criques où l'on peut se réfugier en cas de mauvais temps, sont toutes habitées, mais momentanément et capricieusement, par des pêcheurs.

J'eus l'idée, pendant que les marins chasseraient la baleine, de profiter de l'heure qu'ils emploieraient à cet exercice pour chasser la gazelle, dont ces îles sont très-bien garnies. J'appelai une des deux barques et lui fis donner l'ordre par Reïs-Ali de me déposer sur l'île Abblêd, qui était la plus rapprochée de nous. Je pris mon fusil, et me fis suivre par Sélim et un nègre du bord. Je n'avais pas de plomb à chevreuil, mais, selon la coutume arabe, j'avais des balles coupées en sept ou huit morceaux.

La barque me conduisit à l'île, et se hâta de remettre le cap sur la baleine. Je restai dans l'île et me mis en chasse.

Ces îles, à la base de corail et à la sommité calcaire, sont couvertes d'une espèce de *maquis* (taillis), de gommiers et de mimosas, qui eux-mêmes appartiennent à la famille des gommiers. Il n'y a dans ces îles d'autre sentier que celui qui est tracé au bord du rivage par les pêcheurs. Elles sont assez élevées pour qu'on les voie de dix-huit à vingt milles en mer. Outre les pêcheurs dont j'ai parlé, et qui tracent le chemin du bord de la mer, l'île est peuplée d'autres industriels qui font aux poissons une guerre acharnée. Il semble que tous les cormorans, tous les pélicans, tous les goëlands, toutes les mouettes, tous les ibis, toutes les cigognes de la mer Rouge se soient donné rendez-vous à Abbléd.

Mais comme aucune de ces espèces n'était, à mon avis, meilleure à manger que le requin, je les laissai me regarder gravement, sans m'occuper de les troubler dans leur contemplation.

Au milieu de tous ces oiseaux, je fis lever une bande d'oies sauvages. J'envoyai mes deux coups de fusil à travers la bande ; il en tomba trois. Sélim en

chargea notre nègre, qui fut presque fâché, au moment où les oies s'étaient levées, de m'avoir crié : *Ouïs! Ouïs!* puisque cet éveil lui valait la peine de porter un poids de douze ou quinze livres.

Je voyais en outre de temps en temps des animaux de la grosseur d'un chat sauter agilement d'un arbre à l'autre. J'ignorais à quelle espèce ils appartenaient, et croyais avoir affaire à de gros écureuils. J'envoyai un coup de fusil à l'un d'eux ; il tomba. Sélim courut pour le ramasser, mais il arriva trop tard. Trois ou quatre individus de la même espèce s'étaient emparés du blessé ou du mort et l'emportaient avec de grands cris.

Le nègre alors me cria :

— *Girth! Girth!* Ce qui voulait dire : — Singe! Singe!

J'en avais déjà tiré en Nubie, du côté de Sennaâr, mais ils étaient beaucoup plus gros, et de l'espèce des cynocéphales, ce qui fait qu'à la première vue je n'avais pas reconnu ceux-ci. Je remarquai alors qu'ils se tenaient plus particulièrement sur les papayers,

étant fort friands de papayes, fruit excellent au goût, rafraîchissant quoique sucré, ressemblant à un concombre, avec des pépins noirs et ronds comme des grains de poivre. Souvent j'avais voulu faire comme faisaient mes singes, me laisser aller à ma sympathie pour les papayes. Mais les Arabes m'avaient toujours arrêté en me disant que les papayes donnaient la fièvre.

Comme je ne connaissais pas l'espèce de singe à laquelle j'avais affaire, j'invitai Sélim à mettre plus de rapidité dans ses évolutions, afin d'arriver avant les amis ou parents du prochain blessé ou du prochain mort. L'occasion ne se fit pas attendre. Je tirai un second singe, qui tomba comme le premier. Sélim s'élança et le ramassa en effet avant qu'il fût secouru par ses compagnons.

Mais, dans son empressement, il ne s'aperçut pas qu'il n'était que blessé, de sorte que celui-ci lui fit, en termes de combat, une prise à la main. Sélim, en véritable Arabe qu'il était, voyant que le singe ne voulait pas desserrer la mâchoire, prit à sa ceinture

son *djembie* (poignard), et, sans se plaindre le moins du monde, sans jeter les hauts cris comme eût fait un domestique français, trancha la tête du singe aussi adroitement que fait un bourreau turc à l'endroit d'un condamné à mort. Puis, il lui desserra les dents à l'aide de son poignard, et, cette double opération terminée, il me rapporta l'animal en deux morceaux.

Je voulus bander la plaie, mais Sélim me pria de le laisser la traiter à sa manière, disant que ce n'était pas la peine de me déranger pour si peu. Il suça le sang pendant cinq minutes, et, déchirant un morceau de sa manche de chemise, il banda sa main, et il n'en fut plus question.

Cependant le temps passait, et je n'avais pas encore tiré une seule gazelle, quand, à travers les arbres, j'aperçus la réflexion d'un petit étang. Je m'approchai. C'était le déversoir de toutes les eaux de l'île, et, sur ses bords, je vis des traces fraîches de pied de gazelle.

Je cherchai à avoir le vent bon, et nous nous couchâmes dans les gommiers. Au bout d'un quart

d'heure, deux gazelles, l'une mâle, l'autre femelle, l'œil inquiet, l'oreille ouverte, sortirent d'un massif et s'approchèrent du bord de l'étang. Elles étaient à soixante pas à peine. Je mis en joue, espérant les tuer toutes les deux; je lâchai le coup, une seule tomba, quoique l'autre parût blessée; mais elle rentra dans le bois, et je la perdis de vue. Le nègre courut et ramassa la gazelle morte. C'était le mâle. J'arrivai derrière lui et suivis la trace de la femelle. Quelques gouttes de sang, que je reconnus dans sa passée, me prouvèrent qu'en effet elle avait reçu un de mes quartiers de balle. J'allais me mettre à sa recherche, espérant la trouver, lorsque je m'entendis héler par les gens de la barque.

La pêche était finie.

Reïs-Ali désirait se remettre en route, et il m'envoyait prendre. Je hélai à mon tour les rameurs, qui vinrent me rejoindre en laissant un homme à la garde du bateau. Je leur montrai le sang de l'animal, et, nous mettant en ligne, nous fîmes une espèce de battue dans la direction où je pensais retrouver la

gazelle blessée. En effet, au bout d'une centaine de pas, un de mes hommes cria : — *Rizel!*

Et, levant la main, il nous fit voir au-dessus du maquis l'animal, qu'il tenait par les deux pattes de derrière. J'avais fait, comme on voit, une superbe chasse en peu de temps. J'avais tué trois oies, un singe et deux gazelles.

La chasse fut complétée par une outarde de la petite espèce, que je rencontrai sur mon chemin, et que les Arabes appellent *houbara*. Un quart d'heure après, nous étions sur le boutre. Pendant la traversée, mes rameurs me mirent au courant sur le résultat de la pêche à la baleine.

La pêche avait été moins heureuse que la chasse. Une des barques s'était approchée à environ deux mètres de l'animal, et le harponneur avait lancé son harpon, qui, cette fois, était entré profondément. La baleine avait plongé, emportant la corde de palmier attachée au harpon et qui pouvait avoir une soixantaine de mètres. Au bout de la corde était attachée une calebasse, qui, en surnageant à la surface de l'eau,

devait indiquer la direction que prendrait la baleine. Mais la baleine avait plongé au plus profond de la mer et la calebasse avait disparu. Peut-être la baleine allait-elle faire une ou deux lieues avant de respirer. De quel côté reparaîtrait-elle? reparaîtrait-elle en vue? Impossible de résoudre ces questions, surtout pour des Arabes, dont ce n'est point l'état de pêcher la baleine. Aussi les nôtres avaient-ils perdu courage, et, après une demi-heure d'attente, pendant laquelle ils n'avaient rien vu, ils étaient revenus au boutre. C'était alors que Reïs-Ali m'avait envoyé chercher. On n'attendait que mon arrivée pour remettre à la voile, opération qui s'exécuta, selon l'habitude arabe, en poussant de grands cris et en invoquant le nom de Dieu et de Mahomet.

Mon retour produisit une grande joie à bord du boutre.

Je rapportais pour deux ou trois jours de viande fraîche, en prenant la précaution de la pendre au mât.

Si j'eusse été chrétien, personne à bord n'eût mangé

une bouchée d'un animal tué par moi. Mais j'étais musulman, l'interdit se trouvait levé.

En effet, en tirant sur le gibier, un musulman doit dire :

— *Bismillah, Allah akhbar!* C'est-à-dire : *Au nom de Dieu! Dieu est grand!*

« Je te tue » est sous-entendu.

Il serait en effet assez difficile de dire :

— Je te tue au nom de Dieu! Dieu est grand!

Lorsque le gibier est encore vivant, le chasseur le saigne à la carotide, selon le rite religieux; mais il faut que le couteau coupe admirablement, afin de ne pas faire souffrir l'animal. Aussi les chasseurs s'exercent-ils à repasser leurs couteaux, de manière à leur donner un fil aussi tranchant que celui du rasoir. Ils en ont deux d'habitude : un grand, et, dans la poignée du grand, un petit. C'est avec le grand qu'ils combattent, attaquent, se défendent, coupent les têtes et saignent les grands animaux. C'est avec les petits qu'ils saignent les animaux de faible taille et achèvent de couper les têtes récalcitrantes.

Au reste les Arabes sont peu chasseurs. Leur nourriture ne repose jamais sur des viandes exceptionnelles. Ils mangent habituellement le mouton, le chameau, la chèvre et la poule.

Ils ne chassent donc pas essentiellement pour manger; cependant ils mangent leur chasse.

S'ils tuent une hyène, ils mangent l'hyène; s'ils tuent un lion, ils mangent le lion. Même en le mangeant, ils croient se rendre plus courageux. S'ils ne mangent pas de la panthère, c'est que la panthère ressemble au chat. Ils mangent le hérisson et le porc-épic. Certaines tribus sont même acharnées à cette chasse; elles ont des chiens exprès pour le porc-épic.

Ils chassent en général la gazelle, l'autruche et le lièvre à courre, soit à cheval, soit à dromadaire. Ils mangent la gazelle et l'autruche; mais, en général, ils ne mangent pas le lièvre. Ils gardent avec soin la moelle des pattes d'autruche pour s'en frotter en cas de rhumatisme; ils en étendent sur leurs blessures; dans certains cas, ils en prennent intérieurement.

Ils chassent avec des lévriers qu'ils appellent *slouguis*. Aussitôt l'animal forcé, ils le saignent. L'animal le plus difficile à forcer, de la gazelle, de l'autruche et du lièvre, c'est la gazelle. Elle est très-craintive, a sans cesse l'œil et l'oreille au guet, et fuit au moindre sujet de crainte avec une fabuleuse rapidité. Du plus loin que les lévriers la voient, ils s'élancent sur elle. Ils en ont quelquefois pour une demi-journée, non pas qu'ils soient ce temps-là à la joindre, mais avec ses bonds prodigieux, ses écarts gigantesques, la gazelle leur échappe jusqu'au moment où ses jambes raidies refusent de plier.

Si le chasseur, qui suit à cheval ou à dromadaire, n'arrive point à temps, il ne trouve plus que les cornes. S'il arrive à temps, il saigne l'animal, toujours avec les paroles sacramentelles, il lui ouvre le ventre et fait la curée comme un châtelain français.

Partout où il y a de la gazelle, on est sûr qu'il y a du lion ou de la panthère.

Après la gazelle vient l'autruche.

L'autruche est l'animal qui excite le plus la cupi-

dité du chasseur arabe. L'autruche en effet donne sa plume, sa chair et sa moelle pour les rhumatismes. Les pâtres arabes connaissent les nids d'autruche comme nos bergers les nids de perdrix. Le nid indiqué, le chasseur fait un trou, s'enterre dans le sable et tue les autruches à l'affût. C'est un des moyens de les chasser. Dans les saisons de l'année où l'autruche n'est point en ponte, on relève leur trace comme on fait de celle d'un loup ou d'un sanglier. On arrive ainsi à les faire lever. L'autruche, surprise, fuit d'un seul trait, et droit devant elle, pendant plusieurs lieues. A moins d'obstacles, elle fuit dans la même ligne. Si le chasseur la perd de vue, il la suit à la piste. Tout en fuyant, elle lance des pierres. Mais c'est parce qu'il se trouve des pierres sous ses pieds et non comme moyen de défense. L'autruche a une force énorme dans le jarret et dans l'aile. D'un coup de pied elle casserait la jambe d'un homme, d'un coup d'aile elle le renverserait. Dans toute la contrée qui se trouve au sud de la Nubie, si un nègre a besoin de faire une course très-pressée, il monte une autruche

comme il monterait un cheval, se tient au cou et la dirige avec un bâton.

Au bout de deux heures de chasse, l'autruche est fatiguée, alors elle s'arrête, trébuche et tombe. On l'étourdit d'un coup de bâton et on la saigne. Le mâle est noir et la femelle est grise. C'est le mâle qui porte ces belles plumes dont on fait tant de cas en Europe. Le mâle, surtout quand il a des petits, se défend, et, comme on dit du sanglier et du cerf, dans certains cas, tient tête aux chasseurs.

Aussitôt mort, on dépouille l'animal, en garantissant les plumes le plus possible. Une belle peau d'autruche mâle se vend de 75 à 80 fr., le prix d'une peau de panthère dans les pays où il n'y a pas beaucoup de panthères.

Au reste, l'autruche tend non-seulement à diminuer, mais à disparaître.

Non-seulement aujourd'hui on chasse l'autruche, mais on recherche ses œufs, d'abord pour les manger, ensuite pour en faire des ornements de mosquées, des narghilêhs, des tasses pour boire.

Reste le lièvre.

Le lièvre arabe est un peu plus petit que le lièvre français. Les Arabes le chassent à courre avec des lévriers et à l'affût. Cette chasse ne diffère pas de la nôtre.

Gérard, dans son livre intitulé le *Tueur de lions*, a décrit admirablement la chasse à faucon.

J'aurai comme lui à parler du lion et de la panthère, puis d'autres animaux encore qui ne se trouvent pas en Afrique, comme l'éléphant, que j'ai rencontré dans le Dâr-Bouroûm et le pays des Barrys; la girafe, que j'ai rencontrée dans le Dongolâh; le tigre, que j'ai rencontré en Abyssinie; le lynx, que j'ai rencontré en Perse. Je dirai alors, non-seulement ce que j'ai pu remarquer par mes yeux, mais encore ce que l'on m'a dit sur ces différents animaux. Si, sur certains points, je me trouve en désaccord avec l'illustre chasseur, c'est que les climats ne sont pas les mêmes, et que le lion et la panthère de l'Atlas, c'est-à-dire du 33e, du 34e et du 35e degrés du nord, ne peuvent pas avoir les mêmes mœurs que ceux qui se

rapprochent de l'équateur et qui vivent sous les 12e et 13e degrés.

Ainsi les animaux d'une même espèce sont plus féroces sous les latitudes rigoureuses que sous les latitudes chaudes. L'ours du pôle est bien plus féroce que l'ours des Alpes et des Pyrénées. Il en est de même du lion de l'Atlas, du lion du Cap, qui se trouvent l'un sous le 35e degré de latitude nord, l'autre sous le 35e degré de latitude sud, qui tous deux connaissent le froid et la neige. Ils sont bien autrement féroces que les lions de la Nigritie, qui vivent sous une chaleur qui atteint et dépasse cinquante degrés.

C'est tout le contraire pour les reptiles, dont le venin semble avoir besoin, pour être mûri, de tous les feux de l'équateur. La vipère cornue (céraste), que j'ai rapportée au muséum, vient déjà du Grand-Désert, c'est-à-dire d'une chaleur de 40 degrés.

Vingt-cinq lieues avant d'arriver à l'endroit où les Bédouins me l'apportèrent, j'ai vu un de mes fusils partir seul sous l'effet de la chaleur. Dans le Kordofan, où la chaleur monte à cinquante-quatre degrés

et les dépasse, j'ai trouvé une variété de serpent-minute qui tue presque instantanément. Les Arabes l'appellent *hannèche-el-ajel*, le serpent rapide, c'est-à-dire le serpent qui tue rapidement. Voyez les scorpions : en Italie, ils font une blessure douloureuse, mais sans gravité; en Tunisie et en Égypte, on en meurt quelquefois; à la Mecque, il est rare qu'on survive, à moins de cautérisation et de révulsifs violents.

Dans le pays des dattes, à Bassora et à Bagdad, j'ai été piqué par deux grosses guêpes dont la piqûre était presque aussi grave que celle du scorpion. Cette piqûre avait eu lieu près de la cheville; ma jambe devint grosse comme un fort tuyau de poêle. Je fus plus de quinze jours sans pouvoir marcher. La piqûre a laissé une marque noire comme l'ébène, et aujourd'hui, en France, dans les grandes chaleurs, je souffre encore de cette piqûre.

Dans le Kordofan, j'ai été mordu au jarret par un céraste que les Arabes appellent *lefâa;* je faillis en mourir. La place est restée noire, et, comme de la

piqûre de ma guêpe, j'en souffre de temps en temps. Le lézard, qui chez nous est tout à fait inoffensif, devient venimeux aux bords de la mer Rouge et de la mer des Indes.

Le moustique, supportable en France, déjà désagréable en Italie, fait en Arabie des piqûres qui amènent quelquefois l'amputation du doigt.

Il n'y a pas jusqu'à notre mouche, la mouche inoffensive, qui, en se posant sur les plaies des malades ou des blessés, ne détermine la gangrène. Au reste, il en est de même des blessures d'armes à feu, qui, sous les latitudes chaudes, sont dix fois plus difficiles à guérir que sous les latitudes tempérées.

Mordu par un singe en France, Sélim en eût eu pour huit jours à avoir sa main emmaillottée. Mordu par un singe à Abblêd, il en eu pour trois mois à porter son bras en écharpe.

Revenons à notre boutre, bien loin duquel nos souvenirs nous ont emporté.

Reïs-Ali m'avait envoyé chercher parce que tous les jours, vers trois heures, le vent de terre se levait.

Ce jour-là il se levait plus fort que les jours précédents. Reïs-Ali ne voulait rien perdre du chemin qu'il pouvait nous faire faire. En effet, depuis six jours que nous étions partis, nous avions fait cent lieues à peine.

Au reste, cette lenteur est complétement indifférente aux vrais musulmans. Il n'y a qu'en Europe où le temps soit coté à la Bourse. Les musulmans sont partis quand Dieu a voulu, ils arriveront quand Dieu voudra. Jamais un musulman ne s'ennuie. Quand il se sent près de s'ennuyer, il fume. Quand il a fumé, il joue aux dames ou aux échecs. Quand il a joué aux dames et aux échecs, il dort.

Le sommeil est pour lui la seconde vie, si elle n'est pas la première. Quand il est éveillé, rarement il pense. Quand il est endormi, souvent il rêve. Les rêves sont la grande préoccupation des Orientaux. Voyez le rêve de Pharaon expliqué par Joseph. Voyez dans Homère Jupiter envoyant un rêve à Agamemnon. Voyez toutes les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Il y a des rêves partout.

Le rêve est si agréable pour les musulmans qu'ils ont inventé le *hachich*, le *kiêf* et le *caq*, c'est-à-dire des moyens de rêver tout éveillé. Le hachich que nous connaissons en Europe, le hachich de *Monte-Christo*, est une confiture faite avec la feuille de chanvre; mais le commun des Arabes se dispense de faire des confitures : il fait sécher la feuille, la réduit en poudre et la mélange à son tabac.

Il va sans dire que les effets en sont bien autrement puissants : c'est alors le kiêf.

Quant au caq, c'est la feuille d'un arbrisseau pareil à celui qui produit le thé. La feuille ne se sèche pas et ne se fume pas, elle se mâche et produit le même enivrement que le hachich.

Dans les rues de Moka et d'Hodeïda, on voit les amateurs se promener avec une branche de caq sous le bras. Ils en arrachent les feuilles, une à une, et les mâchent. La feuille est épaisse, d'un vert foncé et luisant, et ressemble à celle du camellia.

Quant aux marins, il y a toujours dans l'équipage un conteur d'histoires qui se charge d'amuser la so-

ciété. Puis il y a un bouffon qui fait des farces. Avec les farces, les histoires, le caq, le kiêf, les rêves, les échecs et les dames, un musulman ferait le tour du monde sans s'ennuyer un seul instant.

J'étais mauvais musulman sous ce rapport, je l'avoue. Je jouais aux dames de troisième force, pas du tout aux échecs. Je ne fumais pas de kiêf, je ne mâchais pas le caq. Mes seules distractions étaient ma chibouque et mon fusil.

Je passais mon temps assis sur la dunette, mon bouquin d'ambre à la bouche, mon fusil à portée de ma main. Si un oiseau passait en l'air, si un poisson montrait son arête dorsale hors de l'eau, je lui envoyais mon coup de fusil ; je me soulevais pour voir ce qui en était résulté, et me recouchais sur ma natte. J'avais donc salué avec joie la recrudescence du vent.

J'oubliais une distraction que je n'ai jamais bien comprise. Peut-être est-ce pour cela que je l'oubliais.

Presque tous les musulmans de l'Yémen font usage d'une branche de *messouâk*, — le ziziphus lotus, — qu'ils dépouillent de son écorce et dont ils écrasent le

bout avec une pierre ou un marteau, jusqu'à ce que ce bout prenne la forme d'un pinceau. Puis ils prennent une pincée de tabac très-fin, qu'ils appellent Portugal, et prononcent *Bordougal*, se l'introduisent dans la bouche, et font avec leur langue reparaître cette poudre à la surface extérieure, où ils la frottent avec leur pinceau de mossouâk. Cet usage est aussi répandu parmi les Bedouins de l'Yémen que la pipe, le narghilêh, le béthel, l'opium, le caq chez les autres Orientaux.

On reconnaît les amateurs de Portugal à la petite branche de mossouâk, qu'ils portent suspendue à leur turban, à leur chapelet où à leur cou. Les femmes elles-mêmes sont friandes de cette sensualité, et les deux sexes lui donnent tout le temps dont ils peuvent disposer.

Comment voulez-vous qu'on s'ennuie jamais avec de semblables distractions ?

Cependant le vent continuait à grossir, et, contre tous nos précédents, nous faisait faire huit ou dix nœuds à l'heure. Vers le coucher du soleil, nous pas-

sâmes devant Confoda, dernier poste occupé par les Turcs, qui avaient derrière les remparts une garnison de trois ou quatre cents Albanais.

Confoda est le débouché des marchandises de l'Assir, c'est-à-dire du millet, de la gomme, de l'essence et des étoffes de laine. Vers Confoda disparaissent les déserts de l'Arabie-Pétrée et commencent les verdures de l'Arabie-Heureuse.

Le sol se modifie : on y trouve de la terre végétale, un peu d'eau descendue des montagnes, et l'on cesse d'en être exclusivement réduit aux puits. Au fur et à mesure qu'on avance vers Aden, les montagnes prennent un aspect de plus en plus volcanique. Quelques-unes ont un aspect ferrugineux. En effet, elle contiennent du fer, du cuivre, de la houille, du sel gemme. Le sel gemme est la seule exploitation à laquelle se livrent les Arabes. Et encore comment s'y livrent-ils? Chaque Arabe va à la mine, et emporte ce qu'il lui faut dans des paniers et des sacs, sur des ânes et des chameaux.

Nous marchions toujours et très-vite, malgré la

nuit. Il est vrai que nous avions moins de récifs que sur les côtes du Hedjaz. Aux feux qui brillaient sur le rivage, nous reconnaissions Hali, dernier petit port, limite extrême de l'Arabie-Pétrée.

De temps en temps, nous étions tirés, non pas de notre sommeil, mais de notre engourdissement, par un bruit pareil à celui que ferait un piston d'une forte machine à vapeur. C'étaient des souffleurs qui passaient près de nous et nous souhaitaient bon voyage à leur manière. Les Arabes les appellent *semeck-monfoch*, poissons soufflet. Au reste, je voyais dans l'ombre nos marins très-occupés à jeter une espèce d'épervier à la mer, et à en tirer, avec de grands efforts, des objets qu'ils disposaient sur le pont. J'eus la curiosité de me lever et d'aller voir ce dont il était question. Le hasard nous avait fait passer assez près de trois ou quatre grosses tortues pour que nos marins pussent leur jeter le filet. Ils venaient d'en prendre deux, larges comme des capotes de cabriolet.

Plusieurs fois, au moment où il en passait en vue du navire, j'avais essayé de leur briser la tête avec

une balle ; mais ce n'était pas chose facile. A mon coup, les tortues plongeaient, ou plutôt, pour me servir d'un terme plus expressif et qui rend mieux leur action, les tortues sombraient. On en prit dans la nuit trois, dont la moindre pouvait peser de 75 à 80 livres, et la plus grosse de 150 à 200. J'ai vu des tortues de 400 livres. J'étais enchanté pour mon compte ; c'était de la viande fraîche pour le lendemain. La tortue était le triomphe de Sélim. Il apprêtait une fricassée qu'il faisait cuire dans ces marmites en cuivre que les Arabes appellent *dendjera* et qui ont une forme particulière, se rapprochant de celle d'une calebasse dont on aurait scié le goulot. Il y mettait du beurre, du piment, du gingembre, du poivre, du sel, du girofle. Il faisait bouillir le tout, mouillant de temps en temps avec de l'eau, puis, au moment de la sortie du feu, liant le tout avec des jaunes d'œuf.

Dans la saison des tomates, il y ajoutait des tomates ; l'aspect est celui d'une fricassée de poulet à la sauce blanche. Le goût est celui d'une tête de veau en tortue, très-épicée.

Les Arabes mangeaient les tortues, au contraire, les uns avec des pâtes d'abricots, c'est-à-dire à l'acide ; les autres au doux, avec des raisins secs, des amandes et des dattes, le tout nageant dans le beurre. Il va sans dire que de cette façon la tortue est détestable. Une de nos tortues avait une cinquantaine d'œufs dans le ventre. Les Arabes en prirent une partie pour les sécher. L'autre partie nous fut abandonnée pour les manger à notre caprice. Je n'avais pas de préférence pour les œufs. Je vis nos nègres faire rôtir les leurs sur des charbons ardents. J'en fis rôtir trois ou quatre que je mangeai durs avec du sel, du poivre et du piment.

Je me suis laissé aller à parler cuisine, et j'ai anticipé sur la journée du lendemain.

III

Le lendemain de ce jour, que je marquai sur mon carnet sous le nom de *jour des tortues*, nous étions

en vue de la grande île de Gasser-Farsan, qui peut avoir sept lieues de tour, sur laquelle on trouve des ruines, et qui est entourée de petits îlots, lesquels, du côté du nord, semblent en défendre l'approche. Des montagnes à pic très-irrégulières, ou plutôt très-sauvages de forme, s'élèvent au milieu de l'île, couverte de ces petits arbrisseaux dont les Arabes font ces fameuses brosses à dents en forme de pinceau dont nous avons parlé.

Nous longions la côte orientale à un kilomètre à peu près, de sorte que je distinguais, même sans lunettes, les cabanes des pêcheurs et les champs de maïs. Le vent nous poussait sur l'île. Nous fûmes forcés de virer de bord et de nous diriger à l'est. D'ailleurs, je voulais descendre au port de Djézan. C'était là que je comptais trouver les moyens de gagner Abou-Arich, résidence habituelle du chérif Husseïn, auprès duquel je me rendais.

Abou-Arich n'est éloigné de Djézan que de sept lieues.

Nous entrâmes sans difficulté dans le port, ou plu-

tôt dans la crique de Djézan, qui est commandée par une citadelle contenant une douzaine d'hommes de garnison.

Le village, situé au pied d'une chaîne de montagnes renfermant de l'or, du cuivre, du fer et de la houille, se compose d'une centaine de maisons.

Sur un des premiers mamelons de la chaîne de montagnes s'élève une seconde citadelle, de forme carrée.

La montagne sur laquelle s'élève cette seconde citadelle est de main d'homme et taillée à pic. Un chemin creux est tracé dans la montagne, et conduit à une petite porte basse et étroite où un seul homme peut passer à la fois en se courbant.

J'envoyai Sélim au gouverneur qui habite ce fort. Il n'avait reçu aucun ordre, et par conséquent ne pouvait pas me donner les moyens de transport nécessaires pour aller à Abou-Arich. D'un autre côté, il ne voulait point me laisser passer sans une permission en règle du chérif Husseïn, son parent.

Force m'était donc de reprendre la mer, et d'aller

jusqu'à Loheïa. Au reste, c'est l'habitude arabe, qui ne doute de rien et ne prévoit rien.

Le chérif Husseïn me faisait perdre cinq jours et faire cent lieues de plus. Un messager qui pouvait, à dromadaire, aller en une heure d'Abou-Arich à Djézan, m'eût épargné cette course.

Au reste, je ne la regrette point, puisque, grâce à cette course, je vis le splendide tableau d'un volcan en éruption.

Nous repartîmes aussitôt que la réponse de Sélim m'eut convaincu de l'impossibilité de gagner Abou-Arich. Je connaissais assez les musulmans pour être certain de l'inutilité de mes instances.

Le vent soufflait toujours. La crainte que nous avions eue de le voir dégénérer en bourrasque avait disparu. Contrarié d'abord de ce retard que je venais d'éprouver, j'avais fini par en prendre mon parti, et je m'étais recouché sur ma dunette, appelant le sommeil à mon aide, non pas pour rêver, je rêvais assez tout éveillé, Dieu merci! mais pour dormir, mais pour tuer le temps, qui me paraissait

d'autant plus long que je faisais un trajet inutile.

Aucun événement ne signala cette nuit. Quelques bateaux qui passèrent, en criant leur éternel *salam-a-leikum*, salut soit à vous, me firent de temps en temps rouvrir l'œil que je m'efforçais de fermer. Nous naviguions au milieu des écueils, mais je savais Reïs-Ali si familier avec eux que je ne m'en inquiétais plus. Vers deux heures du matin, au moment où je commençais à m'endormir réellement, Reïs-Ali me réveilla. J'ouvris les yeux et le reconnus. Pour qu'il se dérangeât, ou plutôt pour qu'il me dérangeât, il fallait qu'il se passât quelque chose de grave.

Je m'assis et lui demandai la cause de ce réveil.

— *Djebel-Nâar!* me dit-il.

Montagne de feu !

Je regardai dans la direction qu'il m'indiquait, et je vis en effet le ciel rougi par la réverbération de la flamme. Je compris que nous avancions vers le volcan de *Djebel-Tarr*, que j'avais vu marqué sur ma carte.

Djebel-Tarr, comme Stromboli, n'a que de très-courtes éruptions. C'est un volcan très-sage, très-bien

élevé, qui, pourvu qu'il fasse tranquillement ses affaires, n'en demande pas davantage, et ne s'amuse pas, comme le Vésuve et l'Etna, à faire trembler la terre tout autour de lui.

Les Arabes, comme on le comprend bien, n'ont pas lu l'ouvrage de notre savant compatriote Élie de Beaumont sur les volcans. Ils en ignorent donc complétement les causes, tout en en constatant les effets. Les effets de celui-là sont de cracher de la fumée, de lancer des nuages de cendres et de rouler de la lave jusqu'à la mer.

Un pareil phénomène au milieu de la mer Rouge exerce, on n'en doutera point, l'imagination des Arabes. Chacun a sa tradition sur le volcan.

Les uns prétendent qu'Ève, après le péché originel, vint mourir au sommet du Djebel-Tarr, et que c'est de la tombe de la mère du genre humain que jaillit toute cette flamme, toute cette cendre, toute cette fumée. Si c'est un emblème, il est assez bien choisi. Qu'est-il en effet sorti de la tombe de notre aïeule à tous depuis six mille ans qu'elle est enterrée, si ce

n'est un peu de flamme et beaucoup de cendre et d
fumée !

Les autres regardent tout simplement le cratèr
comme une bouche de l'enfer, de laquelle sortent l
soir, aux époques où doivent surgir quelques événe
ments, des diables qui parcourent la contrée sous l
forme de feux follets.

Nous le vîmes à l'état de flamme jusqu'au jou
puis ce ne fut plus qu'une fumée, que nous lais
sâmes à notre droite pour aller jeter l'ancre dans l
petit mouillage de Loheïa.

Loheïa est le deuxième port de la province de l'Yé
men en venant du nord. Il offre, quoique presqu
ensablé, le golfe le plus beau, le plus grand, le plu
vaste de la mer Rouge.

Des canons placés à Loheïa, à l'île d'Ormouck a
nord, à l'île Caméran à l'ouest, et à Saphida au su
en défendraient complétement l'entrée.

Toutes ces petites îles, quoique couvertes de ve
dure, ont un principe volcanique. L'île Caméran ell
même, toute plate qu'elle est, a une source d'ea

chaude. Ces îles sont peuplées de lièvres beaucoup plus petits que les nôtres. Les perdrix, les cailles, les pintades, les bécasses, les oies sauvages et les canards y sont en quantité; des chacals leur font la guerre. On y trouve aussi des vipères, dès couleuvres, et, dans les vieux murs, l'aspic et une espèce de scorpion rougeâtre dont la piqûre, même soignée avec tout l'art européen, est presque toujours mortelle.

Il y a en outre cette espèce de fourmis blanches qui dévorent tout, même le fer, et que l'on nomme les *thermites*. Elles vont par tribus, guidées par des chefs qui les commandent, avec des avant-gardes et des sentinelles; dans un chemin parallèle à celui du corps d'armée et des travailleurs, qui marchent ensemble, s'avancent les provisions. C'est une véritable migration pareille à celles des barbares, et qui sèche et dévore tout.

Si une de ces troupes innombrables s'introduit dans un silo, elle le vide, chaque fourmi emportant son grain. Selon la grosseur du fardeau, elles se mettent deux, quatre, six, dix, vingt, cent s'il le faut, les

unes tirant, les autres poussant, celles-ci soulevant, celles-là déblayant le chemin. Si l'obstacle est trop lourd pour disparaître, avec des combinaisons dynamiques qui suffiraient à la renommée d'un architecte, elles font franchir l'obstacle au fardeau. Cela rappelle Antoine essayant de transporter sa flotte et celle de Cléopâtre à travers les lacs Salés et le canal de Péluse, dans la mer Rouge.

Le roi des fourmis marche en tête avec sa garde, qui est formée des plus fortes fourmis de la tribu. Le roi lui-même est plus gros qu'aucune des fourmis de sa garde. Cette garde, chargée de la police, porte les ordres du roi. Quand un des messagers rencontre celui auquel il a affaire, il s'arrête, lui communique sa mission, qui change quelquefois à l'instant même la marche des deux animaux, et qui semble quelquefois à l'instant même encore provoquer dans le reste de la troupe des mouvements différents.

Le roi est polygame et a plusieurs reines, qui sont elles-mêmes choisies parmi les plus fortes fourmis.

Ces reines ne se livrent à aucun travail et regardent faire les autres.

Dans leur marche les thermites s'arrêtent de préférence dans les lieux déserts. S'ils sont fatigués et qu'ils aient une grande course à faire, ils posent des relais. La fourmi chargée dépose son fardeau, qui est repris par une autre, et revient à vide chercher une autre charge. Tout le long de la route sont les inspecteurs chargés de surveiller l'ensemble des travaux; ils gourmandent les fainéants, font donner un coup de main à ceux qui sont dans l'embarras, et envoient des messagers demander du renfort si besoin est. Toute fourmi incorrigible dans sa paresse est condamnée à mort et exécutée comme inutile à la société. Quand il y en a un trop grand nombre de jeunes, les générations nouvelles essaiment comme les abeilles et vont former une colonie.

Ces fourmis, jointes aux rats, qui comme elles dévorent tout, font la désolation du pays.

Les rats sont énormes. Ils ont jusqu'à trente centimètres de long. Ils vivent dans la plus grande inti-

mité avec les chats, qui ne leur font aucun mal, et qui dorment et mangent avec eux. Ce sont des rats domestiques, de véritables rats de ville, seulement ils ne s'effrayent de rien. Au reste, en Orient, on tue peu les animaux. Le crime est moins grand de tuer un homme qu'un quadrupède quelconque. L'homme qui tue un autre homme est toujours considéré comme l'ayant tué pour sa défense ; c'est à la famille à juger dans ce cas le procès et à déclarer la guerre ou à accepter le prix du sang.

La plupart de ces rats sont musqués. Ils ont d'énormes moustaches et des queues gigantesques. C'est surtout aux dattes que les rats s'en prennent. Ils vont aussi par bandes, et dans une nuit dévalisent un magasin tout entier. Ils ont des tanières communes, et transportent là tout ce qu'ils peuvent trouver.

Au nombre des insectes qui peuplent l'île se trouve quelquefois, et particulièrement sur la sommité des bananiers et des palmiers fleuris, le goliath, c'est-à-dire le roi des insectes. Il ressemble à un cerf-volant

sans cornes, et peut atteindre deux fois la grosseur de cet animal.

J'en ai vu dans l'île de Caméran, mais ne connaissant pas la rareté de cet animal, je n'avais pas fait grande attention à lui. J'en ai retrouvé depuis un sur les palmiers du Djérid tunisien, qui a été adressé, avec mes collections, par l'agent consulaire de France à Sfax, au Muséum.

On récolte dans ces îles du miel excellent, qui est tiré, par les abeilles, particulièrement des roses, du jasmin et de la myrrhe, dont la fleur est à peu près pareille au lilas. Les Arabes l'appellent *rihan.*

La myrrhe, selon les Arabes, est une des plantes privilégiées du paradis de Mahomet. L'arbrisseau qui la produit ressemble au romarin. Le romarin lui-même est en grande quantité.

Il va sans dire que les thermites et les rats, ces deux grandes familles déprédatrices, font une guerre acharnée aux possesseurs de ce miel, soit que ce miel soit encore la propriété des abeilles libres, soit que l'industrie des hommes l'ait récolté et mis en magasin.

Ce miel se conserve dans des peaux de bouc, que trouent à qui mieux mieux les rats et les fourmis. Les riches, qui en font un grand usage, y mettent un obstacle en les conservant dans des jarres de grès fermées avec du plâtre.

Dans un des voyages que je fis en barque, de Loheïa à l'île Caméran, et ce pendant que je me trouvais à Hodeïda, je fis la rencontre d'un animal bien autrement rare et bien autrement curieux que tous ceux que je viens de nommer et même de décrire. J'étais assis à l'arrière de la barque, lorsque tout à coup les rameurs s'arrêtèrent. On m'appela à l'avant et l'on me montra, à vingt ou trente mètres de nous, flottant sur la vague et suivant son ondulation, un énorme serpent enroulé sur lui-même. Il formait un cercle parfait au milieu duquel se dressait une tête à aigrette. J'avais mon fusil, je voulus faire avancer les rameurs ; mais ils refusèrent obstinément. Tout ce que je pus obtenir d'eux, ce fut qu'ils ne fuiraient pas. Ils stationnèrent donc, et je pus examiner l'animal à mon aise.

Il pouvait avoir de cinquante à soixante pieds de long, dix-huit ou vingt pouces de grosseur. Sa tête avait le volume d'une tête d'enfant. Les trois couleurs les plus apparentes étaient le rouge, le noir et le blanc. Il avait le ventre jaune et noir, ses écailles étaient visibles.

Les Arabes connaissent cette espèce de serpent. Ils prétendaient qu'il avait deux pattes ou deux nageoires. Malgré l'attention que je mis à l'examiner, je ne vis rien de pareil. Ils prétendaient, en outre, que ces deux pattes l'aidaient à venir à terre. Selon eux, l'animal est amphibie et carnassier. Dans ses excursions sur le rivage, c'est surtout aux moutons et aux chèvres qu'il en veut. Seulemement, les chèvres lui sont plus indigestes à cause des cornes.

On se rappelle le serpent de Régulus, qui avait 165 pieds de long, et que l'on fut forcé de tuer avec des machines de guerre. Ne serait-ce pas quelque serpent dans le genre de celui-ci qui s'était attardé sur le rivage, et à qui l'armée romaine en débarquant avait coupé la retraite?

Le nôtre ne paraissait aucunement préoccupé de notre présence; il était tout entier à une foule d'oiseaux de mer qui voltigeaient au-dessus de lui. Ils finirent par s'approcher tellement que sa tête s'allongea comme par un ressort, et cela si rapidement qu'il saisit un goëland dont il ne fit qu'une bouchée. Alors sa gueule s'ouvrit, et l'on en put voir l'effroyable rictus tout garni de dents. Puis il rentra dans son repos. Les oiseaux, qui s'étaient écartés au mouvement qu'il avait fait, revinrent de nouveau tournoyer autour de lui, et le même acte se renouvela trois ou quatre fois, toujours avec la même stupidité de la part des oiseaux et la même adresse de la part du serpent.

Je profitai d'un moment où il était en train d'engloutir son troisième ou quatrième oiseau pour lui envoyer une balle. Je ne sais où je le touchai ni si je le touchai, mais à l'instant même il se déroula et se mit à nager à la surface de l'eau. Les Arabes poussèrent un cri de terreur et se mirent à ramer de toutes leurs forces vers Caméran. Quant au serpent, il se

dirigea vers l'île de Djebel-Sebaïr, où sans doute était son domicile. Nous l'avions trouvé à la hauteur du cap (*ras*) Israël.

Plus tard, dans la mer des Indes, à bord de la corvette le *Cormoran*, qui était allée recueillir les bas-reliefs trouvés dans les ruines de Ninive, et qui était commandée par le lieutenant de vaisseau Cabaret, nous eûmes une seconde apparition pareille à celle-ci. C'était par le travers des Maldives; seulement le reptile, quoique de la même espèce, pouvait avoir une vingtaine de pieds de moins.

J'en vis un troisième dans le canal Mozambique. J'étais cette fois sur un brick de l'imam de Mascate nommé le *Tage* et commandé par le capitaine Husseïn. Ce troisième, à son tour, était plus gros que celui que j'avais vu dans la mer Rouge.

Auparavant, dans le Sennaâr et le Kordofan; depuis, dans le Sahara, à Tuggurt et à Biskra, on m'a souvent parlé, et ceux qui m'en parlèrent n'avaient aucun intérêt à m'en imposer, on m'a souvent parlé de serpents à crinière et qui avaient aussi deux pattes de

devant. Ils étaient courts, et pourraient bien être les dragons des anciens.

Quoi qu'on m'eût pu dire sur l'existence de cet animal, j'en doutais encore; mais beaucoup d'Arabes m'affirmèrent en avoir vu, et me citèrent de leurs compagnons qui avaient été dévorés par des monstres de cette espèce, lesquels, selon eux, pouvaient devancer un cheval à la course. Le sultan de Tuggurt, Abd'el-Rahman-Ben-Djellab, me confirma leurs récits.

Je sais bien que les savants traiteront de fable mon serpent de mer et le serpent à crinière du sultan de Tuggurt. Mais n'ont-ils pas traité de fables les *hommes à queue* et les *licornes!* Les hommes à queue sont un fait constaté aujourd'hui. Même chose regarde les licornes, dont j'ai vu aussi un spécimen à l'île Bourbon (hôtel Lannoë) et dont, par suite, j'ai examiné la fameuse corne avec laquelle Hérodote prétend qu'elles percent les arbres. Ce n'est point une corne, mais une excroissance charnue qui se durcit quand l'animal est en colère, et qui devient pour lui une arme défen-

sive des plus dangereuses. La licorne que j'ai vue pouvait être de la grandeur d'un tout petit âne. Seulement, comme les animaux à cornes, elle avait les sabots fendus. C'est dans le Mandara, dans le Loggoum et dans le Donga, à peu près sous l'équateur, que se trouve cet animal prétendu fabuleux.

Sous la même latitude et dans les mêmes contrées se trouve l'*age*, quadrupède complétement inconnu à nos savants d'Europe, et qui, au lieu de défenses, comme l'éléphant et l'hippopotame, porte des cornes d'ivoire. Un prince arabe, que j'avais ramené de mon voyage à Tuggurt, qui s'appelait Mohammed-Ben-Sultan-Abd'el-Djellil, qui était fils du dernier roi du Fezzan, et qui, naguère, a été le héros des événements de Tripoli, en avait vu, en avait chassé, en avait tué, et en laissa un dessin à M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Au reste le mot *age*, en arabe, veut dire ivoire.

Du Mandara et du Loggoum, du Mandara surtout, se tirent les négresses les plus estimées des Turcs. Ce sont de véritables Vénus du plus beau noir d'ébène qui se puisse voir. Outre cette qualité qui fait leur

principal mérite aux yeux des Orientaux, elles auraient à ceux des Européens celui d'un visage régulier, qui se rapproche du type nubien, l'un des plus beaux de l'espèce nègre.

Seulement les Turcs ont des rivaux fort actifs et surtout fort téméraires dans les singes qui habitent les forêts du Loggoum et du Mandara. J'ai connu un marchand d'esclaves qui faisait tout particulièrement son commerce dans le Soudan, et qui chaque année y accomplissait un voyage en partant du Sennaâr, sa patrie. Il m'a dit avoir eu au nombre de ses esclaves une femme qui avait été enlevée à l'âge de huit ou neuf ans par une bande de singes, et qui était restée sept ans avec eux dans la forêt. Elle ne se plaignait d'aucun mauvais traitement, les singes ayant pour elle, au contraire, toutes sortes de prévenances. Elle avait été retrouvée par une bande de femmes qui allait faire du bois dans ces forêts, où les femmes ne vont que par bandes nombreuses et armées de bâtons, pour qu'il ne leur arrive pas ce qui était arrivé à leur jeune compatriote.

Ces esclaves, qui sont païennes, arrivent sur les marchés de la Mecque et du Caire, par la conquête qu'en font les sultans du Bournou, du Bourgou et du Darfour, continuellement en guerre avec eux sous prétexte de paganisme, mais en réalité parce que ces esclaves sont pour eux une monnaie courante qu'ils n'ont point la peine de faire frapper, et à l'aide de laquelle ils se procurent tout ce dont ils ont besoin.

Revenons à Loheïa, dont nous ont écarté le serpent de mer, les dragons à crinière, les ages et les négresses.

A Loheïa, j'avais enfin le pied dans l'Yémen.

L'Yémen se divise en deux parties : la partie de la plaine qu'on appelle le *Théama*, la partie de la montagne qu'on appelle le *Djebel*.

La partie de la plaine a pour capitale Moka et pour chef le chérif Husseïn.

La partie de la montagne a pour capitale Sana et pour chef l'imam de Sana.

La montagne est cultivée et productive; c'est ce

que l'on appelle à proprement parler, aujourd'hui, l'*Arabie heureuse*.

La plaine a moins de titres à cette appellation. La moitié, c'est-à-dire tout ce qui longe la mer, est incultivable et ne produit que les plantes qui viennent dans les terrains stériles.

Cependant, autour des villes principales de la côte, Hodeïda, Moka, Loheïa, se trouvent des bouquets de palmiers, quelques gommiers, des sycomores, l'arbre qui produit le baume de la Mecque, et l'arbre à manne.

Moka particulièrement a toute une forêt de palmiers, Hodeïda a une forêt de gommiers.

A Loheïa, j'étais attendu par le chérif Haçan, gendre du chérif Husseïn, qui lui avait donné des ordres pour me recevoir et m'acheminer jusqu'à lui.

Le chérif Haçan était un bel Arabe de vingt-cinq ans, qui me fit une excellente réception, et décida que nous partirions le même soir. Il n'y avait pas de temps à perdre pour faire transporter les bagages de la mer à son palais. En conséquence, on envoya un exprès à Reïs-Ali. Celui-ci arriva une heure après avec son

inséparable Djoûma. Derrière eux venaient Sélim et Mohammed, et, derrière Sélim et Mohammed, mes bagages portés par les nègres du boutre et par les portefaix de la localité.

Je pris congé de Reïs-Ali, qui me renouvela toutes ses protestations d'amitié. Djoûma était à peu près guéri, mais, contre l'habitude, la reconnaissance avait survécu au danger. Reïs-Ali, son Abyssin et ses nègres retournèrent à leur bord. Je restai au palais, où je devins l'objet de la curiosité générale.

Le bruit s'était déjà répandu que je venais de la Mecque, que j'étais médecin, et que j'avais en outre un caractère politique et militaire, et que c'était avec toutes ces recommandations que, sur la demande du chérif Husseïn, je venais dans l'Yémen.

L'empressement que mettait le chérif Haçan à me recevoir, à me faire toutes sortes de fêtes malgré le Ramadan, et à me réunir une escorte, ajoutait encore à la curiosité et au respect que me portait la population.

En effet, malgré le Ramadan, je trouvai un excellent repas préparé. Il est vrai qu'en ma qualité de

voyageur la loi de Mahomet me permettait de vivre comme d'habitude, à la condition qu'une fois arrivé à destination je jeûnerais autant de jours que je n'aurais pas observé mon Ramadan, ou que je rachèterais mon péché par des aumônes.

Après le repas, je pris congé de mon hôte et de tout son entourage. Mais il voulut absolument m'accompagner, ce qu'il fit pendant plus d'une lieue, avec sa famille dont tous les membres étaient chérifs comme lui, et qui portaient les deux signes distinctifs de cette dignité, c'est-à-dire la *sommada* (voile de tête pour garantir du soleil) à fils d'or et de soie et la lance ornée de plumes d'autruche. Ces lances en leurs mains sont des armes terribles. A quarante ou cinquante pas, j'en ai vu qui manquaient rarement un talari. Ces lances leur servent dans leurs combats et dans leurs chasses. Une fois à cheval, ils ne la quittent jamais.

A pied, ils sont armés seulement de leurs sabres et de leurs poignards. Ces sabres et ces poignards, à fourreau d'argent, sont faits dans le pays.

Cependant j'ai trouvé un jour un sabre damassé bleu avec des fleurs de lis d'or, et les mots : Vive le roi ! écrits sur le dos de la lame.

Cette lame passait pour avoir appartenu à l'un des nababs les plus célèbres de l'Inde. J'eus grand'peine à les détromper, et finis enfin par leur faire comprendre qu'elle venait de France, et avait appartenu à un garde d'un roi de France.

Au reste, la lance est pour les Arabes une arme symbolique et sacrée. En marche ou au repos, dans le camp ou au douar, quand la lance du chef est plantée devant sa tente, personne n'y entre plus.

Cette famille du chérif Haçan se composait bien d'une soixantaine d'hommes, tous montés sur des chevaux magnifiques, avec des selles d'une richesse merveilleuse et auxquelles adhère le fourreau du sabre, qui, au lieu de battre sur la jambe, passe dessous. On voulut me faire des fantasias, mais tous les cavaliers de cette belle escorte jeûnaient depuis vingt-huit jours; j'exigeai d'eux qu'ils ne fissent point un exercice au-dessus de leurs forces. Enfin, à une lieue

de Loheïa, je les suppliai de rentrer dans leur ville. Ils finirent par céder à mes instances.

Nous mîmes pied à terre, le chérif et moi, et nous nous embrassâmes les deux épaules en signe de congé.

Les Arabes ne s'embrassent jamais à la figure.

Les autres membres de la famille me donnèrent des poignées de main.

Au reste, comme ces adieux avaient lieu près d'une citerne, et que l'heure du *magh'reb*, c'est-à-dire où l'on ne peut plus distinguer un fil noir d'un fil blanc, était arrivée, cet adieu se convertit en halte. Nous fîmes tous notre prière, qui, dans la circonstance, était un échange de souhaits de prospérités. Mes compagnons burent quelques gouttes d'eau et mangèrent quelques dattes, à-compte sur le repas qui les attendait en rentrant chez eux. Cette collation dura un quart d'heure à peu près; après quoi, les adieux se renouvelèrent, mais verbalement et sans gestes. Je refusai le cheval que voulait me donner le chérif Haçan, qui, par ce don, croyait se mettre dans les bonnes grâces de son beau-père. Je montai sur mon

dromadaire, ceux qui devaient m'accompagner se rangèrent autour de moi, et nous pointâmes vers le nord, tandis que le chérif Haçan et les siens retournaient du côté du sud.

Cette lieue faite, il nous restait encore vingt-deux lieues à parcourir pour arriver à Abou-Arich. Grâce au dromadaire de course que le chérif Haçan avait mis à ma disposition, j'aurais pu faire cette traite en cinq ou six heures, mais il eût fallu me séparer de mes bagages, et c'est ce que je ne voulais pas.

Le pays est sillonné de tribus errantes et particulièrement de Juifs *réchabites,* indépendants et nomades, qui auraient pu mettre la main dessus, et tout le pouvoir du chérif Husséïn eût, dans ce cas, été impuissant à les tirer de leurs mains.

Je savais, par les gens de mon escorte, que je trouverais sur ma route cinq ou six baraques de jonc et de chaume habitées par des chameliers; c'était là que nous devions prendre quelques heures de repos. Ces baraques nous furent annoncées de loin par de grands feux qui leur servaient d'enseigne; à plus

d'une lieue nous les aperçûmes, attendu que nous marchions dans un pays plat, tenant toujours la mer à deux ou trois kilomètres à notre gauche.

La nuit était très-froide ; il tombait une rosée qui équivalait à une pluie fine, et, comme toujours, cette bruine était glacée.

Je fis presser la marche des chameaux porteurs, et vers minuit nous arrivâmes aux chaumières — *eschès*, — c'est le nom que donnent les Arabes à ces baraques circulaires, presque toujours surmontées d'un cône.

IV

Les eschès ne sont aérés que par une porte basse et par une petite fenêtre carrée ; leur diamètre peut être de dix à douze pieds ; au centre est un trou dans lequel on fait du feu, et par extension la cuisine. Les hommes et les femmes ont leurs eschès séparés.

Le lieu où nous faisions halte s'appelle Starrad, et prend son nom d'un petit village qui se trouvait à un quart de lieue sur notre droite, c'est-à-dire du côté des montagnes, et qui pouvait être habité par cinq cents âmes à peu près.

Nous trouvâmes, dans des puits creusés à la profondeur de soixante à soixante-dix pieds, de l'eau en abondance et assez bonne. Cependant elle offre un singulier phénomène. Au moment où on la tire du puits, elle semble parfaitement limpide, mais si on la laisse exposée seulement une demi-heure dans un vase de verre, on s'aperçoit qu'elle précipite une matière noire et compacte qui, sans lui donner aucun mauvais goût, la rend de très-difficile digestion.

Les Bédouins prennent un très-grand soin de ces puits.

On en tire l'eau à l'aide de bœufs ou de chameaux.

Ce tirage fait un très-grand bruit, comme les *norias* d'Espagne ; la corde, en roulant sur la poulie, jette des plaintes lugubres qui s'entendent à plus d'une lieue.

Un triple bruit avait, pendant cette marche de nuit, attiré mon attention.

A gauche, la mer Rouge se brisant sur les coraux avec des mugissements réguliers;

A droite, dans la montagne, les sanglots du chacal, précédant le rauquement du lion, qui, pareil à un tonnerre, retentit d'échos en échos;

Devant nous, les plaintes mélancoliques des puits, qui semblent les cris d'appel de quelque géant qu'on égorge.

Quant aux feux qui nous avaient guidés vers les baraques, ces feux avaient un triple but : celui de rechercher les voyageurs; celui de préparer le café; celui d'éloigner les animaux féroces. Nous avions grand besoin de nous réchauffer; aussi, les chameaux soulagés et accroupis, nous groupâmes-nous autour du feu.

Notre café pris, le chef de mon escorte, le chérif Mansour, s'approcha de moi et m'invita à regarder certaines figure d'Arabes qui, tout en faisant cercle autour de nous, ne perdaient pas de vue mes bagages.

C'étaient des Béni-Moréan, c'est-à-dire les Arabes les plus voleurs de la montagne.

Nous étions trop forts et trop bien armés pour qu'ils entreprissent sur nous autre chose qu'un vol par surprise. Il s'agissait donc seulement d'avoir l'œil sur les bagages et sur eux. Les chameliers, qui sont responsables des bagages, ouvrirent cet œil-là.

Quant à moi, je m'enveloppai dans mon manteau et m'endormis.

A quatre heures du matin, nous nous réveillâmes. C'est l'affaire des chameaux de réveiller leurs voyageurs. A l'approche du jour, ils soufflent, et, quand on les charge, ils jettent des cris perçants et qui s'entendent de fort loin. Je parle ici des chameaux de la ville, des chameaux civilisés. C'est un grand inconvénient qu'ils ont dans le désert : leurs cris révèlent aux Arabes voleurs la présence d'une caravane. Les chameaux du désert ne crient jamais.

Au point du jour nous étions sur pied.

Toutes les figures suspectes avaient disparu. Cette disparition inquiéta quelque peu notre escorte.

Nous n'étions, avec les deux domestiques et les chameliers, qu'une douzaine d'hommes en tout. Mais à notre petite caravane se joignirent deux ou trois marchands montés sur des ânes et bien armés, faisant même route que nous. Leurs chameaux les suivaient avec leurs marchandises.

Au bout d'un quart de lieue, les Arabes, les yeux fixés sur le sol sablonneux, se montrèrent les uns aux autres des traces qui parurent les préoccuper.

Je les interrogeai.

C'étaient les traces d'une panthère, qui était descendue de la montagne, qui avait rôdé autour de nous et que les feux avaient tenue à distance.

J'en avais chassé en Nubie et dans le Sennaâr, je n'étais donc pas étranger à ces brisées. Nous reconnûmes que les empreintes étaient récentes; d'ailleurs les chameaux renâclaient.

Nous voyagions à travers des espèces de dunes de sable, déplacées pendant toute la nuit par le vent, et l'hiver par les torrents qui se précipitent de la montagne vers la mer Rouge. De place en place, au milieu

de cette mer de sable, s'élevaient, comme des îles, de petites oasis de *tarfs* (tamarix), de nabacks et de gommiers.

Chaque oasis se composait d'une cinquantaine, d'une centaine ou même de cent cinquante arbres, qui, liés entre eux par une plante parasite, espèce de stramonium, en rend l'entrée très-difficile, si difficile que les gens du pays s'y réfugient pendant leurs guerres, et en font des espèces de forteresses dont il est presque impossible de les déloger.

Outre les bouquets de bois, les rosées et les pluies font croître de place en place des lacs de verdure, composés de coloquintes, de sénés et d'herbes ordinaires.

D'immenses troupeaux de moutons et de chèvres, conduits par des pâtres, descendent de la montagne et viennent brouter cette herbe. Les animaux de la montagne, loups, panthères, chacals, hyènes et même lions les y suivent. Ces bouquets de bois offrent une admirable retraite à ces animaux.

Outre les moutons et les chèvres privés, ces trou-

peaux se composent aussi de gazelles sauvages. Ces charmantes petites bêtes sont chassées si rarement, que, voyant des animaux qui se rapprochent de leur espèce, elles viennent sans crainte se joindre à eux et paissent dans leurs rangs. Les pâtres les y laissent paître, et, quand ils ont besoin d'un rôti, ils choisissent celle qui leur convient et la prennent en l'enfermant dans le troupeau.

Ces pâtres sont armés de grands fusils à mèche, à canon génois; ces mèches, qui ont quelquefois trente à quarante pieds de longueur, sont faites avec des filaments d'écorce d'arbre qui brûlent comme de l'amadou. Elles leur servent à serrer autour de leur front un morceau de calicot bleu foncé, qui, avec une chemise de même couleur s'arrêtant au-dessus du genou, forme toute leur garde-robe. Ils marchent constamment pieds nus.

Les cartouches qui servent à charger ces longs fusils sont serrées autour de leur ceinture par une cartouchière de roseaux dans le genre de celle des Circassiens, ce qui ne les empêche pas d'avoir une

poudrière en bois, un sac à balles et un amorçoir.

Si un animal féroce attaque le troupeau de l'un d'entre eux, malgré les feux qu'ils allument, celui dont le troupeau est attaqué appelle ses camarades à l'aide d'une petite corne; alors tous se réunissent et font face à l'ennemi. Leurs slouguis dans ce cas, leur servent d'auxiliaires.

Ces bergers, qui veillent constamment sur leurs troupeaux, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre, vivent du laitage de leurs chèvres et de leurs brebis, et de pain qu'ils se font eux-mêmes sur un couvercle de marmite en tôle posé sur trois pierres.

Tous les deux ou trois jours, des femmes des douars auxquels ils appartiennent viennent chercher le lait qu'elles emportent dans des outres.

Au détour d'une de ces oasis dont nous avons parlé, nous trouvâmes deux de ces bergers qui suivaient la même trace que nous. La panthère leur avait enlevé un mouton pendant la nuit, et ils voulaient avoir raison de la panthère.

Dès lors il y avait plus de chances de la trouver.

La panthère à jeun continue de vaguer, et regagne parfois la montagne avant le jour. La panthère qui a fait une proie l'enlève sur son épaule comme le lion, l'emporte dans un fourré où elle a ses habitudes, lui brise la nuque et mange à sa faim, commençant par le cœur et le foie.

Elle abandonne les intestins, cache ce qu'elle n'a pas mangé, s'étend dans son repaire et s'endort.

Les deux pâtres étaient un renfort précieux.

Sélim, qui était un chasseur enragé, mit pied à terre, et commença de suivre la piste en leur compagnie. Il avait un de mes fusils à deux coups, chargé d'un côté avec des balles coupées, et de l'autre côté avec une balle franche; ses deux pistolets et son poignard à la ceinture. On fit ainsi, en marchant pas à pas sur la trace de l'animal, qui paraissait être seul et que les Arabes prétendaient être un mâle, le tour de deux ou trois oasis; mais, toujours, à l'endroit opposé à son entrée, on reconnut sa sortie.

Enfin, un de ces bouquets de bois de moyenne grandeur, mais plus fourré que les autres, nous pa-

rut servir de fort à l'animal. Trois fois nous en fîmes, ou plutôt nos hommes en firent le tour: trois fois ils reconnurent l'entrée de la bête, mais nulle part sa sortie.

La panthère s'était arrêtée là. Des flocons de la laine du mouton étaient restés accrochés aux épines. Nous commençâmes par entourer le bouquet de bois, et par pousser de grands cris pour essayer de la déloger. Tout resta muet et tranquille dans l'intérieur de l'oasis.

Alors Sélim et les deux pâtres se mirent à lancer des pierres dans l'endroit qui paraissait le plus fourré. Tout resta dans le plus profond silence.

Quelques serpents et quelques lièvres seuls sortirent des grandes herbes. Quelques oiseaux, et surtout des pigeons, s'envolèrent.

Mais ce fut tout.

Ce n'était point à eux que nous avions affaire.

Alors on décida que l'on ferait une décharge de la moitié des fusils. Avec ceux qui resteraient chargés, on attendrait la sortie de la bête. Elle était là; il n'y

avait point à en douter : les slouguis des pâtres, excités par nos cris et par les pierres lancées, se hasardaient jusqu'à la lisière du bois, mais, arrivés là, ils refusaient d'aller plus loin, et revenaient tout tremblants se cacher dans les jambes de leurs maîtres.

Les pâtres nous faisaient signe de la tête, et nous indiquaient de la main l'endroit du bois où, selon leur appréciation, la panthère devait être.

On visa à l'endroit indiqué, et cinq ou six coups de fusil partirent en même temps. Il y eut un moment d'attente fiévreuse.

Chacun tenait son fusil prêt à épauler. Rien ne parut que de nouveanx lièvres et de nouveaux oiseaux. Il y avait déjà une demi-heure à peu près que nous perdions notre temps ainsi.

— Voyons, dis-je en arabe, n'y aura-t-il pas un brave qui entre dans le buisson et qui fasse sortir cette bête?

On eût dit que Sélim n'attendait que cette invitation.

— Moi ! dit-il, j'y vais entrer.

Cette bonne volonté fit honte aux deux pâtres.

— Nous aussi, dirent-ils, nous entrerons.

— Moi aussi, dit un nègre du Darfour; j'ai tué des panthères dans mon pays, et je sais comment on s'y prend.

Nous avions donc quatre hommes de bonne volonté pour un. Ils se placèrent aux quatre points cardinaux de l'oasis, de manière à se rejoindre au milieu.

Chacun, tout en s'avançant, devait siffler, de manière à ce qu'il ne tirât point les uns sur les autres croyant tirer sur la panthère. Les deux pâtres se placèrent, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, tirant leurs chiens après eux. Sélim, armé de son fusil, de ses pistolets et de son poignard, et le nègre, armé du seul couteau qu'il portait à son bras, entrèrent, l'un au sud, l'autre au nord.

Au bout d'un instant, les pâtres furent obligés de lâcher leurs chiens qui reparurent à la lisière du bois, tout frissonnants et la queue entre les jambes. Ils embarrassaient plus qu'ils n'aidaient.

C'était une nouvelle preuve de la présence de l'animal. Les fusils déchargés avaient été rechargés, et chacun se tenait prêt. Je crois que le cœur du plus brave d'entre nous donnait quelques pulsations de plus que d'habitude.

Au bout de cinq minutes, on entendit une exclamation.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

— Le mouton, répondit un des deux pâtres.

Il venait de retrouver les restes de l'animal enlevé. La panthère ne devait pas être loin. Il s'écoula encore cinq minutes à peu près pendant lesquelles on n'entendit rien, pas même le froissement des herbes et des broussailles au milieu desquelles s'avançaient les fouleurs, ni le sifflement convenu qui indiquait leur marche.

Pour se faire une idée de la scène qui se passait, il faut que nous pénétrions dans l'intérieur de l'oasis.

Soit crainte, soit espérance que la panthère serait demeurée proche de sa proie, le pâtre qui avait retrouvé les restes du mouton était resté à la place où

il les avait retrouvés, explorant seulement les alentours.

L'autre avait dévié.

Suivre le droit chemin était difficile au milieu de ces herbes et de ces buissons. L'autre avait donc dévié et avait reparu à la lisière. Voyant qu'il avait fait fausse route, il était rentré. Seuls, Sélim et le nègre avaient bravement pénétré jusqu'au centre. Là, ils s'étaient reconnus, s'étaient rejoints, et avaient poussé des cris en frappant contre les arbres, le nègre avec le manche de son couteau, Sélim avec la crosse de son fusil.

Les deux pâtres avaient répondu à ces cris, mais la panthère n'avait donné aucun signe d'existence. Ils erraient donc à l'aventure, fouillant du regard tous les buissons, quand tout à coup le nègre poussa une exclamation. Sélim, qui était à quelques pas de lui, accourut ou plutôt se traîna jusqu'à lui. Le nègre, silencieux, l'œil fixe, lui montrait de son bras étendu les branches d'un tarf. L'arbre était si feuillu que Sélim ne voyait rien dans ses branches. Alors le nègre

prit à la ceinture de Sélim un pistolet et monta sur les premières branches d'un baumier.

Pendant qu'il montait, Sélim vit à travers les feuilles briller quelque chose comme deux charbons ardents; il comprit que c'étaient les yeux de la panthère. Il ajusta entre les deux yeux. Le coup de fusil et le coup de pistolet ne firent qu'une seule détonation. La détonation fut suivie d'un rugissement terrible. La panthère bondit de la branche à terre.

Sélim lui envoya son second coup de fusil en criant:

— A vous! à vous!

La panthère sortit du bouquet de bois, à trente pas de moi. Elle était comme folle. Je lui envoyai mon coup de fusil chargé de balles coupées. J'étais bien sûr de l'avoir touchée; mais, pour avoir les deux mains libres, j'avais passé la bride de mon dromadaire à mon bras. Mon dromadaire prit peur, s'élança et se trouva à cinq cents pas de l'endroit où j'avais tiré avant que j'eusse pu voir l'effet du coup. Je tirai la bride à lui arracher le nez. Il se retourna. Je pus alors voir tous nos chasseurs. Ils étaient en train d'entourer un se-

cond bouquet de bois. La panthère, délogée du premier, y avait cherché un refuge. Cinq à six coups de fusil avaient accompagné le mien. On pouvait suivre le trajet de la panthère de l'une à l'autre oasis, à la trace du sang.

Les chiens, encouragés par la fuite de l'animal, étaient entrés dans le second bouquet de bois, et aboyaient furieusement. Le nègre et Sélim s'étaient glissés comme des serpents à travers les lianes et avaient disparu. Sélim n'avait pris que le temps de recharger son fusil, et le nègre son pistolet. Les deux pâtres les appuyaient par derrière, mais avec moins d'ardeur qu'eux.

Bientôt les aboiements devinrent terribles, et un effroyable rugissement leur répondit: puis on entendit un coup de feu, puis un cri de douleur; immédiatement, un second coup de feu, et enfin la voix de Sélim qui criait :

— Morte !

Les Arabes poussèrent un cri de triomphe qui correspond à notre hallali.

Puis, un instant après, on vit sortir Sélim, tirant la panthère par la queue, puis le nègre ruisselant de sang. Les deux pâtres fermaient la marche, suivis d'un seul lévrier.

Voici ce qui s'était passé :

La panthère, qui avait eu la patte de devant cassée, par le coup de pistolet du nègre, avait bien pu, en bondissant à l'aide des pattes de derrière, franchir l'espace qui séparait un bouquet de bois de l'autre; mais, entrée dans ce second bouquet de bois, elle avait essayé vainement de grimper à un arbre. Convaincue de l'impossibilité de ses efforts, elle s'était acculée au tronc. Là, elle avait attendu ses ennemis.

Les chiens avaient paru les premiers. L'un d'eux s'était aventuré trop près de l'animal, qui avait sauté sur lui en rugissant, et d'un coup de dent lui avait brisé le crâne. Puis avait paru le nègre. Il avait déchargé son coup de pistolet sur la panthère presque à bout portant. Celle-ci s'était élancée sur le nègre, qui l'avait bravement reçue sur la pointe de son couteau.

Le couteau était entré de toute la longueur de la lame dans le corps de l'animal, qui ne lui en avait pas moins jeté sa patte sur l'épaule, en lui enfonçant sa griffe dans la chair. De là le cri de douleur.

Puis la panthère, la gueule ouverte, avait saisi le nègre à la gorge. Mais dans cette gueule ouverte, avant qu'elle eût eu le temps de resserrer les mâchoires, Sélim avait introduit le canon de son fusil et lâché le coup. La balle avait fait sauter la cervelle de la panthère. Elle s'était détachée du nègre et était tombée morte.

Nous l'examinâmes à loisir. C'était une superbe bête, ayant sept pieds et demi du museau à l'extrémité de la queue. On retrouvait la trace de tous les coups qu'elle avait reçus.

Nous avons dit que le coup de pistolet du nègre lui avait cassé une patte de devant, en même temps que la balle de Sélim qui, on se le rappelle, avait tiré au jugé entre les deux yeux, lui avait labouré le crâne, mais sans pénétrer dans l'intérieur. De là l'espèce

de vertige dont elle m'avait paru atteinte. Deux fragments de mes balles l'avaient frappée, un au flanc, l'autre dans les reins. Une autre balle lui avait traversé les chairs de la cuisse. Elle avait un œil crevé par le second coup de pistolet du nègre, une large blessure dans la poitrine provenant de la lame du couteau sur lequel elle s'était jetée, et enfin la tête broyée par le dernier coup de feu de Sélim.

Quant au nègre, il avait quatre profondes déchirures à l'épaule. Dans chacune des rigoles creusées par l'ongle de l'animal le sang coulait, mais il ne voulut pas même que je lui bandasse le bras.

— Bon! dit-il, il fait du vent; dans une heure ce sera sec.

V

Sélim dépouilla la panthère, saupoudra la peau de sel, la roula, la plaça en porte-manteau derrière lui, et remonta sur son dromadaire.

Nous nous dirigions vers le pays d'Assir. A dix heures, nous nous arrêtâmes. Le temps devenait tellement chaud, qu'il était impossible de voyager sous une telle température. Nous fîmes halte dans un de ces petits bois dont j'ai parlé. A quatre heures, nous nous remîmes en route, en nous rapprochant toujours un peu de la montagne.

A mesure que nous avancions, le pays se peuplait, nous rencontrions des bergers.

Vers six heures du soir (il faisait nuit depuis une heure), nous entrâmes dans une vallée longue et étroite qui prend son nom de la montagne, et que l'on appelle El-Sedj. Chez les Arabes, cet endroit passe pour être très-dangereux, au point de vue tant des animaux féroces qui y font leur repaire, que des bandes d'Arabes voleurs qui le parcourent et qui viennent du pays de Sahan.

Nous entendîmes force rauquements de lions, rugissements de panthères, glapissements de chacals autour de nous. Mais nous ne vîmes que quelques-uns de ces animaux qui traversaient le chemin,

rapides et se coulant comme des renards. En fait de gens, nous ne rencontrâmes qu'une petite caravane qui venait de l'Assir et se dirigeait vers Moka. A cette clarté qui ne s'éteint jamais sous le ciel d'Orient, même en l'absence de la lune, nous les reconnûmes pour des guerriers. Ils étaient armés jusqu'aux dents.

En général, les hommes de l'Assir sont très-braves; ce sont les Tyroliens de l'Orient. Méhémet-Ali a usé contre eux ses dents et ses griffes de lion. Sur quelques-uns il a réussi par l'argent; mais, généralement, il a échoué par le fer. Il a perdu cent mille hommes et son fils Toussoum-Pacha.

Nous nous mîmes en communication avec eux.

Ils venaient de Kalataï, et, comme nous l'avons dit, se rendaient à Moka. Leur chef s'appelait Abd'el-Wahab. C'était un homme d'aspect imposant et qui parlait avec beaucoup de dignité. Il montait un magnifique dromadaire blanc, qu'il manœuvrait avec une étonnante perfection. Contre l'habitude, il avait des étriers à sa selle. Il servait encore non-seulement de chef, mais d'éclaireur à sa petite troupe, composée

d'une quinzaine d'hommes y compris la domesticité.

Il se renseigna beaucoup auprès de nous du chemin, des obstacles, des forces qui se trouvaient dans les villes où nous avions passé, des vaisseaux étrangers stationnant dans les ports; il nous demanda d'où nous venions et où nous allions.

Nous ne répondîmes à toutes ces questions que les seules paroles qui peuvent être versées dans l'oreille d'un ennemi ou d'un inconnu.

Il avait reconnu que je n'avais point l'accent arabe : en outre, mon costume égyptien l'intriguait fort. Il avait fait la guerre contre des costumes parêils; j'étais à ses yeux un agent du pacha d'Egypte ou du gouvernement turc.

Il prit le chérif Mansour à part pour lui faire toutes ces questions, interrogeant, quoiqu'il fût à vingt-cinq lieues de son pays, comme s'il eût été sur ses propres terres. Mansour lui fit observer que nous étions dans la principauté du chérif Husseïn, que la police de cette principauté appartenait donc au chérif. Cela parut une assez mauvaise raison à Abd'el-Wahab,

le chérif Husseïn payant au chef de la république assirienne un tribu annuel de vingt-cinq mille talaris, afin de conserver sa bonne amitié et d'empêcher les tribus errantes de l'Assir de venir faire des razzias sur ses terres.

Nous nous séparâmes enfin d'Abd'el-Wahab, fort enchantés d'en être quittes sans avoir été obligés de tirer le sabre. Mais je suis convaincu que le chef assirien envoya un courrier pour me signaler aux frontières de son pays.

Vers dix heures du soir, nous arrivâmes à un petit village appelé Sabbea. Ce petit village se composait de quelques huttes en terre, en roseaux et en fiente de vache, ayant toutes la forme conique et circulaire. Une chose qui me frappa, c'est qu'elles avaient des puits à la manière française, avec des perches formant bascule. Nous nous arrêtâmes et mîmes pied à terre.

On nous apporta à l'instant même un mouton rôti à la manière arabe; on nous reconnaissait pour des hommes appartenant au chérif Husseïn dont la forteresse n'était plus qu'à sept ou huit lieues.

On joignit au mouton rôti du lait aigre, des dattes et du pain frais que les femmes se hâtèrent de poser devant nous.

Nos chameaux eurent part à la libéralité et obtinrent de l'eau en abondance.

C'était un tableau des plus pittoresques que celui de notre halte avec le concours empressé des hommes, des femmes et des enfants, tout cela à demi nu, éclairé par la réverbération des feux.

Quelques-unes de ces femmes me parurent très-jolies. Elles portaient comme ornement des bracelets en ébène, en ivoire, en cuivre, en argent, presque toutes à la cheville des pieds et aux poignets, quelques-unes, — et je remarquai que c'étaient les plus jolies,— au-dessus du coude. Leurs cheveux étaient séparés en une multitude de petites tresses qui pendaient sur leur dos avec des ornements de coquillages et de verroteries. Quelques-unes avaient des colliers de verre. Leurs poignets étaient, à l'intérieur du bras et jusqu'à la saignée, tatoués avec de l'indigo. Le tatouage représentait une espèce de dentelle d'un très-

joli dessin. La figure avait quelque trace de ce tatouage au menton et entre les deux yeux; quelques-unes s'étaient fait sur les joues ce que nous appelons des grains de beauté; d'autres avaient les narines percées par le cartilage du milieu, et portaient, soit à gauche, soit à droite, jamais des deux côtés, une petite lentille d'une pierre bleue ressemblant au lapis-lazuli.

Les plus vêtues de ces femmes portaient une chemise en toile bleue, à longues manches, presque aussi amples que la chemise elle-même. Elles retroussent ces manches et les lient derrière leurs têtes quand elles travaillent. Cette tunique est jusqu'à la ceinture ouverte par devant comme la chemise d'un homme.

Les moins vêtues portent une espèce de voile dans lequel elles se drapent, mais les bras et les épaules restent nus.

Ce sont en somme de fort belles créatures, avec des yeux magnifiques, bordés de *koh'ol* (galène au sulfure de plomb pulvérisé), des dents blanches et bien

alignées, le nez aquilin, les joues rondes, le col long, des bras et des jambes qui pourraient servir de modèles à des statuaires.

Les enfants, filles et garçons, au-dessous de sept ans, n'ont pas de vêtements.

La halte dura deux ou trois heures. Pendant ces deux ou trois heures, les femmes nous apportèrent des gâteaux, du pain frais, du bassida, du lait, et allumèrent nos pipes.

Il fallut remonter à dromadaire. Hommes et femmes nous donnèrent la main et nous souhaitèrent bon voyage.

Dès notre arrivée, un courrier avait été envoyé au chérif pour lui annoncer que j'approchais, et que le lendemain matin nous serions à Abou-Arich.

Le reste de la nuit se passa sans accident.

Le pays que nous traversions changeait d'aspect. Nous passions tout doucement, de la solitude de la montagne et du désert de la plaine, à une contrée cultivée et habitée.

A deux lieues de distance, au milieu des arbres do-

minant une plaine d'un aspect tourmenté, nous aperçûmes les forts d'Abou-Arich, forts qui rappellent de loin ces châteaux du moyen âge dont on retrouve les ruines dans les Vosges et sur les bords du Rhin.

Au milieu de ces forts, on reconnaît à son importance la maison de récente construction habitée par le chérif, son fils et ses femmes. Les autres forts sont habités par ses frères.

Ces bâtiments sont de construction arabe. Rien n'a changé depuis Grenade et Cordoue; c'est un spécimen très-curieux de l'architecture du douzième siècle.

A une lieue d'Abou-Arich à peu près, le chérif Mansour ralentit à dessein le pas. J'ignorais qu'il eût envoyé un messager, mais je connaissais assez les Arabes pour me douter qu'il attendait quelque chose. De mon côté, pour ne point donner ces signes d'impatience qui chez les Arabes sont indignes d'un homme, je me gardai d'interroger.

Tout à coup le chérif étendit la main dans la direc-

tion d'Abou-Arich, et me montra un nuage de poussière en me disant :

— Voici le chérif Husseïn qui vient te recevoir.

Je m'inclinai devant cet honneur, et nous nous remîmes en marche assez rapidement pour épargner à sa seigneurie le plus de chemin possible. Au bout d'un quart d'heure, les deux troupes s'étaient rejointes ou plutôt s'étaient arrêtées à cinquante pas l'une de l'autre.

Je mis pied à terre, le chérif Husseïn en fit autant ; je m'avançai vers lui, lui vers moi ; nous nous donnâmes la poignée de main maçonnique et l'accolade en usage.

Le chérif Husseïn était un homme de quarante-cinq ans, au visage basané et plein de caractère. Il avait le front très-élevé et couvert de rides, les yeux noirs et très-perçants, *occhi griffani*, comme dit Dante ; le nez droit, petit, bien fait, peu de barbe, quoiqu'il la portât entière ; ce peu de barbe grisonnait.

Il portait un beau cachemire rouge, roulé en forme de turban autour de sa tête; il était vêtu d'une abbaïa en drap écarlate, dont le collet était brodé et la doublure galonnée. Sous cette abbaïa, il portait une chemise en étoffe de Trébizonde, claire comme une gaze, avec des manches brodées à la façon de la dentelle. Cette chemise traînait jusqu'à terre.

Le tout était serré autour du corps par une ceinture de maroquin rouge, brodée d'or, large de six doigts. A cette ceinture étaient, d'un côté, son poignard, et près du poignard la petite sacoche où il enfermait son Coran. Il tenait à la main, selon la coutume des Arabes de l'Yémen, son sabre dans le fourreau.

Il était entouré de plus de cent cavaliers. Ces cent cavaliers étaient tous de sa famille. C'étaient son fils, ses frères, ses neveux, ses cousins. Tous étaient splendidement vêtus, et portaient des lances, des sabres, des poignards. Les fusils étaient abandonnés aux domestiques. Ils avaient tous de très-beaux chevaux. Le chérif montait une jument, les juments ayant l'allure plus douce.

Derrière cette troupe d'hommes venaient une quinzaine de nègres magnifiques, armés de fusils garnis d'argent. Ils étaient vêtus d'une simple chemise en étoffe bleue, avec turban pareil.

Le cortége était complété par cinq ou six eunuques abyssins. Un de ces eunuques tenait un parasol en étoffe rouge, dont il ombrageait le chérif Husseïn, marchant près de lui, faisant autant de pas qu'il en faisait.

Ils étaient vêtus en étoffe de nankin des Indes. Ils avaient la tête couverte d'un turban de mousseline des Indes blanche très-coquettement roulée; une des extrémités de l'écharpe leur passait sous le menton et pendait derrière leur épaule. Ce turban ajoutait au caractère féminin de leur visage.

C'était, avant ses parents mêmes, la garde personnelle du chérif. C'étaient ses ordinaires, comme on disait des quarante-cinq du roi Henri III, les exécuteurs de ses ordres les plus secrets, au besoin ses bourreaux, ses muets.

La férocité de ces espèces de monstres ne pourrait se

comparer qu'à celle du serpent, dont ils avaient le mouvement souple et le caractère rampant. Le chérif Husseïn leur eût ordonné de tuer tous ses parents, depuis le premier jusqu'au dernier, son fils compris, qu'ils eussent obéi sans sourciller.

C'était parmi eux qu'il avait choisi son *khesnadar*, ministre des finances; son *sahab-el-tàba*, garde des sceaux; son *vizir*, ministre de l'intérieur et de la police. Au reste, ces malheureux étaient d'une bravoure inouïe; dévoués jusqu'à la mort, ils se fussent fait tuer pour leur maître. La nuit, ce sont eux qui montent la garde près du chérif; le jour, ce sont les introducteurs des étrangers. Si une femme du chérif désire lui parler, elle n'y parvient que par l'entremise d'un de ses eunuques. Il en est de même de ses fils et de ses parents. Ces eunuques sont en général des Abyssins qu'on achète esclaves et tout enfants. Ce sont des prêtres cophtes qui les vendent.

Toutes les cérémonies de ma réception accomplies, on fit approcher un cheval que le chérif Husseïn avait amené avec lui. Je me mis en selle, et nous nous

acheminâmes vers Abou-Arich. Aux portes de la ville, hommes, femmes, enfants, qui avaient vu sortir le chérif, attendaient sa rentrée.

Nous étions au 1er octobre.

On m'installa provisoirement dans un kiosque bâti au milieu d'un jardin près de la forteresse.

J'y restai un jour seulement.

Tout en laissant le kiosque à ma disposition, le chérif Husseïn me fit conduire, le 3 octobre, à ma véritable demeure. C'était une forteresse aussi, presque aussi considérable que celle du chérif lui-même. J'y trouvai plusieurs grands appartements décorés de nattes posées sur le parquet, d'arabesques sculptées dans la muraille, de peintures, de fleurs et d'étagères, le tout brillant de ces couleurs que les Arabes ont seuls le secret de conserver vives sans les faire crues.

Dans les antichambres se tenaient les gardes et la domesticité. La garde se composait de *Kobaïlles* (Kabyles) des montagnes; la domesticité, de nègres.

De ces antichambres on passait dans un divan ou

salle de réception. Ce divan était beaucoup plus grand et beaucoup plus orné. Il était dallé en marbre, le plafond se composait d'arabesques dont le fond était une petite glace.

Posé sur le sol et adhérent de tous côtés aux murs, s'étendait le siége qui donne son nom à l'appartement, — le *divan;* — il était recouvert en très-belle étoffe de l'Inde, soie et laine, et supportait des coussins divisibles, mais posés l'un sur l'autre sans interruption.

Dans ce divan quatre portes étaient percées. Elles se faisaient face, formant la croix grecque. L'une de ces portes était celle par laquelle on entrait. Celle qui lui faisait face donnait dans la chambre à coucher.

Tout cela était dominé par une terrasse d'où on découvrait entièrement le pays, et au pied des murailles la ville d'Abou-Arich. Du haut de cette terrasse, je comptai les citadelles. Y compris la mienne, non compris celle du chérif, il y en avait vingt-deux. Hors de la ville était la citadelle du chérif Husseïn, qui, près des autres, semblait un géant. En

effet, on eût pu y loger dix mille hommes. En cas de révolte, le chérif Husseïn pouvait de la sienne pulvériser toutes les autres.

La ville est couchée dans une vaste plaine ouatée de moussouâks et de jasmins. A deux lieues à peu près de la ville s'étendent des forêts de ces deux arbustes.

Les intervalles sont remplis de hautes herbes qui servent de pâturage aux animaux domestiques, et tachetés de champs de trèfle et de luzerne dont le vert sombre tranche avec leur vert maladif et pâle.

La ville se compose de constructions en pierre et de constructions en bambous. Ces constructions se divisent en maisons particulières et en caravansérails, en maisons d'été et en maisons d'hiver.

Les caravansérails, où les marchands déposent leurs colis, sont construits en brique cuite, et n'ont qu'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée.

Comme architecture, ils n'ont rien de remarquable.

Les maisons sont ou rondes ou carrées ou rectangulaires. Elles sont construites en charpente, et recouvertes, au lieu de chaume, en touffes de hachich qu'on lie avec des cordes.

Le chérif Husseïn n'avait pour habitation que sa citadelle. Le récit du principal épisode de sa vie fera comprendre ce culte de la forteresse. Husseïn, successeur d'Ali, roi de l'Yémen, était l'aîné d'une quinzaine de frères. Dix l'entouraient comme une garde à Abou-Arich. Au nombre de ces dix frères était le chérif Hammoud.

Husseïn était fils d'une négresse. Ses autres frères, tous fils de blanches, se voyaient avec peine primés par le mulâtre.

En même temps les Anglais, qui possédaient Aden depuis 1839, avaient les yeux sur tout le pays, et principalement sur le littoral de la mer Rouge.

Hammoud, qui avait l'intention de se révolter, se mit en communication avec eux.

Husseïn, pour traiter ses frères en princes, et en même temps pour les avoir sous sa main, leur avait

donné à chacun, aux appointements de 500 talaris par mois, l'administration d'un des districts de ses états.

Ainsi l'un commandait à Loheïa, l'autre à Djézan, un troisième à Hodeïda, un quatrième à Moka, et ainsi de suite.

En cas de révolte de l'un, les neuf autres étant à sa solde, il pouvait les réunir contre lui.

Hammoud, ayant fait son traité avec les Anglais, se révolta.

Chaque année, à l'époque du Ramadan, toute la famille se réunit à Abou-Arich. Cette année-là, Hammoud, qui n'avait encore rien laissé transpirer de ses projets, se réunit avec les autres.

Seulement, Husseïn connaissait les dispositions de son frère : il savait ses relations avec les Anglais; il savait que les Anglais lui avaient promis le chérifat d'Abou-Arich et lui avaient fourni de la poudre et des boulets; qu'il avait fait des conventions secrètes avec des tribus de Kobaïlles, qui s'étaient mises à son service; qu'il avait enfin engagé des Turcs, surtout des artilleurs.

Il ne lui en fit pas plus mauvaise mine, mais il se tint sur ses gardes et s'assura le concours de ses autres frères.

Chérif-Hammoud fut appelé près de Chérif-Husseïn pour lui rendre compte de sa conduite. Hammoud nia tout, et fit à son frère mille protestations de dévouement. Husseïn, qui voulait voir jusqu'où irait sa trahison, feignit de le croire, tout en faisant un signe convenu à ses eunuques. Ce signe était l'ordre de charger les canons de sa terrasse. Les autres frères, qui avaient assisté à la conférence et qui s'étaient engagés envers Husseïn, se retirèrent aussi sur un signe, chacun dans sa forteresse.

Rentré dans la sienne, Hammoud signala hautement sa trahison en faisant feu sur la citadelle de son frère. Il avait introduit dans la sienne 500 Kobaïlles et une douzaine de canonniers turcs et arabes. Le chérif Husseïn était prêt à repousser l'attaque. Sa riposte au feu de Hammoud fut le signal pour les neuf autres frères de faire feu à leur tour. On tira tout un jour et toute une nuit, les boulets se

croisant au-dessus de la population d'Abou-Arich.

Enfin, au bout de vingt-quatre heures de canonnade, la citadelle d'Hammoud s'écroula, et le rebelle fut obligé de venir à discrétion demander le pardon de son frère.

Contre toutes les traditions de la politique arabe, Chérif-Husseïn se contenta de lui enlever son commandement, qu'il donna à un autre de ses frères, le chérif Heïder. Il lui fit grâce de la vie ; seulement il le força de se fixer à Abou-Arich, et l'appauvrit au point qu'il ne fût plus à craindre.

Dans cette position, Hammoud feignait de se repentir. Je le vis pendant mon séjour à Abou-Arich, et je suis convaincu que ce repentir n'était pas vrai.

C'était un an après ces événements, à l'anniversaire même du Ramadan, que j'arrivais chez le chérif Husseïn, et que celui-ci m'initia à ses projets.

Une fois arrivé à Abou-Arich, le voyage terminé, je commençai mon jeûne au moment où les autres allaient finir le leur. Je n'ignorais pas qu'en ma qua-

lité de nouveau converti tous les yeux étaient fixés sur moi. Je ne devais donc, sous le rapport de l'exécution de mes devoirs religieux, laisser aucune prise à la critique, pis que cela, à la défiance.

Tous les soirs, je faisais la prière Magh'reb avec le chérif et sa famille. Cette prière était suivie du repas du soir.

Après le souper on se dédommageait du silence qui avait régné pendant le repas.

Je ne sais quels étaient les sujets d'entretien avant mon arrivée, mais depuis cette arrivée les deux grands textes de conversation étaient la religion chrétienne et la France.

Ces deux sujets de conversation, non pas épuisés, car ils étaient inépuisables, mais remis au lendemain, on parlait science. Le chérif Husseïn était excellent astronome. Selon les Arabes, il lisait non-seulement dans les cieux, mais encore dans l'avenir.

Le terme du Ramadan arriva pour tout le monde, excepté pour moi. Il fut annoncé par vingt et un coups de canon, et les trois jours de fête qu'on nomme

chez les Turcs le *Koutchêc-Beïram*, et chez les Arabes *Aïd-el-Segh'ir*, c'est-à-dire la petite fête, commencèrent. Cette *petite fête* est la Pâque des musulmans. A propos du Koutchêch-Beïram, toute la population musulmane s'émeut, du Caucase à la côte de Zanguébar. Les musulmans mettent leurs plus beaux habits et font faire des habits neufs à leurs enfants. Ils se visitent, comme nous faisions au jour de l'an avant l'invention des cartes, pauvres et riches indistinctement, ne faisant pas de différence. On prend du café, on vous offre des confitures et des bonbons. Les grands retiennent auprès d'eux les personnes de leur intimité, et l'on dîne et soupe ensemble.

Chérif-Husseïn était excessivement généreux pendant ces trois jours. Ces trois jours devaient lui coûter une cinquantaine de mille francs, qui ici en représenteraient deux cent mille : à Abou-Arich, on vit grandement avec cinq sous par jour.

Le Beïram est le jour des présents; mais, au lieu que ces présents se fassent de supérieur à inférieur,

comme chez nous, ils se font d'inférieur à supérieur. C'est que ces présents sont intéressés : comme on dit chez nous, on donne un *œuf* pour avoir un *bœuf*.

Des gens complétement étrangers à son principalat, entièrement hors de sa juridiction, des gens attirés par la réputation de générosité du chérif Husseïn, venaient de trente, quarante, cinquante lieues. Ils amenaient avec eux des bœufs, des chameaux, des dromadaires, des moutons, des mules. Le chérif recevait les donateurs, les gardait quinze jours, trois semaines, un mois, le temps qu'ils voulaient rester. Puis, lorsqu'ils venaient prendre congé, on leur donnait quatre fois la valeur de leur présent.

J'ai vu des Arabes lui amener leur fille. Le cadeau dans ce cas était proportionné à la beauté de l'enfant et à la condition du père. C'était un double calcul. Si la fille devenait favorite du chérif, le père s'en ressentait.

Mon cadeau à moi fut l'investiture.

Le premier jour du Beïram, Chérif-Husseïn m'envoya son vizir et plusieurs membres de sa famille

pour m'accompagner dans la visite que je devais lui faire. Arrivé chez lui, il me reçut au milieu de toute sa cour, me fit offrir pipe et café, non pas comme à un inférieur, mais comme à un égal, sinon en pouvoir, du moins en connaissances. Je me doutai qu'il avait quelque bonne intention à mon égard ; mais, comme nous n'avions eu encore aucune conférence à l'endroit des services qu'il pouvait attendre de moi, j'ignorais quelle était cette intention.

Lorsque la foule fut un peu écoulée et qu'il ne se trouva plus entouré que de sa famille et de ses principaux employés, il me fit asseoir à côté de lui et me dit :

— Hadji, je t'ai fait venir de la Mecque parce que je connaissais ta science, ton courage et ta sagesse ; je t'ai fait venir non pas pour te donner près de moi une place inférieure ; je sais ce que tu vaux, tu es des miens. Je vais donc te conférer un commandement qui te fera ici l'égal de tous, et, en mon absence, le supérieur de tous.

Il fit un signe, et ses eunuques apportèrent mon

cadeau. C'était un sabre de vermeil très-riche, un turban de cachemire, et le manteau rouge de *serdar*, titre correspondant à celui de généralissime de ses troupes.

Revêtu de ce costume, j'avais le pas sur tout le monde, même sur ses frères. J'étais son second.

Tandis que l'un de ses ministres lisait aux assistants le firman qui m'élevait à cette dignité, je fus écrasé des compliments de tous ceux qui m'entouraient.

Lorsque j'eus le sabre à mon côté, le turban sur la tête, le manteau sur les épaules, le chérif Husseïn me donna l'accolade, ses frères en firent autant, et nous passâmes dans la salle du déjeuner, où ne restèrent rigoureusement que sa famille et ses ministres.

En me quittant, Chérif-Husseïn me prit à part. Il me dit :

— Hadji, j'ai de grands projets ; nous en causerons avec détail dans un moment plus favorable ; je compte d'avance sur ta prudence et ta discrétion.

Je sortis, accompagné du jeune Husseïn, son fils,

et de ses frères et neveux, qui me reconduisirent avec mon escorte jusqu'à ma forteresse, distante d'un quart de lieue à peu près de celle du chérif.

A partir de ce moment, j'eus une garde d'honneur.

Le lendemain, le chérif me rendit ma visite avec tous ses frères. Le mois d'octobre se passa en visites et en causeries. Mais, le Ramadan terminé, le chérif me fit inspecter à cheval Abou-Arich et ses forteresses. Le tour de la ville achevé, nous rentrâmes dans la citadelle de Husseïn.

Là, il me demanda mon avis sur la défense d'Abou-Arich, me priant de lui parler sincèrement. Il avait, disait-il, des projets pour lesquels l'appréciation exacte de la force qu'il pouvait opposer à une armée européenne lui était nécessaire.

Je lui fis répéter une seconde fois qu'il désirait que je fusse sincère. Il ne m'en pria pas, il l'exigea. C'était grave à lui dire.

VI

Le chérif croyait Abou-Arich beaucoup plus fort qu'il ne l'était réellement.

Il avait trois ennemis principaux.

Le premier, l'imam de Sana, mécontent de voir l'Yémen entre les mains d'un rival; le second Aït d'Assir, qui pouvait faire, du jour au lendemain, invasion dans les États du chérif; enfin, troisièmement, les Turcs, qui en étaient aux pourparlers pour reconquérir l'Yémen, mais qui pouvaient en venir à la force ouverte.

Tant qu'on n'aurait affaire qu'à l'imam de Sana et à Aït d'Assir, à moins d'un déploiement considérable de forces de la part de l'un ou de l'autre de ces deux princes, on pouvait encore les repousser. Mais si l'on arrivait à avoir affaire à des troupes régulières, ins-

truites à l'européenne, il était évident qu'Abou-Arich ne pouvait résister à notre stratégie moderne.

Cette affirmation à l'endroit des troupes régulières, instruites à l'européenne, paraissait singulièrement le préoccuper. Il essaya alors de défendre sa ville. Il me vantait la hauteur de ses murailles, la force de ses vingt-deux citadelles.

Je lui répondis que c'était justement cela qui faisait sa faiblesse.

Husseïn fronça le sourcil et crut que je voulais me moquer de lui. J'essayai de lui expliquer alors que, depuis l'invention du canon, le système de défense des villes avait complétement changé.

Abou-Arich était une véritable cité du moyen âge, construite pour résister aux traits, aux machines de guerre et à l'escalade, mais facile à incendier avec la plus petite fusée, à battre en brèche avec du canon, ses murailles, dans leur plus grande épaisseur, n'ayant pas plus de trois pieds.

Le chérif me demanda alors comment étaient faits les remparts des villes européennes.

Je lui dis que la France avait produit, il y avait deux cents ans, un homme de génie nommé Vauban, qui avait compris que plus les murailles étaient élevées, plus elles étaient faibles, puisque par leur élévation même elles donnaient prise au canon. Dès lors, on avait creusé au lieu de bâtir. Puis, complétant son propre système, Vauban avait inventé les parallèles, les cavaliers de tranchée, le tir à ricochet. Il avait changé la marche des sapes, il avait fait de l'attaque et de la défense d'une ville une espèce de partie d'échecs, dont on pouvait d'avance, non-seulement prédire le résultat, mais du résultat indiquer le jour et l'heure.

Je voyais que, sans repousser entièrement ce que je lui disais, mes paroles produisaient en lui un étonnement qui approchait du doute. Il me pria de lui rendre, si la chose était en mon pouvoir, la démonstration sensible. Je demandai à remettre la chose au lendemain, mais son imagination était montée.

— Pourquoi pas aujourd'hui? me demanda-t-il.

— Alors, lui répondis-je, je dois aller prendre certains instruments chez moi.

— Va, me dit-il, et reviens.

Je sortis, non pas pour aller chez moi, où je n'avais rien à prendre, mais pour lui faire dire par un de ses eunuques que je désirais, pour les explications que j'avais à lui donner, rester seul avec lui, ou du moins n'avoir pour témoin de notre entretien que les personnes dans lesquelles il avait toute confiance.

L'heure de la sieste approchait. Il pouvait donc sans affectation se débarrasser des importuns.

Quand je rentrai près du chérif, je vis que son frère et son neveu Abou-Taleb et Abd'el-Mélek étaient restés seuls avec lui dans son appartement.

Le chérif Husseïn me demanda alors pourquoi j'avais employé cette ruse pour demeurer seul avec lui et quelle cause m'avait empêché de parler devant les autres assistants.

Je m'inclinai devant lui, et d'un signe lui montrai son frère et son neveu.

— Tu peux parler devant eux, me dit-il ; je suis

seul quand je suis avec Abou-Taleb et son fils.

— Seigneur, lui dis-je, comme notre entretien doit avoir pour but de te montrer la faiblesse d'Abou-Arich, toujours au point de vue européen, je n'ai point voulu te signaler les points faibles devant des étrangers.

— Ceux qui étaient là n'étaient point des étrangers, répondit le chérif Hussein ; c'étaient mes frères.

— Des frères sont quelquefois plus dangereux que des étrangers, lui répondis-je ; témoin le chérif Hammoud.

Husseïn réfléchit un instant, puis, me tendant la main :

— Tu es un homme sage, dit-il ; parle, nous sommes seuls.

Husseïn était assis sur des tapis, Abou-Taleb et son fils se tenaient debout.

Abou-Taleb était un homme très-distingué. Le chérif le traitait d'égal à égal. S'il y avait en lui quelque impatience d'entendre mes explications, cette impatience ne paraissait dans aucun des traits de son visage.

Le jeune homme n'était point aussi complétement maître de lui-même. Ses grands yeux vifs et intelligents témoignaient de sa curiosité.

Un coup d'œil me suffit pour me rendre compte de tout.

Je me retournai, et voyant que, selon son habitude, Sélim m'avait accompagné et se tenait debout à la porte, je lui ordonnai d'aller me chercher la valeur d'une couffe, c'est-à-dire un boisseau et demi, de ce sable rougeâtre et argileux avec lequel les Arabes font de la poterie et des briques. Il obéit. Husseïn attendait très-tranquillement. Dix minutes après, l'argile était à ma disposition.

— Montons sur la terrasse, dis-je au chérif.

Nous montâmes. Cette terrasse était un immense carré, avec un vide au milieu éclairant la cour.

En Arabie, le sable remplace les cartes; à l'aide du sable on prédit l'avenir.

Aussi, quand le chérif Husseïn me vit demander du sable, crut-il naturellement que c'était pour me livrer à quelque opération magique, ce qui ne l'étonnait

aucunement. Il fut bientôt détrompé. Ce que je voulais faire avec ce sable, c'était la circonvallation d'une forteresse.

Je pris sa citadelle pour base. Je fis un plan en relief des fortifications que j'y eusse appliquées comme ingénieur, si j'eusse été chargé de la fortifier.

Je figurai les fossés s'enfonçant au pied des remparts, les remparts ne dépassant les talus extérieurs que de deux ou trois pieds. J'essayai de lui faire comprendre ce que c'est qu'un redan, et comment les feux se croisent; ce que c'est qu'un cavalier, une demi-lune, une redoute, une lunette.

Après lui avoir expliqué le système de défense, je lui démontrai le système d'attaque. Je traçai une tranchée, je figurai une sape, je parvins à lui faire comprendre ce que c'était que le tir à ricochets. Enfin je fis le plus concisément et le plus simplement possible la théorie d'un siége, attaque et défense.

A partir du moment où j'avais commencé ma démonstration, Husseïn avait été tout yeux, tout oreilles. Il ne comprenait pas tout, mais le peu qu'il compre-

nait lui donnait le désir de comprendre davantage. Alors il insistait, me faisait répéter jusqu'à ce qu'il comprît parfaitement. La démonstration dura jusqu'à l'heure de la prière. Il n'y eut ce jour-là ni sieste ni visites ; il renvoya tout le monde. J'étais en ce moment l'univers à ses yeux.

Chérif-Abou-Taleb et son fils ne prenaient pas moins d'intérêt que Husseïn à cette leçon de stratégie.

J'ai dit que tout ce travail avait été fait au point de vue de sa citadelle, qui, de cette façon, pouvait défendre la ville, et, en cas de rébellion, s'imposer à elle. Il comprit parfaitement quelle supériorité un pareil travail exécuté lui donnerait comme défense contre l'étranger et comme domination sur sa ville.

Sa première demande fut :

— Combien te faudrait-il de temps peur exécuter ce que tu viens de me montrer ?

— Avant de te satisfaire sur ce point, répondis-je, il est nécessaire que je connaisse tes moyens d'action, c'est-à-dire les bras, les matériaux et l'argent.

— Explique-toi, demanda-t-il.

— Je désire savoir combien de terrassiers tu peux mettre à ma disposition.

— Autant que tu en voudras, me répondit-il.

— Quel salaire leur donneras-tu?

Chérif-Husseïn ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre.

J'insistai.

— Je leur donnerai la nourriture, dit-il.

Cette nourriture consistait en un pain de millet, un peu de riz, un peu de beurre, quelques dattes, et cinq ou six pipes de tabac. Cela faisait à peu près cinq sous par homme.

— Pour de pareils travaux, lui répondis-je, cela ne suffit pas.

— Enfin, ajouta-t-il, le travail fini, je leur donnerai un habit.

C'était, après deux ou trois ans de travaux, leur promettre une prime de quarante sous.

Je lui répondis encore que cela ne suffisait pas; que, surtout sous ma direction, à moi étranger, il y aurait des révoltes. Il m'interrompit.

— Je ferai couper le cou aux révoltés.

— Chaque cou coupé, lui répondis-je, fera deux bras de moins, sans compter que tes ennemis, en voyant les travaux que tu feras, auront l'idée d'en faire de pareils, ou, s'ils ne l'ont pas, au moins de t'enlever ton monde.

— Mais combien te faudrait-il d'hommes? me demanda-t-il.

— Cinq mille, répondis-je.

— En combien de temps auront-ils achevé?

— Quelles sont les heures de travail constituant une journée?

— Depuis le lever du soleil jusqu'à dix heures; depuis trois heures jusqu'à la prière du soir.

— C'est trop pour la nourriture que tu leur offres. Ils mourront à la peine, et les fortifications s'arrêteront faute de bras et tu ne trouveras peut-être pas à les renouveler.

— Mais, pour qu'ils travaillent dix heures, que faut-il donc leur donner?

— Double ration et une solde régulièrement payée.

Il regarda son frère comme pour l'interroger.

— Hadji me semble dans le vrai, répondit celui-ci.

— Eh bien! reprit le chérif Husseïn, supposons que j'accorde ce que tu demandes, combien de temps te faudra-t-il?

— Il me faut des aides, je ne saurais entreprendre seul un pareil travail.

— Quels sont ces auxiliaires dont tu as besoin?

— Des conducteurs de travaux.

— Où comptes-tu les prendre?

— En France.

— Comment feras-tu pour les avoir?

— J'irai les chercher.

Son regard se fixa de nouveau sur son frère.

— Cet homme ne peut tout faire par ses mains, répondit Abou-Taleb.

Husseïn se retourna de mon côté.

— Et si tu partais, demanda-t-il, reviendrais-tu?

— Sans doute, puisque je t'aurais donné ma parole. Mais encore te faudrait-il remplir certaines conditions.

— Lesquelles?

— Assurer une solde convenable à mes hommes, leur payer leurs frais de voyage, leur faire quelques avances d'argent pour qu'ils puissent quitter le pays, et enfin, une fois arrivés ici, leur assurer la liberté de leur culte et toutes sortes de protections au cas où ils seraient tourmentés.

— A ton départ de la Mecque, le chérif Soliman, ton ami et le mien, ne t'a-t-il pas satisfait sur ce point?

— Oui; il m'a même remis une note dont j'ai laissé copie au consul de France de Djedda; mais je tiens à ce que la promesse me soit renouvelée et affirmée par toi.

— Soit; mais combien te faudra-t-il d'Européens?

— Une vingtaine.

— Combien leur faudra-t-il donner à chacun?

— Mille talaris par an; de plus, cinquante francs au moins d'argent de poche en partant, leur passage payé jusqu'à Suez, leur logement assuré à leur arrivée.

— Moyennant cela, se nourriront-ils?

— Ils se nourriront.

— Je te répondrai demain; mais, si je t'accorde tout cela, dans combien de temps tes hommes peuvent-ils être ici?

— Dans quatre mois, car il me faut le temps de les aller chercher.

— N'as-tu donc pas conservé en France quelques relations qui te dispensent de faire ce voyage?

— Si fait, j'y ai ma famille et de nombreux amis.

— Si tu chargeais tes amis de t'envoyer les hommes dont tu as besoin, n'obtiendrais-tu pas le même résultat?

— Ce serait plus long et moins sûr.

Le chérif Husseïn réfléchit, et sembla de nouveau demander conseil à son frère.

Puis, secouant la tête :

— Jamais, dit-il, je ne consentirai à te laisser partir.

— Pourquoi? douterais-tu de ma parole?

— Non, mais un accident peut t'empêcher de revenir. Choisis parmi tes amis un homme qui puisse te remplacer.

— Ce n'est pas facile; et il faudra toujours lui envoyer de l'argent.

— Nous le lui enverrons.

— Il faut à cet ami de pleins pouvoirs signés de toi, il faut aux hommes qui se déplaceront la garantie qu'ils seront payés.

— Par quel moyen arriver à ce résultat?

— Tu désigneras un correspondant solvable à Alexandrie, et chez lequel on puisse se renseigner et prendre l'argent nécessaire.

— N'es-tu pas là pour leur répondre?

— Ma caution ne leur donnera point l'argent nécessaire à leur voyage.

Husseïn réfléchit encore. Puis il ajouta :

— Mais enfin, quand j'aurai fait tout ce que tu désires, combien de temps te faudra-t-il pour exécuter cette œuvre, qui, pour nous autres Arabes, n'aura pas besoin d'être aussi formidable que dans ton pays.

— Il me faudra trois ans.

Avec les Arabes on ne doit jamais hésiter.

— Trois ans! répéta-t-il, c'est bien long.

Et il se mit à marchander le délai.

— Je ne crois pas, répondis-je, que l'on puisse arriver plus vite. Au reste, tu seras là pour inspecter les travaux. Si, au bout d'un an, tout est fini, tant mieux !

— Mais enfin tu ne comptes pas faire ces travaux-là avec le même soin que tu les ferais dans ton pays ?

— Je compte les faire le mieux possible, afin que si, par hasard, les Anglais venaient t'attaquer, tu pusses résister même aux Anglais.

Au mot Anglais, je vis que j'avais touché juste. Il tressaillit, et, comme lorsque le briquet frappe sur la pierre, une étincelle jaillit de ses yeux.

— Car enfin, continuai-je, ton intention, en fortifiant ta citadelle, est de te rendre inexpugnable. Les Anglais sont d'autres hommes que les gens de Sana, les gens d'Assir et même les Égyptiens. Ils ont des ressources contre lesquelles il faut que tu te prépares. Tes murs une fois construits, il te faudra des canons, il te faudra des projectiles.

— J'en ai, des canons.

— En mauvais état.

— Nous en achèterons d'autres.

— Où? l'Inde ne t'en fournira pas, l'Égypte pas davantage.

— Mais la France? l'Amérique?

— Cela, c'est autre chose. Puis, quand tu auras les pièces, tu n'auras que le bronze ou la fonte; il te faudra des ouvriers pour faire tes affûts.

— J'ai des menuisiers.

— Quels menuisiers?

— Tu les dirigeras.

— Et du bois, et du fer?

— Nous en tirerons d'Europe.

— Il faut de l'argent pour cela, beaucoup d'argent.

— Combien?

— Je ne puis évaluer la dépense que les mesures prises, que le devis de chaque chose dressé.

— Mais enfin, à peu près?

— Mets un million.

C'était bien peu qu'un million, mais j'espérais que,

une fois engagé dans l'affaire, il la pousserait jusqu'au bout.

— Un million, répéta-t-il, c'est beaucoup ; ne peut-on pas faire la chose à meilleur marché ?

— Ton pays te rapporte dix millions ; bien administré il peut t'en rapporter quinze ; ce n'est pas trop de dépenser un million ou deux pour le conserver.

— Qui t'a dit que mon pays rapportât dix millions ?

— Je le sais.

— N'importe ! c'est beaucoup, un million.

— La dépense se fera sous tes yeux ; tu la surveilleras toi-même. Du reste, en te disant un million, j'ai la conviction que cette somme sera insuffisante.

— Hum ! fit Husseïn, toujours regardant son frère.

— Et je ne te dis rien des soldats, continuai-je ; ce sera l'objet d'une autre conférence, et je t'en parlerai plus tard.

— Un million ! répéta-t-il.

En ce moment la prière sonna.

— Écoute, me dit-il, je te rendrai réponse sur tout cela. D'ailleurs, j'ai à te parler d'autres choses encore.

— Je le sais, lui répondis-je.

Il me regarda avec étonnement; mais, comme la prière du soir était criée, nous nous mîmes à la prière, à laquelle le repas succéda.

Le repas fini, le chérif Husseïn prit congé de moi sans me dire un mot de plus. Je connaissais les Arabes, leur avarice, leur défiance. Les questions d'Husseïn ne m'avaient donc point étonné; mais, en revanche, elles m'avaient énormément fatigué.

Le même soir, je reçus la visite de plusieurs des frères, et entre autres du chérif Hammoud, qui, sachant ma longue conférence avec leur aîné, venaient pour tâcher de tirer de moi quelque renseignement, tandis que leurs domestiques essayaient de faire parler Sélim et Hadji-Soliman, troisième serviteur qui me fut imposé à mon arrivée, ainsi qu'au chérif, par le parti fanatique ou turc, autrement dit le parti anglais.

Le lendemain, le chérif Husseïn me fit appeler. Je crus que c'était pour continuer la conversation sur l'attaque et la défense des places. Je me trompais. C'était pour me faire visiter un camp peu éloigné de sa forteresse, et où stationnaient une partie de ses Kobaïlles.

Comme d'habitude, quelques-uns de ses frères l'accompagnaient.

Ce camp était une agglomération d'une quarantaine de douars, habités par trois mille hommes à peu près, avec leurs femmes et leurs enfants, une espèce de colonie militaire plutôt qu'un camp. Tous portaient le même uniforme, si l'on peut appeler uniforme une chemise en toile bleue et une somada qu'ils fixent à leur front au moyen des mèches de leurs fusils.

Leurs armes étaient pour la plupart un fusil à mèche, un petit sabre qu'ils pendent, non pas au côté, mais à l'épaule, et un poignard à la ceinture. D'autres avaient la sagaye et le petit bouclier de bois. C'étaient les moins bien armés, mais les plus dangereux dans le

combat. La sagaye, au reste, est une espèce d'arme d'honneur, un milieu entre la lance et le fusil.

Tous ces hommes étaient des fantassins. Ils étaient organisés ou à peu près par compagnies de cent hommes, sous le commandement d'un *naghib* (capitaine). Ce naghib subdivisait sa compagnie en petites escouades de dix hommes, auxquels il donnait pour chef un *chaousse*.

Ces soldats et ces chaousses étaient les hommes du capitaine engagé, et tous loués par lui.

Le chèrif Husseïn les prenait pour un an, deux ans et trois ans. C'étaient, comme on voit, de véritables condottieri.

Les douars qu'ils habitaient étaient composés de trente à quarante eschès. Chacun de ces douars, formant presque un cercle parfait, moins l'ouverture, qui pouvait se fermer par des branches de nabacks, était divisé en deux parties.

La tente du chef occupe le milieu de la ligne.

Il a les femmes à sa gauche, les hommes à sa droite.

Les eschès sont séparés entre eux par un certain espace, le même pour tous, et sont reliés par une palissade.

Les cours circulaires, fermées par la ligne des tentes, sont occupées par les chèvres, les poules, les bestiaux.

La tente du chef est naturellement beaucoup plus grande que les autres.

La première qui se trouve en tête de la file droite est toujours vide.

Elle attend le voyageur qui vient demander l'hospitalité.

Tous ces hommes font le commerce d'éleveurs de bestiaux.

Leur solde est si faible qu'ils n'en sauraient point vivre. Leur seul bénéfice est le pillage. Au repos, ils sont misérables, ayant peu ou point d'industrie.

Les femmes sont aussi pauvrement vêtues que les hommes. Moins encore; elles se couvrent à peine. Elles sont chargées de faire la farine, d'aller chercher de l'eau, le bois, quelquefois à des distances très-

grandes; d'entretenir la garde-robe de leur mari, entretien facile quand on a vu de quoi elle se compose; de faire leur cuisine, toujours très-frugale, et d'élever leurs enfants, c'est-à-dire de les laisser se rouler dans le sable. Tout cela pouvait être réjouissant à l'œil d'Husseïn, mais avait fort peu de charme pour le mien. Je ne pus m'empêcher de demander à Husseïn si c'était avec de pareils vagabonds qu'il comptait faire peur à ses ennemis, et surtout aux Anglais.

J'appuyais toujours sur ce dernier mot, devinant que c'était contre les Anglais surtout que le chérif Husseïn avait l'intention de se fortifier.

— Mais, me dit-il, tu juges mal mes hommes; au combat, ce sont des lions.

— C'est possible, contre des hommes pareils à eux, mais contre des troupes européennes, ils ne tiendraient pas dix minutes. En as-tu beaucoup comme cela ?

— Je puis disposer de cent soixante-quinze mille hommes, me dit-il.

C'était l'effectif de son armée. Il est vrai qu'avec les femmes et les enfants cela faisait près d'un million d'individus ; les femmes, disons-le en passant, suivent leurs maris au combat, les excitent par leurs cris, leur portent de l'eau dans la mêlée et pansent les blessures.

Tout cela n'était que de l'infanterie.

— Mais ta cavalerie, mais ton artillerie, lui demandai-je, où sont-elles ?

— J'ai une vingtaine d'Arnautes et de Turcs déserteurs ; chacun de mes frères en a à peu près autant : voilà pour l'artillerie. J'ai ma famille, cinq cents hommes à peu près ; j'ai mes nègres et ceux de mes frères, cinq cents autres ; j'ai mes courtisans et ceux de mes frères, un millier d'hommes ; j'ai en outre les gens riches des villes, qui montent à cheval quand je les appelle à la guerre, trois mille à trois mille cinq cents cavaliers.

— Soit ; mais tout cela n'est pas suffisant, ou plutôt ne le serait que dans le cas où l'on adopterait une sévère discipline.

Husseïn secoua la tête.

— Oui, dit-il, j'ai souvent entendu parler par des Européens de la discipline ; mais la discipline est chose impossible avec de pareils hommes. A peine obéissent-ils à des chefs qu'ils connaissent depuis l'enfance ; comment obéiraient-ils à des gens qu'ils ne connaissent pas.

— Eh bien ! il faut arriver à exercer les Arabes à la manière européenne.

Husseïn secoua la tête.

— Jamais nous ne réussirons, dit-il.

— Essayons du moins, formons un noyau ; opérons sur un petit nombre d'hommes qui nous donneront une école de chefs. Chacun de ces chefs opérera à son tour sur dix, vingt, trente, cinquante, cent hommes, et peut-être vaincrons-nous la résistance. Engageons nous-mêmes des volontaires : donne-leur une somme double, triple ; prends, si besoin est, le contingent dans ta propre famille, chez tes cousins, tes arrière-cousins, ce sera autant de naghibs futurs.

Husseïn secoua encore la tête.

— Dans ma famille? non! dit-il.

Je compris qu'il craignait de masser contre lui-même ces forces, qui seraient d'autant plus dangereuses qu'elles se trouveraient dans sa famille. En Orient, c'est encore dans la famille que se fomentent les révolutions.

— Mais, ajouta-t-il, je trouverai cela parmi les grands de mes Etats. Puis, après une pause :

— Combien penses-tu qu'il faudrait de mille hommes disciplinés?

— Pour garder tout ton pays, qui se compose non-seulement de la province d'Abou-Arich, mais encore de tout le Théama, jusqu'au pays d'Aden, j'évalue qu'il te faut quinze mille hommes. Avec ces quinze mille hommes, tu pourras te faire craindre par les gens d'Assir et de Sana, et, bien plus, te faire respecter par les Anglais. Cela ne t'empêchera point d'avoir ta milice de réserve.

— J'y penserai, répondit Husseïn.

L'inspection faite, nous reprîmes le chemin d'Abou-Arich.

VII

En approchant de la ville, nous traversâmes un de ses cimetières; c'était le cimetière commun.

Les chérifs ont leur cimetière à eux, ou se font bâtir des marabouts sur leur corps, afin de se sanctifier dans l'avenir. Les tombes sont creusées à trois pieds de profondeur. Les morts, après avoir été lavés, les pauvres avec de l'eau, les riches avec des essences, y sont déposés, la tête tournée vers la Mecque, par conséquent au nord. Les tombes des gens riches sont indiquées par une pierre sur laquelle est gravé un verset du Coran.

Les gens pauvres jettent seulement un peu de terre sur les morts, ce qui permet aux chacals et aux hyènes d'en prendre leur part. A la tête et aux pieds, ils plantent une branche de palmier ou de naback.

Les morts sont portés à leur dernière demeure sur un brancard ; ils sont couverts, si ce sont des chérifs, c'est-à-dire des descendants d'Ali, d'un cachemire vert ou rouge. Si ce sont des gens du commun, ils sont couverts de l'étoffe la plus riche qu'aient pu se procurer les parents.

Riches ou pauvres, ils sont portés sur les épaules des parents, des amis ou même des étrangers. Les morts sont à peine froids qu'on les enterre. Il est vrai que, si on les enterrait vivants, ils n'auraient pas de peine à sortir. En été, ces cimetières répandent une odeur infecte. Tous les amis suivent le cortége, de la maison mortuaire à la mosquée.

Comme on n'enterre plus aussitôt le coucher du soleil, si le trépassé est mort le soir, on allume une cire près de la natte où il est couché, et des pleureurs si c'est un homme, des pleureuses si c'est une femme, viennent se lamenter près du cadavre et réciter des versets du Coran.

Plus l'homme ou la femme est riche, plus il y a de pleureurs ou de pleureuses. Les parents mâles se

tiennent avec tous les amis mâles dans un appartement voisin, où ils récitent des prières, tandis que les parents femmes sont dans un autre appartement, occupés à se rouler par terre et à se déchirer le visage, les bras et la poitrine, de manière à faire supposer à des étrangers un désespoir digne d'Artémise.

Il va sans dire que si la veuve est jeune et jolie, trois mois et dix jours après, à moins que la femme ne soit enceinte, presque toujours elle convole en secondes noces, en troisièmes, en quatrièmes. Il n'est point rare de voir une femme à ses dixièmes noces. Il est vrai qu'avec la faculté de répudiation, plus d'un mari en est à sa cinquantième ou soixantième femme. La moyenne est de quarante.

En sortant du cimetière, mon cheval butta dans le sable. Les chevaux arabes ont le pied si sûr, qu'un cheval qui butte est un événement. Je regardai ce qui avait fait butter le mien. Il avait heurté une culasse de canon en fonte.

— Qu'est cela ? demandai-je tout étonné au chérif.

— *Mat fa*, (un canon), répondit Husseïn.

— Comment un canon se trouve-t-il là? demandai-je.

— Il y a eu ici, me répondit-il, un combat très-sanglant entre les troupes du pacha d'Égypte et les gens de l'Assir; beaucoup de canons ont été détruits et brisés à coups de masse par les Assiriens restés maîtres du champ de bataille, et par les Égyptiens eux-mêmes, qui s'étaient trouvés forcés de les abandonner.

— Mais, dis-je, pourquoi, au lieu de conserver ceux qui étaient tombés intacts entre leurs mains, les Assiriens les ont-ils détruits?

— Ils n'avaient personne pour les desservir et n'en connaissaient pas toute la valeur.

— Il serait à désirer que tu eusses beaucoup de fragments de cette espèce.

— Oh! me répondit-il, je puis t'en fournir tant que tu voudras: il y en a des quantités à Abou-Arich, à Moka, à Tâës, qui ont été abandonnés, ne pouvant plus servir.

— Et tous sont en matière pareille à celle-ci?

— Oui, je crois.

— Y a-t-il du cuivre?

— Je sais certain endroit où les troupes égyptiennes en ont enterré.

— Te serait-il possible de me réunir tous ces fragments de fonte?

— Où cela?

— Dans la cour du fort que j'habite.

— Pourquoi faire? Ils ne pourraient te servir à rien, puisqu'ils sont brisés.

— Pour te faire des canons peut-être, mais des boulets sûrement.

Husseïn me regarda avec étonnement.

— Comment! demanda-t-il, tu pourrais refaire des canons et des boulets?

— Sans doute.

— De quelle manière?

— En les fondant.

— Mais, dit-il, tu te charges de la fonte?

— Oui, mais il me faut des fondeurs expérimentés; il me faut du sable apte à la fonte, et il faut me faire

briser tous ces fragments en petits morceaux. Nous pouvons faire tout cela dans ta cour.

— Soit. Et quand nous y mettrons-nous ?

— Demain.

En effet, dès le lendemain, on envoya l'ordre de prendre de la terre dans les montagnes de Hâs.

Cette promesse que j'avais faite à Husseïn de lui fondre sa fonte le préoccupait énormément, quoiqu'il n'y ajoutât point une grande croyance. Aussi ne voulut-il point tarder à s'assurer de ce que je pouvais faire. Nous rentrâmes chez lui. Il me conduisit dans son salon.

— Maintenant, dit-il, puisque nous y sommes, nous allons voir tout de suite si tu as dit vrai.

— As-tu des fondeurs d'or ou d'argent à Abou-Arich ?

— Oui.

— Fais-les venir, et qu'ils apportent avec eux leurs creusets et leurs soufflets.

Husseïn donna l'ordre.

— Maintenant, envoie un esclave briser le plus

menu possible quelques morceaux de cette fonte, et qu'il les apporte ici.

Pendant que d'un côté on allait chercher les fondeurs et de l'autre la fonte, je demandai à voir les boulets dont il se servait, et qui, m'avait-il dit, étaient forgés et arrondis au marteau. On m'apporta des spécimens, les uns longs, les autres ovales, les autres carrés, hors de tout calibre, et ayant la forme de tout ce que l'on voudra, excepté d'un boulet. Comme il faisait venir le fer de l'Inde, chacun de ces boulets lui coûtait de douze à quinze francs. C'était donc une effroyable dépense en temps de guerre, d'autant plus que, les artilleurs n'étant point habiles, les dix-neuf vingtièmes de ces boulets étaient perdus.

Sans compter qu'ils détérioraient les canons, quand ils ne les faisaient pas éclater.

Je lui témoignai mon étonnement sur l'ignorance complète de ses forgerons.

— Alors tu vas me fondre des boulets? dit-il.

— Je vais t'en fondre.

— Des boulets ronds?

— Parfaitement ronds.

— Et du calibre de mes pièces ?

— De tout calibre.

En même temps on m'avait apporté des espingoles en cuivre qui étaient fort belles, cinq surtout. On eût dit de petites caronades de quatre.

Il les chargeait avec des biscaïens qu'il avait achetés en même temps que les espingoles.

Il me montra ces biscaïens.

— Tes boulets seront-ils aussi ronds que ceux-là ?

— Oui.

— Mais comment feras-tu des boulets ronds ?

— Avec des moules.

— En quoi seront ces moules ?

— En sable.

— Mais pour avoir du sable de Hâs, il faut un mois; serons-nous obligés d'attendre un mois ?

— Non, je t'en ferai avec d'autre sable; seulement, il me faut un tourneur.

Mes ordres étaient exécutés avec une promptitude qui faisait plaisir à voir. Abou-Taleb, son fils, et

deux ou trois frères qui étaient présents à l'entretien, partageaient le doute du chérif.

Les fondeurs arrivèrent les premiers. Je leur fis dresser leur fourneau. C'était ce qu'il y avait de plus simple comme mécanisme. Ils avaient deux soufflets en peau de bouc. On enterra le creuset dans du charbon. — Ils savent faire le charbon de bois et le font excellent. — On alluma le charbon, on le fit rougir à vide, et, comme l'esclave à la fonte arrivait en ce moment, je mis une demi-livre à peu près de fonte dans le creuset.

Cela fut long; le doute des assistants allait croissant; je ne m'en inquiétais point, je savais que la fonte ne se liquéfiait qu'à onze ou douze cents degrés centigrades. Je redoublai la masse de charbon. Les deux fondeurs, encouragés par mes promesses, soufflaient comme des enragés.

Enfin, après deux ou trois heures d'incandescence croissante, j'aperçus, dansant au-dessus du feu, la petite vapeur bleuâtre qui indiquait que le métal se mettait en fusion. J'avais envoyé de mon côté chercher

par Sélim du borax. Avec mes pinces je dégageai le couvercle et je glissai dans l'intérieur une forte pincée de borax; puis je refermai le couvercle.

— Qu'as-tu mis dans le *boka?* me demanda-t-il.

C'est le nom que les Arabes donnent au creuset.

—Une poudre particulière qui provoquera la fusion.

— Et quand la chose sera-t-elle fondue?

Je tirai ma montre.

— Dans cinq minutes.

Le chérif tira la sienne et ne la quitta plus des yeux.

— Les cinq minutes sont passées! dit-il au bout d'un instant.

Je soulevai le couvercle du creuset, pour voir où en était le métal. Il était en pleine fusion; le borax était évanoui, la fonte restait seule. Je soulevai tout à fait le couvercle. Avec une baguette de fer, le chérif s'assura que la fonte était liquide.

Les fondeurs étaient dans la stupéfaction; Husseïn comprit de quelle utilité je pouvais être à ses projets; il resta extasié. Quant aux autres, ils me regardaient

comme un sorcier. Abd-el-Mélek, qui semblait m'aimer beaucoup et prendre un vif intérêt à mon succès, rayonnait de joie. Husseïn me sauta au cou et m'embrassa.

— A partir de ce moment, dit-il, je crois à tout ce que tu m'as dit et à tout ce que tu me diras. Puis, s'arrêtant :

— Cependant, dit-il, comment vas-tu faire des boulets ronds?

— Tu vas voir.

Les tourneurs étaient arrivés. On n'a pas idée de la simplicité d'un tour arabe. Il se maintient avec le pied et on le fait tourner avec un archet.

Je leur demandai une boule comme pour jouer aux quilles. Ils me firent une espèce de siam. Je leur dis qu'il la fallait très-ronde; ils recommencèrent, mais sans résultat. Je vis bien que je serais obligé de faire ma boule moi-même. Je soulevai donc leur tour que j'assujettis sur deux grosses pierres. Je m'accroupis à la manière arabe, j'engageai mon morceau de chêne entre les deux solives, je pris le ciseau, et je me mis

à tourner. Jeune, je passais tout mon temps à tourner. J'avais tourné l'ivoire, le bois, le fer, le cuivre, l'albâtre. J'étais donc d'une certaine force. Mon habileté commença par étonner les assistants et les tourneurs eux-mêmes.

— Mais tu sais donc tout faire? me dit Husseïn.

— Il n'y a que Dieu qui sache tout faire, lui répondis-je; mais je sais faire beaucoup de choses, tu verras.

Husseïn ne demandait pas mieux que de voir. Il frémissait d'impatience; les autres assistants retenaient leur haleine; on les eût crus pétrifiés. A l'aide d'un compas, instrument qui leur est à peu près complétement inconnu, je parvins à faire une boule parfaitement ronde. Je lui avais ménagé ce que l'on appelle une amorce. J'expliquai à Husseïn le mécanisme à l'aide duquel j'allais procéder. Mais il me fallait un châssis, double et à mortaise, afin qu'en se divisant il permît de prendre le boulet.

— Combien de temps faudra-t-il pour faire le châssis? demanda Husseïn.

— Cela regarde les menuisiers.

— Veux-tu leur donner tes ordres?

— Soit. J'en ai vu un qui travaillait en bas; fais-le monter.

Les menuisiers viennent presque tous du Caire, et sont excessivement adroits. Le menuisier monta avec son apprenti. Je dessinai au menuisier avec un charbon la forme de l'objet que je désirais. Par bonheur, celui-là avait été employé à la fonderie de canons du Caire, dirigée par le commandant Bruneau. Il comprit donc tout de suite.

— Demain, me dit-il, tu auras ton moule.

— Ne le fais pas trop grand, insistai-je. C'est pour une simple démonstration. Nous ne ferons des châssis sérieux que quand j'aurai convaincu le chérif du parti qu'il peut tirer de la fonte qui gît de tous les côtés.

Puis, me tournant vers Husseïn :

— Maintenant, lui dis-je, il me faut un tuilier ou un potier.

— Pourquoi faire? demanda Husseïn.

— Pour me procurer du sable bon à faire des moules.

— Quelle espèce de sable veux-tu?

Je le lui expliquai. Cinq minutes après, les nègres m'apportaient, les uns du sable friable, les autres de la terre glaise, les autres de la terre végétale. Je m'adressai à mon menuisier.

— Tu sais le sable qu'il me faut, lui dis-je.

Le menuisier partit, et revint dix minutes après m'apportant de la terre à briques. Ce n'était point précisément cela qu'il me fallait. La terre à briques contient presque toujours des matières calcaires qui ne supportent pas la chaleur de la fonte en fusion.

— Va me chercher, lui dis-je, tous les vieux pots cassés que tu trouveras.

C'était un homme précieux, qui avait pris en Égypte l'habitude d'obéir. Il partit et revint avec un plein panier de tessons de casseroles et de marmites. Husseïn regardait tout cela avec des yeux de plus en plus effarés. Parmi les assistants, les uns riaient, les autres étaient confondus.

— Que vas-tu faire de tous ces vieux pots? me dit Hussein.

— Fais-les-moi réduire en poudre, aussi fine que possible, et tu verras.

Les fondeurs d'or et d'argent comprirent ce que cela allait donner.

— *Taïb melech kitir!*

Ce qui voulait dire : parfaitement.

— Il réussira donc? demanda Husseïn.

— Avec l'aide de Dieu, oui, répondirent les fondeurs.

Le temps s'était écoulé, la prière du magh'reb avait été criée, et Chérif-Husseïn, et les autres, pas plus que lui, n'y avaient fait attention. Les esclaves vinrent lui dire que le souper était prêt. Il avait oublié le souper.

Je lui fis signe d'attendre encore un instant.

— Vas-tu donc me faire un boulet ce soir?

— Non, mais comme je veux que tu dormes tranquille, je vais te faire un lingot.

A défaut de la poussière pilée que je ne devais avoir

que le lendemain, je réunis l'argile en masse compacte, je la tapai sur le parquet, je fis une rigole avec le coupant de ma main, et, prenant le creuset avec des pinces, je versai dans la rigole la fonte en fusion.

A l'instant même elle prit la forme de la rigole.

— Allons souper maintenant, dis-je à Hussein.

Je laissai Sélim près du moule, avec ordre de nous apporter le lingot dès qu'il serait assez refroidi pour pouvoir le prendre. Avant la fin du dîner, Husseïn, tout en se brûlant encore un peu les doigts, tournait et retournait son lingot, et le passait à tous ses frères, qui, déjà au courant de l'expérience que je tentais, étaient venus voir si elle avait réussi.

Il était dix heures; nous nous séparâmes, en remettant au lendemain la fonte du boulet spécimen. En rentrant chez moi, je trouvai mon appartement encombré de paniers de raisins, de corbeilles de fruits et de terrines de pâtes sucrées, que le chérif m'avait, en signe de satisfaction, envoyés par son khasnadar, pendant mon absence.

Il avait joint au tout une charmante petite esclave abyssine qui pouvait avoir de douze à treize ans.

En se retirant, le khasnadar, auquel je fis, de mon côté, un cadeau en argent qu'il prit sans façon, tout ministre qu'il était, me dit que ces présents n'étaient que le prélude de faveurs bien autrement importantes.

L'Abyssine était voilée d'une étoffe de laine qui ne permettait pas de voir un seul trait de son visage. Deux négresses l'accompagnaient.

Aussitôt acceptée par moi, elle avait été conduite dans l'appartement supérieur, qui jusque-là était resté vide, et tout à l'instant même avait été mis en ordre par les négresses, qui lui avaient apporté son trousseau. Le khasnadar et les femmes étant sortis, je restai avec Hadji-Soliman.

— Eh bien! seigneur, dit-il, te voilà bien heureux.

— Pourquoi bien heureux?

— Parce que Chérif-Husseïn vient de te faire un magnifique cadeau.

En effet, une belle Abyssine a dans l'Yémen la

valeur d'un beau cheval de quinze à dix-huit cents francs.

— Oui, lui dis-je, elle doit être belle; Husseïn ne m'aurait pas donné une laide esclave.

Hadji-Soliman parti à son tour, je montai près de mon Abyssine.

C'est ici le lieu de placer quelques observations générales.

La femme esclave devenant la propriété absolue d'un maître, elle lui doit son amour, comme elle lui doit les autres services de sa condition. Ce maître, qui n'a pas besoin de se faire aimer, ne s'en donne naturellement pas la peine. A quoi bon! n'a-t-il pas acheté l'esclave? L'esclave n'est-elle pas sa propriété?

La femme, même mariée, ne l'appelle-t-elle pas toujours mon maître, *Sidi?* Lorsqu'il rentre ou qu'il sort, au lieu que ce soit lui qui, comme chez nous, embrasse tendrement sa femme, c'est la femme qui lui baise respectueusement la main.

Jamais en Orient, lorsqu'on aborde un ami, on ne lui demande des nouvelles de sa femme ou de ses

femmes. On demande des nouvelles du fils, du père, du frère : ce sont des mâles, par conséquent des êtres importants ; mais la femme ! qu'est-ce que la femme? un des meubles de la maison. On demande de ses nouvelles en demandant des nouvelles de la maison même, *dâr*.

Dâr rek bikher? comment va ta maison?

Un homme qui donnerait en public une marque de tendresse quelconque à sa femme serait traité de chrétien. Souvent, un musulman qui aime réellement sa femme affecte pour elle en public la plus profonde indifférence. Et cependant la femme dont nous parlons n'est point l'esclave, mais la femme. Qu'on juge de la condition de l'esclave !

La naissance d'un fils est toujours, pour les femmes comme pour les hommes une cause de joie, et rien n'est épargné comme dépense. La naissance d'une fille passe complétement inaperçue.

Quand un garçon vient de naître, ce sont des cris poussés en chœur par les femmes, qui tiennent à la fois du gloussement du dindon et du houhoulement

du hibou. Grand signe de joie. Si c'est une fille, tout se tait.

Dès que l'enfant est né, si c'est un garçon, la sage-femme s'empresse d'aller prévenir le père, qui, dans une salle située à l'autre bout de la maison, fume gravement sa pipe et prend du café avec ses amis. Dans le cas d'un enfant mâle, l'annonce se fait à haute voix, et chacun souhaite toute sorte de bonheurs au père du nouveau-né. Si c'est une fille, au contraire, l'annonce se fait tout bas, timidement, à l'oreille, et les amis n'ont pas l'air de s'en occuper.

L'annonce d'un garçon est toujours l'occasion d'un cadeau à la sage-femme.

Le père donne le nom que doit porter l'enfant, la sage-femme va lui souffler ce nom à l'oreille.

Chez les riches, l'enfant est emmailloté comme chez nous. On lui frotte la tête avec du beurre frais, on le parfume avec du benjoin, de l'ambre et du musc; on le couche dans une espèce de lit, et sous son petit oreiller on lui met un poignard, des bijoux, des monnaies d'argent et des amulettes.

Les Bédouins seuls laissent leurs enfants nus se roulant sur une couverture de laine.

Les femmes musulmanes ne prennent jamais de nourrice. Elles allaitent leur enfant quelquefois jusqu'à l'âge de quatre ans. Quand le garçon atteint quatorze ou quinze ans, le père lui achète une esclave pour le fixer à la maison.

Revenons à mon Abyssine.

C'était, au point de vue musulman, un charmant cadeau qu'Husseïn m'avait fait en me donnant cette jeune esclave. Je montai près d'elle et la trouvai assise dans un coin sur un tapis. Je m'assis à ses côtés, et m'aperçus qu'elle tremblait. Quoique née en Abyssinie, elle avait été prise si jeune à ses parents qu'elle parlait parfaitement arabe. Mes premiers mots furent pour la rassurer. Elle leva son voile, et, à la lueur des bougies brûlant dans des globes de verre pour les préserver des moucherons, je vis une enfant de dix à douze ans, aux traits réguliers et fins, au teint de bronze clair, aux yeux magnifiques, aux dents blanches comme de l'émail, aux cheveux artistement

nattés. Elle avait d'énormes boucles d'oreilles, un collier en verroteries et en ambre, et de ces bracelets d'argent que l'on met aux pieds et qui s'appellent des chevillières. Ses doigts étaient chargés de bagues, elle avait les paupières peintes avec du ko-h'ol et les ongles colorés avec du *henné* (lawsonia inermis).

Je connaissais l'extrême douceur de caractère des Abyssines, et cette particularité ne me donnait qu'une pitié plus grande pour la pauvre esclave. Il était facile de voir que je lui inspirais la terreur la plus profonde. Je résolus de la faire cesser.

— De quel pays es-tu, mon enfant? lui demandai-je en donnant à ma voix toute la douceur qu'elle était capable d'acquérir.

— Du royaume de Tigré, répondit-elle.

J'avais passé dans le royaume de Tigré, je connaissais son pays.

— Te rappelles-tu le nom de ton village?

— Je suis d'un village appelé Gally-Bouddha.

— Te rappelles-tu comment tu l'as quitté?

— Oui.

— Raconte-moi cela, mon enfant.

— Mon père était le chef du village. Comme nous étions chrétiens, — les Abyssins sont jacobites, — les musulmans changallas firent une razzia et m'enlevèrent avec d'autres enfants.

— Et ton père?

— Je crois qu'il fut tué avec mon frère aîné; je fus prise avec le plus jeune.

— Qu'est-il devenu?

— Je ne sais?

— Dis-moi ce que l'on fit de toi.

— Je fus transportée à Gondar, et, de là, par caravane, sur le marché du Caire, achetée et conduite à la Mecque, et, à la Mecque, revendue et achetée par les agents du chérif Husseïn.

— Combien t'a-t-on payée?

— Cinquante-cinq talaris.

— Et combien y a-t-il de cela?

Elle essaya de compter.

— Je ne pourrais dire, répondit-elle; mais c'était

au moment où tombaient les feuilles, et elles ont tombé trois fois depuis.

— Quand on t'a amenée ici, t'a-t-on dit où tu venais?

— Oui, on m'a dit que je n'appartenais plus au chérif Husseïn et que je t'appartenais.

En ce moment, elle tira de son pagne un *teskéret* revêtu du sceau du chérif Husseïn, qui la libérait quant à lui et me la donnait.

— Et tu as eu peur de moi?

Elle me regarda timidement avec ses grands yeux rendus plus grands encore par le koh'ol. Je lui pris la main, une main charmante; — les Abyssines ont des mains et des pieds admirables. Elle tremblait toujours.

— Tu vois, tu as peur encore.

— J'ai peur, dit-elle, c'est vrai.

Je la rassurai... La pauvre petite me regardait avec un certain étonnement. Les esclaves ne sont point habituées à ces manières chevaleresques.

Je la quittai. J'avais déjà pour mon service intérieur

deux Nubiennes. Le lendemain matin, je les lui envoyai pour prendre soin d'elle. C'était inutile. Les femmes qui l'avaient amenée de la part du chérif Hussein étaient déjà arrivées. Ce fut à moi qu'elles s'adressèrent d'abord. Je les renvoyai à l'Abyssine elle-même.

L'enfant pleurait; elle craignait que je ne la revendisse. Je rassurai les matrones sur ce point. Puis, comme l'heure était venue d'aller chez le chérif, et que j'entendais mon cheval piétiner dans la cour, je descendis et sautai en selle.

VIII

Je trouvai le chérif très-préoccupé des questions importantes que nous avions à résoudre ce jour-là. Il s'agissait, au moyen du moule que j'avais commandé, de la fonte d'un boulet. Ce boulet ne devait pas être

plus gros qu'un biscaïen. Mais il était évident que si je réussissais en petit, je réussirais en grand. Les fondeurs étaient à la besogne, le moule était prêt et enfermé dans son cadre. Seulement, pour qu'il séchât, on l'avait laissé tout ouvert. Une goutte d'eau dans le moule ferait tout éclater, au grand danger de la vie de ceux qui assisteraient à l'opération. Je saupoudrai l'intérieur de poussière de charbon, pour combattre l'adhérence, et fis réunir les deux parties; puis je prévins le chérif que nous en avions pour une heure au moins à attendre la liquéfaction du métal.

— Alors, me dit-il, visitons ma citadelle.

C'était une grande marque de confiance qu'il me donnait. Je lui en témoignai ma reconnaissance.

— Il faut bien que tu l'étudies, me dit-il, afin de la défendre en mon absence, s'il y avait lieu.

Je le regardai avec un certain étonnement.

— Oui, dit-il, comme je te crois le plus capable de tous ceux qui m'entourent, si je m'absente, c'est toi qui commanderas ici.

Je le suivis.

La citadelle dominait tout le pays. De sa terrasse Husseïn pouvait, nous l'avons vu, détruire les vingt-deux autres.

Après avoir visité l'intérieur de la citadelle, il me fit visiter l'intérieur des murs, car les murs étaient creux. Rien que dans les couloirs des murs, couloirs superposés et qui s'étendaient comme une ceinture autour des trois étages, on pouvait mettre au moins trois mille hommes. Ils avaient huit pieds de large sur six de haut. Que l'on juge de l'épaisseur des murailles. Chaque face du bâtiment avait deux cents mètres de long. Les couloirs avaient donc la même longueur, et dans toute cette longueur étaient des trophées de fusils, d'espingoles, de sabres à deux tranchants, de lances et de casse-têtes, placés à la portée de la main. Des étagères creusées dans la muraille supportaient des cartouches et des balles. Par des escaliers, on correspondait d'un étage à l'autre. Sur la terrasse était un cadran solaire.

Je n'eus sur tout cela qu'une observation à faire, c'est que le pivot de chaque tour devait faire tourner

deux canons au lieu d'un, afin de tirer à la fois de deux côtés opposés. Seulement il s'agissait de monter de nouveaux canons sur les tours, ce qui était toujours une grande affaire. Je lui dis que je m'en chargeais. En effet, le même jour, je lui fis un petit modèle de cabestan, que ses menuisiers, très-habiles, exécutèrent en grand. Moyennant quoi, au grand ébahissement toujours du chérif Husseïn et de ses frères, trois semaines après, les canons étaient sur les tours.

La poudrière pouvait renfermer deux cents quintaux de poudre. J'en pris des échantillons. Je voulais l'éprouver. Il avait de la poudre anglaise et de la poudre qu'il faisait lui-même. J'avais, moi, de la poudre française. J'envoyai chercher par Sélim une éprouvette chez moi, et lui dis de rapporter en même temps de la poudre française. L'éprouvette était un instrument inconnu d'Husseïn. La poudre anglaise donna onze degrés et demi, la poudre française onze, et la poudre arabe neuf et demi.

Husseïn fut stupéfait en voyant que sa poudre était

la moins forte des trois. Il avait des artificiers arabes. Ils pouvaient lui faire un quintal de poudre par jour. En outre, sa poudre crassait beaucoup. Il me demanda d'où venait cette crasse et le peu de force de sa poudre.

— Quel est le bois que tu emploies pour la confection du charbon? lui demandai-je.

— Du laurier rose (*defflâ*), me répondit-il.

— Le bois est bon, lui dis-je alors. Seulement, tes artificiers emploient trop de charbon et pas assez de salpêtre.

On fit venir les artificiers, qui apportèrent avec eux, non-seulement les échantillons de leur poudre, mais tous les ingrédients dont ils la composaient. Chaque ingrédient était à l'état simple.

Je fis alors moi-même le mélange devant lui, et dans les proportions européennes. La poudre donna dix degrés. C'était déjà un progrès.

En outre, la poudre crassait déjà moins. Il comprit que mon observation était juste. Seulement, ce qui m'intriguait, c'était le brillant que les Arabes donnaient

à leur poudre. Je sus seulement alors que ce brillant venait de l'introduction du blanc d'œuf.

On vint nous avertir que le métal était en fusion. Nous nous empressâmes de descendre. J'introduisis dans le creuset une pincée de poudre de borax afin de rendre le métal plus liquide encore, et, sûr du degré de fusion où la fonte était arrivée, après l'avoir écumée, je la versai dans le moule.

L'opération réussit parfaitement, et, à part quelques légères fissures qui ne pouvaient être attribuées qu'à la mauvaise qualité du sable dont se composait le moule, j'obtins un petit boulet parfaitement rond et pesant une livre.

Au comble de la joie, Husseïn me demanda alors de lui faire un petit travail pour son armée. Je m'engageai à le lui donner le lendemain. Lui, de son côté, donna des ordres pour qu'un atelier de fondeurs fût annexé au *Fort-du-Serpent*. C'était le nom de ma citadelle. Le jour même, les ouvriers se mirent à la besogne. Au bout de quinze jours tout était fini, et il ne manquait plus que les soufflets, dont j'avais donné

les modèles, et la terre que Chérif-Husseïn avait envoyé chercher à Has.

Ainsi que je l'avais promis, je portai le lendemain au chérif Husseïn mon plan d'organisation. J'avais compris qu'il était impossible de créer une armée permanente. Il fallait se contenter de compagnies de cent hommes. Seulement on pourrait élever au chiffre que l'on voudrait le nombre de ces compagnies. La puissance territoriale et la puissance pécuniaire du chérif lui permettaient de lever cent mille Kobaïls. En les fanatisant, ces cent mille Kobaïls devenaient cent mille héros. Tous sont d'admirables tireurs. Ils passent une partie de leur temps à tirer à la cible.

Maintenant, de discipline et d'organisation, pas l'apparence. Exiger d'eux ces deux mobiles de la force européenne, ce serait se les aliéner à tout jamais. Il fallait leur laisser leur liberté, la nomination de leurs chefs, les bien payer, les bien nourrir. Il fallait surtout faire venir de France des ouvriers pour m'aider dans mes projets d'amélioration, mais d'amélioration toute matérielle. Le chérif approuva

toutes celles de mes idées qu'il jugea applicables, et repoussa celles qui heurtaient le génie de son peuple. La question d'argent était capitale. C'est toujours, au reste, la question capitale avec les Arabes. Cependant, il m'autorisa à écrire en France pour savoir si je pourrais réunir les hommes dont j'avais besoin.

C'était bien du temps perdu, mais, je l'ai dit, le temps n'existe pas pour les Arabes. Le mieux eût été de me donner de l'argent et de m'envoyer en France. Mais, pour employer ce moyen si simple, il craignait que je ne revinsse plus.

Tous ces préparatifs ne se faisaient pas sans cause, et nous conduisaient tout naturellement au but que se proposait Husseïn. Il était évident qu'il couvait de grands projets. Ces projets, ce jour-là même, il les aborda. Il me retint jusqu'à une heure. A une heure, nous étions sur la terrasse; tout le monde dormait autour de nous. Nous nous étions accroupis sur des tapis; une tente nous garantissait de la trop grande ardeur du soleil. Il regarda autour de nous, et, voyant tous les yeux fermés :

— Je t'ai étudié, me dit-il, tant au point de vue religieux qu'au point de vue de la confiance que je puis t'accorder. Tu es Français, et, bien qu'Européen, je sais que tu as accepté le culte musulman avec franchise, et que mes intérêts sont les tiens; tu es donc l'homme auquel j'ai résolu de tout dire. Je m'inclinai.

— Parle, seigneur, lui dis-je.

— Ce que je vais te communiquer, je ne voudrais le dire ni à mon fils ni à mes frères. Chez nous, c'est dans la famille surtout qu'est la trahison.

— Je t'écoute.

— Tu sais que les Anglais possèdent Aden?

— Je sais qu'ils l'ont acheté, vers 1839, du chef qui y commandait.

— L'imam de Sana est devenu leur allié, l'imam de Sana est mon ennemi, par conséquent les Anglais sont mes ennemis.

— Tes ennemis directs?

— Non, mais ils fournissent à l'imam de Sana les moyens de me faire la guerre.

— Te la fait-il?

— Non, mais il n'attend qu'une occasion, et, en attendant, il a des affiliations dans toutes les villes du Théama, affiliations qui ont pour but de soulever les populations contre moi.

— Et tout cela à l'instigation des Anglais?

— A l'instigation des Anglais, qui suivent ici le système qu'ils ont adopté dans l'Inde et qui leur a si bien réussi, savoir : l'art de protéger pour s'emparer plus tard. Mais je ne suis pas leur dupe; ils ont dû le voir quand j'ai chassé le résident anglais de Moka, et que j'ai fait abattre leur pavillon d'un coup de canon.

— Ils ne te l'ont point pardonné, quoique, à mon grand étonnement, ils n'en aient point tiré vengeance.

— Et la révolte de mon frère, le chérif Hammoud, l'oublies-tu? Et les tentatives faites auprès de mes autres frères, les oublies-tu? Non, entre les Anglais et moi, vois-tu, c'est une guerre sourde, mais une guerre à mort.

— Que comptes-tu faire contre eux?

Il me regarda comme s'il eût voulu lire au fond de mon cœur.

— Les Anglais sont non-seulement nos ennemis politiques, mais nos ennemis religieux, dit-il.

— Que comptes-tu faire contre eux? répétai-je.

— Si, quoique Français, tu es un bon musulman, tu dois les détester autant que moi.

— Ajoute qu'ils ont tué mon père en 1813 (retraite de Vittoria).

— Je puis donc avoir confiance en toi et compter sur ta discrétion?

— Entièrement.

— Eh bien! alors, je n'hésite plus à te dire tous mes projets, qui, s'ils sont favorisés par le Prophète, fermeront avant six mois la mer Rouge aux Anglais et sauveront l'islamisme.

— Par quel moyen?

— En barrant le détroit de Bab-el-Mandeb.

J'eus l'air stupéfait, quoique de longue main je connusse ce projet par les confidences du chérif Soliman.

— Et comment t'y prendras-tu? lui demandai-je.

— Connais-tu Aden?

— Non, mais je sais comment est fait le détroit.

— Tu sais alors que les grands bâtiments ne peuvent passer qu'entre Aden et Périm.

— Je sais cela.

— Eh bien ! je coulerai, s'il le faut, cent boutres chargés de pierres qui barreront le passage.

— Tu sais combien la mer a de profondeur entre Aden et Périm ?

— Non.

— Elle a de trente-quatre à trente-cinq brasses.

— Comment sais-tu cela ?

— Je le sais. Il te faudra, non point cent boutres, mais trois cents.

— J'en coulerai trois cents, j'en coulerai six cents s'il le faut.

— Mais il faudra les fixer avec des ancres et des chaînes, tes navires, sans quoi la marée et le courant les entraîneront.

— Je les fixerai.

— Alors tu fermeras non-seulement la mer Rouge aux Anglais, mais à toutes les autres nations. C'est

tout simplement la ruine de ton pays que tu rêves.

Il resta un instant pensif.

— Sans compter, ajoutai-je, qu'outre les Anglais, tu vas te brouiller avec tous les autres peuples européens, qui se donneront la main, non-seulement pour rouvrir le passage, ce qui ne sera pas difficile, mais pour t'expulser.

— Alors, dit Husseïn, ce serait la guerre sainte (*djehad*), et trois millions d'Arabes prendraient les armes, sans compter deux auxiliaires contre lesquels tous les soldats de l'Occident ne pourront jamais rien, — la fièvre et la soif.

— Ainsi, pour venger ta rancune particulière contre les Anglais, tu vas mettre la péninsule à feu et à sang?

— J'ai fait un vœu!

Quand un musulman dit : J'ai fait un vœu! il n'y a plus rien à lui répondre. Aussi ne lui répondis-je rien. Il vit que je me taisais, mais non point par conviction. Il continua.

— Ce sont les Anglais qui empêchent le Grand-Seigneur de reconnaître ma souveraineté; ce sont les

Anglais qui l'engagent à me déposséder des villes du littoral, et à y remplacer mes frères et mes soldats par des pachas et des garnisons. Ce sont les Anglais qui offrent de payer ces pachas et ces garnisons, la Porte n'étant pas assez riche pour les payer. Enfin, tous mes préparatifs sont faits sur divers points de la mer Rouge, et quelques semaines suffiront à mettre mon projet à exécution.

— Mais, lui dis-je alors, sans barrer la mer Rouge, ne pourrais-tu, en te réunissant aux Wahabytes, aux gens de l'Assir et aux Hadramites, chasser les Anglais d'Aden ?

— J'y compte bien, dit-il.

— A ce point de vue-là, compte sur moi.

— Tu m'aideras ?

— De tout mon pouvoir, et je me ferai tuer avec toi s'il le faut; mais pas de barrage.

— Pourquoi ?

— J'ai la conviction que ce serait ta perte.

— J'ai fait un vœu ! répéta encore Husseïn d'un air sombre.

— Mais si tu arrives au même résultat par un autre moyen, ton vœu se trouve accompli...

— L'autre moyen n'est pas si sûr, dit-il.

— Voyons.

— J'ai des intelligences dans la place, je ferai révolter les nègres sommaliens et les habitants musulmans. Ils incendieront la ville. Pendant que les Anglais éteindront, j'attaquerai avec cinquante mille hommes.

— Connais-tu la ville ?

— Oui, par les rapports que les Arabes m'en ont fait.

— Sais-tu par quel point elle est abordable ?

— Par l'est et par le nord.

— Et l'artillerie ?

— Je prendrai Aden d'assaut ; je sacrifierai dix mille hommes, s'il le faut.

— C'est chanceux.

— Je marcherai au nom du Prophète.

— Je te dis que je te seconderai de tout mon pouvoir.

— Tu me l'as dit.

— Veux-tu que je te seconde ?

— Oui.

— Envoie-moi à Aden, nous n'avons rien à faire tant que les fours ne seront point prêts et que la terre ne sera pas arrivée. Dans quinze jours je serai de retour.

— Tu reviendras ?

— Foi de musulman !

— Sur la tête de ton père, que les Anglais ont tué ?

— Sur la tête de mon père, que les Anglais ont tué !

— Dans quinze jours ?

— Dans quinze jours !

— Je t'en donne vingt.

Puis, comme il avait l'air de douter :

— Seulement, ajoutai-je, pour me secourir en cas de besoin et me servir de guides s'il le faut, donne-moi deux hommes de confiance.

Cette proposition parut charmer le chérif Husseïn.

— Je te les donnerai, dit-il, comme s'il m'accor-

dait une grâce ; mais comment entreras-tu à Aden ? ajouta-t-il.

— Comme un marchand turc venant y faire des emplettes.

— C'est bien !

— Tu m'as dit que tu avais des intelligences dans Aden ?

— J'en ai.

— Il sera bon que tu m'accrédites auprès de celui en qui tu auras le plus de confiance. Tu comprends que c'est ma tête que je joue.

— Une lettre de moi te compromettrait trop. Mieux vaut que tu prennes ici des lettres d'un négociant, d'un Banian, par exemple. De cette façon, celui auquel tu seras adressé ne saura pas même le but de ton voyage, et comme j'ai besoin moi-même, vu l'approche du grand Beïram, époque à laquelle je fais des cadeaux à tout le monde, de beaucoup de marchandises, tu seras mon courtier.

— Soit ! mais l'achat de ces marchandises prendra un assez long temps. Ne sois donc pas étonné, si je

puis ne pas faire d'emplettes, que je n'en fasse pas.

— Tu feras comme tu voudras ; les marchandises ne sont qu'un moyen.

— Ne puis-je me déguiser en Bédouin et entrer dans la ville comme si j'allais au marché ?

— Ce sera difficile. Tu as le teint, mais pas la figure arabe. Les Arabes te reconnaîtront pour étranger et te dénonceront.

— Bien ; je prendrai conseil des circonstances.

— Quand partiras-tu ?

— Quand tu voudras.

Husseïn regarda le ciel. Quelques nuages couraient assez rapidement dans la direction du sud.

— Le vent est bon, dit-il.

— Eh bien !

— Eh bien ! dans une heure, avec un de mes dromadaires, tu peux être à Djézan. Je te remettrai une lettre pour le chérif Ali, mon neveu, qui mettra immédiatement à ta disposition le meilleur marcheur qu'il y aura dans le port.

— Et mes lettres ?

— C'est juste; tu ne partiras que demain matin.

— A quelle heure?

— Au point du jour.

— Demain, au point du jour, je viendrai prendre les lettres et la note des articles que tu veux que j'achète pour toi.

— Ne viens ici que quand tu verras un drapeau rouge sur un des coins de ma terrasse.

— C'est convenu.

Le lendemain, au point du jour, le drapeau rouge flottait sur la terrasse, le *chemâl* soufflait toujours. Dix minutes après avoir vu le signal, j'étais chez Husseïn.

— Souviens-toi de ce signal, me dit-il. Désormais, quand, le jour, tu verras flotter le drapeau rouge, c'est que j'ai besoin de te voir. La nuit, deux lanternes, placées à l'angle est, le remplaceront.

Ce fut, en effet, ainsi qu'à l'avenir nous correspondîmes.

Mes lettres étaient prêtes. Les dromadaires étaient sellés, deux eunuques abyssins étaient équipés pour

partir avec moi. Je pris congé de Husseïn. A la porte, le khasnadar m'attendait. Il me remit une bourse pleine d'or de la part du chérif.

— Le seigneur, dit-il, t'invite à ne pas t'inquiéter de ta maison : il veillera sur elle.

Comme on m'avait donné la bourse sans compter, je la remis sans compter à Sélim.

— Serre cet argent, lui dis-je, il doit être employé aux emplettes du seigneur.

— Ou à tes besoins personnels, dit le khasnadar.

Il pouvait y avoir dans cette bourse une quinzaine de mille francs en guinées anglaises et en guinées du pacha d'Égypte, qui sont une contre-façon des premières. Sélim la pesa dans sa main.

— C'est bien lourd, dit-il, où vais-je mettre cela?

— Dans ta *djebbirâh*.

La djebbirâh est une espèce de sabredache qui s'accroche au pommeau de la selle. Il y en a d'un travail extrêmement remarquable.

— Elle ne peut pas y entrer.

— Divise la somme.

Il m'en donna une partie et prit l'autre, toujours sans compter. J'avais la plus grande confiance dans Sélim, et je n'ai jamais eu à m'en repentir.

Nous avions sept lieues à faire au milieu d'un pays plat parsemé de petites oasis, avec des nappes brillantes qui indiquaient la présence du sel. Nous traversâmes tout ce pays en une heure et demie.

A une lieue de Djézan, nous aperçûmes la mer, et nous entendîmes le mugissement des vagues. La mer nous apparaissait à travers les échancrures d'une chaîne de montagnes nommée Djebel-Ibn-Yakûb. Vers sept heures du matin, nous mîmes pied à terre devant le seuil de la douane. Les deux Abyssins me laissèrent là et s'empressèrent d'aller trouver, avec la lettre du chérif, Ali, qui vint immédiatement me recevoir. C'était lui qui, faute d'ordres, m'avait, on se le rappelle, deux ou trois mois auparavant, refusé une escorte.

Il me conduisit à l'instant même chez lui, me fit servir des rafraîchissements, et ordonna de me fréter un petit bateau et de le choisir le meilleur marcheur

possible. Dans ce cas-là, ce sont les bâtiments pêcheurs qu'il faut prendre. D'ailleurs, ce sont eux qui passent le plus facilement inaperçus. Il va sans dire que je ne racontai rien au chérif du but de mon voyage. L'ordre était donné de me fournir un bateau, mais cet ordre ne disait même pas où ce bateau devait me transporter. Je laissai tomber dans la conversation le nom de Djedda.

Le bateau fut trouvé et mis à ma disposition vers neuf heures du matin. Seulement il dut rester à l'ancre jusqu'à midi, le vent ne se levant ordinairement que de dix à onze heures. Quand à cette heure il n'est pas levé, il y a calme pour toute la journée. Comme toujours, ma présence produisit son effet. Mes deux eunuques abyssins redoublaient la curiosité ; je passais toujours pour médecin. Soit maladie réelle, soit curiosité, cinq ou six malades vinrent me consulter. Le chérif lui-même avait aussi son indisposition. Il va sans dire encore que je n'eus le temps d'entreprendre aucune cure.

Vers deux heures, je montai dans mon *saya* avec

les eunuques du chérif et Sélim. J'avais profité de ce temps pour l'approvisionner. La brise, qui était nord-est, nous avantageait pour sortir de la rade. Une fois sortis, nous fûmes obligés, pour éviter les récifs et franchir les passes, de marcher droit vers l'ouest. Nous avions l'air de courir des bordées et de gagner la haute mer pour aller à Djedda. Quand nous fûmes cachés par la grande île Segid, j'ordonnai de mettre le cap sur Moka. Le reïs, qui comptait aller à Djedda, fut tout stupéfait. Il va sans dire que je ne m'inquiétai aucunement de sa stupéfaction, et que je lui réitérai l'ordre de marcher au sud-est. Comme il était à mon entière disposition, il obéit. Mais il fallut l'intervention des deux Abyssins pour le déterminer à se soumettre. La promesse d'une récompense raisonnable adoucit sa mauvaise humeur d'être obligé de tourner au sud quand il croyait tourner au nord. Un autre détail le tracassait encore, c'est que j'exigeais qu'il gardât la haute mer. En haute mer, la marche est toujours plus rapide, et nécessite moins de précautions à cause des récifs qui sont, ainsi que les

îles, en moins grand nombre que le long des côtes.

Au reste, notre petit saya méritait son titre de courrier (*saya* veut dire courrier). Il semblait défier le vent, qui nous poussait, et nous filions quelque chose comme douze à treize nœuds à l'heure. Il est vrai que ces courriers, n'étant point pontés et n'ayant qu'une petite dunette, risquent à chaque instant de chavirer. Au reste, notre patron était un excellent pilote, connaissant l'usage de la boussole, et manœuvrant admirablement sa coquille de noix avec ses trois ou quatre noirs. Il s'appelait Abd'el-Latif.

Vers le soir, la brise grandit et nous poussa si vigoureusement que, le lendemain matin, au point du jour, à cette heure où l'atmosphère est si pure et la vue si claire, nous nous trouvions par le travers de Hodeïda. Nous avions fait à peu près cinquante lieues. Le volcan de Djebel-Tarr était doublé, ainsi que toutes les petites îles de Sabugar. Comme si le hasard avait su que j'étais pressé et eût résolu de me traiter en ami, aucun incident ne retarda notre route. Seulement la mer commençait à se rétrécir à vue d'œil. D'une

rive à l'autre, elle n'avait plus guère que trente lieues de large. On ne voyait pas encore les deux bords, mais, le matin, cette espèce de vapeur qui indique la présence de la terre.

A midi, au moment de la chaleur, nous avions presque chaque jour un calme complet. Il fallait en prendre son parti pendant deux ou trois heures. Comme je n'ai jamais pu m'habituer à dormir dans le jour, je m'amusais pendant deux ou trois heures à tirer des goëlands et des dorades. Les nègres dormaient comme des hommes de plomb, et je n'avais pas même le remords de les réveiller par la détonation de mon fusil.

Pendant la nuit, au contraire, quand je dormais à mon tour, l'équipage veillait, chantait, dansait, fumait et prenait son café.

Mais la préoccupation à mon égard subsistait. Où allais-je et dans quel but allais-je? c'était l'objet de toutes les conversations nocturnes.

Si j'avais un conseil à donner à un voyageur qui part pour l'Orient, ce serait de rester autant que pos-

sible un mystère pour tout ce qui l'entoure. Plus le voyageur est mystérieux, plus il est respecté.

Vers l'avant-dernier jour de notre navigation, nous doublâmes les îles de Djebel-Sokar, où je devais, quelques mois plus tard, faire un séjour forcé de dix-huit jours; puis les îles d'Aroé; nous approchions de Moka. Mon reïs s'était mis dans l'esprit que c'était là que j'allais. Le soir, pour tirer quelque chose de moi :

— Demain matin, me dit-il, nous serons à Moka.

— S'il plaît à Dieu! répondis-je.

Il prit ou fit semblant de prendre ces mots pour une affirmation. Pendant la nuit, je m'aperçus que le reïs se rapprochait de terre. Les feux ne me paraissaient qu'à trois lieues ou trois lieues et demie de nous. D'ailleurs la boussole confirmait ma croyance; le ciel était magnifique, tout sillonné la nuit d'étoiles filantes; l'eau était phosphorescente, et l'on pouvait distinguer à une grande distance sur la mer.

Le lendemain, nous nous trouvions en effet en vue de Moka.

IX

Nous distinguions très-facilement et à l'œil nu la forêt de palmiers dont Moka est entourée, ainsi que les principaux édifices.

Moka, vue de loin, a un aspect des plus pittoresques. Il y avait une grande satisfaction à bord. Personne ne doutait plus, effectivement, que nous n'allassions à Moka, et c'était chose toute naturelle que le reïs, son équipage et même mes Abyssins se fussent mis cette idée en tête, Moka étant la capitale officielle de l'émir Husseïn.

J'ai déjà employé, je crois, le mot d'*émir* au lieu du mot *chérif;* ces deux mots sont à peu près équivalents : chérif veut dire noble, c'est-à-dire descendant de Mahomet; émir veut dire chef, prince surtout.

Nous naviguions donc vers Moka, quand je donnai

tout à coup l'ordre de reprendre la haute mer et de nous diriger sur le cap Ras-Firmâh. Or, le cap Ras-Firmâh est sur la côte d'Abyssinie. C'est une montagne très-élevée, qui a la forme et l'échancrure d'une selle : aussi les Arabes l'appellent-ils Djebel-Serge, — *montagne-selle.*

L'étonnement de mes hommes à cet ordre fut inexprimable. Il fallut encore l'intervention de mes Abyssins pour forcer le patron à m'obéir. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, tout en maintenant la police à mon bord, mes Abyssains étaient pour le moins aussi fâchés que les autres de ne point aller à Moka.

A cet endroit de notre navigation, la mer s'était fort resserrée. Elle n'avait pas plus de dix à douze lieues de large. Il nous suffit donc de deux heures et demie pour nous trouver au Ras-Firmâh. Commençons par dire qu'il n'existe pas une seule maison au Ras-Firmâh, ce qui redoubla l'étonnement de tout mon équipage. Sélim seul restait fort tranquille au milieu de l'agitation générale. Il allait où j'allais, peu lui importait où.

Une des raisons que le reïs m'avait données pour descendre à Moka, c'était la nécessité de faire de l'eau, notre provision d'eau étant épuisée. Comme on croyait à une courte navigation, le patron et son équipage s'étaient servis de notre eau pour les ablutions. Il en résultait que l'eau manquait. Or, je savais que, dans une petite anse du Ras-Firmâh, il y avait toujours de l'eau douce conservée dans les excavations des rochers. Cette eau venait des orages et des pluies équatoriales. L'eau ne tombe pas souvent dans la mer Rouge, mais, quand elle y tombe, le ciel n'en est point avare.

J'annonçai donc au reïs que j'abordais au Ras-Firmâh pour faire de l'eau.

— Mais cette eau faite, me demanda-t-il, où irons-nous?

— Où je te conduirai, répondis-je.

Le reïs secoua la tête; il était évident que ce n'était déjà plus de la curiosité, mais de l'inquiétude. Lorsque nous fûmes à terre, j'annonçai que nous passerions la nuit là. Si j'eusse continué mon chemin, je

traversais le détroit pendant l'obscurité; c'est ce que je ne voulais pas. J'étais venu pour *voir*, et la nuit, j'eusse mal vu. L'ordre donné de passer la nuit à terre faillit faire éclater une révolte.

Le pays d'Anakil, sur lequel nous venions de mettre le pied, est sillonné par diverses tribus de Gallas pasteurs, ou plutôt de Gallas pillards, et de Dumhoëtas, plus pillards encore, s'il est possible, que les Gallas. C'est le pays des lions noirs. Les troupeaux, dont ces lions sont les véritables seigneurs, se composent d'une race de moutons à tête noire et à grosse queue terminée par un fouet roulé en trompette comme la queue du porc. Au reste, leur chair a quelque affinité avec celle de ce dernier animal, dont il porte la soie au lieu de laine.

Je vis autour du réservoir des traces de gazelles et de lions. Règle commune en Orient : partout où il y a de la gazelle, il y a du lion. On trouve aussi, aux environs du Ras-Firmâh, une espèce de vache qui a des cornes aussi larges que des bois de cerfs; des brebis entièrement blanches, dont la queue, longue

d'une aune, est tournée sur elle-même comme un cep de vigne; elles ont de plus le cou gonflé par une espèce de fanon qui pend jusqu'à terre, et qui leur donne quelque ressemblance avec la brebis d'Ajan. Les montagnes sont peuplées de béliers sauvages.

On récolte dans le pays la myrrhe, l'encens, la casse, la cannelle et quelques résines odoriférantes; le caféier pousse dans la partie centrale.

Comme les craintes de nos hommes n'étaient pas tout à fait dénuées de fondement, après avoir fait l'eau nécessaire, nous nous rembarquâmes, mais je fis jeter l'ancre à une centaine de mètres du rivage.

Au moment du coucher du soleil, une particularité me frappa. Le soleil ne se coucha point comme un globe de feu, mais sous la forme d'une colonne. Était-ce l'effet d'un mirage, ou cela tenait-il au degré de latitude sous lequel nous nous trouvions? Nous étions par le 13e degré nord.

Pendant la nuit, nous entendîmes le rugissement des lions qui se rapprochaient du rivage. Sans doute ils venaient faire de l'eau à leur tour. Les cent mètres

qui nous séparaient de la terre ne rassuraient pas mes marins contre les attaques du roi du désert. Au reste, quiconque a entendu le rauquement du lion ne l'oubliera jamais.

A part ce rauquement, la nuit fut parfaitement calme. Dès le lever du soleil, et aussitôt la prière faite, je donnai le signal du départ.

— Mais enfin, demanda le reïs, où veux-tu que je te conduise?

— Droit devant nous, lui répondis-je.

Et nous mîmes le cap sur l'île Périm.

Vers deux heures de l'après-midi, nous avions l'île Périm à trois ou quatre lieues en face. A ce point de la mer Rouge, les deux rives, qui vont toujours se rapprochant jusqu'au détroit, où elles ne sont plus éloignées l'une de l'autre que d'environ quatre lieues, sont visibles à l'œil nu. Cependant une espèce de vapeur qui les couvre empêche de distinguer complétement les objets. L'aspect de ce double rivage est triste et décharné. Du sable, des dunes, quelques rochers, presque pas de verdure.

A la hauteur de l'île Périm, un peu plus verdoyante que le reste du paysage, je donnai l'ordre au patron de se préparer à la pêche. Il ne comprenait pas quelle était mon intention en venant pêcher aussi loin, ni quelle espèce de poisson je comptais prendre. Cependant, comme toujours, il fallut obéir. Je craignais d'être vu par quelque navire anglais et inquiété si notre bâtiment n'était pas considéré comme bâtiment pêcheur. D'ailleurs, je ne voulais pas qu'il fit une marche trop rapide, espérant pouvoir sonder, et voulant me rendre compte de la possibilité de réalisation des projets du chérif.

Vers cinq heures, nous doublions le détroit et ce bouquet d'îles que les Arabes appellent les *Huit-Frères*. Nous entrions dans l'Océan Indien. L'étonnement de mon reïs devenait de la stupéfaction. Je lui ordonnai de serrer la côte d'Arabie de manière à ne pas m'en éloigner de plus d'une lieue ou une lieue et demie. La nuit était venue.

Le lendemain, au point du jour, nous doublions le cap Ras-Arimora, le cap *San-Antonio* des Européens.

Enfin, vers cinq heures du soir, je donnai l'ordre de mouiller dans l'anse de Bir-Ahmed (*du puits d'Ahmed*). Elle n'a pas de nom sur les cartes européennes. Je dépêchai à l'instant même un de mes eunuques vers le petit village de Lahadj, lui donnant l'ordre de me ramener des mulets ou des ânes pour faire le trajet. Je comptais résider à Lahadj, et entrer à Aden en voisin.

Je n'attendais mon eunuque que le lendemain assez avant dans la matinée, attendu qu'aller et retour, il avait au moins seize lieues à faire, dont moitié à pied, lorsqu'à mon grand étonnement j'entendis du bruit sur le rivage, et reconnus sa voix mêlée à celle de plusieurs Arabes. Au lieu d'aller jusqu'à Lahadj, il s'était arrêté à Bir-Ahmed, qui était sur sa route, et, autour du puits, ayant trouvé un petit village de Bédouins charbonniers, il avait loué les ânes nécessaires à notre transport. Ce retour m'arrangeait à merveille.

A deux heures du matin, j'étais prêt à partir. J'emmenai avec moi un seul eunuque, pour ne pas

prendre trop d'importance par ma suite; je pris Sélim à part, et, tandis qu'il m'aidait à me travestir en homme du peuple, je lui recommandai de ne pas quitter la barque, qui devait rester dans le golfe et faire semblant de pêcher.

Vers neuf heures du matin, nous entrions à Lahadj. Lahadj est traversé par un des fleuves dont on gratifie l'Arabie, l'*Wadi-Meïdan;* le second, le troisième et le quatrième sont le *Schab*, l'*Wadi-Masora* et l'*Aftan*.

Je ne sais si, pour mériter le nom de fleuve, il est besoin d'une humidité quelconque, mais je sais que l'Wadi-Meïdan, au moment de mon arrivée à Lahadj, ne possédait pas une goutte d'eau. Les Arabes prétendent qu'en creusant dans son lit on en trouverait. Je laisse le problème aux chercheurs de puits artésiens.

Je descendis dans le premier caravansérail venu. C'est une chose excessivement commode que ces hôtelleries circulaires, avec leur puits au centre et leurs cinquante chambres à la circonférence, où l'on

entre sans dire autre chose que bonjour, sans avoir à rendre compte d'où l'on vient ni où l'on va, où l'hôtelier, cafetier, barbier, chirurgien, répond à toutes les questions sans avoir le droit d'en faire une seule, et, quand son hôte s'en va, se contente toujours de la modique pièce de monnaie qui lui est offerte.

Le café est extérieur; on y veille, on y boit du café et du *gueucher*; on y joue, on y fume surtout le *bourri*. C'est là le rendez-vous des voyageurs. Le gueucher est une boisson faite avec la cosse du café. Cette boisson est infiniment meilleure que celle faite avec le grain. C'est ce que l'on appelle le café à la sultane. Le bourri est une pipe faite avec une noix de coco. C'est une espèce de *hucca* où l'on fume le *tumbac* de Perse.

Toute la société fume à la même pipe, que l'on se passe après chaque troisième ou quatrième bouffée. On avale la fumée du bourri; les uns ont l'avarice de la garder dans leur estomac, les autres, après un temps plus ou moins long, la rendent *ad libitum* par la bouche ou par le nez.

Le tumbac vient de Chiraz. Il est compatriote du fameux vin de ce nom. Il arrive roulé en boule de la grosseur d'un échaudé, et s'écrase presque aussi facilement qu'un échaudé. Réduit en poussière, on le lave à une ou deux eaux, selon qu'on le veut plus ou moins fort, puis on le passe et serre dans un linge. Enfin, tout humide encore, on en charge le bourri, et sur le fourneau — *schoukouf* — on pose un charbon, qui y reste jusqu'à ce que le tumbac soit complétement épuisé.

Si un étranger entre, la première chose que l'on fait dans le cercle où il s'accroupit est de lui offrir le bourri. Bien entendu il n'est pas besoin qu'on le connaisse le moins du monde pour cela.

Les riches fument le hucca. Le hucca appartient, en général, à celui qui le fume, mais en général aussi le bourri appartient au cafetier.

Celui qui a un hucca a un esclave nègre qui le lui porte partout où il va, qui le lui bourre, qui le lui allume, et qui lui renouvelle son charbon si par hasard il s'éteint. Quelques-uns, plus riches encore,

ont non-seulement le hucca qu'ils fument, mais encore le paillasson sur lequel ils s'asseoient. Le nègre alors porte le hucca d'une main et le paillasson de l'autre, à moins que le nabab ne porte le luxe jusqu'à avoir deux nègres, l'un qui porte son hucca, l'autre son paillasson.

On reconnaît les gens riches à ce qu'ils ont une chemise, et une bague d'argent au petit doigt de la main droite. Cette bague leur sert de cachet. Ils ne portent jamais ce cachet à la main gauche, pas plus qu'ils ne mangent avec la main gauche. La main gauche est impure. C'est la Cendrillon chargée de tous les détails de la toilette. Chez les Persans, on ne la montre même pas.

Ces cafés ont leurs âtres en flammes qui éclairent fumeurs, buveurs et joueurs, et sont de l'effet le plus pittoresque à cause des parties d'ombre et de lumière qui flottent sur eux. Les joueurs sont en général des joueurs de dames ou d'échecs.

Il y a quelques grands joueurs qui font des parties d'un jour, d'une semaine, d'un mois, qui ont des cer-

cles comme en avaient Philidor au *café de la Régence*, et M. de Labourdonnaye au *club de la rue de Grammont*. Ils sont silencieux comme des disciples de Pythagore. Les enfants, petites filles et petits garçons, courent tout nus au milieu des groupes. Ils ont des ventres gros comme des barriques, et sucent du matin au soir la canne à sucre.

Puis viennent les danseuses. Dans la rue, à trente ou quarante pas du café, elles dansent pour elles, pour leur plaisir. Elles s'accompagnent de tambours de basque et de dabourkas. Elles chantent des refrains, et à chaque refrain frappent dans leurs mains. Ces danses sont dialoguées. Deux ou trois sociétés se placent à dix ou quinze pas les unes des autres et dansent en quelque sorte de compte à demi. Ces *yechtacha* dansent entre elles et sans admettre d'hommes dans les figures qu'elles exécutent. Dans un cercle plus éloigné s'agitent, gambadent, cancanent les nègres. Là, hommes et femmes sont mêlés. Tout en dansant, les nègres mâchent du bétel, les femmes du mastic en larmes ou de l'encens. Les uns et les autres

font également usage de la noix de *gourou*, qui a le privilége de faire abondamment saliver. La noix de gourou tient lieu de rafraîchissement.

Les vieux tiennent leurs chapelets et récitent des prières, ou expliquent certains versets du Coran. Les jeunes gens se préoccupent de politique, de chasse, de guerre, de commerce, d'amour.

N'oublions pas les danseuses de profession. Donnez à ce mot de danseuses toute l'extension possible. Elles ont un costume qui correspond, comme signification symbolique, à l'absence de la ceinture dorée du moyen âge. Non-seulement celles-là dansent, mais elles fument, boivent et mâchent le hachich, et alors les danses des nègres sont des menuets d'Exaudet comparées à leurs danses. Chacun leur donne selon ses moyens. Seulement, ce serait les humilier que de leur donner l'offrande dans la main. On leur colle la pièce d'argent ou d'or contre le visage. Toutes ces pièces d'or passent en ornement à leur chevelure, en bracelets à leurs bras, en chevillières à leurs pieds, en boucles d'oreilles, en collier, en bagues. Tout cela

rend, lorsqu'elles marchent ou qu'elles dansent, un petit bruit charmant, qui les annonce de loin comme les grelots annoncent la mule.

Puis, enfin, il y a le derviche. Celui-là est charlatan, médecin, sorcier, danseur, hurleur, diseur de bonne aventure, espion, tout enfin, excepté homme. Il a toutes sortes de priviléges. Partout où il va, il lui est dû quelque chose. Si c'est dans une hôtellerie, logement gratis; si c'est dans un café, café gratis.

Un marchand qui refuserait la pratique d'un derviche hurleur ou tourneur, — ce sont les deux occupations principales des derviches, — serait un homme ruiné. On ne prendrait plus rien chez lui; sans compter que, s'il avait affaire à un derviche rancunier, ce derviche n'aurait qu'un mot à dire pour le faire lapider.

Demandez à mon ami Arnaud, qui avait eu le malheur de refuser une bougie à un derviche. Il y avait alors des incendies de tous côtés, le derviche l'accusa d'être l'incendiaire. On crut le derviche, on poursuivit Arnaud de rue en rue. Il allait périr sous

les pierres, la boue et les bâtons, si la porte d'un Turc un peu moins fanatique que les autres ne se fût ouverte devant lui. Il y entra. Il était temps! Le Turc s'appelait Hadji-Jusuf; il eut toutes les peines du monde, non-seulement à sauver Arnaud, mais à se sauver lui-même. Cela se passait à la fin de 1842, à Hodeïda.

Voilà donc comment les nuits, au moment où l'on commence à vivre dans l'Yémen, s'écoulent de huit heures du soir à six heures du matin.

Avons-nous bien parlé de tout : hôtelleries, joueurs, buveurs, fumeurs, danseuses, nègres, almées et derviches? Nous avons oublié les chameaux se promenant avec gravité au milieu des différents groupes, et le chant du coq, remplaçant les horloges et sonnant régulièrement les heures.

En arrivant au caravansérail, je pris ma chambre comme les autres, mais je ne la gardai pas toujours, chaque chambre n'ayant d'autre ouverture que la porte, par conséquent pas de courant d'air. Circonstance grave dans un pays où, par la saison chaude,

le thermomètre monte de 42° à 50°. Cette température, un tiers au-dessus de celle qui fait éclore les vers à soie, fait par malheur éclore bien d'autres animaux.

A peine fus-je entré dans cette malheureuse chambre, que je me sentis piqué par des milliers d'épingles. Je passai l'inspection de ma chambre avec une cire. C'était effrayant à voir. Il y avait une collection de tous les insectes, depuis le moustique jusqu'au scorpion, à la tarentule et au millepieds, mais non point par couples comme dans l'arche, par milliers, par millions, par milliards.

Je me réfugiai dans la cour, au milieu des chameaux. Là, j'eus un autre agrément. J'attrapai un animal qui fait particulièrement la cour au chameau, et qui, quand le chameau lui manque, se contente de l'homme. Je ne connais pas son nom scientifique, mais je ne crains pas de l'humilier en le comparant à ces tiquets d'Europe qui se font si dodus aux dépens de nos chiens de chasse. J'appelai mon eunuque. Mon eunuque se nommait Osman, ni plus ni moins que dans une tragédie de Racine.

— Osman, lui dis-je, il est impossible de rester cinq minutes de plus ici.

— Pourquoi cela, seigneur pèlerin? me demanda-t-il.

Tout musulman qui est allé à la Mecque est *hadji* (pèlerin), et est salué de ce titre.

— Mais regarde donc, lui dis-je en lui montrant un coin de ma chemise où se trouvait réunie une collection de vermine qui eût fait envie à un Espagnol.

Osman regarda, mais ne comprit point.

— Des puces, des punaises, lui dis-je.

— Eh bien?

— Eh bien! je veux aller quelque part où il n'y ait point de cette vermine-là. Cherche-moi un logement; je ne resterai pas une heure ici.

— Prends garde qu'une si grande délicatesse te fasse reconnaître pour ce que tu es.

— Que peut-il m'arriver de pis, si l'on me reconnaît, que d'être pendu? j'aime mieux être pendu que dévoré vivant par ces horribles bêtes.

Osman m'expliqua que partout où j'irais, ce serait la même chose, et peut-être pis encore. Mais il prit un terme moyen. Il sortit en me faisant signe de prendre patience. Un instant après, je le vis revenir avec un *sirir* et un sac en toile de coton gommé. Un sirir est un cadre supporté par quatre pieds représentant assez bien un fond sanglé, excepté que les sangles sont remplacées par des cordes en feuilles de palmier. C'était la couchette. Le sac en toile de coton gommé était à la fois le matelas, la couverture et les draps.

Il dressa le cadre en dehors et près du café, tout en me montrant une dizaine de voyageurs qui avaient eu recours à l'expédient qu'il m'offrait, et qui me prouvaient par leurs ronflements qu'ils ne s'en étaient pas mal trouvés.

Il s'agissait pour le moment de me dépouiller de mes vêtements et de ma *fouta* (mon pagne), et de m'introduire le plus discrètement possible dans mon sac. Mais mon sac me paraissait d'une propreté équivoque. Je me contentai donc, au grand étonnement

d'Osman, de le convertir en oreiller, et de me coucher *tout habillé* sur mon cadre. Il est vrai que mon *tout habillé* n'avait pas là-bas la signification qu'il a ici.

Il me fut impossible de dormir. Mes délicatesses européennes, jointes aux différents dangers que j'ai presque toujours courus et qui me forçaient de ne dormir que d'un œil, m'ont tellement habitué à la veille, qu'aujourd'hui en France, où ni ennemis ni insectes ne troublent mon sommeil, je dors à peine et suis toujours prêt à sauter à bas de mon lit au moindre bruit.

Je n'étais pas précisément venu au reste pour dormir, fumer, prendre du café et voir danser des almées; mais un des caractères du tempérament musulman est de ne jamais se presser. Un musulman a du temps pour tout. Ce sont les juifs, les chrétiens et les Grecs qui se pressent. Et encore à la longue subissent-ils cet empâtement général. Je devais donc, comme tout musulman, et là plus qu'ailleurs, remplir tous mes devoirs religieux. Aussi, réuni à mon groupe, fis-je la prière avec tout le monde.

La prière faite, tout le monde mange. Osman m'avait préparé une poule au riz. Je mangeai ma poule, et, comme l'heure des affaires était venue, je pensai à mes affaires. D'abord je devais me rendre compte de la position de Lahadj. De son côté, Osman devait, pour satisfaire ma curiosité de voyageur, s'informer du total de la population et des noms des principaux négociants.

Lahadj est un gros village, ni fort peuplé, ni fort étendu. Les habitants naturels sont des cultivateurs et des artisans. Sa population flottante se compose des Bédouins marchands, venant vendre leurs produits, — des troupeaux, du beurre, du café, de la laine. Cette population flottante, toujours en hostilité avec les Anglais, s'éloigne ou se rapproche selon la guerre ou l'armistice. Si les Anglais se plaignent des hommes qu'on leur a tués et se fâchent, les Bédouins se retirent dans les montagnes au milieu desquelles Lahadj est situé. Alors les Anglais ne sont plus assassinés; ils meurent de faim.

Les Anglais alors doivent aller chercher leurs vivres

indigènes sur la côte orientale d'Afrique, à Maurice et à Ceylan. Quand ils oublient les assassinats et proclament la paix, les vivres reparaissent et les marchés d'Aden regorgent. L'avantage des Anglais est donc de ne pas faire l'appel de leurs hommes trop scrupuleusement. Une fois l'argent entré dans les mains des Bédouins, il n'en sort plus jamais. Cependant, si la guerre est proclamée, s'il faut acheter des armes et de la poudre, alors l'argent anglais revoit le jour.

Lahadj est à dix-huit ou vingt milles au nord d'Aden, six à sept lieues.

Au nombre des insectes qui peuplent le pays, nous n'avons point parlé d'un animal à lui seul aussi désagréable que tous. C'est un frelon gros comme une forte noix, qui pique avec la queue, comme les guêpes, et dont la piqûre est aussi grave que celle du scorpion. Ces frelons adorent les dattes. Quand on les recueille, c'est une guerre à soutenir, souvent contre toute une bande. Quoique sèches, ils reconnaissent les dattes pour un vol qui leur a été fait, et viennent

vous les disputer jusque dans les mains, jusque dans la bouche. Ils ont un bourdonnement avec lequel ils sonnent leur déclaration de guerre. Je retrouvai cette même abominable mouche à Mascate et à Bassora, en Perse et sur tous les cours d'eau bordés de palmiers dattiers. J'ai vu trois de ces mouches tuer un chameau. Je crois que j'en ai déjà parlé ; mais je n'en dirai jamais le mal que j'en pense. J'ai été piqué par une vipère et par une de ces mouches. Je ne fais pas de différence dans la douleur ni dans le danger couru.

Le village est généralement bâti en bambous et en torchis. On y voit cependant quelques maisons bâties en pierres, et une forte citadelle habitée par le cheik de l'endroit. Le reste de la journée fut occupé par moi à faire ces observations. J'ai raconté ce qui se passait la nuit.

Le soir, je me rendis chez le cheik, visite de politesse. Il s'appelait Sidi-Ahmed. Ahmed est le diminutif de Mahomet.

Mon titre de hadji me faisait bien venir partout;

mon turban vert le proclamait quand mon Abyssin n'était pas là pour m'annoncer. Le cheik voulut savoir ce qui m'amenait à Lahadj. Mon but était tout commercial. Je venais directement de la Mecque, j'étais un marchand turc.

Il me demanda des nouvelles du chérif de la Mecque et de sa famille, des nouvelles du pacha de Djedda. J'étais ferré sur le pacha et sur le chérif.

Puis il entama la question politique, et me demanda ce qu'il y avait de nouveau au point de vue des Anglais. Mes affaires commerciales m'empêchaient de me préoccuper d'affaires politiques. Cependant, par cela même que je semblais mal renseigné, je poussai le cheik et l'espèce de cour qui l'entourait, son conseil municipal, la *djemôa*, à parler. Chacun alors donna sa nouvelle. Le fond de tout cela était une haine profonde pour les Anglais. Seulement, chez le cheik, cette haine était tempérée par la cupidité. Au bout du compte, ces Anglais tant haïs enrichissaient tout le monde. On leur faisait tout payer au cours de Londres. Voler un Anglais, c'était

un acte méritoire; moins méritoire cependant que de le tuer. Mais ne pouvant pas faire ce qu'on veut, on fait ce que l'on peut. Seulement on se vantait de les voler, mais on ne se vantait pas de les tuer.

Quand ce malheur arrivait, qu'on trouvât un Anglais assassiné, les habitants de Lahadj déploraient ce malheur, se mettaient à la recherche de l'assassin, et comme, le plus souvent, c'était l'assassin qui était chargé de la recherche, l'assassin, bien entendu, ne se trouvait pas. On rejetait alors le péché sur les Béni-Sobach, les Béni-Ayas et les Fadélis. C'étaient d'abominables brigands qui ne vivaient que de meurtres et de rapines; mais on ne pouvait rien contre eux, et cela se passait ainsi.

Au reste, le cheik écoutait toutes les malédictions sans s'y mêler. Il affectait même d'être au mieux avec le gouverneur d'Aden, le capitaine Haines, homme très-remarquable, qui commande encore aujourd'hui.

Le capitaine Haines à Aden, le consul Hamilton à Zanzibar, et le major Hennel résidant à Bender-Bouchir, sont les principaux rouages de cette superbe

mécanique appelée la puissance anglaise, et qui domine dans la mer Rouge, sur le golfe Persique et sur les mers de l'Inde.

Chaque fois qu'au point de vue arabe on racontait les faits du capitaine Haines, le cheik prenait le parti du capitaine Haines.

— Ah ! disait-il de temps en temps, quel malheur que le capitaine Haines ne soit pas musulman !

Puis, par extension :

— Et même tous les Anglais ! ajoutait-il avec un soupir.

Les Anglais dépensent des sommes folles pour s'allier les Arabes. Ils y trouvent de temps en temps un traître, jamais un ami. Pour épouvanter les hommes de la montagne, de temps en temps les Anglais mettent la main sur un Arabe et le pendent. Tout pendu est un martyr, un *schaède* : dix Anglais meurent pour ce pendu.

Le cheik me fit des questions sur le genre de commerce que je venais faire.

Je venais acheter des laines de chèvres et des poils

de chameaux. Je comptais prendre aussi quelques balles de café.

— Quand veux-tu aller à Aden? me demanda-t-il.

— Demain, s'il plaît à Dieu.

— Eh bien! je te donnerai un de mes esclaves pour t'accompagner, il te mettra de ma part en relation avec les Banians.

Sur cette offre et mes remercîments qui en furent la suite, nous nous séparâmes.

X

Aden est situé au pied des montagnes. Il faut donc arriver au dernier sommet de la dernière montagne pour voir Aden. Du sommet de cette montagne on pourrait tirer sur Aden avec des fusils de rempart. Aden est bâti sur le cap qui lui a donné son nom ou qui a reçu son nom de lui.

Beaucoup d'auteurs ont vu dans le nom d'Aden une désignation géographique du paradis terrestre. En effet, entre *Aden* et *Eden*, la différence n'est que d'une lettre. Il est à vingt-cinq lieues environ du détroit de Bab-el-Mandeb. La ville, quoique en partie ruinée par le séjour des Anglais, qui, en faisant d'Aden une ville, et surtout un fort européen, en ont chassé les indigènes, conserve encore quelques traces de son ancienne splendeur arabe.

Tout ce qui y est construction nouvelle est construction anglaise. Aden et ses environs sont l'aridité personnifiée. Les monts Schemsan, au milieu desquels ils se trouvent, montrent partout, comme des squelettes mal enterrés au désert, leurs ossements de granit dénudés par le souffle du simoûn. L'air y est insalubre, l'eau malfaisante, corrompue, détestable. Ces deux éléments de destruction réunis produisent les dyssenteries, les hépatites, les hydropisies, les éléphantiasis, enfin toutes les variétés des affections de la peau. La population, même indigène, qui devrait être habituée au climat et à l'eau, est chétive et dévo-

rée par la fièvre ; que l'on juge de l'effet produit sur les Européens ! Les Anglais, chaque année, renouvellent au moins les deux tiers de leur garnison.

Depuis que le commerce arabe est à peu près détruit, la seule chose qui donne un peu de vie et de mouvement à Aden, c'est la halte qu'y fait pendant quelques heures la malle des Indes. Les quelques négociants musulmans qui habitent encore la ville trouvent dans cette circonstance un moyen d'écouler quelques-unes de leurs marchandises. Mais ils ont à lutter contre les marchands anglais; aussi le commerce est-il presque entièrement dans des mains anglaises et indiennes.

Presque toute la population d'Aden est une population de réfugiés, les uns fuyant l'imam de Sana, les autres le chérif Husseïn, ceux-ci le pacha d'Égypte, ceux-là la Porte. Elle peut s'élever à six mille habitants.

La garnison anglaise peut monter à deux mille hommes d'infanterie, quatre cents hommes de cavalerie, cent hommes du génie, et cent hommes d'artillerie.

Je jetai en passant un coup d'œil sur les fortifications. Il faut rendre justice aux Anglais, ils s'entendent à fortifier. Témoins Gibraltar et Malte. Au reste, ces fortifications sont bien plutôt élevées contre les Français et les Américains que contre les Arabes.

Ainsi, par mer, la ville est presque impossible à prendre. Il est vrai que Chérif-Husseïn ne comptait point attaquer Aden par mer. Ce côté des fortifications m'occupa donc médiocrement. Ce qui me frappa, ce fut la possibilité d'enlever la ville d'un coup de main à l'aide des Sommaliens qui travaillent dans la place, ou de la réduire en cendres en mettant le feu aux maisons de bambou, qui, grillées par le soleil, brûleraient comme des allumettes. Il suffirait pour cela de deux ou trois fusées ou de cinq ou six balles incendiaires. La population indigène secondant l'attaque extérieure, on aurait raison en une heure de trois ou quatre mille hommes de garnison. Il est vrai que le résultat ne serait qu'éphémère, les flottilles anglaises qui stationnent dans l'Inde reprendraient Aden avec la même promptitude qu'Aden leur au-

rait été pris ; mais elles ne reprendraient qu'Aden.

Au reste, ma position dans Aden, au moment où j'y mettais le pied, était d'autant plus précaire que l'on venait d'arrêter trente-neuf Arabes, agents des montagnards. On devait les pendre d'un moment à l'autre, et le hasard eût pu faire que pour mon entrée j'assistasse à cette exécution. D'ailleurs, les prisonniers avaient, avec une constance inouïe, supporté la bastonnade et la détention. On espérait encore quelque chose de la vue du supplice; mais il n'était pas probable que cordes ni potences pussent les faire parler.

Le cheik Ahmed avait eu, à propos des trente-neuf prisonniers, des pourparlers avec le capitaine Haines. Si les prisonniers étaient exécutés, avait-il dit, les Anglais devaient s'attendre à de terribles représailles. Que cette menace eût ou non porté ses fruits, les prisonniers n'avaient pas été exécutés. Mais, dans l'attente, la population était agitée, et les espions arabes parcouraient tous les groupes pour écouter ce qui s'y disait, et faire, le cas échéant, de nouvelles arrestations.

Je fus moi-même l'objet d'une surveillance assidue. Par bonheur, à Aden comme dans tout l'Orient, il y a une population qui parle ce mauvais italien qu'on appelle la langue franque (*frengi*). Ce fut parce que j'entendais la langue franque que je connus le véritable état des choses et appris que le capitaine Haines attendait des renforts, et que les exécutions n'auraient lieu que quand ces renforts seraient arrivés.

J'affectai donc la plus grande indifférence pour tout ce qui n'était point affaire commerciale. Je suivis l'esclave du cheik chez les amis de son maître, auxquels il l'avait chargé de me recommander, et je leur achetai pour quatre ou cinq mille francs de marchandises de l'Inde : étoffes de coton, mousseline, nankin, un certain nombre de somadas, — articles qui se fabriquent dans l'Hadramout, — enfin une ou deux grosses de sandales de maroquin venant de Bombay et de Calcutta. Quant au café, je ne m'en préoccupai pas, puisque le cheik avait dit qu'il pouvait m'en fournir. J'achevai mes emplettes en achetant deux ou trois balles de cassonade. Les Arabes repoussent le sucre en

pains, ayant ce préjugé que le sucre en pains est clarifié avec du sang et des os de charogne.

Je pris quelques couffes de dattes et d'épices, et, avant la fermeture des portes, j'étais sur mon âne avec mon eunuque à droite, mon guide à gauche, très-heureux de sortir d'Aden avec mes deux oreilles. J'arrivai à Lahadj dans la nuit. Remarquez que toutes les routes sont très-sûres, excepté pour des ennemis et des hommes que l'on croit des espions.

Tout le long de la route, au reste, on est reconnu par des Bédouins qui font des espèces de patrouilles. Ils nous arrêtaient à peu près de lieue en lieue, échangeaient avec mon guide quelques paroles en langue kabyle que je ne comprenais pas, et nous laissaient continuer notre chemin. Inutile de dire que rien n'était moins rassurant comme aspect que l'apparition et même la disparition de ces honnêtes gens.

Vers deux heures du matin, je rentrais à Lahadj. Depuis plus d'une heure, les aboiements des chiens, le bruit des tam-tams et des darboukas nous annonçaient que le village venait en quelque sorte au devant

de nous. J'eusse autant aimé le silence, je l'avoue; j'étais éreinté de mes veilles successives, et surtout de certaines émotions éprouvées dans la journée et dont je n'avais pas été le maître.

Vu de loin, Lahadj ressemblait à un village de possédés. La ressemblance était d'autant plus frappante, que cette nuit les danses étaient éclairées par la lueur de deux ou trois cases qui brûlaient, ce qui n'empêchait pas les danseurs de danser, les joueurs de jouer, les buveurs de boire.

J'arrivai à mon caravansérail, et je me jetai sur mon cadre. Le voyage avait un peu secoué ma vermine; mais restaient les moustiques, les danseurs, et les brûlés, qui faisaient un tel bacchanal que je renonçais à fermer l'œil, quand par bonheur les cris de *dbâ-dbâ!* se firent entendre.

C'était une hyène qui venait d'enlever un petit ânon. Toute la population, joueurs, danseurs, femmes, enfants, se mit à la poursuite de la voleuse. Il va sans dire qu'on ne vit pas même le bout de sa queue, pas plus que celle de l'ânon; mais la chose eut pour moi

un grand avantage, c'est que je n'eus plus affaire qu'aux moustiques et aux chants des coqs.

J'étais si fatigué que, malgré le bourdonnement des uns et la trompette des autres, je finis par m'assoupir. Mais l'assoupissement ne fut pas long : vers cinq heures du matin, j'entendis le rugissement de la panthère. J'ouvris un œil, pour voir l'effet que ce rugissement produisait sur les hommes et sur les bêtes. Les hommes ne sourcillèrent pas, mais les animaux, les chameaux entre autres, donnaient les mêmes signes de crainte que s'ils eussent couru quelque danger. Ils se levèrent sur trois pattes ; la quatrième est attachée repliée sur elle-même, par précaution ; c'est ce qui remplace le licou. Quelques-uns s'élevèrent avec une telle rapidité qu'ils brisèrent leur lien, et se mirent à courir comme des enragés. Au bruit qu'ils firent en courant et en bramant, les hommes se réveillèrent et se mirent à leur poursuite. Enfin le jour fut annoncé par le muezzin. Les femmes sortirent des maisons, leur urne sur la tête. Elles allaient chercher de l'eau, et en même temps faire leurs ablutions.

Les filles se reconnaissaient à leurs voiles blancs, les femmes mariées à leurs voiles foncés. Les hommes, de leur côté, allèrent aussi faire leurs ablutions, et, après la prière, à laquelle les femmes, excepté les vieilles, ne prirent aucune part, chacun alla à ses occupations.

Je comptais passer encore toute la journée à Lahadj, et ne me remettre en route que la nuit. Dans l'après-midi, on devait m'envoyer les emplettes que j'avais faites la veille à Aden. Puis j'avais à les compléter par l'achat de mon café moka et de mes laines. C'était, on se le rappelle, l'affaire du cheik. J'étais chez lui vers dix heures; à onze heures, nos négociations étaient terminées. J'avais acheté trois balles de café et douze à quinze ballots de belle laine filée; j'en avais pour un millier de roupies. La roupie vaut vingt-huit sous de notre monnaie.

Je dînai avec le cheik, qui me fit une espèce de fête. Mon titre de pèlerin et mon titre d'hôte lui en faisaient un double devoir. Un mouton tout entier y passa, couché sur un plat de cinquante livres de riz.

Toute la famille, tous les parents, tous les amis furent du festin, dont les débris furent ensuite partagés, non-seulement par la domesticité, mais par les assistants.

Le chameau peut rester huit jours sans boire, l'Arabe peut rester trois jours sans manger. Le chameau altéré, quand il boit, boit pour huit jours; quand l'Arabe affamé mange, il a l'air de manger pour toute la vie.

Nous fumâmes et prîmes du café jusqu'au moment du départ. J'avais dit au cheik que je retournais à la Mecque. Il me chargea d'une offrande pour le temple. Cette offrande consistait en un ballot de parfums et en une somme de cent cinquante roupies pour les pauvres. J'étais assez embarrassé, mais refuser c'était avouer que j'avais menti. Je pris donc roupies et parfums, et, à mon arrivée à Abou-Arich, je fis passer le tout à mon ami le chérif Soliman.

Vers cinq heures, mes ballots étaient arrivés d'Aden. Ils eussent dû payer un droit comme venant de l'Inde anglaise. Le cheik me fit la gracieuseté de m'exempter de ce droit. C'était une chose fort extraordinaire

chez un Arabe. Je donnai l'ordre à Osman de faire charger ma marchandise sur vingt-deux chameaux. Je fis prix pour le transport moyennant quatre roupies par chameau.

A sept heures, les chameaux partirent avec leurs guides. A neuf heures, je me mis en route moi-même. Au petit jour, après avoir fait une halte d'un instant à Bir-Ahmed, j'étais rendu à l'anse où m'attendait Sélim, le second eunuque et le reïs.

Le chargement dura environ une heure et demie. Vers dix ou onze heures, nous levâmes l'ancre. Seulement le retour devenait plus difficile. Nous avions le vent contraire; les matelots furent obligés de nous haler jusqu'au cap Antonio, où nous arrivâmes vers deux heures du matin. Ils avaient fait une dizaine de lieues depuis le départ. Nous mîmes pied à terre et passâmes la nuit dans des huttes de pêcheurs, où, à ma grande satisfaction, je pus manger du poisson frais et me reposer un peu. Deux nègres et l'un des eunuques veillaient à bord. Ces pêcheurs, hommes et femmes, étaient superbes.

Sélim m'apprit que pendant mon absence il avait été visité par des canots anglais qui faisaient la police des côtes. Interrogé sur ce qu'il faisait là, il avait renvoyé au reïs, qui avait répondu :

— Je pêche en attendant le patron, qui est allé chercher des provisions et des marchandises à Lahadj.

Ceux qui montaient les canots s'étaient contentés de cette réponse.

Nous mîmes quatre jours et demi à repasser le cap de Bab-el-Mandeb. C'était à peine quatre lieues par jour. Une fois l'île Périm dépassée, nous marchâmes à la voile. Le vent, sans être tout à fait contraire, nous favorisait peu. Par bonheur, nous avions le courant.

Le soir du second jour, nous parvenions à mouiller devant Moka. Je ne parlerai point de Moka cette fois, attendu que je me gardai bien d'y descendre. Nous n'avions fait cette halte que pour prendre de l'eau et quelques vivres. Nous repartîmes le lendemain matin. Seize jours après, nous étions à Djezan. Le lendemain matin, j'étais à Abou-Arich. Mon voyage avait duré vingt-cinq ou vingt-six jours.

Chérif-Husseïn m'attendait avec une grande impatience. Il me laissa à peine le temps de descendre de mon dromadaire et m'emmena sur sa terrasse. Là, il me fit redire mot pour mot ce que sait déjà le lecteur.

Ayant vu Aden du haut de la montagne et l'ayant examiné attentivement à vol d'oiseau, je pus lui en tracer un plan sur le parquet. Mais la question n'était pas précisément dans la force d'Aden. Il était incontestable, comme nous l'avons déjà dit, qu'Aden pouvait être enlevé par un coup de main, surtout si les tribus en hostilité avec les Anglais faisaient alliance avec lui. Mais Aden, dans un temps donné, devait être incontestablement repris.

Quant au barrage, je lui en expliquai la presque impossibilité, en lui traçant à terre la configuration du col de la mer Rouge avec son cap Bab-el-Mandeb, son Ras-Bir, son île Périm et sa petite île Pilote.

Le chérif me demanda le temps de réfléchir et me fit signe de la main que j'étais libre de rentrer chez moi. Je me retirais, quand il me rappela.

— A propos, dit-il, nous avons fait pendant ton

absence bien de la besogne. Étudie tout cela, je pense que tu seras content. Si quelque chose n'est pas bien, on corrigera selon ton ordre.

En effet, ma citadelle avait acquis une nouvelle enceinte, dans l'intérieur de laquelle on avait construit un fourneau tout à fait simple, mais répondant à mes besoins. A une certaine distance des fourneaux, étaient réunis en grande quantité des troncs et des branchages de nabacks destinés à chauffer ce fourneau. D'un autre côté, se trouvaient en monceaux deux ou trois cents pièces de canon de fonte brisée en petits morceaux, prêts à être mis dans les creusets. Sous un hangar se trouvait amoncelé le sable qu'il avait fait venir de Hâs. Tout cela, y compris l'enceinte fermée par une porte parfaitement solide, avait été exécuté pendant mon absence.

XI

Je rentrai chez moi. J'étais si fatigué que je remis le bain après le sommeil. Qand je me réveillai, on m'annonça que mon bain était prêt. Tâchons de faire comprendre ce que c'est qu'un bain à Abou-Arich et dans tout l'Yémen.

D'abord, dans tout l'Yémen, il n'y a pas une seule baignoire comme nous l'entendons. Il y a des trous et des jarres. Les trous, comme on le pense bien, ne sont aucunement portatifs : il faut aller les trouver. Ils sont dans le voisinage des puits, pour que l'eau n'ait pas trop loin à couler. Une rigole, garnie d'un bambou creux, conduit l'eau où elle doit aller. Chaque famille un peu importante a son trou, qui sert à tout son monde. Ce trou est fabriqué en briques, les unes cuites au four, les autres séchées au soleil.

Ils sont environnés de plantes grimpantes ou d'arbres garnissant comme le jasmin et le myrthe. C'est une précaution prise pour que les femmes puissent s'y baigner; elles s'y baignent à trois ou quatre ensemble. Parfois ces trous sont revêtus de marbre brut; à l'user, il se polit.

Quant aux jarres, ce sont d'énormes vases ayant forme d'urnes. Ce sont de ces pots dans lesquels se cachaient les quarante voleurs d'Ali-Baba. Elles sont hautes d'un mètre trente ou quarante centimètres. Quand elles sont à demeure, on y arrive par un talus de gazon. Un robinet fixé au bas de la jarre rend aux jardins l'eau que la jarre a reçue. Dans les maisons un peu aisées, il y a cinq ou six jarres placées sur une seule ligne, et à un mètre l'une de l'autre. On y prend son bain en compagnie, et, comme la tête en sort en guise de bouchon de carafe, on a, tout en se baignant, les douceurs de la conversation. Ces jarres sont abritées par des tonnelles en jonc couvertes de jasmins, de rosiers et de chèvrefeuilles.

C'est surtout le matin, et ensuite pendant la sieste,

que se prennent les bains. Passons aux jarres portatives. Les jarres portatives sont, comme forme, exactement pareilles aux autres. Seulement, elles sont assujetties dans une espèce de construction en bois comme on en établit autour des enfants que l'on veut apprendre à marcher seuls. On les porte à volonté. Quand l'eau y est versée à une hauteur convenable, on monte sur un meuble quelconque, et du meuble on s'introduit dans la jarre. L'aspect d'un baigneur faisant anse avec ses bras nus et carafon avec sa tête rasée est souvent des plus grotesques.

Je jouissais en participation des bains du jardin et du kiosque du chérif Husseïn, qui se trouvaient entre ma forteresse et la sienne, à cinq minutes de chemin l'une de l'autre. C'était de la part de l'émir une gracieuseté qu'il n'accordait pas même à son fils. Seulement, quand je prenais un bain, je devais en informer le chérif, afin que je ne l'y rencontrasse point avec ses femmes. Cela, c'était l'affaire de Sélim. On me prévint donc que mon bain était prêt. Je me levai et me rendis au postan. Le mot *postan* correspond

presque à Éden. C'est un lieu de plaisir, de récréation.

En rentrant chez moi, je fus informé que j'allais recevoir la visite du chérif. Hadji-Soliman, en mon absence, avait tout mis en ordre pour le recevoir. Au reste, c'était chose facile, le mobilier se réduisant à des tapis et à des coussins. En effet, cinq minutes après, le chérif entrait, précédé de ses nègres et accompagné de ses principaux officiers. Sa visite était à la fois une visite de politesse et de curiosité. Il ne connaissait rien de tout mon petit bazar. Mon retour était une occasion pour lui de satisfaire un désir qu'il avait depuis longtemps, et qui était stimulé par ceux qui étaient venus chez moi, et qui lui avaient parlé de mon arrangement intérieur.

En effet, j'avais beaucoup de choses curieuses pour un Arabe. D'abord mes instruments de chirurgie; puis ma petite pharmacie; puis mes instruments d'astronomie, mon baromètre, mon thermomètre, et surtout un petit sextant de poche à l'aide duquel je lui faisais mouvoir le soleil sur le plancher de la salle. J'avais en outre un graphomètre, qui lui mon-

trait les hommes la tête en bas, les arbres la cime par terre, et les maisons sens dessus dessous.

Je fus obligé de lui faire un véritable cours. J'avais un globe en peau blanche qui se soufflait et qui représentait la terre. Husseïn consentait à en admettre la rotondité, sauf l'aplatissement des pôles; mais il refusait d'en reconnaître le mouvement. Pour lui, la terre était fixée sur un axe et n'avait qu'un mouvement de va et vient de l'est à l'ouest.

Il me parla beaucoup de Platon, d'Aristote et d'Avicenne, me disant qu'il avait leurs ouvrages en arabe. Il en était là de la science.

En sortant, il vit un petit établi de limes, un étau, un tour.

— A quoi tout cela sert-il? me demanda Husseïn. Est-ce que tu fais des montres?

— Je m'amuse à toutes sortes de travaux mécaniques, lui répondis-je. Ne dormant pas aux heures des siestes, je les occupe à un travail d'amusement.

Il me montra sa montre, vieille montre anglaise, massive, très-épaisse, marchant bien. Je l'examinai.

Elle était bonne. Il prit congé de moi sans m'avoir dit un mot de mon voyage d'Aden ni des Anglais. Un quart d'heure après, deux eunuques, dont l'un, son eunuque favori Mansour, m'apportèrent une pendule à faire marcher.

Je m'excusai sur mon ignorance, mais promis cependant de faire ce que je pourrais.

Après la visite du chérif vinrent la visite du fils, et celles des frères et des notables de l'endroit.

Chacun voulait voir ce qu'avait vu le chérif.

Le lendemain, vers les onze heures, Sélim vint m'avertir que le drapeau rouge flottait à l'angle est de la forteresse du chérif. On se rappelle que c'était le signal de jour indiquant que le chérif m'attendait.

Je m'empressai de me rendre à son signal, mais, avant de partir, je fis mes comptes et remis à Sélim tout ce qui restait de la somme donnée à mon départ par le chérif. Lorsque j'arrivai chez lui, il était seul avec son Indien. C'était son homme de confiance intime. Il s'appelait Yachya.

Je fus parfaitement accueilli par l'émir; sa visite

de la veille l'avait mis de bonne humeur. Seulement, il fronça le sourcil lorsqu'il vit Sélim, qui m'avait, contre son habitude, accompagné jusque dans la chambre, déposer sur le divan le reste du sac.

— Qu'est-ce que cela? me demanda-t-il.

— C'est le reste de l'argent que tu m'as donné. Quant aux marchandises, elles doivent être arrivées.

Yachya fit un mouvement qui correspondait à notre haussement d'épaules.

— Mais, dit l'émir, je ne t'ai pas demandé de comptes.

— L'habitude de mon pays est d'en rendre.

— L'habitude du nôtre est de n'en pas recevoir.

Puis il donna l'ordre à Sélim de remporter le sac en lui disant:

— Emporte cela, parce que je me mettrais en colère.

Sélim obéit.

— Maintenant, dit Husseïn, parlons d'autre chose.

Sélim sortit. Husseïn revint à la charge au sujet du détroit, et je vis qu'il était vivement excité par les fanatiques à persister dans son projet de barrer le dé-

troit. J'essayai de combattre ses idées par les mêmes arguments, et je revins sur la dépense effroyable qu'amènerait une semblable entreprise, qui, à mon avis, serait sans résultat. C'était le prendre par son côté faible. Bien que Chérif-Husseïn fût généreux en beaucoup de circonstances, il avait, comme tous les Arabes, un grand amour de l'or, et le million de roupies auquel j'estimais environ cette dépense, sans compter les accessoires, méritait bien, à mon avis, la peine que l'on y regardât à deux fois. Cette considération, et surtout celle de se créer des inimitiés avec la France, me parurent l'impressionner le plus. Il ne me dit point qu'il abandonnait positivement le projet, mais il répéta :

— Nous verrons !

Yachya, qui était un de ses conseillers les plus influents, et qui, comme je l'ai dit, avait toute sa confiance, Yachya me fit signe de ne pas insister davantage, et je me tus, persuadé que j'aurais un jour en lui un auxiliaire. Je résolus donc, après la séance, de le voir chez lui en particulier.

Nous en revînmes, ou plutôt Chérif-Husseïn en revint à la fonte des projectiles. Il me demanda quand je comptais commencer; car je crois, me dit-il, que pour la simple fonte des boulets tu n'auras pas besoin de faire venir des auxiliaires de France; je puis mettre à ta disposition les plus habiles fondeurs d'Hodeïda et de Moka. Je lui répondis qu'il avait parfaitement raison, et que pour le moment je n'avais besoin que de potiers pour confectionner les moules et les creusets. Il avait fait apporter d'avance un échantillon de cette fameuse argile de Hâs que j'avais vu la veille dans ma cour, et sur lequel j'avais déjà porté mon jugement.

— Voici la terre, dit-il, la trouves-tu bonne?

— Excellente pour faire des poteries, répondis-je, mais peut-être un peu légère et un peu friable pour des creusets et des moules.

— Mais, me dit-il avec une certaine impatience, explique-moi donc bien quel est le sable qu'emploient les Européens pour la fonte de leurs boulets.

— C'est difficile à t'expliquer, répondis-je. C'est

un sable rougeâtre, que tu ne pourrais, je crois, te procurer qu'en Europe. Mais j'espère que je réussirai au moyen d'un alliage argileux que je compte tenter pour obtenir des résultats, sinon complets, du moins satisfaisants.

Alors Husseïn fit apporter un certain nombre de creusets que, sur le modèle que j'avais laissé, il avait fait faire avec ce sable. Je les examinai.

— Ils sont très-beaux, lui dis-je, ils sont très-bien faits, mais supporteront-ils l'ébullition du métal, surtout porté à un si puissant volume?

— Nous allons en faire l'essai à l'instant même, me dit-il.

Il frappa dans ses mains, et tous ses esclaves arrivèrent au galop. Il ordonna de faire un grand feu au milieu de sa chambre et envoya chercher les fondeurs.

On mit deux ou trois de ces moules en plein feu, on les fit rougir; tous éclatèrent.

— Mais peut-être, me dit le chérif, ont-ils éclaté ainsi parce qu'ils sont vides?

— Mais pour la fonte des métaux, lui dis-je, ils

doivent toujours subir cette épreuve. S'ils éclataient pendant le coulage, sans compter le danger que courraient les fondeurs, ce serait une perte de temps et de matière. Donc, avant de commencer notre travail, nous nous assurerons, s'il te plaît, des récipients qui doivent nous servir.

— *Subhen Allah!* s'écria le chérif, je suis fâché de cela ; j'ai cru gagner du temps en en faisant faire une cinquantaine.

— Oh! lui dis-je, ce temps sera bien vite rattrappé, et, en rentrant chez moi je vais m'occuper d'en faire confectionner qui, je l'espère, seront plus solides, et, dans le courant de la semaine prochaine, nous nous mettrons sérieusement à l'œuvre.

— Pourquoi pas plus tôt?

— Parce qu'une des conditions de leur solidité est qu'ils sèchent à l'ombre.

— Bien... Et ma pendule?

— Je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper, puis je crains de ne pas avoir tous les instruments nécessaires pour la mettre en état, attendu que je ne

suis pas venu dans l'Yémen dans le but de faire des horloges.

— Alors tu la démonteras?

— Certainement.

— Mais, après l'avoir démontée, pourras-tu la remonter?

— Je l'espère.

— Serai-je là?

— Si tu veux.

— Je serais bien aise de voir le mécanisme d'une pendule et de m'en rendre compte, si c'est possible.

— Tu t'en rendras parfaitement compte.

— Et quand la démonteras-tu?

— Quand tu voudras.

— Ce soir?

— A la lumière, c'est difficile.

— Demain matin, donc?

Ainsi était Husseïn, curieux comme un enfant et comme un sauvage.

— Veux-tu que je la fasse apporter ici? lui demandai-je.

— Non, dit-il, j'irai chez toi immédiatement après le *fec'jer*.

Le fec'jer est la prière du matin comme le *magh'reb* est la prière du soir.

L'heure de la sieste était arrivée. Le chérif prit congé de moi. Yachya resta près du chérif. Mais il m'avait fait un signe de l'œil qui signifiait qu'il avait quelque chose à me dire. Il en résulta que je ne pressai pas trop le pas de mon cheval. Effectivement, au bout de quelques minutes, je fus rejoint par l'Indien, qui m'emmena chez lui. En arrivant, on nous offrit des pipes et du café. Chez le chérif, on offrait du café, mais pas de pipes. En général, les chérifs, les imams, les cadis, les muftis, les ulémas, enfin tous les hommes occupant une position élevée ou se rattachant au culte religieux, ne fument pas. Les Turcs font exception quant aux dignitaires.

Ces pipes et ce café nous étaient apportés par des nègres. Il me conduisit dans le postan. Là, quand nous fûmes bien seuls :

— Tu as eu tort, me dit-il, de rendre de l'argent

au chérif. C'est une chose qui ne se fait jamais et qu'il eût pu prendre pour une insulte. Quant au barrage du détroit, tu as eu raison. Je suis de ton avis, et le soutiendrai au besoin.

Probablement l'Indien du chérif Husseïn était un peu anglais. Les pipes fumées, le café bu, Yachya me fit voir ses magasins ou plutôt ceux de l'émir. Mes marchandises étaient déjà casées. Tout en me faisant des compliments sur le choix de chacune d'elles, il me demandait, avec assez d'adresse pour que je ne pusse pas me blesser de la question, les prix auxquels j'avais traité. Il trouva que je les avais payées un peu cher.

— Si j'eusse été chargé de leur emplette, me dit-il, j'aurais fait une économie plus grande.

— C'est-à-dire un bénéfice plus grand, lui répondis-je.

Nous revînmes chez lui, et je vis que Yachya cherchait à entrer avec moi dans une certaine intimité par toutes les offres obligeantes qu'il me fit, mettant sa maison et tout ce qu'il possédait à ma disposition, de

manière à me forcer à mon tour de l'inviter à venir me voir. Il me donna bon nombre de conseils excellents au fond, et relatifs à la ligne de conduite que je devais tenir vis-à-vis du chérif Husseïn, et entre autres celui de ne pas manquer de le voir chaque jour, sans attendre qu'il m'appelât, et de lui exprimer dans l'intimité mes moindres désirs, le chérif aimant qu'on eût confiance en lui. C'était le meilleur moyen, disait Yachya, de *souder* une intimité entre le chérif et moi.

Je le remerciai de ses bons conseils, et me retirai, me demandant à moi-même si je devais être satisfait ou m'inquiéter de ces ouvertures inattendues de la part d'un homme que je savais être, avec Mansour, le confident le plus intime du chérif.

En rentrant, j'appris par Hadji-Soliman que les femmes du chérif, conduites par deux eunuques, étaient venues visiter mon domicile.

Il ne me l'eût pas dit que je m'en fusse aperçu, tout ayant été mis sens dessus dessous par ces dames.

XII

Ceux qui ont parlé des femmes arabes ont presque toujours confondu l'esclave avec la maîtresse, la fellâh avec la femme distinguée. Puis il faut encore faire une distinction entre les femmes des villes et les femmes du désert.

La femme esclave, enlevée jeune de son pays, le Darfour, le Bournou, le Mandara, le Congo, le Zanguébar, l'Abyssinie, est presque toujours négresse ou cuivrée. A quelque religion qu'elle appartienne, païenne, cophte, jacobite, aussitôt vendue à un marchand musulman elle devient musulmane. C'est une des lois du Coran. Il y a une exception en faveur de la chrétienne et de la Juive, qui adorent le même Dieu que les musulmans.

Enlevées dès leur enfance, soit par la conquête, soit

par la cupidité des chefs, soit par la vente qu'en font les parents eux-mêmes, les esclaves voient se rompre, avant même de connaître leur valeur, tous les liens de parenté. Elles ne reçoivent aucune éducation. C'est, non pas la femme, mais l'animal féminin dans l'état de nature. Elles sont divisées en plusieurs classes : les belles et les laides, les vieilles et les jeunes; les malades de corps ou d'esprit sont le rebut.

On leur fait faire d'abord, à pied et par caravanes, des trajets immenses; ainsi du Darfour au Caire, 400 lieues; du Bournou à la Mecque, 600 lieues; du Mandara à Tripoli, 350 lieues. Celles qui viennent de l'Abyssinie, du Congo et du Zanguébar à la Mecque vont par mer. On sait comment sont entassées les esclaves dans les cales des navires.

Tant qu'elles sont entre les mains du *djellab*, quel que soit leur âge, elles n'ont pour vêtements que les chiffons qui peuvent leur tomber sous la main. Arrivées au marché, le djellab leur donne un morceau de calicot écru de deux à trois mètres avec lequel elles se font un pagne.

Le temps qu'elles restent entre les maius du djellab dépend en général de leur beauté. Les moins jolies sont achetées pour devenir nourrices, bonnes d'enfants, cuisinières, femmes de ménage, travailleuses enfin. Les belles valent une centaine de talaris (quatre à cinq cents francs). Les autres valent seulement de trente à cinquante talaris.

Comme elle a été constamment malheureuse, les instincts de la nouvelle esclave se développeront selon les bons ou mauvais traitements qu'elle éprouvera. Maltraitée, elle restera rétive, entêtée, infidèle. Bien traitée, elle deviendra femme, elle deviendra mère, elle acquerra par l'instinct les qualités que donne l'éducation.

Dans une question toute physiologique comme celle-ci, on comprend qu'on ne peut rien délimiter. Voilà pour l'esclave négresse ou cuivrée.

La fellâh, — on appele *fellâh* la femme du cultivateur, la paysanne, — est élevée dans la famille, on lui apprend tant bien que mal à faire une tunique et un pilaw, à moudre du blé et à faire du pain. On

joint à cela des conseils sur la soumission qu'elle doit à son mari, on lui apprend la prière, les ablutions religieuses, et l'éducation est terminée. Dès lors elle attend le mari.

Comme chez tous les musulmans, le mariage se fait par entremetteur ou entremetteuse, mais les fiancés ne peuvent se voir, nous ne disons pas qu'ils ne se voient pas. Ils font au contraire, tout en affectant une extrême réserve, tout ce qu'ils peuvent pour se voir. S'ils y parviennent ce sera au puits ou à la rivière. Voyez le rôle que jouent les puits dans la Bible.

Les conventions du mariage sont excessivement simples. Aucune femme n'y assiste jamais. Elles se débattent devant le cadi entre le mari, ses parents mâles et les parents mâles de la future. Ces conventions arrêtées, le cadi en dresse un acte. C'est le contrat de mariage. Deux témoins posent le cachet avec le cadi. L'acte de mariage est déposé entre les mains du mari. La femme reçoit un douaire, dont les parents perçoivent la plus grande partie possible. On pourrait

à la rigueur dire que le fellâh vend sa fille. Ce douaire consiste en argent, en bijoux, en vêtements, en troupeaux, en meubles.

La femme qui n'a pas été vue du mari lui plaît ou ne lui plaît pas quand il la voit. Si elle ne lui plaît pas, il peut la renvoyer avec la moitié de son douaire. Une fois mariée et acceptée par le mari, la femme est confisquée. Le mari va à ses affaires, la femme soigne la maison, ses enfants, ses chameaux, ses buffles. Elle file la laine et tisse ses étoffes. Elle peut avoir jusqu'à trois compagnes légitimes. Ces quatre femmes légitimes se traitent de sœurs. Chez les fellâhs, il y a parfois jalousie entre les femmes. Lorsque ces jalousies prennent un caractère de gravité, le mari y met le holà, mais il les frappe à peine qu'elles jettent des cris à ameuter tout le village. Ces quatre femmes vivent ordinairement ensemble. La plus âgée a la direction des plus jeunes. Lorsque les femmes sortent avec le mari, elles marchent une à une, la plus âgée la première, ainsi de suite.

L'enfant, qu'il soit d'une esclave ou d'une femme

légitime, est égal en droits. Seulement, le père, s'il occupe une position, a le droit de choisir son successeur; s'il meurt sans avoir fait son choix, ce sera l'aîné qui lui succédera. Dans le partage des biens du défunt, les filles n'ont qu'une demi-part. Cette inégalité apparente se compense par la dot que les femmes reçoivent et que les hommes donnent. La fellâh, comme intelligence et comme condition sociale, est d'un degré plus élevé que l'esclave.

Voilà pour la fellâh.

La femme noble reçoit à sa naissance un signe quelconque qui constate son identité et la fait reconnaître de tous les membres de sa famille. Elle est nourrie, emmaillotée et bercée comme l'enfant européen. En sortant du maillot, au lieu de rester nue comme la négresse ou la fellâh, on l'habille de petits vêtements en soie ou en cachemire brodés d'or, on la couvre d'amulettes, on lui teint les mains, les pieds et les yeux, on la parfume, lui pose des mouches, et on la baigne très-souvent. Dès l'enfance, elle a plusieurs esclaves qui la soignent. Son éducation se borne à sa

langue et à des prières. On lui apprend à jouer d'une espèce de mandoline, à chanter des chansons d'amour, on lui raconte les *Mille et une Nuits*. On évite de lui apprendre à lire, pour ne pas donner une trop grande pâture à l'imagination. On lui inculque ses devoirs à venir. A l'âge nubile, elle est sequestrée; il n'y a plus en hommes que son père et ses frères qui la voient; mariée, il n'y a plus que le mari.

Le mariage se fait comme pour la fellâh. Seulement la dot est plus considérable, les cadeaux sont plus riches, les aumônes plus splendides, les fêtes plus bruyantes. Une fois mariée, elle est confisquée. Là commencent ses intrigues, si elle est de caractère à avoir des intrigues. Elle séduit une négresse, qui porte ses *mouchmoûn* (bouquets parlants), et qui arrange pour elle ses rendez-vous. Ses rendez-vous sont presque toujours avec des hommes à qui elle n'a jamais parlé, qu'elle a vus passer, qu'elle a suivis des yeux à travers les grilles de ses moucharabies, et dont elle va risquer la vie tout en exposant la sienne.

Voir dans les *Mille et une Nuits* les femmes arabes

qui cachent leurs amants dans des coffres ou dans des souterrains. L'immuable Orient n'a pas changé depuis le calife Haroûn-al-Raschid. Mais, il faut le dire, ces sortes d'événements sont rares; les femmes mariées qui trompent leurs maris sont une exception. Cela ne se rencontre que dans les plus hautes classes.

Voilà pour la femme noble.

Nous voici arrivé à la femme du désert. Celle-ci est la vraie femme. Sa jeunesse est complétement libre. Jeunes ou nubiles, elles n'ont pour vêtement qu'un fichu posé sur l'épaule droite ou gauche. Elles luttent contre toutes les intempéries des saisons, contre toutes les fatigues des marches. Elles voyagent à pied, à cheval, à dromadaire; quelquefois, quand elles ont des enfants, dans des *atouches* (palanquins).

Leur main appartient à leur père, mais elles n'attendent pas que leur père en dispose. Quelque intrigue amoureuse, souvent sanglante, précède le mariage. La femme veut connaître son futur mari; elle veut qu'il soit beau, jeune, brave. Elle lui donne une tresse de ses cheveux qu'il porte à sa lance. S'il y a

deux prétendants, il y a combat, mais sans règle de combat. Assassine qui peut. L'enlèvement de la fille est un coup d'adresse, et la fille se prête presque toujours à cet enlèvement. Le cavalier passe au galop avec son cheval, la jeune fille est prévenue de son passage, elle l'attend. Lui, en passant, la soulève dans ses bras, la pose sur les arçons de la selle, tire un coup de fusil en l'air en signe de victoire, et lâche la bride à son cheval. La femme jette des cris, mais pour faire croire qu'on l'enlève malgré elle. Le lendemain, elle est la femme du ravisseur et la protégée de toute la tribu. Alors se traitent les conditions du mariage. Si l'on ne s'entend point, on se bat. C'est en petit l'histoire d'Hélène. Celui à qui l'on a enlevé sa fiancée fait tout son possible, non pas pour la reprendre, comme Ménélas, mais pour se venger. Il assassine, s'il peut, l'inconstante, de près d'un coup de poignard, de loin d'un coup de fusil.

Mariée, cette femme-là, c'est la vraie femme, la femme qui suit son mari à la guerre, à la chasse, qui confectionne ses vêtements, qui soigne ses armes, ses

chevaux, la famille. C'est, dans les classes inférieures, la femme qui, une outre sur le dos, va au milieu du combat et donne à boire aux combattants, amis ou ennemis; la femme qui ramasse les blessés et les panse. Dans les classes élevées du moyen âge, c'est la femme du tournoi, la femme qui a civilisé l'Espagne, la femme qui est la fée des Alhambra et des Alcazar.

Chez les Wahabytes et les Anèzes, c'est de plus la déesse de la paix. Quand ils désirent une trêve, ils prennent la plus belle fille de la tribu, lui mettent une palme dans une main, un pigeon dans l'autre, la font monter sur un dromadaire blanc, et la lancent dans les rangs ennemis, qui, à cette apparition, cessent immédiatement le feu. L'ennemi, à son tour, envoie le plus beau cavalier de la tribu au devant de la parlementaire. Il reçoit la communication et la rapporte à sa tribu. La jeune fille connaît l'ultimatum; elle sait ce qu'elle a à demander, les concessions qu'elle peut faire. Le jeune homme est autorisé à entrer en pourparlers avec elle ou chargé de rejeter

les ouvertures. Quand les propositions sont acceptées, elle lâche sa colombe. A la vue de l'oiseau qui prend son vol, les deux tribus se rapprochent : les notables s'abouchent, posent les préliminaires de la paix. La jeune fille remet la palme au jeune homme, et devient sa fiancée.

Vous le voyez, c'est tout un poëme.

Il est extrêmement rare que la femme nomade soit infidèle à son mari. La femme nomade est le conseiller, le soutien, le mentor de son mari. Le mari ne fait rien sans la consulter.

Beaucoup d'Arabes nomades n'ont qu'une femme.

Certaines tribus, comme une ruche d'abeilles, ont une reine ; reine non proclamée, mais reine de fait, dont la voix est un oracle. C'est presque toujours une vieille femme. Ici, vous le voyez, elle est bien femme, puisque l'intelligence survit à la jeunesse et à la beauté.

Le sultan de Tuggurt ne faisait rien sans consulter sa mère, qu'on appelait Lella-Aïchoucha (princesse Aïchoucha). Un criminel qui parvenait à s'éva-

der et à atteindre le seuil de sa porte était sauvé.

Lorsque j'étais à Tuggurt, un domestique des îles Kerkenna me vola un cheval. Le sultan Abd'el-Rahman-ben-Djellab fit courir ses esclaves après lui. On le suivit à la piste sur le sable, on le rejoignit au point du jour. Une lutte s'ensuivit, dans laquelle il perdit une oreille et fut pris. Garrotté, il fut placé en travers sur un cheval. On le ramenait prisonnier, et sa tête allait certainement suivre son oreille, lorsqu'en longeant la maison de Lella-Aïchoucha, il eut l'intelligence de se laisser tomber sous le vestibule. Le vestibule était lieu d'asile; il fut sauvé. Cela se passait en 1851. Depuis, Lella-Aïchoucha a été assassinée par son neveu.

Mais revenons à mon ami le chérif Husseïn, dont les femmes étaient venues visiter les curiosités de mon domicile pendant mon absence.

Aussitôt la prière dite, je le vis entrer chez moi. Il venait voir démonter sa pendule. Après les compliments d'usage, je commençai l'opération. J'avais réuni tous mes petits instruments, étaux, tourne-

vis, limes. Au bout d'un quart d'heure, tous les rouages étaient étalés sur l'établi.

La spirale, c'est-à-dire le petit ressort qui sert de régulateur à l'échappement, était brisée. Je fis voir au chérif les morceaux du ressort et par conséquent la blessure de la pendule. Je n'avais pas de spirale; je dis donc à Husseïn qu'il me serait bien difficile de faire marcher sa pendule. Il tenait énormément à ce qu'elle marchât. Il m'offrait du fer-blanc. Je lui fis comprendre, en roulant du fer-blanc entre mes doigts, que le fer-blanc roulé ne se redressait pas, et par conséquent manquait d'élasticité. Il était au désespoir. Je cherchai dans ma boîte à outils. Cette boîte à outils était l'objet de la curiosité générale.

C'était un coffre d'un pied carré à peu près, tout garni de fer, se soulevant sur des charnières de fer. Comme il renfermait toutes sortes d'outils, il était très-pesant, et chacun disait que c'était mon trésor. Or, ce trésor était à la merci de tout le monde. Plus d'une fois le chérif Husseïn avait fait allusion à ce coffre, et m'avait donné les avis les plus paternels à

son endroit. Il m'avait même engagé à le déposer chez lui, ignorant ce qu'il contenait. Comme tout le monde, il croyait à un trésor.

Quand il le vit apporter, il ouvrit de grands yeux. Il allait donc savoir ce qu'il y avait dans le fameux coffre. Il y avait des outils de toute espèce. J'eus le bonheur de trouver un vieux ressort de montre, trop fort pour l'usage que j'en voulais faire. Je le détrempai à l'aide d'une lampe à esprit-de-vin, je le coupai avec des ciseaux, et je le diminuai à la lime jusqu'à ce qu'il fût arrivé au degré de force des morceaux survivants de l'ancienne spirale. Puis, je le retrempai, lui fis prendre sa place, en donnant au chérif l'explication de son utilité, puis je remontai la pendule pièce par pièce. Le tout avait pris à peu près deux heures.

Maintenant il voulait la voir marcher. Les aiguilles firent le tour du cadran jusqu'à ce qu'elles marquassent l'heure, et, après avoir donné à l'aide de la clef le nombre de tours voulus, la pendule marcha. La sonnerie et le mouvement des aiguilles marchant

toutes seules firent sur le chérif un effet merveilleux. Il y avait dix ans que la pendule n'avait ni sonné, ni marché.

— Décidément, dit-il, tu es un *osta*, tu es un *mohendis !*

Ce qui, traduit en français, voulait dire :

— Tu es un maître, tu es un vrai savant !

En conséquence, il voulut emporter son horloge. Alors je lui expliquai qu'elle n'était encore qu'en convalescence, et qu'elle avait besoin de quelques jours encore de mon régime pour aller bien tout à fait. Il insista pour l'emporter ; je cédai en promettant de lui donner des soins à domicile.

La grande insistance pour la possession de la pendule venait du désir de faire voir à ses frères quelle précieuse acquisition il avait faite en moi. Ce fut pour toute la soirée l'objet d'une longue conférence entre lui et ses frères. En me quittant, il me dit :

— J'ai encore bien autre chose à te donner à arranger ; viens chez moi, et je te ferai voir tout cela.

Il n'y avait pas à reculer. Nous partîmes, le chérif et moi à cheval, Yachya sur son âne et portant l'horloge. Les esclaves nous suivaient à pied. Nous arrivâmes à la citadelle et nous montâmes à sa chambre. Il donna immédiatement des ordres. Les esclaves partirent comme une volée d'oiseaux. Les premiers qui rentrèrent apportaient le café. Les autres apportaient, qui un tourne-broche, qui des serinettes, qui des orgues de Barbarie, qui des ombres chinoises, qui des musiques de la Chaux-de-Fonds, enfin une bascule, enfin tout un bazar.

Le tourne-broche, qu'il avait reçu en cadeau d'un capitaine de navire, représentait pour lui une machine complétement inconnue. Il avait cependant une certaine idée de ce que cela pouvait être. Il prenait la broche pour un pal, et la mécanique pour une horloge dont le cadran aurait été égaré. Je lui dis que j'emporterais la machine chez moi, et que je la lui montrerais en fonction.

— Je t'enverrai non-seulement cela, dit-il, mais tout le reste. Je veux que tu me fasses marcher tout cela.

Après le tourne-broche, la machine qui l'inquiétait était la bascule. Il la prenait pour une potence perfectionnée. Tout cela prit le chemin de ma forteresse. J'oubliais : il y avait aussi une lampe carcel. Il l'avait chargée jusqu'à la gueule avec du beurre, de l'huile, du suif, et enfin avec une bougie. La carcel était rabaissée au rang de chandelier ; seulement elle était bien plus incommode qu'un chandelier ordinaire. Celui qui avait donné la lampe avait aussi donné douze ou quinze douzaines de mèches ; mais il avait oublié d'en indiquer l'emploi.

Je jetai plus particulièrement mon dévolu sur le tourne-broche, sur la bascule et sur la lampe.

— Mais, lui dis-je, ces objets emportés, tu dois avoir bien autre chose ?

— Oui, dit-il, et tu vas m'être bien utile. Viens avec moi.

Je le suivis. Il me fit entrer dans une chambre qui était une véritable exposition des produits de l'industrie de l'Europe. Il y avait des fusils de Lepage, des fusils Le Faucheux, des fusils Gosset, des pistolets

de Versailles et de Londres, des porcelaines de Sèvres et de Chine, des verres de Venise, des boîtes à liqueurs pour des gens qui ne boivent pas de liqueurs; des fourchettes et des cuillers, pour des gens qui mangent avec leurs doigts; des services de Saxe et de Bohême, des nappes et des serviettes pour des gens qui ont pour table un paillasson; plus, dix-huit cents exemplaires du Coran saisis sur un bâtiment anglais qui comptait en faire le commerce dans la mer Rouge; deux ou trois cents exemplaires de la Bible, en anglais et en arabe; que sais-je encore!

Je commençai à mettre les fusils et les pistolets à part. Ils étaient à piston et à bascule. L'émir n'avait jamais pu s'en servir, n'ayant ni cartouches ni capsules. Je ne pouvais faire ni cartouches ni capsules, les cheminées en cuivre me manquant; mais, en prenant les calibres, je pouvais faire venir tout cela d'Europe. Puis, je me retournai vers le reste de la boutique.

— Mais que fais-tu de tout cela? lui dis-je.

— Rien, tu vois bien. Que veux-tu que j'en fasse?

— Un musée.

— Qu'est-ce que c'est que cela un musée?

Je lui expliquai ce que c'était.

— Eh bien, je vais t'envoyer tout cela, tu en feras un musée, toi!

Je fus effrayé. J'en aurais eu pour un mois, rien qu'à mettre chaque chose à sa place. Cependant j'avisai une petite tente, une tente du Bazar du voyage, une tente de Godillot. Il l'avait bien reconnue pour une tente, mais n'avait jamais pu la faire monter. Je pris la tente.

Il y avait des glaces, des vases avec des fleurs artificielles, du corail, des grains d'ambre, des aiguilles à coudre, des cadenas, tout jusqu'à des cornes à mettre les souliers; le tout par douzaines. Dans un coin, je découvris six fontaines à filtre. Je jetai un cri de joie.

— Qu'y a-t-il? me demanda Husseïn.

— Des fontaines à filtre! lui dis-je.

— Qu'est-ce que des fontaines à filtre?

— Tu verras! Fais-en porter une dans la salle à manger, et surtout une chez moi.

— Mais j'ai des gargoulettes, me dit-il.

— Fais toujours porter les deux fontaines où je te dis.

Husseïn appela ses esclaves; il fit porter chez moi tout ce que je lui indiquais, paraissant profondément peiné que je refusasse le reste.

— J'en ai encore trois chambres pleines comme celle-ci, me dit-il.

Je découvris en outre trois caisses de bougies de l'Étoile. Le chérif connaissait parfaitement l'usage de ces bougies; seulement, les croyant faites avec de la graisse de porc, il refusait de les brûler. Je fis ce que je pus pour le faire revenir de cette erreur. Ce fut chose impossible. Puis, sur un rayon, j'aperçus environ deux cents bocaux de fruits à l'eau-de-vie.

Pour le coup, je demandai à Husseïn quel était le païen qui avait osé faire cadeau, à un homme aussi connu que lui pour sa dévotion, de deux cents bocaux de cerises, de pêches, de chinois et de prunes à l'eau-de-vie. C'était lui qui les avait commandés.

Un commis-voyageur américain faisant commerce

dans les toiles et les eaux-de-vie, après lui avoir vendu trois ou quatre mille mètres de toile, lui avait offert des *fruits confits*. Husseïn avait cru que ces fruits étaient confits dans le sucre (il aimait beaucoup les fruits confits dans le sucre) ; il avait répondu oui et fait sa commande.

Vous savez le résultat. C'eût été à mourir de rire, si un musulman riait jamais.

Il avait aussi des tapisseries superbes, mais il n'avait pas de tapissiers.

En attendant, les rats et les vers mangeaient tout cela. En outre, comme on n'entrait jamais dans ces chambres, elles étaient habitées par des scorpions, des mille-pieds, des salamandres, et cette espèce inoffensive de serpents qui recherche le voisinage de l'homme.

La famille du chérif Husseïn en avait à peu près autant. Je dus passer la revue de tous ces caravansérails. Le chérif d'Hodéïda avait un billard, avec billes, queues à procédés, queues ordinaires, blanc et bleu. Il n'y manquait qu'une chose, c'était le tapis, qui avait été complétement mangé par les rats.

Le fils du chérif Husseïn avait une flûte en ébène, montée en argent, et un polichinelle qu'il prenait pour un fétiche indien.

Le chérif Hammoud avait un violon sans cordes et un fusil à vent sans vent.

Le chérif Hasçan avait une paire de patins. Des patins, sous le 16e degré de latitude!

En somme, il y avait dans tout cela pour plus de six cent mille francs de cadeaux.

J'avoue que ce fut pour moi une journée originale. En dépit du chérif Husseïn et de tous les chérifs du monde, je me rappelai que j'étais Français, et je ris tout à mon aise. De temps en temps j'étais rappelé à la gravité musulmane par les visages sérieux de Husseïn et de Yachya.

Il y avait en outre des quantités de caisses de chocolat et de dragées, mais les caisses étaient vides.

Le chérif aimait énormément les dragées et le chocolat. Bon nombre de cadeaux avaient été faits de bonne foi, mais il y en avait bien quelques-uns aussi qui l'avaient été par malice.

Je rentrai chez moi très-tard, et la rate tout à fait désopilée. Mon inspection m'avait pris les trois quarts de la journée.

Le premier objet que je comptais utiliser était le tourne-broche. Je cherchai un endroit où je pusse faire établir une cheminée. Ce n'était pas difficile à trouver dans ma forteresse. J'avais des maçons sous la main : en deux jours, sur le modèle que je donnai la cheminée fut faite, et le tourne-broche monté.

J'oublie de dire qu'avant de quitter la forteresse du chérif, j'avais débarrassé Yachya de son horloge. Je voulais la placer à une hauteur de six ou sept pieds, mais Husseïn voulut absolument l'avoir à la portée de sa main. Je fis selon son désir.

En cinq heures elle avait avancé de trois.

Le lendemain, le chérif Husseïn m'envoya la pendule. Il était sept heures du matin, elle marquait minuit. On aurait pu croire qu'elle ne retardait que de cinq heures. Point ! elle avançait de treize.

Je répondis que je savais parfaitement qu'elle devait

agir ainsi, et que c'était pour cela qne j'avais voulu la garder.

Et je commençai l'opération du règlement de la pendule du chérif Husseïn.

XIII

Ma position avait un côté grotesque qui ne me laissait pas tout à fait sans inquiétude.

Je n'étais précisément pas venu dans l'Yémen pour raccommoder des pendules, monter des tourne-broches et faire aller des serinettes.

Il est vrai que j'allais avoir une bien autre besogne!

J'avais fait dans la journée mes visites habituelles au chérif, mais je n'avais pas trouvé en lui la gaieté de la veille. En outre, il m'avait semblé qu'il avait quelque chose à me communiquer. Une ou deux fois, la chose, quelle qu'elle fût, était venue jusque sur ses

lèvres, mais toujours il avait retenu la confidence prête à se faire jour.

Le soir, après la prière, après le souper, je vis entrer Hadji-Soliman. Il m'annonçait Yachya. Je pensai tout naturellement que c'était le secret du chérif qui s'était fait homme et qui m'arrivait; je le reçus avec toutes les politesses que j'avais l'habitude de faire aux messagers de l'émir. Le café fut apporté à l'instant par Sélim. Yachya s'accroupit près de moi et nous restâmes seuls. Il paraissait tout aussi embarrassé le soir que Husseïn l'avait été le matin. Après avoir parlé de choses indifférentes, il aborda la question.

Depuis qu'il était arrivé, il n'avait pas cessé de faire l'éloge du chérif, de son courage, de son grand cœur, de sa générosité, de ses exploits passés. A l'entendre, il me portait le plus grand intérêt, et n'attendait qu'une occasion de faire pour moi quelque grande chose qui réalisât mes désirs. Puis il me parla de la famille, comme s'il eût été chargé de m'en faire la biographie. Ne pas confondre biographie avec apologie. Je ren-

chérissais sur tout ce qu'il me disait, et ce n'était pas chose difficile. Je n'avais qu'à me louer du chérif, et il avait été avec moi d'une libéralité qui allait jusqu'à la prodigalité. Quant à la famille, je m'excusais sur ce que, la connaissant moins et n'ayant point affaire à elle, je n'avais pas sur son compte d'opinion bien arrêtée.

Ce n'était évidemment pas tout cela qu'il avait à me dire, mais comme un musulman ne doit jamais montrer d'impatience, j'écoutais avec le calme de la résignation.

Enfin, au moment du départ, il me dit tout bas à l'oreille, et comme si sans cette précaution quelqu'un pouvait nous entendre :

— Le chérif m'a chargé de te demander un conseil?

— A moi?

— Oui.

— Je suis un trop humble serviteur du chérif pour me permettre de le lui donner.

— Alors tu refuserais?

— Le chérif est mon seigneur, il peut ordonner.

— Le chérif est malade.

J'avoue qu'à cette ouverture je me sentis frissonner de la tête aux pieds. J'avais quelques notions de médecine, mais je n'avais pas une assez grande confiance en moi pour entreprendre résolûment la cure du premier personnage du pays.

— Malade ? répétai-je. Je l'ai vu aujourd'hui et il ne m'a rien dit de cette maladie.

— Il n'a pas osé.

— Comment il n'a pas osé ?

Ma crainte redoubla. En Orient, la médecine a contre elle tous les désavantages qu'elle a dans les autres pays ; elle a de plus les préjugés. Il y a toujours à craindre que le malade ne suive pas les prescriptions du docteur, ou que quelque charlatan, quelque fanatique, quelque derviche, quelque sorcière, ne substitue une drogue de sa pharmacie à la vôtre.

Le malade continue d'être malade, guérit ou meurt.

S'il continue d'être malade, c'est la faute du médecin.

S'il guérit, son heure n'était pas venue.

S'il meurt, le médecin l'a empoisonné.

Il est vrai que le chérif Husseïn ne m'avait pas paru disposé à mourir. Je rappelai tout mon courage.

— Voyons, dis-je à Yachya, qu'a-t-il ?

Yachya s'expliqua.

Le chérif digérait mal depuis quelque temps.

Cela me soulagea beaucoup.

— N'est-ce que cela? m'écriai-je.

Yachya me regarda.

— Comment, n'est-ce que cela ?

En effet, il me venait une crainte. Ces gens d'Orient ne disent jamais qu'à demi, qu'au quart ce qu'ils ont à dire. Il faut deviner tout ce qu'ils taisent, et d'habitude ils taisent toujours le plus important.

— Hé bien! lui demandai-je, après ?

— Il demande que tu le soulages.

— Il faut que je le voie.

Yachya sortit. Au bout de dix minutes, Sélim m'annonça le signal. Immédiatement je pris le chemin de la forteresse, disant à Sélim de m'amener mon cheval pour le retour.

Je trouvai le chérif couché sur son sirir, et paraissant souffrir beaucoup. Yachya était près de lui.

— Me voilà, seigneur, lui dis-je.

Il me tendit la main. Je gardai la main dans la mienne : elle était brûlante ; le pouls était intermittent. Il y avait pléthore.

— Depuis quand as-tu cessé de bien digérer? lui demandai-je sans sourciller.

— Depuis deux ou trois jours.

— Hé bien! pour recommencer à digérer bien, tu vas jusqu'à nouvel ordre te résigner à ne plus digérer du tout.

— Comment cela? dit Husseïn avec une sorte d'épouvante.

— Quelques jours de diète absolue, des bains, des frictions sur l'épigastre, et cinq ou six pincées d'aloès, il n'en faudra pas davantage pour te guérir.

Le chérif suivit mon ordonnance, non sans regret, et au bout de très-peu de jours il digérait de nouveau, infiniment mieux qu'aucun de ses sujets.

La cure me fit la plus grande renommée près de

ses frères, près de ses parents, près de tout le monde. Je vis bientôt les effets de cette renommée.

— Hadji, me dit un matin le chérif, une de mes femmes est malade ; il faut que tu la guérisses comme moi.

Ce fut un bien autre frisson que le premier. Quelques détails en feront comprendre la cause.

Prenons pour type le harem du chérif Hussein.

Tout musulman, nous l'avons dit, a droit à quatre femmes légitimes et à autant de concubines qu'il en peut nourrir. L'Orient, on le voit, n'a pas beaucoup changé depuis le roi Salomon. Le divorce lui donne la faculté de renouveler à discrétion ses quatre femmes légitimes. Au reste, ce divorce, si commun chez les gens vulgaires, est très-rare chez les nobles, et ne s'opère que dans des circonstances de la plus haute gravité.

Le musulman qui a quatre femmes et un nombre plus ou moins grand de concubines a deux harems séparés. Il y a plus, si les quatre femmes légitimes ne s'entendent pas entre elles, il arrive qu'il leur donne à chacune son harem.

La vie des femmes et des concubines est exactement la même. Seulement le mari est engagé envers les femmes, tandis que le maître ne l'est pas envers les concubines.

Un article du Coran dit ceci :

« O croyants ! il ne vous est pas permis de vous constituer héritier de vos femmes contre leur gré, ni de les empêcher de se marier afin de leur ravir une partie de ce que vous leur avez donné, à moins qu'elles ne soient coupables d'un crime manifeste. Soyez honnêtes dans vos procédés à leur égard. » (Chap. IV, v. 23.)

La femme qui croit sous ce rapport avoir à se plaindre, se plaint d'abord à ses parents, puis, si cela ne suffit pas, se plaint au cadi, qui prononce le divorce. Cependant la femme a plus de peine à divorcer que l'homme. L'homme n'a qu'à dire ces paroles devant deux témoins ou le cadi :

— Je te répudie !

Il est vrai qu'il ne prononce presque jamais ces paroles que dans un moment de colère.

Revenons à l'intérieur des harems.

Nous avons dit que la vie des femmes légitimes et celle des concubines était exactement la même.

Disons de quoi se compose cette vie.

Les femmes ont leur costume de nuit et leur costume de jour. Elles couchent tout habillées sur des divans ou des tapis. Lorsqu'elles sont en bonne intelligence, elles couchent généralement dans le même appartement. Quant aux concubines, quand elles sont en trop grand nombre, on les divise. En même temps que le jour, elles se lèvent. De même, presque en même temps que lui, elles se couchent. A peine levées, elles reçoivent les ordres de l'aînée des femmes, de la Validé. Celle-ci a presque toujours son appartement séparé des autres. Ces ordres de la Validé, hâtons-nous de le dire, sont toujours pleins de convenance.

La Validé légitime ne commande qu'aux femmes légitimes et aux esclaves de sa section. Les concubines ont leur Validé comme les femmes légitimes, et de plus la favorite. Quelquefois la Validé et la favorite sont la même femme.

La Validé des concubines a ses esclaves auxquelles elle commande de son côté. Les unes alors s'occupent de la nourriture de la journée. Cette nourriture se compose en général de riz, de viande de mouton bouilli ou rôti, de viandes en sauces sucrées, où les corps gras sont prodigués d'une manière superflue, de légumes et de concombres en quantité, de pâtisseries de toute sorte, de crêmes à la rose, à la fleur d'oranger; de fruits : oranges, raisins, grenades, pêches, melons excellents; de confitures de toute espèce, de dragées, d'amandes sucrées, enfin du plat de prédilection : l'*acida*.

L'acida est un gâteau de froment cuit à l'eau, sans croûte, ayant la forme d'un baba, avec un trou au milieu. Ce trou est rempli de miel blanc. On recouvre le tout de beurre ou d'huile d'olive. Les convives se placent autour, puisent avec les deux doigts dans le trou à miel et tirent à eux.

Les femmes en général sont très-gourmandes. Ce sont les esclaves qui font la cuisine. Les femmes ne s'en mêlent que pour diriger, ou en amateurs. Sou-

vent elles se chargent cependant de certains petits plats fins destinés au mari. Seulement le mari se défie presque toujours de ces plats fins.

Les femmes parfois, à l'aide de leurs esclaves nègres, se procurent des poisons très-subtils. Ceci s'applique surtout aux femmes turques et aux femmes persanes, qui, à l'aide du poison, se débarrassent quelquefois de leur mari, souvent de leurs rivales. Seulement, lorsqu'il arrive à une femme d'empoisonner son mari, pacha, vizir, etc., elle n'est que l'instrument d'une puissance supérieure.

C'est ainsi que la fille de Méhémet-Ali empoisonna son mari le *defterdâr* (ministre d'État), le premier jour de ses noces. C'était l'ordre du pacha.

En effet, le defterdâr n'était pas un ministre commode. Il passait pour l'homme le plus cruel de l'Égypte, et en était bien certainement l'homme le plus détesté en même temps que le plus craint. Son seul ami était un lion, lion charmant pour lui, caressant comme un chat pour son maître, mais qui, sur un signe de ce maître, mettait en pièces celui qui lui était désigné.

Le pacha eut peur du defterdâr et le maria à sa fille. Le lendemain, il n'y avait plus de defterdâr, et le lion était dans l'une des cages de la citadelle du Caire.

C'est ainsi aussi qu'une des sultanes de Sélim empoisonna la favorite dans une orange, qu'elle partagea avec un couteau dont un côté de la lame était empoisonné, mangeant elle-même la partie qu'avait touchée le côté innocent de la lame. Mais revenons.

Le repas du matin terminé à neuf ou dix heures, les femmes se préoccupent de leur toilette.

En général, pour cette toilette, elles se rendent l'une à l'autre le service de femme de chambre, se nattant les cheveux et se parfumant, s'épilant, se peignant les yeux, se peignant les ongles, et se mettant des mouches mutuellement. Ce sont des enfants qui jouent à la poupée l'une avec l'autre.

Lorsque tout cela est fini, viennent le café, les chibouques, les narghilêhs, les sorbets, les cassolettes. Puis les unes se racontent des histoires; les autres regardent par les grilles de leurs moucharabies, aga-

çant les passants quand elles peuvent. D'autres brodent, d'autres jouent de la guzla et chantent. Ces différents divertissements sont coupés par les visites de leurs amies.

Les femmes des harems ne sont point prisonnières comme on le croit. Elles sortent quand elles veulent, mais voilées, et accompagnées d'eunuques. Remarquez que le voile n'est point une gêne, et que l'eunuque n'est point un geôlier. Le voile est une coquetterie; l'eunuque est un défenseur.

Quand une visite arrive, on se fait des salamalecs, on s'embrasse, on bavarde, on danse. Les danses sont charmantes.

Pendant la présence des étrangères chez les femmes, la porte est interdite au mari. Les babouches sont à la porte, indiquant qu'il y a visite.

On arrive ainsi à la sieste.

Quand il y a visite, les visiteuses font souvent la sieste avec les visitées.

La sieste dure jusqu'à trois heures. Pendant ces trois heures, le silence le plus profond règne dans le

palais; personne n'est visible, tout est suspendu : c'est le château de la *Belle au bois dormant*.

La prière de *l'asser* est le signal du réveil.

Tout le monde fait ses ablutions.

Après la prière, — l'ablution vient auparavant, — on dîne, les femmes chez elles, les hommes chez eux. Les enfants dînent avec les femmes, les esclaves dînent après tout le monde et mangent les restes. Les dîners sont toujours excessivement copieux ; il faut qu'il y ait de quoi manger pour les maîtres, les maîtresses, les enfants, les esclaves et les pauvres.

Le dîner fini, les visites recommencent, et la soirée se passe en musique, en danses, en chants, en jeux d'échecs, en jeu de dames. Toujours quelque histoire serpente au milieu de tout cela.

La nuit venue, les femmes à leur gré se couchent ou veillent. Celles qui se couchent dorment ou rêvent. Celles qui veillent, brodent, continuent une partie commencée, bavardent ou lisent. Celles-ci sont très-rares. Ce sont des Européennes ou des créoles.

La mère du sultan Abdul-Medjid était une créole

de la Martinique. Elle avait été prise par un corsaire et vendue au dey d'Alger, qui l'avait envoyée en présent à Mahmoud.

De même, la mère de l'imam de Mascate actuellement régnant était une créole.

L'histoire de cette créole est assez bizarre. Elle avait épousé un Anglais de la Réunion. L'Anglais voyageait pour son plaisir. Arrivé à Mascate, et ayant épuisé son argent et son crédit, il proposa à feu l'imam Séïd-Séïd de lui vendre sa femme. L'imam demanda à voir la marchandise. Il fut convenu que, si cette marchandise plaisait à l'imam, il payerait trente mille thalaris à l'époux et que la femme lui appartiendrait. Les uns disent trente mille, les autres quarante mille.

La femme alla au-devant des projets du mari. Elle exprima la curiosité de voir un harem. L'Anglais s'offrit à lui procurer ce plaisir. En effet, *il obtint* de l'imam de Mascate une permission pour sa femme. La créole entra dans le harem. Le harem se referma sur elle ; on ne la revit jamais.

Le lendemain, l'Anglais partit, on ne le revit jamais non plus, à Mascate, du moins.

Un jour, dans un moment d'intimité, et comme je disais à Séïd-Séïd qu'il devait envoyer en France ses enfants pour les faire instruire, j'eus l'occasion de lui demander des nouvelles de cette créole. Elle était morte depuis 1843, et il la regrettait beaucoup. Mais n'anticipons pas déjà sur cet épisode auquel nous revenons tout au long dans nos *Mystères du Désert*[1].

Maintenant on s'apitoye en France sur le sort des femmes du harem. On a parfaitement tort. Est-ce la rivalité qui peut les rendre malheureuses? On ne sait pas en Orient ce que c'est que la rivalité à la façon dont nous l'entendons. D'ailleurs la rivalité de l'Européen devenant amoureux de toutes les femmes qu'il rencontre est bien autrement grave pour la maîtresse ou pour la femme que la rivalité du harem; chaque femme au moins connaît sa rivale.

[1] Chez Dentu, éditeur, Palais-Royal.

Puis la maternité les dédommage. En Orient, l'infanticide, cette plaie de notre société moderne, cette suprême et effroyable ressource des filles-mères contre le déshonneur, l'infanticide est à peu près inconnu. Enfin, là-bas, toute femme qui est mère ne peut plus être vendue. Un garçon met la favorite au-dessus de toutes les autres, et l'épouse devient sultane.

Cela posé, parlons de la malade dont Husseïn voulait me faire entreprendre la guérison.

J'ai dit que la chose était bien plus grave encore à l'endroit d'une des femmes du chérif qu'à l'endroit du chérif lui-même. Je lui exposai à l'instant même et sans détours la situation.

— Écoute, lui dis-je, tu me proposes une chose que, comme musulman, je ne dois pas accepter. Dispense-moi donc de cette cure.

— C'est que c'est ma plus jeune femme et celle que j'aime le mieux.

— Si tu veux absolument, je ferai ce que tu voudras ; mais, encore une fois, je ne réponds de rien.

— Je vais te conduire chez elle.

Il n'y avait rien à dire à cela. Je m'inclinai.

Un eunuque fut envoyé pour prévenir la malade de se tenir prête à me recevoir.

A notre arrivée, nous la trouvâmes couchée sur un lit, un véritable lit, un lit de fer. Elle était complétement enfermée sous une moustiquaire.

La chambre n'avait qu'un demi-jour, ce qui fait qu'il était impossible de rien voir. Je fus dans la nécessité de demander de la lumière, ce qui étonna beaucoup la malade et les eunuques; aussi hésitaient-ils.

Le chérif leur donna l'ordre d'apporter des *chemâa*. C'est le nom arabe de la cire. Ils approchèrent des siéges du lit de la malade et se retirèrent.

Cette chambre, tout en conservant le luxe arabe, était meublée à l'européenne. Les divans qui régnaient tout autour de la chambre, les tapis de Perse étendus sur le plancher, protestaient contre les siéges et le lit à la française. Ce lit était placé entre quatre colonnes de granit grosses comme moi par le milieu du corps, qui, tout en formant un dais, supportaient le plafond. Entre chaque colonne il y avait des dra-

peries d'étoffes de l'Inde extrêmement riches. Sur des étagères européennes, placées entre les fenêtres, étaient des étagères arabes supportant des porcelaines de Chine et du Japon.

Dans tous les coins de l'appartement, il y avait de petites tables en nacre de perle. Sur chacune de ces petites tables étaient placées des aiguières en cuivre avec leurs bassins. Ces aiguières sont, on le sait, d'une forme charmante. Des parfums brûlaient dans des cassolettes.

C'était non-seulement du luxe, mais de la superstition.

Les parfums neutralisent l'effet du mauvais œil; *âain* en Arabie et en Afrique, *nazar* dans l'Inde.

Les parfums qui brûlaient étaient les parfums usités en pareil cas : la myrrhe, l'encens, le benjoin, le styrax. La myrrhe sent la violette, le styrax, la rose. Les murs étaient ornés, outre les étagères, de grands éventails de plumes d'autruche. Le plafond était en bois sculpté, peint de couleurs vives, avec des incrustations en glace.

Nous étions vraiment dans l'Orient des *Mille et une Nuits.*

Maintenant, cette chambre, était-ce celle de la favorite? était-ce celle du maître? Je restai indécis pour le moment. Plus tard, je le demandai à Yachya. C'était la chambre du maître. Elle avait quatre portes découpées dans la muraille, invisibles derrière des rideaux.

L'une conduisait chez les concubines du chérif, l'autre chez ses femmes légitimes, la troisième à son trésor, et la quatrième lui servait d'issue.

Les chemâas apportés, on nous laissa seuls, ai-je dit.

Alors s'établit entre le chérif et sa femme un dialogue préparatoire dans lequel il lui disait de ne point avoir peur. C'était moi qui l'avais guéri de ses lenteurs de digestion, et j'allais probablement pouvoir en faire autant pour elle. Elle répondait à peine, et par ce léger gazouillement naturel aux femmes arabes, et qui semble plutôt le chânt d'un oiseau qu'une langue humaine.

Je priai le chérif de lui demander sa main. Le chérif la lui demanda. Mais, bien que celui-ci insistât pour que cette main me fût donnée, il y eut une longue hésitation, et, quand elle se décida à la passer sous la moustiquaire, ce ne fut en réalité que le bout des doigts qu'elle me donna. Je fus obligé d'attirer le bras vers moi afin d'arriver jusqu'au pouls, ce qui lui fit jeter un petit cri, moitié d'impatience, moitié de peur. Le chérif la calma du mieux qu'il put.

Le pouls était extrêmement agité, mais il me fut impossible de faire la part de la maladie et la part de l'émotion.

Je fis quelques questions au chérif.

Il me parut évident qu'elle était atteinte d'hydropisie, ou malade d'un squirre.

Dans l'un ou l'autre cas, la maladie était mortelle, surtout avec le peu de ressources qui étaient à ma disposition. Je m'abstins de faire partager mes craintes à la femme, me réservant de dire à Husseïn ce que j'en pensais.

Cependant je demandai à voir la langue. C'était une

grande affaire. Comment me montrer la langue sans me montrer le visage? et montrer son visage c'était pour la femme du chérif plus que péché mortel.

On trouva un expédient. On fit un trou au voile, et et à travers le voile la malade fit passer sa langue. Elle était très-blanche et très-chargée. Elle me confirma dans mes craintes.

Je demandai à voir les pieds. Je m'attendais à les trouver gonflés. Ce fut une nouvelle négociation à entreprendre, mais moins difficile à mener au but que celle de la main et de la langue.

C'était bien une hydropisie arrivée au second degré.

En France, grâce à la ponction, la femme eût pu vivre encore un an ou deux, guérir même. Là-bas c'était impossible, et, sous cette latitude tropicale, elle avait à peine pour six mois d'existence.

Je me retirai avec Husseïn.

De retour chez lui, il m'interrogea. Je ne lui cachai point la position dans laquelle se trouvait sa femme; je lui dis que mes connaissances médicales et mes

moyens d'action sur la maladie étaient insuffisants, et qu'il fallait tout remettre entre les mains de la Providence.

Je lui expliquai de quelle façon on eût en France traité la maladie. Je lui donnai une idée de la ponction. Mais je lui déclarai que je ne me regardais pas comme un chirurgien assez habile pour en faire usage.

— Ainsi, me demanda-t-il, il n'y a pas d'autre moyen ?

— Je n'en connais pas.

— Et tu ne peux rien lui donner qui la soulage ?

— Qui la soulage, si ; mais qui la guérisse, non.

— Fais ce que tu pourras.

— Je te préviens que ma pharmacie est trop pauvre pour donner à ta femme un long soulagement. Il me faudrait aller à Djedda, ou tout au moins y envoyer quelqu'un de confiance.

— Tu peux disposer de Mansour, c'est le plus intelligent et le meilleur de mes serviteurs.

— Mansour partant immédiatement, ma pharmacie suffira jusqu'au moment de son retour.

— Fais une note, non-seulement de ce qu'il te faudra pour elle, mais encore de ce qu'il te faudra pour toi et pour moi.

J'écrivis à M. Serkis, établi médecin et pharmacien à Djedda, le même qui m'avait servi d'intermédiaire avec Osman-Pacha pour me convertir à l'islamisme. Le même soir, Mansour partait à dromadaire. Il devait faire le voyage par terre. En distance directe, il y avait d'Abou-Arich à Djedda environ cent vingt-cinq lieues. C'était l'affaire de quinze jours, aller et revenir.

En attendant, j'ordonnai des teintures de scille et de digitale en compresses; puis des pilules de même composition. J'ordonnai les plus grandes précautions dans l'administration de ces pilules.

Dès le lendemain, il y eut soulagement. Au bout de quelques jours, l'hydropisie diminuait sensiblement. Le chérif était heureux et croyait sa femme guérie. Je ne voulais pas qu'il le crût. Je le ramenais donc incessamment à la réalité.

Les médicaments arrivèrent de Djedda le seizième

jour et furent employés. Mais ce que j'avais prévu arriva. Après des alternatives de bien et de mal, la femme mourut au grand désespoir de Husseïn.

Cependant le chérif et moi nous avions pu reprendre nos travaux. Nos travaux, on sait quels ils étaient. Je ne m'y appesantirai donc pas davantage.

Nous fîmes faire des quantités immenses de poudre, et je fis fondre à peu près quatre à cinq mille boulets de tout calibre. L'argile que j'avais mélangée à sa terre l'avait rendue excellente.

Le projet de barrage du détroit fut complétement abandonné, et j'écrivis à mes amis en France pour avoir des ouvriers fondeurs et mécaniciens, et arriver à mes fontes de canons. Je ne reçus jamais de réponse, et le chérif Husseïn attend encore ses ouvriers et ses mécaniciens.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

Paris. — Imprimerie de Wittersheim, 8, rue Montmorency.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLETES

D'ALEXANDRE DUMAS

Paris. — Imp. A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

L'ARABIE HEUREUSE

SOUVENIRS DE VOYAGES EN AFRIQUE ET EN ASIE

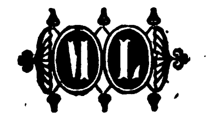
PAR

HADJI-ABD-EL-HAMID BEY

PUBLIÉS PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME DEUXIÈME

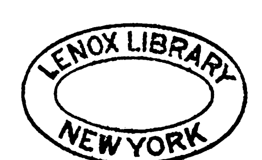


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860


LENOX LIBRARY
NEW YORK

L'ARABIE HEUREUSE

I

Je reçus un matin la visite du jeune Abd'el-Mélek, neveu de l'émir, et fils du chérif Abou-Taleb.

J'ai dit combien m'avait paru intelligent ce jeune et bel Arabe. J'ai dit avec quelle attention il avait suivi toutes mes démonstrations, et l'intérêt qu'il avait pris à la réussite. Il avait suivi avec la même attention tous les travaux qui s'étaient exécutés à la suite de ces essais. Pendant mon absence, il n'avait pas quitté pour ainsi dire les ouvriers, et j'avais su qu'en toute occasion il avait pris chaudement mon parti.

Cependant il n'était jamais venu qu'avec son père. Je connaissais assez les Arabes pour savoir que sa visite ainsi isolée signifiait quelque chose. Je le reçus avec toute la considération que je devais au neveu du chérif et à un jeune homme dont Yachya m'avait fait l'éloge. J'en étais arrivé à une certaine intimité avec Yachya. J'eus du reste à me louer constamment de lui.

Le jeune homme vint droit à moi, et, contre l'habitude arabe, aborda franchement la question.

— Hadji, me dit-il, j'ai besoin de tes conseils.

— Ce n'est point pour maladie, je l'espère, lui répondis-je. Ta figure, en ce cas, donnerait un démenti à tes paroles.

— Non, me répondit-il, le corps se porte bien, mais le cœur est malade.

Je compris qu'il allait être question d'amour. Je craignais qu'il ne vînt me demander quelque talisman, quelque filtre, quelque amulette.

Je fus vite détrompé.

— J'aime, me dit-il, une jeune fille d'une des tribus du Djebel-Orra.

— Noble?

Il rougit.

— Non, dit-il en baissant les yeux.

— Eh bien! lui dis-je, que vas-tu faire?

— C'est là-dessus que je viens te consulter.

— Il faut d'abord que je sache comment tu l'as connue.

Alors il me raconta toute l'histoire; histoire d'amour, la même partout, excepté dans les détails, trame sombre relevée de broderies d'or.

Le jeune homme était chasseur, chasseur téméraire même. Souvent avec ses nègres il disparaissait pendant trois ou quatre jours dans les montagnes, et revenait avec des bouquetins ou quelque panthère. Chasse périlleuse dans l'un et l'autre cas. Pendant une de ces chasses, il avait vu Quemar. (C'est un des noms les plus resplendissants des Arabes : il veut dire la lune.) Il l'avait rencontrée portant à manger à son frère qui gardait des troupeaux, et au moment où il venait de tuer une panthère qui lui avait enlevé une brebis.

C'était une simple famille de pasteurs.

Mais, toute fille de laboureur, toute sœur de pâtre qu'elle était, elle avait de beaux sourcils qui se joignaient au-dessus du nez, de beaux et grands yeux qui étincelaient comme des diamants noirs, un nez droit, une bouche ornée de dents magnifiques, une taille souple comme la tige d'un palmier, et des cheveux qui, lorsqu'elle les dénouait, tombaient jusqu'à terre.

Son costume était celui de la fille de Laban, le costume de la Bible.

Les deux jeunes gens, s'étant rencontrés une fois, se rencontrèrent souvent. Les rendez-vous de chasse devinrent des rendez-vous d'amour. Souvent elle se risquait avec lui, le suivant dans la montagne, ne revenant que le soir quand elle eût dû revenir avant la sieste, et s'exposant alors à toute la mauvaise humeur de son père.

Les troupeaux étaient à quatre ou cinq lieues du douar, et le frère ne revenait qu'au bout de trois mois. Tant que le frère ne revint pas, le père ne put pas

être renseigné; mais, le frère de retour, il apprit tout.

Dès lors Quemar fut séquestrée et les jeunes gens ne se virent plus, ou plutôt ne se parlèrent plus; car ils se revirent, mais de loin. Les jeunes gens du douar prévenus faisaient le guet avec le père et les autres frères. Et chacun faisait ce guet avec d'autant plus d'acharnement que la tribu était hostile au chérif Husseïn. Or, le jeune homme était pris et bien pris; il voulait, à quelque prix que ce fût, épouser Quemar.

Maintenant, ce qu'il attendait de moi, c'est que je parlasse en sa faveur au chérif Husseïn, afin que le chérif Husseïn en parlât à son père. Lui n'avait encore rien dit à personne de toute cette idylle. Je l'interrogeai à l'endroit de la jeune fille.

Elle éprouvait, de la part de son père et de ses frères, et même de la tribu, les mêmes obstacles qu'Abd'el-Mélek craignait d'éprouver de la part de sa famille. Il avait, lui, en outre de l'inimitié, à vaincre la distance. Au reste, j'ai baptisé ce roman du nom

d'idylle. Abd'el-Mélek déclarait qu'il fuirait avec Quemar, et que, s'il le fallait, il se ferait berger.

Sa confiance en moi m'honorait infiniment, mais il me chargeait là d'une mission on ne peut plus délicate. Il est rare que les hommes dans la position du chérif Husseïn n'aient pas des projets de mariage arrêtés d'avance sur les membres de leur famille.

— Laisse-moi quelques jours de réflexion, lui dis-je.

— Combien de jours veux-tu ?

— Laisse-moi trois jours et la permission de consulter un ami.

— Dis-moi le nom de l'ami.

— Yachya.

Il réfléchit un instant, puis :

— Fais comme tu voudras, dit-il.

Il fit quelques pas vers la porte et revint.

— Je n'ai d'espoir qu'en toi, me dit-il; si tu ne réussis pas, je ne prendrai plus conseil que de moi.

Et il sortit.

Je me rendis chez le chérif comme d'habitude.

J'étais en retard ; aussi, au moment où je sortais, vis-je le drapeau rouge qui m'appelait. Lorsque j'arrivai, le chérif était avec son fils et Yachya. A peine fus-je entré, que le fils du chérif salua et se retira. En le voyant se retirer si tôt, je craignis que le jeune prince n'eût quelque jalousie contre moi.

Rien n'eût été plus naturel. Le commandement que son père m'avait donné me faisait son égal au point de vue moral, et au point de vue politique son supérieur. Il est vrai qu'il me donna la main en sortant, et qu'il accompagna cette marque d'amitié du plus gracieux sourire. Mais tout cela ne prouve rien de la part d'un Arabe. Je résolus de ne pas tarder à lui faire ma visite. Dans ma précipitation, je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il fût sorti.

Quand je me retournai, je vis les regards d'Yachya fixés sur moi.

— Eh bien ! ma pendule? demanda le chérif.

— Elle n'avance plus que d'une heure sur vingt-quatre, lui dis-je ; tu vois que c'est un grand progrès.

— Quand pourras-tu me l'envoyer?

— Dans deux ou trois jours. Outre la réparation que j'y ai faite, je l'habille d'une boîte.

— Tu es donc tailleur aussi? dit-il en riant.

— Tailleur pour pendules.

Yachya se mit à rire à l'exemple de son maître. En sa qualité d'Indien, il était infiniment plus rieur que ne le sont les Arabes.

— Par exemple, ajoutai-je, si tu veux me faire l'honneur de me venir voir après-demain matin, tu pourras la faire emporter.

— Tu as quelque chose à me faire voir?

— Ce que j'ai à te faire voir ne sera prêt que dans quarante-huit heures.

— J'irai; à quelle heure veux-tu que je vienne?

— A dix heures.

— Avant mon déjeuner?

Il appuya sur le mot.

On voit que je l'avais complétement guéri de ses lenteurs de digestion.

— Avant ton déjeuner. Yachya sera des nôtres, ainsi que ton fils, si tu veux le permettre.

— Nous irons.

— Tu connais, continua-t-il ensuite, les affûts de mes canons?

— Oui, et même je les trouve horribles.

— Connais-tu un modèle plus commode?

— Je comptais t'en parler et te proposer des affûts dans le genre de ceux dont on se sert dans mon pays. Seulement, il me faut des madriers et des poutrelles en chêne, et, de plus, tes meilleurs menuisiers.

— J'ai tout cela, me dit-il, et vais donner des ordres pour que tu puisses en disposer.

— Désires-tu des affûts de rempart ou des affûts de campagne?

— Des affûts qui puissent servir aux deux usages à la fois; mais il les faut aussi légers que possible, de façon à ce qu'un chameau, deux au plus, puissent les traîner.

— Combien t'en faut-il?

— Une douzaine.

— Je les ferai confectionner.

— Mais les roues, comment les fera-t-on?

— Dans ce pays, où il fait très-chaud, les roues en bois se brisent vite ; si l'on pouvait s'en procurer en fonte ?

Le chérif alors, s'adressant à Yachya, lui demanda si l'on ne pourrait pas faire venir des roues de l'Inde. Il en fallait quarante-huit en tout : vingt-quatre grandes et vingt-quatre petites.

Yachya ne répondit rien.

Alors le chérif Husseïn eut une idée lumineuse.

— Mais, dit-il, pourquoi nous préoccuper des roues ? Pourquoi ne pas placer nos canons sur des traîneaux ?

En effet, les traîneaux glissent admirablement sur les sables, tandis que les roues s'y enfoncent jusqu'au moyeu.

— Par ma foi ! lui dis-je, tu as plus d'esprit que moi ; je n'y eusse jamais pensé.

— D'autant mieux, ajouta-t-il, que dans la montagne on placera les canons tout montés entre deux chameaux de file.

— Mais, dis-je, si tu veux ce que nous appelons,

nous, de l'artillerie de campagne, nous pourrons placer tes cinq ou six pierriers de cuivre et les faire pivoter sur des selles élastiques. Les Persans ont toute une artillerie ainsi équipée.

— Tu as donc été en Perse ?

— Pas encore, mais je sais cela. Nous laisserions tes grosses pièces sur leurs affûts ordinaires pour la défense de tes villes, et nous utiliserions seulement tes pièces de quatre et tes pierriers.

La chose fut arrêtée ainsi. Croyant qu'il n'avait plus rien à dire, je me retirais. Il m'arrêta.

— Attends, dit-il, j'ai quelque chose à te montrer.

Il sortit.

Je profitai de ce moment où il nous laissait seuls pour me retourner vers Yachya.

— J'ai à te parler, lui dis-je.

— Veux-tu que je passe chez toi ?

— Viens partager mon dîner.

— J'irai.

Le chérif rentra; il tenait à la main un petit sac. Ce petit sac renfermait plusieurs échantillons de mi-

nerais et de cristaux. Ces échantillons provenaient des montagnes de Djézan; il y avait de la houille et du fer. Mais ce qu'il avait à me montrer, c'était un fragment de roche, couleur d'or.

— Qu'est-ce que cela? me dit-il.

Je regardai l'échantillon et compris l'espoir d'Husseïn.

— Cela ressemble à de l'or, lui dis-je, mais je doute que cela en soit.

— Si ce n'est pas de l'or, qu'est-ce donc?

— Il m'est impossible de te le dire, n'ayant point le *médicament* nécessaire.

J'aurais dû dire réactif, mais le mot n'a pas son équivalent dans l'Yémen.

— Qu'est-ce que ce médicament?

— Une certaine eau que nous appelons l'eau forte, et une certaine pierre que nous appelons la pierre de touche.

— Comment opère-t-on?

— On frotte le métal sur la pierre, puis on y met une goutte de cette eau, qui, lorsque c'est de l'or, lui

laisse tout son brillant; lorsque c'est de l'argent, produit un bouillonnement qui l'efface, et qui, lorsque c'est du cuivre, produit le vert-de-gris.

— Hum ! fit Husseïn.

— Si tu veux, continuai-je, j'enverrai cet échantillon à Djedda pour le faire analyser.

— Soit, dit-il.

Puis il me remit l'échantillon.

Alors, les uns après les autres, il me fit voir tous les fragments que renfermait le sac, m'interrogeant sur chacun d'eux.

Je lui montrai la houille.

— Voilà ce que tu as de plus précieux.

Il me regarda avec étonnement.

— Plus précieux que l'or ? dit-il.

— Plus précieux.

— Il y en a des couches, je ne sais pas en quelle quantité, mais mes travailleurs me disent qu'il y en a beaucoup.

— Tu sais que c'est avec cela que les Anglais font marcher leurs bateaux à vapeur ?

— Oui, c'est du *fahhm-el-hadger* (du charbon de pierre).

J'avais déjà constaté la présence de la houille dans l'île Djebel-Haçan, et, d'après les habitants du pays, il devait en exister au Djebel-Tarr, à l'île Caméran et à l'île Zobéir.

Les autres échantillons étaient du sel gemme, du cristal de roche, des cailloux et des agates. Lorsque j'eus passé en revue tous ces fragments :

— Maintenant, dit-il, j'ai bien autre chose à te dire.

Comme on le voit, c'était le jour des confidences.

— Parle !

— On a trouvé une source de lait dans la montagne.

Je le regardai en face.

— Tu plaisantes?

— Non, sur ma parole, — *Ou-Allah*.

— Et qui a trouvé cela?

— Un vieillard respectable.

— De quel pays?

— Un musulman des montagnes de Nedjêd.

— Et c'est dans les montagnes de Nedjéd qu'est la source de lait?

— Oui!

— Ton vieillard est un imposteur.

— Comment, un imposteur?

— Il est impossible qu'il y ait du lait dans la montagne.

— Il y en a cependant.

— Il n'y en a pas!

— Il l'a vu.

— Il ne l'a pas vu!

— C'est un homme à barbe blanche.

— Cela prouve qu'il ment depuis longtemps.

— Quel intérêt aurait-il à mentir?

— L'intérêt de te soutirer de l'argent. Combien lui as-tu donné?

— Qui t'a dit que je lui avais donné quelque chose?

— Ta persistance à le croire.

— Je lui ai donné comme aumône.

— L'aumône n'en est pas une aux mains des intrigants.

— Alors tu ne crois pas?

— Je fais plus que de ne pas croire, je nie.

Et je lui citai l'article du Çoran :

« Quand tu les vois (les hypocrites), leur extérieur te plaît ; quand ils parlent, tu les écoutes volontiers... Ce sont tes ennemis. Évite-les. Que Dieu les extermine ! Qu'ils sont faux ! (Ch. LXIII, v. 4). »

La citation parut le faire réfléchir.

— Tu as raison, dit-il, mais tout est possible à Dieu.

— Oui, mais Dieu est logique. Du moment où il a mis le lait dans les mamelles des animaux et dans le sein de la femme, il n'a pas dû le faire couler à flots de la terre.

— Je te dis que le vieillard l'a vu.

— Écoute, lui dis-je, je te parie ma tête contre la sienne que cela n'existe pas.

— Hum ! fit encore Husseïn.

— Le vieillard est-il ici ? demandai-je.

— Il est devant mon palais.

— Veux-tu le faire appeler ?

Husseïn frappa dans ses mains; un esclave entra.

— Va, dit-il, me chercher un vieillard à barbe blanche que tu trouveras devant la porte.

Dix minutes après, un homme de soixante-dix ans, d'une figure vénérable, ayant une longue barbe blanche qui pendait jusqu'à la ceinture, fut introduit. Il s'approcha d'Husseïn et voulut lui baiser la main. Husseïn la lui retira, non pas qu'il le tînt pour imposteur, mais à cause de son grand âge.

Pendant notre conversation, les frères étaient venus peu à peu et le divan était complet.

— C'est toi qui as vu la source de lait? dis-je en m'adressant au vieillard.

— Oui, répondit-il avec un merveilleux aplomb.

— Tu l'as vue?

— Non-seulement je l'ai vue, mais j'y ai bu.

— Eh bien? demanda Husseïn.

— Cet homme n'est peut-être pas un imposteur, dis-je au chérif; mais, en ce cas, c'est un fou.

— Je ne suis ni un fou ni un imposteur, dit le

vieillard; j'ai dit la vérité, et d'autres que moi ont vu la source.

Je me tournai vers le chérif.

— Tu crois à la source de lait? lui demandai-je.

— Je dis que tout est possible à Dieu, répéta-t-il.

— Eh bien! que ce vieillard dise exactement où est la source et indique les personnes qui l'ont vue avec lui.

Le vieillard indiqua son fils.

— Et où est ton fils?

— Il est devant le palais.

— Fais venir ton fils.

Le vieillard sortit et rentra avec un jeune garçon d'une quinzaine d'années, alerte et à l'œil rusé.

— Tu as vu la source de lait avec ton père?

— Oui, dit-il.

— Tu en as bu?

— Oui.

— Tu sais bien où elle est?

— J'irais les yeux fermés.

— Eh bien! vas-y les yeux ouverts, et conduis un

Kobaïl que le chérif va te donner, et qui reviendra attester que lui aussi il l'a vue, et mieux que cela même.

Je me retournai vers Husseïn.

— Tu entends? lui dis-je. Ordonne à un de tes Kobaïls de partir à dromadaire avec ce jeune homme ; il prendra une bouteille, puisera du lait à la source et te l'apportera.

Le chérif appela un de ses eunuques, lui donna l'ordre dicté par moi, et, dix minutes après, le Kobaïl, ayant le fils du vieillard en croupe, partait pour la montagne au grand trot d'un dromadaire.

Yachya était chez moi à l'heure convenue. Le dîner n'était qu'un prétexte ; la véritable cause du rendez-vous était l'affaire du jeune chérif Abd'el-Mélek.

Comme je l'avais prévu, la confidence avait sa gravité. Yachya hocha la tête.

— Jamais, dit-il, le chérif Husseïn ne consentira à ce mariage.

— Mais, lui dis-je, il faudrait au moins tenter de l'y faire consentir.

Yachya me regarda fixement.

— Et tu t'es chargé de la négociation ? me demanda-t-il.

Je regardai à mon tour Yachya.

— C'est-à-dire, répondis-je, que je comptais en charger un homme qui a toute la confiance de l'émir.

Yachya comprit à l'instant même.

— Si c'est sur moi que tu as compté... dit-il.

Et il secoua la tête.

— Eh bien ? demandai-je.

— Tu as eu tort.

— Tu refuses ?

— Je connais les projets du chérif à l'égard de son neveu ; je n'oserai jamais.

— Voilà qui embrouille terriblement les affaires du pauvre garçon.

— C'est fâcheux, car c'est ce qu'il y a de mieux dans la famille.

— Mais enfin, d'où viendra cette résistance si acharnée ?

— D'abord la tribu à laquelle appartient la jeune

fille est particulièrement hostile à l'émir. Pas une année le tribut n'est payé par elle sans coups de fusil. Le chérif craindra que son neveu ne puise, dans le contact de ces Kobaïls, des idées de rébellion dans le genre de celles de son oncle Hammoûd. Bref, je doute de son consentement.

— Et tu ne veux pas même tenter de l'obtenir ?

— Je n'ose essayer. Mais toi, ajouta Yachya, si tu tiens à rendre service au jeune homme, pourquoi ne te charges-tu pas de la négociation ?

— Mais je suis un étranger venu d'hier.

— Le chérif t'aime beaucoup.

Je regardai Yachya.

— Je t'en réponds ! dit-il.

— C'est possible, mais il me semble qu'il n'y a pas assez longtemps que je suis de la famille pour me mêler de ses affaires. D'ailleurs, passant par ma bouche, la demande prendra une certaine gravité.

— Oui, dit Yachya en souriant, tandis que par la mienne on la croira une plaisanterie.

— Je ne dis pas cela. Le jeune homme est sérieu-

sement amoureux, et je connais assez les Arabes pour savoir qu'on ne plaisante pas avec leur premier amour.

Yachya hocha la tête.

— Non, décidément, dit-il, je ne me charge point de cela.

— Que faire alors?

— Pourquoi n'en parles-tu pas au père?

— Parce que le père sera probablement plus sévère encore que le chérif, et que le jeune homme compte au contraire sur le chérif pour décider son père.

Yachya réfléchit un instant.

— Il y aurait peut-être un moyen, dit-il.

— Lequel?

— Ce serait que j'en parlasse à une de mes femmes; elle en parlerait à une des femmes du chérif, laquelle en parlerait au chérif.

Je secouai la tête à mon tour.

— Ne mêlons point de femmes à toute cette affaire; ce serait un moyen de l'ébruiter.

— Peut-être as-tu raison, dit Yachya. Voyons donc.

Et il réfléchit de nouveau.

— *Ne fehem!* dit-il enfin.

Ne fehem est une locution arabe qui corrrespond aux deux mots français : J'y suis!

— Eh bien! parle.

— Il faut arriver par celui qui a intérêt à ce que le fils de son oncle fasse une sottise.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il poussera son père à la lui laisser faire.

— Tu veux parler du jeune Husseïn?

— Oui, tu comprends; le chérif aime beaucoup son neveu; il le croit destiné à soutenir l'honneur de la famille; il lui accorde peut-être plus d'intelligence qu'à son propre fils. Eh bien! en dessous, le jeune Husseïn est jaloux de son cousin; il craint qu'un jour son père ne fasse pour son cousin ce qu'il ne ferait peut-être pas pour lui. Le mariage de son cousin refroidira naturellement le chérif Husseïn pour son neveu Abd'el-Mélek. Le jeune chérif sera donc tout feu pour le mariage, et tu peux te confier à lui.

— Ah ! ah ! fis-je en regardant Yachya, voilà de la diplomatie !

— C'est celle d'un pauvre Indien, dit Yachya avec une fausse et comique humilité, mais c'est celle d'un homme qui a vécu vingt ans avec les Arabes. Parles-en au fils.

— Il n'y a qu'un malheur dans tout cela, répondis-je.

— Lequel ?

— C'est que je crois que le jeune Husseïn ne m'aime pas et est jaloux de moi.

— Eh bien ! en cela tu te trompes.

— Cependant, aujourd'hui, tu as vu que, lorsque je suis entré chez son père, il est sorti.

— Que veut dire cela ?

— Que ma présence lui était désagréable.

— J'ai bien vu au regard dont tu le suivais à son départ que quelque chose de pareil te passait par l'esprit.

— Tu as vu cela ?

— Oui !

— Eh bien !

— Eh bien ! tu te trompais. J'étais là présent à la conversation du père et du fils quand tu es entré et que tu as interrompu la conversation. Je sais de quoi il était question et de quelle façon on parlait de toi.

— Tu peux donc me rassurer sur ce point.

— Tout à fait.

— Tant mieux. Il y a un proverbe arabe qui dit qu'il ne faut mépriser personne, pas même le ver, à plus forte raison le lionceau. J'aurais été désespéré d'avoir le jeune chérif pour ennemi.

— Rassure-toi donc, loin d'être ton ennemi, il pousserait son père à... Mais ceci n'est point mon secret. Je serai probablement chargé un de ces jours près de toi d'une mission à peu près semblable à celle dont aujourd'hui tu voulais me charger près du chérif ; alors nous en causerons.

Quoique j'éprouvasse une vive curiosité de connaître cette mission, je gardai l'impassibilité d'un Arabe et me contentai de répondre :

— Si tu m'affirmes que le jeune chérif est mon ami, je croirai à son amitié.

— Je te l'affirme!

— Eh bien! alors, j'irai lui faire une visite et je lui en parlerai.

— Écoute, dit Yachya, autant j'hésitais à en parler au père parce que je savais lui être désagréable, autant je suis prêt à en parler au fils sachant que je lui ferai plaisir. Charge-moi de la négociation; veux-tu?

— Certainement je le veux, mais auparavant...

— Quoi?

— Je n'avais autorisation d'Abd'el-Mélek que d'en parler à une première personne. Cette première personne, dans mon esprit, c'était toi. Nous allons en parler à une seconde personne, il me faut une autorisation nouvelle.

— C'est bien, dit Yachya. Fais-le venir et demande-lui cette autorisation.

— Non, vas-y, toi. Le chérif a l'habitude de t'envoyer chez ses frères; ta présence ne sera pas remar-

quée ; tandis que moi, si l'on me voyait aller chez le jeune chérif, ce serait toute une affaire.

— Tu as raison.

Yachya partit. Un quart d'heure après il avait l'autorisation et il était de retour.

— Maintenant, dit-il, voilà comment la chose va se passer. Tu as prévenu le chérif que tu comptais faire une visite à son fils ; tu vas lui faire cette visite, tu lui racontes toute l'aventure, il en parle le même jour à son père. Après-demain le chérif vient te voir, il t'en parlera.

Je tirai ma montre : j'avais juste le temps de lui faire une visite avant qu'il se rendît chez son père. Je le trouvai chez lui. Il écouta ma confidence avec la plus grande attention, et se chargea de la commission avec empressement.

Je revins à la forteresse. Yachya m'y attendait.

— Tout s'est passé à merveille ! lui dis-je.

— En effet, répondit Yachya, nous avons pris, je crois, le bon moyen.

J'avais vu le chérif Husseïn le matin ; je pensai que

son fils aurait à parler avec lui d'Abd'el-Mélek; je me dispensai de la visite du soir.

Le lendemain, j'étais chez l'émir à l'heure habituelle. Il ne me dit pas un mot qui pût me faire croire qu'il avait même vu son fils. La journée et la matinée du lendemain se passèrent sans rien amener de nouveau. Les travaux ordinaires s'accomplirent, et à l'heure du déjeuner, c'est-à-dire à dix heures du matin, je vis arriver le chérif, son fils et Yachya.

II

J'attendais le chérif chez moi à l'heure convenue. Le tourne-broche tournait, la tente était dressée sur la terrasse, un déjeuner était servi sous la tente, et de l'eau filtrée remplissait les gargoulettes.

Le chérif Husseïn était accompagné de son fils et d'Yachya. Il commença par me faire des compliments

sur les travaux, qui marchaient de mieux en mieux; puis, incapable de modérer sa curiosité:

— Tu avais quelque chose à me faire voir? me dit-il.

— Oui. Veux-tu venir avec moi?

— Volontiers.

J'ouvris la porte, je le fis passer le premier, puis, lui demandant la permission de servir de guide, je le conduisis à la cuisine.

Un spectacle inattendu l'y attendait. Le tournebroche fonctionnait avec bruit et tic-tac de roues, faisant rôtir devant un brasier immense un mouton tout entier. Un immense récipient en fer battu, destiné à faire de la pâtisserie, recevait le jus et la graisse du mouton. Sélim arrosait le rôti avec une gigantesque cuiller de bois, faite par lui-même.

C'était un beau spectacle, même pour celui qui ne l'aurait pas vu pour la première fois. Il produisit son effet sur le chérif; mais je dois lui rendre cette justice que ce fut la mécanique du tourne-broche qui le préoccupa le plus.

2*

— C'est une horloge à rôtir la viande, dit-il ; seulement, il y manque le cadran pour voir quand elle est cuite.

Je m'inclinai.

Un Européen n'eût pas trouvé cela.

— Si je retourne dans mon pays, lui dis-je, je ferai part de ton observation aux marchands de tournebroches.

Mais ce qui attira ensuite son attention, ce fut la cheminée. La cheminée est tout aussi inconnue dans l'Yémen que l'est le tourne-broche. Il se pencha dans l'intérieur et regarda de quelle façon la flamme et la fumée s'élevaient.

Je lui développai une théorie du vide produit par la chaleur. Je ne sais pas s'il me comprit parfaitement, mais il me pria de lui envoyer les ouvriers qui avaient confectionné ma cheminée, pour qu'il en fît faire une pareille dans son *matebkâh*, c'est-à-dire dans sa cuisine.

Après avoir été serdar, tourneur, mouleur, fondeur, diplomate, négociant, horloger, médecin,

maçon, je m'élevais enfin au grade de fumiste.

— Est-ce tout ce que tu avais à me montrer? demanda le chérif Husseïn, que la vue du mouton rôtissant avait sans doute mis en appétit.

On voit que la cure avait été complète.

— Si tu veux monter sur la terrasse, je te ferai voir autre chose.

— Allons ! dit le chérif.

Nous montâmes sur la terrasse. La tente était dressée.

— Ah ! dit-il, tu as réussi.

Et il alla voir de quelle façon je m'y étais pris pour utiliser tous les objets. Il y avait dans la confection de la tente parisienne une grande supériorité sur la tente arabe. Il en examina tous les détails.

— Peux-tu me faire faire une grande tente pareille à celle-ci?

— Sans doute.

— Et tu veux bien t'en charger?

— Avec grand plaisir.

Je devenais aussi tapissier !

Les nattes étaient préparées sous la tente pour recevoir le déjeuner. On apporta les aiguières à laver les mains, avec du savon parfumé. Chérif-Husseïn comprit que, ne pouvant l'inviter à déjeuner, la coutume européenne n'existant point chez les Arabes, je mettais un déjeuner à sa disposition.

En même temps deux esclaves, conduits par Sélim, apportèrent le mouton tout entier dans son plat de fer.

Le chérif s'assit devant le mouton. Nous restâmes debout, Yachya, le fils du chérif et moi, moi m'apprêtant à le servir.

— Assieds-toi ! dit-il.

— J'obéis.

Puis, se tournant vers son fils et Yachya :

— Asseyez-vous aussi !

Ils s'assirent.

Alors le chérif Husseïn, avec ses doigts, entama le mouton, nous en servit à chacun un morceau, et prit la tête, fendue d'avance pour qu'il pût, outre les chairs, en manger facilement la cervelle. La tête est le morceau d'honneur.

Une dernière surprise l'attendait. Quand l'esclave versa l'eau dans le verre de cristal du chérif, celui-ci s'aperçut qu'au lieu d'être trouble et bourbeuse comme la sienne, mon eau à moi était claire et limpide.

Il la goûta.

— Je n'ai jamais bu d'aussi bonne eau, dit-il. Où la prends-tu?

— C'est la même que la tienne, lui répondis-je; seulement, grâce à l'alambic que tu m'as donné, elle est devenue telle que tu la vois.

— Pourrai-je avoir de l'eau pareille à celle-ci?

— Oui, et cinq fois autant, puisqu'il te reste cinq fontaines et que je n'en ai qu'une.

— Allons, dit-il, tu es décidément un savant.

Ainsi que l'avait prévu Yachya, le chérif me prit à part après le déjeuner, m'emmenant vers un angle de la terrasse et laissant son fils avec l'Indien.

—Mon fils, me dit-il, m'a entretenu de la communication que tu lui as faite. Qu'y a-t-il de vrai dans ce qu'il m'a dit?

— S'il t'a dit que ton neveu Abd'el-Mélek était amoureux d'une jeune fille de la tribu des Bégams, et qu'il désirait obtenir ton consentement pour l'épouser, il t'a dit la vérité.

— Pourquoi ne m'en as-tu point parlé toi-même?

— Parce que c'est une affaire de famille et que je suis étranger à ta famille.

Le chérif me regarda.

— L'ami n'est point un étranger, dit-il.

Je m'inclinai.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien! je crains que ce ne soit une chose impossible.

Je me tus.

— La jeune fille n'est pas noble? dit-il.

— C'est la fille d'un laboureur et la sœur d'un pâtre.

— Ni moi ni mes frères n'y consentirons jamais.

— Tu vas désespérer ton neveu.

— J'en suis fâché, car c'est un brave jeune homme que j'aime beaucoup.

— Il avait compté sur cette amitié, et la preuve, c'est qu'il aimait mieux s'adresser à toi qu'à son père.

— Tu sais que la tribu des Bégams est une des tribus les plus hostiles du Djebel-Orra ?

— Je sais cela, et cela m'avait paru une raison pour que tu donnasses ton consentement.

— Je ne te comprends pas...

— Ton neveu, par son influence, pouvait ramener cette tribu à toi.

— Mais cette tribu, par son influence, peut éloigner de moi mon neveu.

— Tu penses trop souvent au chérif Hammoûd.

Husseïn fronça le sourcil.

— J'y pense toujours, dit-il.

— Réfléchis bien, Sidi, avant de faire le malheur de ce jeune homme.

— Je réfléchirai !

— Et tu me rendras réponse ?

— Oui, mais, je te le répète, j'ai des vues sur mon neveu.

— Tu es le maître! lui dis-je.

Il me tendit la main. C'était signe qu'il se retirait.

— Et la pendule? lui dis-je.

— Ah! c'est vrai, je l'oubliais.

Il fallait que la préoccupation du chérif Husseïn fût bien grande pour qu'il oubliât sa pendule. Yachya la prit entre ses bras et l'emporta. En sortant, le jeune homme me dit tout bas:

— Mon père consent-il?

— Non! répondis-je.

— Je lui en reparlerai.

Et il suivit son père.

Décidément j'étais un savant, mais Yachya était un profond politique.

Le soir, j'allai faire ma visite au chérif; mais il ne me parla de rien.

En rentrant chez moi, je trouvai notre amoureux; il venait chercher sa réponse. On sait ce que j'avais à lui dire.

— Ils n'y consentiront pas! dit-il.

— Alors que feras-tu?

— Ma résolution est prise.

— Tu l'enlèveras?

— Je l'enlèverai.

— Au risque de la colère de ton père et de ton oncle?

— Mon oncle a le bras long, mais mon cheval a les pieds rapides; je serai hors du pouvoir de mon oncle avant que mon oncle ne sache même que j'ai enlevé Quemar.

Nous en étions là de la conversation quand Sélim entra.

— Le chérif Husseïn désire te voir, dit-il.

— Il m'envoie chercher?

— Non, il te fait le signal de nuit.

— Les deux lanternes?

— Les deux lanternes.

Que pouvait-il y avoir de nouveau?

Je me hâtai de me rendre auprès du chérif Husseïn.

— Eh bien! me dit-il tout joyeux, la source existe.

— Quelle source?

— La source de lait!

— Ton Kobaïl l'a vue?

— Il l'a vue.

— Et il t'a rapporté une bouteille de lait puisé à la source?

— Il la rapportait quand, à une lieue d'ici, il l'a laissé tomber.

— Et elle s'est brisée?

— Oui!

— Où est ton Kobaïl?

— Il est là.

— Puis-je lui parler?

Husseïn frappa dans ses mains. Un nègre entra.

— Fais venir Mabrouck, dit-il.

— Je souhaite que son nom le protége! dis-je en riant.

Mabrouck veut dire bonheur.

Mabrouck entra. Je l'interrogeai. Sans sourciller, il répéta la même fable qu'il avait dite à Husseïn.

— Est-ce bien vrai?

— *Ras bouk!* (sur la tête de ton père!)

C'est, après le nom de Dieu, le grand serment arabe.

— C'est bien, lui dis-je, je te crois.

Et je lui fis signe de sortir.

— Tu vois? dit Husseïn.

— Je vois que Mabrouck est un infâme menteur.

— Tu crois?

— J'en suis sûr. As-tu fait donner un *baschich* au vieillard?

— Je lui ai fait donner cinquante talaris.

— Fais fouiller Mabrouck, et tu en trouveras vingt-cinq dans sa poche.

— Comment cela?

— Ils ont partagé.

— Pourquoi auraient-ils partagé?

— Parce que Mabrouck est son complice, et que, sur la promesse que lui a faite le vieillard de lui donner la moitié de ce qu'il tirerait de toi, il l'a aidé à te tromper.

Husseïn devint blême et frappa du pied. C'étaient ses deux grands signes de colère.

— Écoute, lui dis-je, je veux voir par mes yeux et

toucher par mes mains. Fais garder Mabrouck cette nuit; demain je le prendrai pour guide, et il me conduira à la fameuse source.

— Pourquoi pas le vieillard ou son fils ?

— Parce que le vieillard et son fils sont déjà loin.

— Comment ! ils sont déjà loin?

— Fais-les appeler, tu verras.

Chérif-Husseïn frappa de nouveau dans ses mains. Un nègre entra.

— Fais entrer Mabrouck dans le *skiffa* (vestibule), et qu'on le garde à vue jusqu'à demain. Puis, tu amèneras le vieillard et son fils.

— Veux-tu me faire une partie d'échecs, Sidi ?

— Je ne joue pas !

— Tant pis ! nous aurions eu le temps de la finir, dût-elle durer huit jours, avant qu'on retrouvât les deux découvreurs de la source.

Husseïn frappa du pied avec plus d'impatience encore que la première fois. Nous attendîmes un quart d'heure. Plus nous attendions, plus l'impatience du chérif croissait.

Enfin le nègre reparut.

— Mabrouck est dans le skiffa, dit-il.

— Bien, et le vieillard?

— On le cherche!

— Il n'est donc plus en face du palais?

— Il n'y est plus!

— Je veux qu'on me l'amène!

Le nègre sortit.

— Tu permets, n'est-ce pas, dis-je au chérif, que j'aille demain avec Mabrouck à la recherche de la source?

— Oui, répondit-il.

Puis, après un instant:

— J'irai avec toi.

— Tu viendras avec moi?

— Oui. Cet homme est un Kobaïl; s'il se voyait pris en flagrant délit de mensonge, il te tuerait ou te ferait tuer par des gens de sa tribu. J'irai. D'ailleurs, je suis bien aise de voir de mes yeux.

— Soit! mais je te demanderai une grâce.

— Laquelle?

— Je ne te la demande pas encore; je dis que je te la demanderai.

— Dans quel cas?

— Si j'ai raison contre Mabrouck.

— Ce que tu me demanderas sera en mon pouvoir?

— Ce que je te demanderai dépendra entièrement de toi.

— Alors je t'accorderai ce que tu me demanderas.

— A quelle heure partons-nous demain?

— Avant le lever du soleil.

C'était à trois ou quatre heures du matin.

Le nègre rentra.

— On ne trouve pas le vieillard, dit-il, il faut qu'il se soit sauvé.

— Que l'on continue de le chercher, et, si on le trouve, qu'on le mette, lui et son fils, dans les cachots de la citadelle.

Je pris congé du chérif Husseïn, et me retirai bien tranquille sur le sort du vieillard et de son fils. J'étais certain qu'on ne les retrouverait pas. En effet, ils ne reparurent jamais à Abou-Arich, de mon temps du moins.

En rentrant chez moi, j'avais dit à Hadji-Soliman de me réveiller à deux heures. Cette nuit, je m'étais couché sur ma terrasse. J'avais là un cadre, un tapis et une grande couverture de laine. Je dormais le visage caché sous ma couverture de laine, à cause de la rosée et des effets de lune.

J'appelle *les effets de lune* l'influence fatale que la lune a sur ce qu'elle regarde de son pâle visage, chair ou granit. Les effets de lune, qui ont été longtemps regardés comme un préjugé, sont maintenant admis par la science. La dégradation des Pyramides est attribuée au sourire pâle et rongeur de la reine des nuits.

Je ne voulais pas être rongé comme une pyramide. J'avais donc ma couverture par-dessus la tête, quand à deux heures du matin Hadji-Soliman vint la soulever. Seulement, je ne dormais pas, je rêvais. Je rêvais à quelques mots que m'avait dits Yachya. Je songeais à cette conversation qui avait lieu entre le père et le fils quand j'étais entré; à ce secret que Yachya n'avait pu me dire parce qu'il n'était pas le

sien; à cette mission pareille à celle dont je voulais le charger pour le chérif, et dont il serait probablement un jour chargé près de moi.

Je me creusais donc la tête pour tâcher de voir quelque chose dans cette obscurité, fût-ce un fantôme. Il en résulta que, lorsque Hadji-Soliman leva la couverture, il me trouva les yeux tout grands ouverts.

Un quart d'heure après, j'étais à la porte de la forteresse du chérif. Elle était fermée, mais au premier coup de marteau elle s'ouvrit. J'étais attendu.

Le chérif était éveillé, les chevaux et les dromadaires étaient tout sellés, toute la famille était de la course, frères, neveux, cousins. Yachya et son âne étaient arrivés des premiers au rendez-vous. Dans un angle du vestibule, Mabrouck attendait, gardé par deux nègres.

Notre course devenait une excursion armée. En effet, elle avait lieu dans les montagnes, et certaines tribus des montagnes étaient hostiles au chérif. Le chérif s'était informé d'avance de l'endroit où se devait trouver la fameuse source. C'était dans le Dje-

bel-Sabbéâh. Mabrouck avait donné tous ces détails d'un ton positif et en affectant la plus grande tranquillité.

On partit, comme l'avait dit Husseïn, un peu avant le lever du soleil.

Les nuits sont très-claires en Orient, très-froides et très-humides. Le matin, la terre semble couverte d'une gelée blanche, et, quand le soleil commence à darder, elle reluit comme une glace.

Nous nous dirigions vers le sud-est.

Le nom général de la montagne, à laquelle nous avons donné le nom de la localité la plus rapprochée, est le Djebel-Béni-Seïd (*la montagne des fils du Seigneur*). Comme il n'y avait que des sentiers, et que trois ou quatre cents hommes ne peuvent suivre un sentier, nous occupions un certain espace dans la plaine. Il en résultait que nous faisions une espèce de battue, et que devant nous, des champs de trèfle, de sésame et de dourâh (sarrasin), se levaient des volées de pintades et de poules de Numidie. Les pintades se levaient avec grand bruit, ainsi que les poules de

Numidie : les pintades par bandes de vingt-cinq ou trente, les poules de Numidie isolées.

Puis venaient des bandes de perdrix et de cailles, qui chantaient par milliers, et des outardes qui couraient pêle-mêle avec les lièvres et les chacals sans quitter la terre, battant l'air de leurs ailes.

Des hyènes rôdaient au milieu de tout cela.

L'air était presque aussi peuplé que la terre. Il y passait des bandes d'oies sauvages, de pluviers, de cigognes, de corbeaux.

Au reste, le pays était magnifique pour la latitude, vert et cultivé comme un pays d'Europe. Le sésame était en fleur, et secouait dans l'air une odeur agréable qu'emportait le vent de la nuit, ou plutôt du matin, car, là-bas, le matin commence avant le jour, et la nature s'éveille avant le soleil.

Le soleil se leva derrière les montagnes. Leurs pics, extrêmement accidentés, se détachaient en vigueur sur un ciel d'argent glacé de rose, brun sombre dans le haut, bleu indigo dans le bas.

Le chérif ordonna de faire halte. Toute la troupe

s'arrêta et mit pied à terre. L'imam Khatib fit l'appel à la prière. Les dromadaires et les chevaux furent abandonnés aux saïs. On fit les ablutions.

Le chérif avait apporté de l'eau, non-seulement pour boire pendant la marche, mais pour faire les ablutions. Il partagea cette eau avec moi et son fils. Les autres firent les ablutions au sable, ou plutôt le simulacre des ablutions.

Puis la caravane se disposa sur une seule file, le chérif au milieu, les serviteurs derrière. Point de hiérarchie pour le reste. Celui qui se trouve près du chérif y reste.

L'imam, placé en face du chérif, à quelques pas devant lui et tourné vers la Mecque, commença la prière. Elle n'est que de deux prostrations. Deux fois chacun toucha du front la terre humide.

Les Persans ont cette différence avec les *Sunnites* ou orthodoxes, qu'au lieu de poser la tête contre la terre, ils la posent sur une espèce de palet en argile cuite, et qui vient du tombeau d'Haçan, fils d'Ali. Ce tombeau est situé à Meschêd-Ali. Cette terre vient

aussi de Kerbelâh, la Grande-Chartreuse des Persans.

La prière faite, chacun remonta à cheval, à dromadaire et à âne, pour continuer sa route.

J'ai oublié de dire que l'on avait attaché Mabrouck sur un dromadaire. Pour la prière, on le détacha. Il pria avec les autres, puis on le rattacha de nouveau en lui laissant les mains libres afin qu'il pût indiquer dans quelle direction on devait marcher.

On se remit en marche. Nous étions encore à deux ou trois lieues de la montagne. Nous rencontrâmes un douar sur notre chemin. Les chiens nous annoncèrent. Quelques hommes vinrent voir à qui ils avaient affaire. Ils reconnurent le chérif et donnèrent avis au village de l'arrivée du maître. Aussi, tout en laissant le douar sur le côté, trouvâmes-nous une douzaine de femmes et de jeunes filles qui venaient apporter du lait et de l'acida à l'émir.

Nous avons dit que l'acida était le plat national. L'émir mit pied à terre, invita trois ou quatre personnes à manger avec lui une bouchée d'acida et à boire un verre de lait. Les invités mirent pied à terre

à leur tour; je descendis de mon cheval, Yachya de son âne. Il s'approcha de moi.

— Je vois un drôle, dit-il en me montrant Mabrouck du coin de l'œil, qui n'aura pas trop ce soir de ses deux mains pour maintenir sa tête sur ses épaules.

Pendant cette espèce d'aparté, le chérif causait avec les notables du douar. Il parlait agriculture, récolte, politique. Il donnait des conseils sur l'irrigation. Il s'informait des dégâts que venaient de faire les panthères qui descendent des montagnes. Un petit enfant avait disparu, que l'on supposait dévoré.

Pendant ce temps, la suite du chérif Husseïn fumait le bourri. Tout ce qui n'était pas chérif tirait au même bourri deux ou trois bouffées de fumée.

Les Arabes de ce douar avaient des puits à bascule. Ils nous offrirent de l'eau. On remplaça dans les outres celle qui avait servi aux ablutions.

On se remit en route.

Alors les jeunes gens commencèrent une chasse à courre. Les uns poursuivirent les outardes à la lance.

Les autres lancèrent leurs lévriers sur les gazelles. Les lévriers sont très-coquettement vêtus.

Abd'el-Mélek et le jeune Husseïn avaient apporté leurs faucons. Un *saïs* (palefrenier) tenait chaque faucon chaperonné sur son poing. Les uns lancèrent les leurs sur des outardes, les autres sur des pigeons ramiers.

Une chasse générale commença.

C'était un admirable spectacle que cette plaine sillonnée par les lévriers et les cavaliers, que ce ciel rayé par le vol des faucons, des outardes et des ramiers.

Le rendez-vous pour le déjeuner était au pied des montagnes. C'était non-seulement le rendez-vous pour le déjeuner, mais la station de la sieste. Nous y arrivâmes vers les dix heures et demie.

Les chasseurs nous rejoignirent peu à peu. Ils avaient fait bonne chasse ; les uns rapportaient des gazelles, les autres des outardes, les autres des ramiers.

Nous étions à cent pas à peu près du village de

Sabbéâh. Ce nom, on le voit, a quelque rapport avec celui des Sabbéens, qui habitent à cinquante lieues à l'est. L'ancienne Saba,— Saba la Blanche,— la Saba de cette reine Nicaulis, grande appréciatrice de Salomon, n'est qu'à soixante lieues de là.

On vida et l'on embrocha les gazelles avec des baguettes de fusil. On trempa dans l'eau bouillante et on dépouilla comme des lapins, après leur avoir coupé la tête, les pattes et le bout des ailes, les outardes et les ramiers. Puis, le tout cuit, on groupa ce tout autour du plat de riz traditionnel et de l'acida national.

Les gazelles sont un excellent manger. Leur viande est noirâtre, ayant à peu près le goût du chevreuil, avec un léger parfum de musc. Dans quelques espèces, ce parfum devient trop fort et est désagréable.

L'outarde, quoique la chair en soit bonne, tient comme goût le milieu entre l'oie et la dinde, de l'oie sauvage, bien entendu.

Le riz se cuit à l'eau sans sel; puis, lorsqu'il est cuit et que l'eau en est évaporée, on y verse du beurre

bouillant. Quelques-uns y mêlent des lentilles, d'autres des pois, d'autres enfin des amandes ou des raisins secs, comme dans un plum-pudding.

On saupoudre le tout avec du gingembre, des clous de girofle et du piment.

Après le déjeuner, on reçut les députations. Le bruit de la présence du chérif s'était répandu dans les douars. Le chérif était là dans son domaine privé. La plupart des terres lui appartenaient, les troupeaux étaient les siens, les habitants étaient ses fermiers. Tout ce monde-là relevait directement de lui. Aussi était-ce lui que l'on venait consulter pour les différends; c'était à lui qu'on venait demander justice pour les crimes commis.

Là, comme saint Louis, le chérif rendait justice en plein air et sous un palmier. Au reste, un certain air de bien-être régnait partout. Le sang semblait plus pur, les hommes étaient plus forts, les femmes plus belles, tous étaient mieux vêtus. Le chérif occupa tout le temps de la sieste à rendre justice et à converser avec les uns et les autres.

C'était une femme qui venait se plaindre de son mari, un mari de sa femme, un père de son fils. C'étaient des vols, des coups de couteau donnés, des coups de fusil tirés. Le chérif, avec une équité admirable, faisait la part de chacun; puis, comme le cadi voyage toujours avec le chérif, le châtiment était immédiatement appliqué.

Les grosses affaires réglées, vinrent les plaintes contre les panthères et les sangliers. On promit aux habitants une grande battue au retour. Moyennant quoi tout le monde fut content, même ceux qu'on venait de punir. Deux ou trois bâtonnés, enchantés d'être sortis d'affaire à si bon marché, apportèrent des fruits, des dattes sèches au chérif, qui les prit des coupables comme des autres. Ils n'étaient plus coupables puisqu'ils avaient été punis.

Vers trois heures on se remit en route.

Au dire de Mabrouck, on n'avait plus qu'une heure ou deux pour arriver à la source de lait. Mabrouck avait mangé avec les autres domestiques, et n'avait point paru manifester le moindre doute que la source

fût toujours à sa place. Beaucoup, parmi les domestiques, y croyaient fermement.

Nous marchâmes encore une heure et demie à peu près. Nous étions en pleines gorges de montagnes. Au sommet des pics, se penchant pour nous regarder, on voyait pâtres et troupeaux.

Les pâtres chantaient se répondant d'une montagne à l'autre, et l'on entendait les voix passer au-dessus de nos têtes; puis de temps en temps un coup de fusil répercuté par l'écho de la montagne. C'était quelque jeune Arabe chassant le bouquetin ou le vautour. Il y a des vautours si gros, — les vautours, dans toute l'Arabie, sont plus gros et beaucoup plus communs que les aigles, — il y a des vautours si gros qu'ils enlèvent de jeunes agneaux. On détruit donc le vautour comme un animal de proie.

Vers cinq heures, Mabrouck déclara qu'il reconnaissait le sentier qu'il avait suivi avec le fils du vieillard, mais qu'il fallait quitter chevaux et dromadaires, pour marcher à pied.

— Soit! dit Husseïn, nous marcherons à pied.

— Quoi, seigneur, dit Mabrouck, tu prendras la peine de venir toi-même avec moi?

— Je veux voir de mes yeux et toucher de mes mains, répondit Husseïn.

III

On délia Mabrouck, et nous mîmes pied à terre. Le chérif désigna pour venir avec lui son fils, son neveu, deux de ses frères, Yachya et moi. Deux nègres ne devaient pas perdre Mabrouck de vue. Cinq ou six autres portaient nos fusils et ceux des chérifs. Les chérifs ne portent jamais eux-mêmes leurs armes à feu.

Le chérif faisait porter cette fois un fusil anglais à piston. J'avais par hasard des capsules de calibre et j'avais pu lui en donner.

Nous nous engageâmes dans la montagne.

L'ascension était pour moi chose assez grave.

Les Arabes courent dans les montagnes nu-jambes et souvent nu-pieds ; dès l'enfance leur peau s'est trouvée en contact avec les cailloux, les ronces, et s'est familiarisée avec eux. Ils n'y font plus attention. Mais il n'en était pas ainsi de moi.

Tout chasseur que je fusse, ma peau avait été protégée dans ma jeunesse par de bons souliers et de bonnes guêtres, de sorte que, quoique nue depuis quelque temps, elle était encore fort sensible au contact des corps tranchants, déchirants et même contondants.

Il n'en fallait pas moins suivre Mabrouck partout où il allait ; d'ailleurs ce n'était pas Mabrouck que je suivais, c'était le chérif. Mabrouck était monté le premier, toujours accompagné de ses deux nègres. Le chérif s'était bravement mis à sa suite à travers la montagne. Je m'élançai après lui, et le reste de nos compagnons ne vint qu'après moi.

Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions. Mabrouck, qui espérait nous dégoûter, choisissait les chemins les plus rapides et les plus fourrés. Mais il

avait dans le chérif Husseïn un chasseur de chamois et de bouquetins qui eût rendu des points aux Tyroliens et aux Oberlandais les plus agiles. Je n'ai jamais vu grimper comme grimpait le chérif. Mabrouck n'avait véritablement pas eu de chance.

Cependant il ne désespéra point tout d'abord. Il parut s'orienter, prétendit s'être trompé, nous fit passer d'une montagne à l'autre, nous montrant un pic à peu près inaccessible, et nous disant que c'était presque au sommet de ce pic que nous trouverions la source de lait.

L'émir le regarda en face.

— Tu en es bien sûr? dit-il d'une voix dans laquelle il était impossible de reconnaître la moindre impatience.

— J'en suis sûr, dit Mabrouck.

— Allons! dit le chérif, la course m'a fatigué, et je serais content de me rafraîchir à la source même.

Yachya s'approcha de moi.

— Voilà un homme, dit-il, de la tête duquel je ne donnerais pas un para.

Yachya ne risquait pas grand'chose: un para est la quarantième partie de cinq sous.

Mabrouck reprit sa course, et nous le suivîmes. Il marcha avec la constance du désespoir, jusqu'au moment où le pic de la montagne devint parfaitement impraticable.

J'admirais le chérif. Là où les autres, les nègres eux-mêmes, s'aidaient des mains, lui marchait debout et sans se courber.

Enfin Mabrouck se rendit.

— J'ai perdu mon chemin, dit-il, je ne sais plus où cela est.

— Bien, dit le chérif, cherchons un endroit où passer la nuit.

L'obscurité était venue, et il était impossible, en effet, même pour le plus adroit et le plus hardi montagnard, de repasser par les chemins que nous avions suivis pour venir, sans risquer dix fois de se casser le cou.

On chercha un campement ou plutôt un bivouac. L'on trouva une espèce de plateau au-dessus d'un

abîme. Nous nous arrangeâmes pour y passer la nuit.

Les deux nègres n'eurent même pas besoin qu'on leur en donnât l'ordre, ils garrottèrent d'eux-mêmes Mabrouck. Le chérif les vit faire du coin de l'œil. Il n'approuva ni ne blâma la précaution.

Pendant ce temps, d'autres faisaient du feu.

Puis on visita les cantines. Les nègres de la suite avaient apporté un mouton sur leur dos. Le malheureux mouton, tout en bêlant, avait fait l'ascension avec nous. L'heure de sa mort était arrivée.

On l'égorgea.

Mabrouck le regardait saigner d'un air assez mélancolique. C'était pour lui une espèce de répétition d'une scène qui devait lui être plus personnelle et surtout plus désagréable que celle qui s'achevait.

Saigné, on lava le mouton de manière à lui enlever tout le sang. Puis on le fit cuire, selon la méthode ordinaire, dans un trou.

Deux heures après, tant bien que mal, le souper était servi. Il se composait du mouton, de pain fait

pour la circonstance, de riz, de dattes et de lait. Il va sans dire que ce lait ne venait pas de la source.

On avait allumé un grand feu. Puis, comme à l'odeur du four, toutes sortes d'animaux carnassiers, chacals, hyènes, caracals, lynx et même panthères étaient venus voir ce qui se passait, on avait allumé tout autour de nous un cercle de petits feux pour les tenir à distance. Deux ou trois fois cependant des rugissements se firent entendre de si près, qu'on eût pu croire que les bêtes féroces avaient enfin pris en conseil la décision de nous attaquer.

Tout à coup, à une cinquantaine de pas de nous, nous entendîmes retentir un coup de fusil, puis un second. Nous regardâmes autour de nous : il nous manquait Abd'el-Mélek et son nègre. Nous les vîmes revenir traînant après eux un animal que je ne reconnus pas d'abord, et que je pris pour une panthère. C'était un caracal.

Abd'el-Mélek vint se rasseoir près de nous sans dire un mot.

Le nègre, à quelques pas de nous, se mit à dé-

pouiller le caracal, dont la peau est presque aussi estimée que celle de la panthère.

Le bruit des deux coups de feu éloigna pour un instant hyènes et chacals. Mais, lorsque le mouton fut tiré du four et que le chérif eut commencé de le dépecer, l'odeur les rappela, et les apparitions et les rugissements recommencèrent; mais, cette fois, on n'y fit pas attention : on mangeait. Il va sans dire qu'avant le souper le chérif avait de nouveau fait faire la prière.

Après le souper, on prit le café. En Arabie, on prend du café partout. Le chérif avait un homme exprès pour son café. En prenant le café, on conta. Mais il ne fut pas dit un seul mot du motif qui nous avait amenés là.

Mabrouck avait dîné avec les autres domestiques, et comme eux. Ainsi qu'au déjeuner, on lui avait délié les mains pour qu'il pût manger tout à son aise. Puis, le souper fini, on les lui avait liées de nouveau. Il semblait être d'une indifférence complète à ce qui se faisait. On n'eût jamais, les cordes cachées, deviné

qu'il était le personnage principal du drame qui se jouait ou plutôt qui allait se jouer.

Jusqu'à minuit on causa. Vers minuit, le chérif s'enveloppa dans son *abbaïe* (par-dessus), et s'étendit sur son tapis. Chacun en fit autant. Seulement tout le monde n'avait pas de tapis.

Les nègres veillèrent ou plutôt se partagèrent la veillée, les uns gardant Mabrouck, les autres alimentant le feu. Dire que l'on dormit bien, au milieu des glapissements, des lamentations de tous les horribles animaux qui rôdaient autour de nous, ce serait mentir impudemment.

Les hyènes surtout, aussi voraces que lâches, ne nous laissaient pas un instant de repos. Une d'elles se glissa jusqu'à l'endroit où l'on avait jeté les intestins du mouton. Une balle que lui envoya Abd'el-Mélek la coucha morte à côté de la proie qu'elle convoitait. Une autre essaya de s'emparer de la carcasse, où cependant les dents des nègres n'avaient rien laissé que pussent envier les dents des chacals et des hyènes. Elle était venue sur quatre pattes; un second coup de

fusil du jeune Arabe la renvoya sur trois. Mais il ne daigna se lever ni pour la hyène morte ni pour la hyène blessée.

Yachya, le moins rassuré de nous tous, s'était glissé près du jeune chérif comme un confident de tragédie près de son prince. Il avait pensé qu'Abd'el-Mélek paraissant, d'après les trois coups de fusil tirés, du même naturel que les bêtes féroces, il était mieux près de ce Thésée arabe que partout ailleurs.

Ce que j'aurais autant aimé qu'Abd'el-Mélek tirât que ses hyènes et ses caracals, c'était une chouette qui était venue se percher à une cinquantaine de pas de nous, et qui, avec la régularité d'un pendule, faisait entendre de minute en minute son cri monotone et plaintif. Au reste, la chouette est pour les Arabes, comme pour nous, un oiseau de mauvais augure; seulement ils craignaient de la tuer, de peur de se porter, en la tuant, malheur à eux-mêmes.

Pendant toute la nuit on avait entendu, bien au delà des cris et des rugissements des animaux de la montagne, les aboiements des chiens. Vers une heure on

entendit le chant des coqs, qui se succédèrent d'heure en heure jusqu'au jour. Au fur et à mesure que le jour approchait, les aboiements des chiens diminuaient.

Bien avant les horlogers, Dieu avait fait de la création une immense pendule, où, pendant le jour comme pendant la nuit, l'homme pouvait lire l'heure.

On fut obligé d'attendre le point du jour. On l'attendit en faisant la prière. Puis, la prière faite et le jour venu, on se mit en route pour redescendre.

Si l'ascension avait été difficile, on comprend que la descente était presque impossible. Ce fut par des miracles d'équilibre et d'adresse que nous arrivâmes en deux heures au point où nous avions quitté chevaux, mules, chameaux et dromadaires.

Yachya retrouva son âne avec bonheur. Je crois même que, dans un moment où il crut que personne ne le regardait, il lui donna, comme Sancho faisait, l'accolade du retour.

A notre vue, tout le monde se leva. Mais pas une voix ne se permit d'interroger. Il est vrai que la vue de Mabrouck, garrotté plus étroitement qu'au départ,

répondait à toutes les questions. On le replaça sur son chameau.

Nous reprîmes notre route vers le village de Sabbéâh, où nous arrivâmes entre neuf et dix heures du matin. Là, le chérif Husseïn s'arrêta, déclarant que la battue promise serait pour le lendemain. En conséquence, on expédia de Sabbéâh, qui est le chef-lieu de tous les douars qui se trouvent sur le versant ouest de la montagne, des messagers pour annoncer que, le lendemain, au point du jour, une grande battue commencerait du Djebel-Chérif jusqu'au Djebel-Orra, le Djebel-Chérif étant l'extrémité sud et le Djebel-Orra l'extrémité nord du demi-cercle.

En profondeur, la battue devait s'étendre jusqu'au village de Harrad. Les habitants de Harrad et les douars dépendant du village étaient chargés de conduire la chasse au centre. Les habitants de Djebel-Chérif, de Habur, de Doffin et de Wadeij étaient chargés de se souder à leur droite. Les Béni-Sereem, les gens de Sabbéâh, ceux de Bédoui devaient se souder à leur gauche.

Le demi-cercle embrassé par les rabatteurs devait être d'une quinzaine de lieues. Les tireurs devaient former la corde de l'arc, et, placés au pied des montagnes et dans les ouvertures des vallées, empêcher les animaux de regagner leurs repaires.

Les messagers partirent dans toutes les directions, répondant que dès dix heures du soir les traqueurs seraient à leur poste. Chacun y mettait joyeusement du sien, chacun étant intéressé à ce que la chose réussît.

Les animaux féroces, comme les bandits à deux pieds, ont leur heure pour exercer le brigandage. Ils descendent de la montagne de dix heures à minuit. Ils y rentrent de deux à trois heures du matin.

Il fut donc convenu que dans la journée on gagnerait par groupes les douars des Béni-Moréan, des Béni-Sereem, de Zada et de Habur. Un groupe devait rester à Sabbéâh.

Vers minuit, chaque groupe descendrait de son douar et se mettrait en ligne en s'étendant à droite et à gauche, de manière à donner la main aux deux

groupes qui seraient à sa droite et à sa gauche. Chaque groupe en ferait autant ; en peu de temps, la chaîne serait tendue et la montagne fermée.

La montagne fermée, les tireurs fermant la montagne allumeraient des feux pour empêcher les animaux d'y rentrer. Ces feux seraient un signal aux traqueurs d'allumer les leurs.

Les animaux ainsi enfermés n'oseraient point s'échapper par la plaine, et ne pourraient point rentrer dans la montagne. Tous ceux qui seraient sortis appartiendraient aux chasseurs, sauf quelques-uns qui forceraient l'enceinte.

La journée se passa en préparatifs. Le chérif, trois ou quatre de ses frères, son fils, son neveu, Yachya et moi, nous gagnâmes le centre, c'est-à-dire le village des Béni-Sereem. Ses autres frères et la suite se séparèrent en groupes d'une centaine d'hommes. Chaque groupe joignit son poste. A onze heures à peu près, chacun se mit en marche. A minuit, la ligne était formée sur une largeur de huit à neuf lieues.

Les meilleurs tireurs des Béni-Moréan, des Béni-

Sereem, des habitants de Zada et de Habur s'étaient joints à nous. Nous formions une ligne de quatre mille hommes à peu près, tous armés du fusil, à l'exception des chérifs, armés de leurs lances. Il devait y avoir quinze mille rabatteurs.

Les rabatteurs se trouvaient à quatre mètres les uns des autres. Ils finiraient par ne plus se trouver qu'à deux mètres au fur et à mesure qu'ils se rapprocheraient du centre.

Les tireurs se trouveraient à huit ou dix mètres les uns des autres, c'est-à-dire à même de se porter, en cas de besoin, mutuellement secours.

Nous allumâmes les feux, le chérif, placé au centre, ayant allumé les siens le premier.

A l'instant même, à droite et à gauche, les feux brillèrent comme une traînée de poudre ; puis l'incendie gagna le cercle de la plaine. Ces feux étaient à dix mètres à peu près les uns des autres.

Les animaux qui tenteraient de forcer le cercle des rabatteurs ou la ligne des tireurs seraient vus comme en plein jour. Rien de plus facile donc que de tirer

sur eux. Nous ne pouvions, à cause des accidents de terrain, distinguer toute la ligne circulaire des feux, mais nous apercevions tous ceux qui étaient placés sur les hauteurs.

De cent mètres en cent mètres, un homme veilla, prêt à donner l'alarme si quelque animal féroce voulait rentrer. On n'entendit dans le courant de la nuit que deux ou trois coups de fusil. Les chevaux et les dromadaires, car chacun avait conservé sa monture, étaient tenus un peu en arrière par les saïs et les kobaïls.

Mabrouck, toujours prisonnier, continuait à faire partie de notre groupe.

Quelques rugissements que nous entendîmes dans le cercle enflammé nous annoncèrent que nous aurions affaire, le lendemain, à des bandits de premier ordre.

On se réveilla avant le jour.

Les jeunes gens avaient dormi à peine, Abd'el-Mélek surtout, qui se faisait une fête de cette chasse.

Les sentinelles avaient vu errer une assez grande

quantité d'animaux qui tentaient de rentrer; mais les feux leur avaient barré le passage. Parmi ces animaux, ils avaient cru distinguer trois ou quatre panthères.

Au point du jour, un coup de fusil fut tiré au centre.

C'était le signal.

De cent pas en cent pas les coups de fusil retentirent, à droite, à gauche, s'éloignant du centre et gagnant les extrémités. Puis, des deux extrémités, les coups de fusil continuèrent à s'étendre sur toute la ligne, se rapprochant du centre de la courbe. Alors, avec de grands cris, les traqueurs commencèrent à rabattre. On comprend qu'ils étaient à trop grande distance pour être vus et entendus.

Les premiers animaux qui nous donnèrent de leurs nouvelles furent les gazelles. Une avant-garde de deux ou trois gazelles effrayées vint nous annoncer que la battue était commencée. Mais, en nous voyant, elles rebroussèrent chemin.

Puis les lièvres; mais les lièvres nous forcèrent.

On ne s'inquiéta point d'eux. On ne les mange pas en Arabie, et eux ne mangent pas les autres.

Puis passèrent sur nos têtes des volées d'oiseaux, pintades, perdrix, outardes.

Nous vîmes quelques antilopes courant çà et là, s'arrêtant pour prendre le vent, et rebroussant chemin. Puis les chacals, puis les hyènes, puis un troupeau d'onagres.

Vers sept ou huit heures du matin, on commença de voir, comme un point blanc, la fumée des coups de fusil, sans les entendre et sans distinguer encore ceux qui les tiraient.

Abd'el-Mélek n'eut pas la patience d'attendre que le gibier vînt à lui. Il monta sur son cheval, prit sa lance, et, suivi de trois nègres à dromadaire, dont l'un portait une seconde lance et les deux autres des fusils, il s'élança vers le centre.

— Veux-tu me permettre de suivre ton neveu? demandai-je au chérif.

— Tu aimes donc la chasse? me dit-il.

— Oui, mais j'aime aussi beaucoup ton neveu.

— Va, fit-il.

Je m'élançai à mon tour dans le cercle, faisant signe à Sélim, à Mohammed et à Hadji-Soliman de me suivre. Sélim me suivit à cheval. Mohammed et Hadji-Soliman me suivirent à dromadaire. J'avais mon fusil à deux coups, mes pistolets, mon sabre et mon poignard. Sélim, Mohammed et Hadji-Soliman avaient des fusils à deux coups et leurs poignards.

Nous allions au grand galop à travers la plaine, comme dans un steeple-chase. Au fur et à mesure que nous avancions, nous commencions à entendre les coups de fusil. Puis, de loin, à perte de vue dans l'air, nous voyions des bandes de vautours, gros comme des hirondelles, tourner en cercle. Ils nous indiquaient le point où étaient les chasseurs. Puis ces animaux nous apparaissaient plus effarés, profitant de tous les accidents de terrain pour passer inaperçus et fuyant d'oasis en oasis.

Au bout de trois quarts d'heure de course, nous nous trouvions au plus fort de la mêlée. C'était un curieux spectacle à voir que celui des rabatteurs, les

uns à pied, les autres à cheval; les cavaliers armés de leurs grands fusils à mèche; les piétons de casse-têtes, de hallebardes, de sagayes, de lances, de sabres emmanchés au bout de perches. Chacun avait fait arme de ce qu'il avait trouvé.

Pendant un instant, nous ne sûmes à quel animal faire face.

Des sangliers fuyaient par centaines. Les grandes herbes étaient remuées par eux comme les flots de la mer.

Abd'el-Mélek dédaigna tous ces fuyards.

Deux ou trois cents de nos rabatteurs s'acharnaient sur une oasis qui devait, si l'on en jugeait par leurs cris, renfermer quelque chose de sérieux. Nous arrivâmes à l'oasis. On venait d'y faire entrer une panthère. A la vue du jeune chérif, les cris redoublèrent. Chacun s'anima au danger. Quelques nègres, leurs couteaux à la main, entrèrent dans l'oasis en rampant comme des couleuvres. Une douzaine de Kobaïls les suivaient avec leurs fusils.

Au bout de dix minutes on entendit de grands cris;

puis trois ou quatre coups de fusil, puis des cris encore.

La panthère fuyait et venait à nous naturellement, puisque nous étions du côté opposé où l'on fouillait le bois. Elle sortit à trente pas environ du jeune chérif. Il s'élança sur elle au galop, en criant, et la lance en arrêt de la main droite. La panthère avait une patte de devant cassée. Elle essaya de fuir. Mais, voyant que le cheval gagnait sur elle, elle s'accula à une souche d'arbre.

Le jeune chérif piqua droit sur elle. Il lâcha les rênes de son cheval, et prit son pistolet de la main gauche. Au reste, j'eus à peine le temps de voir ce qui se passa.

Abd'el-Mélek était à dix pas encore de la panthère. L'animal bondit sur lui. Je la vis cramponnée un instant au cou du cheval du jeune homme. Il me sembla que le cheval se cabra; puis cheval, cavalier et panthère furent enveloppés d'un nuage de fumée. Je lançai mon cheval, pour aller, s'il était besoin, au secours d'Abd'el-Mélek.

Tout était déjà fini.

La panthère gisait, la tête fracassée; le cheval d'Abd'el-Mélek ruisselait de sang. De la patte de devant qui lui restait, elle s'était cramponnée au cou du cheval; par bonheur, la seconde étant brisée était retombée inerte.

Le cheval, grièvement blessé, jetait le feu par les yeux, le sang par la bouche. Il se cabrait, et tournait presque debout sur ses pieds de derrière.

Le jeune homme ne pouvait le retenir, la bride ayant glissé par-dessus la tête. Je courus au prince.

— Es-tu blessé? lui dis-je.

— Non, répondit-il, mais j'ai peur que mon cheval ne le soit mortellement.

Nos domestiques étaient arrivés. Mohammed et Hadji-Soliman sautèrent à bas de leurs dromadaires. Les trois nègres en firent autant et sautèrent à leur tour.

On saisit le cheval au mors, puis on rendit la bride au jeune homme. On ne pouvait calmer le cheval; le râle de la panthère l'épouvantait. Abd'el-Mélek mit pied à terre. Il déchira un morceau de sa ceinture et

essuya lui-même les blessures. Elles étaient profondes mais n'avaient point attaqué l'artère.

Je rassurai le jeune homme.

Un des nègres avait une outre à son dromadaire. Il détacha l'outre, et imbiba d'eau le fragment de ceinture déchiré par son maître. Le cheval se laissa faire, indiquant le soulagement que lui procurait la fraîcheur de l'eau; mais il avait toujours l'œil fixé sur la panthère, qui agonisait. Pendant ce temps, j'envoyai une balle à un sanglier qui me tentait en passant à vingt pas de moi. Blessé, le sanglier chargea mon cheval.

Je fis bondir mon cheval par-dessus lui, et lui envoyai ma seconde balle. Sélim, qui était resté à cheval, courut sur lui; il l'acheva d'une troisième balle.

Au feu que nous faisions, nos rabatteurs accoururent. On trouva les deux cadavres. On laissa le sanglier où il était. Il était bon pour des hyènes et des chacals, non pour des musulmans. Quant à la panthère, on l'éventra et on la dépouilla presque vivante encore.

On brûla des feuilles sèches, on en frotta les bles-

sures du cheval d'Abd'el-Mélek afin d'arrêter le sang, et l'on se remit en chasse.

Pendant plus d'une heure nous n'eûmes affaire qu'à des animaux fuyards : antilopes, hyènes, chacals et onagres. Je tuai cependant un lynx et deux ou trois hyènes.

Le jeune chérif faisait merveille avec sa lance. Une fois qu'il s'était précipité, aucun accident de terrain ne sauvait l'ennemi. Il est vrai que son cheval, tout blessé qu'il était, le secondait prodigieusement. On eût dit qu'il avait une revanche à prendre, tant il se prêtait aux caprices de son cavalier.

Au milieu de cette chasse monstre, un épisode moitié grotesque, moitié terrrible, attira particulièrement mon attention.

Un Kobaïl avait blessé un onagre d'un coup de fusil. L'animal, furieux, était revenu sur lui. Le Kobaïl avait voulu fuir, mais il avait été bien vite rejoint par son adversaire, qui l'avait saisi à l'épaule. Le Kobaïl avait appelé au secours; ses camarades étaient accourus; mais, plus rapidement qu'aucun d'eux, le jeune chérif.

Le Kobaïl était renversé; l'onagre le foulait aux pieds. Abd'el-Mélek blessa l'onagre d'un coup de lance. L'onagre se retourna. Il mordit à belles dents le cheval du jeune homme; mais ce n'était plus une panthère; le cheval se défendit.

Rien n'était beau comme la lutte de cet âne sauvage, de ce cheval et de ce cavalier. On eût dit d'une trombe, tant ils soulevaient de poussière autour d'eux.

Le jeune homme déchargea sur l'animal son second coup de pistolet. Pendant ce temps, un nègre se glissa derrière l'onagre. Il lui coupa le jarret avec son couteau. L'onagre se renversa en arrière, essaya de se retirer et de fuir; mais il retomba. Le jeune chérif alors le cloua contre le sol avec sa lance. Aussitôt on se jeta sur l'onagre; en un clin d'œil, on le dépouilla comme on avait fait de la panthère, comme on faisait des chacals, des hyènes, comme on fait enfin de tous les animaux à fourrure.

Puis on laissa le corps.

Voilà pourquoi les vautours suivent si fidèlement les chasseurs.

Pendant ce temps, nous avancions toujours. Nous commencions à entendre les coups de fusil des tireurs placés au pied des montagnes; bientôt ces coups de fusil se rapprochèrent.

Le chérif avait donné l'ordre de se mettre en mouvement et de repousser les animaux vers le centre. Il arriva un moment où les dix-huit ou vingt mille hommes formant la battue se trouvèrent réunis, décrivant un cercle de trois ou quatre lieues de circonférence et d'une lieue de diamètre.

Au milieu de ce cercle erraient, rugissant, glapissant, bramant, bêlant, tous les animaux que l'on avait mis sur pied. Deux ou trois oasis étaient enfermées dans ce cercle. C'étaient les derniers refuges du gibier. Les chasseurs se touchaient. Il n'y avait plus moyen de les forcer. Tout ce qui se trouvait pris était bien pris.

Dans le cercle galopaient les chérifs et les chefs de tribu.

Il arriva un moment où, comme les chasseurs, les animaux se touchèrent. Entourés de toutes parts, ahuris par les cris, aveuglés par les coups de fusil,

décimés par les balles, ils semblaient avoir perdu, du moins à l'égard les uns des autres, leur férocité native.

Les hyènes coudoyaient les gazelles, les lynx les antilopes, les chacals les lièvres, et les panthères les sangliers.

Le cercle se resserrait toujours. Alors la boucherie commença. Il y avait dans le cercle trois ou quatre panthères, deux caracals, six lynx, une dizaine de hyènes, cinq ou six onagres, une vingtaine de sangliers, trente ou quarante gazelles, et deux ou trois cents lièvres.

Tout fut tué. La chasse dura jusqu'à quatre heures du soir.

Les morts comptés, on trouva trois panthères femelles, deux panthères mâles; on avait pris vivants deux petits. On trouva trois caracals, sept lynx, vingt hyènes, trente chacals, sept onagres, cinquante gazelles, trois cent cinquante lièvres, le tout compté par les peaux. Quant aux sangliers, on ne les comptait pas.

En fait d'hommes, nous avions deux morts et douze ou quinze blessés. Un des deux morts avait été tué d'une balle, par accident. L'autre mort avait été piqué par un *lefaâ* (vipère-céraste). Il avait eu beau lier la jambe au-dessus de la morsure, les dents ayant frappé sur une veine, le poison s'était rapidement mêlé au sang. En moins d'une heure, l'homme était mort.

Les douze ou quinze blessés étaient notre Kobaïl : foulé aux pieds par l'onagre, il avait eu une cuisse cassée, une effroyable morsure à l'épaule, et cinq ou six meurtrissures causées par des ruades.

Les autres avaient reçu des coups de griffes de panthère, des coups de boutoir de sanglier, des coups de dents de caracal ; deux ou trois étaient piqués par des scorpions.

Ceux qui pouvaient marcher suivirent clopin clopant, ceux qui étaient trop malades pour faire le trajet à pied furent mis sur des chameaux.

On rentra vers sept heures du soir à Sabbéâh.

IV

Chaque maison du village avait un feu devant sa porte. Les chiens annonçaient notre arrivée depuis longtemps.

A l'entrée du village, nous nous annonçâmes nous-mêmes en faisant une décharge générale. Les Kobaïls et les fellâhs étaient retournés à leurs tribus et à leurs douârs. Les chefs seuls avaient accompagné le chérif. Nous étions six à sept cents en tout. Comme on nous avait attendus, les préparatifs étaient faits. On avait tué une cinquantaine de moutons. On avait fait des galettes, d'effroyables sébiles de riz, des *greff-nas* (compotes de fruits), de l'*acida*, des pâtisseries.

Le lait était conservé dans des paniers de feuilles de palmiers, si bien serrés qu'ils contenaient même l'eau. Il y avait du lait de chamelle, du lait de chèvre,

du lait de brebis, des monceaux de dattes, des ruisseaux de café.

Les chevaux n'avaient pas été oubliés. Ils nageaient dans l'orge et le hachich.

Abd'el-Mélek pansa le sien lui-même. Le courageux animal semblait avoir oublié déjà ses blessures. Les honneurs de la chasse étaient au neveu du chérif. Il avait tué deux panthères, un caracal et trois lynx. Il n'avait compté ni les hyènes, ni les sangliers, ni les chacals.

Yachya avait assisté à la chasse en amateur. Il n'avait pas quitté le jeune chérif tant que celui-ci était resté en place. Mais quand le jeune chérif avait pris part à la bataille, il s'était retiré près des hommes qui gardaient Mabrouck.

Les chasseurs s'étaient réunis par groupes de douzaine. Ils formaient par conséquent soixante-dix à quatre-vingts groupes. Tout cela mangeait à sa faim, ce qui arrive rarement chez les Arabes. C'étaient de véritables noces de Gamache.

Après le souper il y eut ballet. Les nègres et les

Kobaïls en furent les principaux acteurs. On sait que ces sortes de danses ne peuvent guère se décrire.

On atteignit ainsi environ deux heures du matin. A deux heures du matin, le chérif donna le signal du départ. Chacun remonta à cheval. Il y avait près de trois jours que personne n'avait dormi. Aussi chacun avait-il hâte de rentrer, excepté Mabrouck, qui se doutait probablement de ce qui l'attendait à l'arrivée.

Nous refîmes, en nous en allant, le même chemin que nous avions fait pour venir. Mais, cette fois, la plaine était solitaire. Plus de volées de perdreaux, de de pintades, d'outardes. Plus d'antilopes, de gazelles, de chacals, d'hyènes et de lièvres. La battue de la journée avait tout tué ou tout chassé.

Au lever du soleil, la prière se fit, comme nous avons déjà dit, et dans les mêmes formes que nous avons racontées. On délia Mabrouck pour qu'il pût faire ses ablutions. Seulement deux nègres le gardaient le sabre à la main.

On remonta à cheval, et l'on arriva vers les huit

heures à la citadelle. Les notables de la ville attendaient le chérif à un demi-quart de lieue, avec les clefs. C'est une politesse que l'on faisait à Husseïn chaque fois qu'il revenait d'une expédition. Le muphti, dans ce cas, débitait une harangue de circonstance. Le chérif eut sa harangue.

Il fallait ou faire un grand détour circulaire, ou traverser un coin de la ville. Le chérif donna l'exemple en franchissant la porte. A l'instant où on le vit, les femmes firent entendre cette espèce de gloussement dont nous avons déjà parlé. Il se répandit d'un bout à l'autre de la ville, qui sut ainsi que son chérif rentrait.

Le discours était un long éloge sur les hauts faits des chasseurs et sur la paternité du gouvernement du chérif. Tout le monde accompagna le chérif jusqu'à sa forteresse. Le chérif salua : on prit congé; seulement il donna rendez-vous aux principaux pour trois heures.

Mabrouck fut réintégré dans la skiffa.

Le chérif rentra chez lui et donna ordre de lâcher

les pigeons. Pour que le lecteur comprenne cet ordre, il est besoin d'une explication. Les pigeons sont des pigeons messagers. Le chérif correspond par ces pigeons, soit avec ses frères, soit avec les chefs. Il tient enfermés dans un endroit sombre des pigeons apportés de Moka, de Tâës, d'Hodeïda, de Djézan, de tous les districts enfin. De même toutes les villes tiennent enfermés des pigeons apportés d'Abou-Arich. Lorsque le chérif part, il lâche des pigeons annonçant ce départ et la cause de ce départ, s'il désire qu'il soit connu. Lorsqu'il arrive, il annonce son retour par le même moyen. On lui répond, s'il y a réponse, par des messagers semblables. Cette façon de correspondre n'est pas aussi rapide que le télégraphe électrique; mais le télégraphe électrique n'était pas connu, même en France, à cette époque. Jusqu'à la découverte du télégraphe, c'était ce que l'on avait trouvé de mieux. Le pigeon fait seize lieues à l'heure. Les chemins de fer anglais en font vingt. La sieste commença.

A trois heures, tout le monde revint à l'audience du chérif.

Lorsque chacun fut réuni :

— Mes enfants, dit-il, un homme nous a trompé pour nous soutirer un argent que nous lui eussions donné s'il fût venu nous le demander franchement. Il nous a fait un mensonge, nous y avons cru. Il a juré par la tête du père d'Hadji ; il a juré par le Prophète ; et nous l'avons convaincu à la fois de mensonge et de parjure. Je me sens irrité ; je voudrais être juste : quelle est la punition que mérite cet homme ? C'est vous qui prononcerez sur son châtiment.

Le muphti fit un pas en avant!

— Sidi, dit-il, d'après les usages musulmans, il mérite la mort.

Le chérif se retourna vers les autres notables présents. Il voulait connaître le sentiment de sa cour. Excepté moi, qui m'abstins, tout le monde vota pour la mort.

— Qu'on amène Mabrouck, dit le chérif.

On amena Mabrouck. Mabrouch était calme jusqu'à l'insolence.

— Tu es accusé et coupable d'imposture et de sacrilége, tu as menti et juré pour induire ton maître en erreur et le voler; l'avis unanime est que tu as mérité la mort.

Au mot de mort, tous les assistants se levèrent. C'était le signe de l'assentiment. Le coupable resta impassible.

Le muphti alors prit la parole à son tour :

— Tu es condamné, dit-il, à avoir la tête séparée du corps.

— C'était écrit! dit le coupable.

Les eunuques qui avaient amené Mabrouck le remmenèrent. Il les suivit, ou plutôt les accompagna sans difficulté. A la porte se tenait l'exécuteur. C'était un nègre de haute stature, absolument nu, à l'exception de la fouta, d'un turban et d'une ceinture rouge. Dans la ceinture était passé le *séf* (sabre) des arnautes, recourbé en dedans. C'est l'arme avec laquelle l'exécuteur tranche la tête, en tirant à lui.

On emmena le coupable dans la cour sur laquelle donnaient les fenêtres du divan d'Husseïn. Chacun se

mit à prier le *fatha*. Seul, je m'approchai de la fenêtre. Mabrouck était déjà dans la cour, au milieu d'un cercle de nègres. A vingt pas de lui, des Kobaïls, des nègres et des Arabes, jouaient aux dames et au trictrac, sans que ce qui allait se passer les dérangeât le moins du monde de leur partie.

On donna de l'eau à Mabrouck pour faire ses ablutions; puis on voulut le faire mettre à genoux pour dire son fatha. Il refusa de se mettre à genoux, en disant qu'il n'y avait que les chrétiens qui s'agenouillaient. Il dit son fatha debout. Le fatha est le *Pater noster* des chrétiens. Puis on le fit asseoir à terre.

L'exécuteur tira son couteau de sa ceinture, attendant que le patient eût fini sa prière pour l'exécuter. De l'autre côté du mur on entendait des gémissements de femmes. Ces gémissements, selon toute probabilité, étaient ceux de la mère et de la sœur du coupable.

La prière finit.

Le bourreau alors roula autour de sa main gauche la natte de cheveux que Mabrouck avait au milieu de

la tête. Cet homme n'était plus séparé de l'éternité que par la durée d'un éclair.

— Arrête ! criai-je au bourreau.

Le bourreau leva la tête. Reconnaissant que c'était le serdar du chérif qui lui parlait, il s'arrêta. Le mot *Arrête !* prononcé par un homme qui n'avait pas droit de vie et de mort avait produit une sensation profonde sur l'assemblée.

— De quel droit as-tu dit « Arrête » ? demanda le chérif.

— Parce que la vie de cet homme m'appartient, Sidi.

— Comment t'appartient-elle?

— J'ai ta parole. Tu as promis, si la source de lait n'existait pas, de m'accorder la grâce que je te demanderais ; et Husseïn n'a jamais manqué à sa parole. Eh bien ! je te demande la vie de cet homme. C'est moi qui l'ai accusé ; c'est moi qui serais cause de sa mort ; ce serait un chagrin pour moi. Au nom de ta parole engagée, Sidi, ordonne qu'on fasse grâce à Mabrouck.

Un murmure d'approbation accueillit mes paroles.

Le chérif s'approcha de la fenêtre.

— Je change la peine de cet homme, dit-il, en une année de détention.

— Sidi, lui dis-je, j'ai demandé la grâce entière.

— Laissez aller cet homme où il voudra, dit le chérif.

Le bourreau lâcha la natte de cheveux et se recula de deux pas. Mabrouck se releva. Il secoua la tête comme pour voir si elle tenait encore sur ses épaules.

Puis rassuré :

— C'était écrit! dit-il de nouveau.

Et, cela dit, il sortit de la cour. Seul, le bourreau restait penaud : le bourreau a vingt-cinq roupies par exécution. Je lui jetai deux guinées.

— Que fais-tu? me demanda Husseïn.

— Sidi, lui répondis-je, il ne faut priver personne de son salaire.

En rentrant chez moi, je trouvai Abd'el-Mélek qui m'attendait.

Quoique pendant tout le voyage nous nous fussions

trouvés seuls, quoiqu'il eût pu me parler facilement, sans être écouté ni entendu, de ses affaires d'amour, il ne m'en avait pas dit une parôle.

Un homme étranger à ce qui se passait dans le cœur du jeune homme n'eût vu en lui et dans toutes ses actions que les actes d'un chasseur passionné. Moi, j'y voyais la passion d'un homme amoureux qui cherche, non point à échapper à ses amours, mais à donner une pâture quelconque à son activité.

Pendant cette chasse, il s'était jeté avec une insouciance profonde au milieu du danger. C'était non pas l'insouciance, mais l'assurance de l'homme qui sent qu'il n'a pas besoin de sauvegarder sa vie. Sa vie est sous la protection de la plus fraîche de toutes les déesses et du plus puissant de tous les dieux, la Jeunesse et l'Amour.

Il m'attendait pour me demander si j'avais reçu de son oncle une réponse définitive. On sait de nouveau ce que j'avais à lui dire. Son oncle m'avait fait la réponse ordinaire des Arabes :

— Dieu verra ! *(Eschoûf Rabbi !)*

Ce n'était pas une réponse.

Le jeune homme me pria de tirer de son oncle quelque chose de plus positif avant l'*Aïd-el-Kébir*, c'est-à-dire avant la grande fête *Courban-Beïram*. En effet, nous nous approchions de l'époque où la grande fête allait avoir lieu.

Disons ce que c'est que la grande fête.

La grande fête a lieu à propos du pèlerinage au Djebel-Arafat. Elle est instituée en l'honneur du sacrifice qui a lieu le 10 du mois de El-Hadj. Le mois de El-Hadj est le douzième mois de l'année, notre mois de décembre. Faisons observer en passant que les mois musulmans sont lunaires, ce qui nous donne onze jours de différence. L'année musulmane n'est que de 354 jours dans les années ordinaires, et de 355 dans les années bissextiles.

A l'occasion de cette fête, — nous parlons ici de ce qui se fait à Abou-Arich, — à l'occasion de cette fête, la prière du matin est d'abord annoncée par une salve d'artillerie. La veille, tous les minarets et l'intérieur de la mosquée ont été illuminés. A cette occasion, les

principaux habitants de la contrée arrivent, de toutes les parties du principalat, avec des présents pour le chérif. Nous avons dit ailleurs que ces présents sont toujours intéressés.

Nous avons un proverbe en France qui dit :

« Donner un œuf pour recevoir un bœuf. »

Les Arabes disent :

« Donner une mouche pour recevoir un éléphant. »

Je crois que l'avantage, comme comparaison, reste au proverbe arabe. Il est vrai que le proverbe français rime et que le proverbe arabe ne rime pas.

C'est le nouvel an des chrétiens. Supposez seulement qu'au lieu de commencer le 1er janvier, il commence au 10 décembre.

Ce jour-là, comme à l'Aïd-el-Seghir, c'est-à-dire à la petite fête qui succède au mois de jeûne, l'aumône est obligatoire, ainsi que le sacrifice, pour tous ceux qui ont moyen de les faire. Le sacrifice est l'immolation que doit faire tout musulman riche d'un ou plusieurs moutons, d'un ou plusieurs chameaux.

Les chefs, à cette occasion, font à leurs inférieurs,

mais à leurs inférieurs ayant une certaine influence, des envois d'animaux destinés à être immolés. Ainsi, à l'occasion de la fête dont je parle, l'Aïd-el-Kébir, le chérif m'envoya dix moutons. Il en avait envoyé quarante à son frère d'Hoeïda, le personnage le plus important après lui. Lui, pour son sacrifice personnel, immola quinze chameaux. Toute cette viande se distribue aux pauvres.

Quant aux cadeaux, ils se rendent en cadeaux.

Nous avons déjà dit quelle était, sous ce rapport, la libéralité non-seulement du chérif Husseïn, mais encore de tous les chefs musulmans à propos des achats que j'avais été faire à Aden, et qui ne furent point la dixième partie de ce qu'il donna. Ces dons montent et descendent tous les étages de la société.

Revenons à la fête.

La prière une fois annonçée par l'artillerie, on se rend dans la plaine que domine la citadelle du chérif. Là se réunissent, non-seulement les habitants de la ville, mais encore ceux des montagnes et des tribus environnantes, vingt-cinq à trente mille hommes à

peu près (nous disons *hommes* parce qu'en effet il n'y a pas une femme), chacun dans ses plus magnifiques habits.

Le chérif et sa famille sont au centre. La domesticité, arnautes, nègres, abyssins, eunuques, sont derrière lui.

Toute cette population rassemblée dans la plaine se place sur deux files. Entre ces deux files est un espace assez grand pour que la seconde file puisse se prosterner.

Le muphti se tient à vingt pas à peu près de la première file, et, tourné vers la foule, qui est tournée, elle, du côté de la Mecque, il fait un sermon approprié à la circonstance. Après quoi, il chante en nazillant une invocation pour le sultan. Cela a lieu dans toutes les mosquées.

Cette invocation faite, la prière commence.

La prière achevée, on accompagne le chérif chez lui. Ce jour-là, il reçoit tout le monde, pauvre comme riche, inférieur comme supérieur. C'est alors, au fur et à mesure que l'on vient, qu'il distribue les cadeaux.

Les gens importants restent à dîner avec lui, ou, pour mieux dire, passent dans un appartement où un dîner permanent est sans cesse servi, sans cesse renouvelé. Le repas dure trois jours. Cela rappelle les grands repas de Rome.

Après la visite chez le chérif, viennent les visites entre particuliers, et voilà comment se passent les fêtes de l'Aïd-el-Kébir, qui durent pendant trois jours pour les riches, pendant cinq jours pour les pauvres.

Les femmes, exclues de la fête des hommes, font la fête entre elles. Elles reçoivent et donnent leurs cadeaux, elles se traitent entre elles, font de la musique, dansent, s'enivrent avec de l'opium et du hachich. C'est quelque chose qui rappelle les fameux mystères de la bonne déesse à Rome.

C'était donc avant cette fête que le jeune Abd'el-Mélek désirait avoir une réponse. A la première occasion, je ramenai le chérif sur ce sujet. Le chérif s'était concerté avec son frère et sa famille: il avait été décidé que le mariage était impossible. Le jeune

homme, de son côté, m'avait dit qu'il éprouverait de grandes difficultés du côté de la tribu.

En recevant la réponse du chérif, Abd'el-Mélek me remercia :

— Il n'y a pas de ta faute, me dit-il, je le sais.

— Eh bien ! lui demandai-je, que feras-tu ?

— Je l'épouserai, ou j'y laisserai ma tête.

Et il sortit. Je le suivis des yeux. Il était impossible de ne pas lire sur chacun de ses traits et dans chacun de ses mouvements cette fermeté qui indique une décision irrévocable.

Je m'attendis à tout. Cependant, je n'en parlai à personne, pas même à Yachya. Yachya était trop avant dans les confidences du chérif ; il n'eût pu lui cacher la détermination de son neveu, et reporter cette détermination à Husseïn, c'eût été, au bout du compte, trahir le jeune homme.

Je laissai donc aller les choses.

Le jour de l'Aïd-el-Kébir arriva. Je remarquai avec étonnement qu'Abd'el-Mélek manquait à la prière. Le chérif le remarqua comme moi.

— Où est ton fils? demanda le chérif à Abou-Taleb.

— Je ne sais pas, répondit celui-ci ; il était là tout à l'heure.

Le chérif fronça le sourcil. On rentra à la forteresse, chacun défila devant le chérif déposant ses présents. Abd'el-Mélek ne défila point avec les autres.

— Où est ton fils? demanda pour la seconde fois le chérif à son frère.

— Je ne sais pas, répondit de nouveau celui-ci.

La matinée s'écoula, l'heure du dîner vint. Le chérif traitait toute sa famille. Il regarda autour de lui avec un œil sévère, puis, pour la troisième fois, il demanda à Abou-Taleb :

— Où est ton fils?

Et, pour la troisième fois, celui-ci répondit :

— Je ne sais pas.

Le chérif appela un eunuque et donna tout bas des ordres que personne n'entendit.

Vers sept heures, un Kobaïl arriva au grand galop, sauta en bas de son cheval, et, profitant de la liberté

donnée à tout le monde de pénétrer, ce jour-là, jusqu'au chérif, il traversa les appartements et se présenta à la porte de la salle où Husseïn prenait son repas. Il s'adressa justement à l'eunuque qui venait de recevoir les ordres du chérif.

— J'ai, dit-il à l'eunuque, une nouvelle de la plus haute importance à communiquer au chérif Husseïn.

— Dis-la-moi, répondit l'eunuque, et je la lui communiquerai.

— C'est lui qu'elle intéresse, je ne puis donc la communiquer qu'à lui.

La réponse avait été faite rudement, les Kobaïls étant gens fort peu civilisés. L'eunuque hésitait à déranger son maître.

— Au reste, dit le Kobaïl, j'ai fait quinze lieues pour lui parler; refuse-t-il de me recevoir? je m'en vais. Il est chérif et moi simple Kobaïl, mais je suis fils d'Adam comme lui.

— Attends, dit l'eunuque, je vais lui communiquer ton désir.

L'eunuque s'approcha de chérif Husseïn et lui parla bas à l'oreille.

— Fais entrer cet homme, dit le chérif.

On introduisit le Kobaïl.

Après le Salam-a-leïkum d'usage,

— Qui es-tu? demanda le chérif.

— Je suis Isak, de la tribu de Kohlan.

— D'où viens-tu?

— De Sâad.

— Que veux-tu?

— Dois-je parler devant tous ou à toi seul?

— Parle devant tous, répondit le chérif.

— Je viens t'annoncer que ce matin, à l'heure de la prière, ton neveu a enlevé Quemar, fille d'Abou-Bekr, de la tribu des Bégam.

Tout le monde se leva. L'absence du jeune homme était expliquée.

On se rendit au divan, on fit entrer le messager, et on lui demanda des détails.

Abd'el-Mélek, avec deux de ses nègres, était arrivé dans la nuit. Il s'était tenu à l'écart pour ne pas

éveiller les soupçons de la tribu. Au point du jour, Quemar avait été au puits comme d'habitude ; là, elle avait trouvé un des nègres d'Abd'el-Mélek, qui lui avait demandé à se rafraîchir, et lui avait annoncé qu'Abd'el-Mélek était là pour l'enlever.

— C'est bien ! avait-elle répondu. Dans une heure, je serai à l'entrée de la tente.

Une heure après, Abd'el-Mélek, passait au grand galop dans le douar, tenant de la main droite son fusil tout armé. Puis, arrivé devant la tente, de la main gauche il avait soulevé Quemar comme il eût fait d'un oiseau, l'avait posée sur le devant de sa selle, avait tiré son coup de fusil en manière de défi, et avait disparu dans le désert, c'est-à-dire à l'est.

Personne ne savait ce qu'il était devenu. Seulement tout ce qui était resté d'hommes dans la tribu avait pris les armes et s'était mis à sa poursuite. Probablement les notables de la tribu demanderont-ils justice au chérif.

Voilà ce qu'avait à dire le Kobaïl Isak de Sâad.

Le chérif lui fit servir à dîner et lui donna une

bourse, en lui disant de ne partir qu'après l'avoir revu.

Le chérif nous retint seuls, Abou-Taleb, Yachya et moi. Ce qui était un événement pour la famille ne devait pas troubler les fêtes. Il s'agissait de prendre une décision, voilà tout. Mais auparavant, il fallait savoir où s'était retiré Abd'el-el-Mélek. Il y avait deux choses graves à craindre et qui eussent fait de sa faute un crime. C'est qu'il se fût retiré dans l'Assir ou à Sana, c'est-à-dire chez un des mortels ennemis de son oncle.

Tant qu'on ignorerait sa retraite, il était impossible de rien arrêter. On prit cependant un parti ; c'était d'envoyer des éclaireurs dans le Djebel-Orra, dans le Sahan, dans l'Abybda, dans l'Wadi-Nedjeran et jusqu'à Barrad, c'est-à-dire aux limites du pays de Djôf ou de Mareb.

Ces éclaireurs devaient aller aux renseignements et tâcher de savoir quelle direction pouvait avoir prise le jeune prince. Il était évident que plusieurs jours étaient nécessaires à ces recherches. Abou-Taleb

se retira doublement consterné, ou tout au moins affectant de l'être.

A peine fut-il sorti, que le chérif, dans un moment d'expansion, nous demanda, à Yachya et à moi, si nous ne pensions pas que l'un ou l'autre de ses frères, Hammoud ou Abou-Taleb, fussent complices.

Je lui répondis que je croyais pouvoir affirmer le contraire.

Le chérif me demanda sur quelle preuve reposait mon affirmation.

Je lui répondis :

— Sur une conviction toute personnelle.

— N'importe ! dit Chérif-Husseïn, un pressentiment me dit que les Anglais doivent être pour quelque chose là-dedans.

Chérif-Hussein voyait les Anglais partout. Cette fois encore, je le dissuadai.

— Quel intérêt, lui demandai-je, les Anglais peuvent-ils avoir ici ?

— De me créer des embarras au moment où ils savent que je m'occupe d'eux.

Nous nous retirâmes à notre tour, lui sur ses craintes, moi sur ma certitude.

Pendant ce temps, la fête allait son train. On tirait des coups de fusil, on brûlait des feux d'artifice, on buvait, on mangeait; les almées mimaient, les nègres dansaient.

Voulez-vous connaître une de ces danses, dont voici la liste : la *dalloukka*, la *gyl*, la *lingui*, la *scheken-déry*, la *bendalâh* et la *touzy ?* ouvrez le Voyage au Dârfour du cheik Mohammed-Ebn-Omar-el-Tounsi, publié par les soins de M. Jomard, pages 227 et suivantes.

« Les filles se rangent en ligne sur différents points, et, en face de chaque ligne, se forme une ligne de jeunes gens.

» Viennent alors les femmes, qui, au bruit cadencé des tambourins, entament leurs chansons.

» Soudain toutes les lignes des filles se mettent en danse.

» Elles s'avancent d'un pas lent et mesuré, en exécutant des mouvements variés d'épaules, et en se ra-

massant sur elles-mêmes par de bizarres contorsions et inflexions du corps.

» Elles arrivent ainsi jusque contre le rang des jeunes garçons, de manière que chacune d'elles se trouve en face d'un jeune homme, nez à nez avec lui.

» Alors toutes ensemble, balançant et tournoyant la tête, font voltiger, chacune sur la figure de son danseur, les boucles de leurs cheveux, qui, à l'avance, ont été soigneusement parfumés et oints de graisses odorantes.

» Les danseurs, animés par ces sortes d'agacements, brandissent alors leurs lances en les élevant plusieurs fois presque horizontalement au-dessus des danseuses.

» Celles-ci ensuite se retournent pour regagner, toujours en dansant, leur place première.

» Mais aussitôt chaque jeune homme, s'avançant du même mouvement de danse, suit ainsi sa belle jusqu'à l'endroit d'où la ligne féminine est partie d'abord. Ils s'y arrêtent, et les jeunes filles vont, en reculant et sans interrompre leur danse, reprendre la ligne où étaient primitivement les danseurs.

» Toutes les places ont ainsi été échangées mutuellement.

» S'il y a hors des lignes quelque jeune homme qu'une fille désire voir partager la danse et avoir pour vis-à-vis, cette fille sort de son rang, se dirige en dansant jusque vers l'heureux élu, et, arrivée vers lui, elle lui verse, en tournant et balançant la tête, sa chevelure sur le visage.

» A cette invitation amoureuse, le jeune homme pousse quelques exclamations de joie, brandit sa lance en l'air et suit sa danseuse.

» S'il ne se rendait pas à cette invitation, il serait regardé comme incivil, et blâmé par tous les autres.

» De plus, cette manifestation de la part de la jeune fille impose au jeune homme l'obligation d'un repas de fête.

» Une fois que les deux lignes se sont substituées l'une à l'autre, elles s'avancent face à face, toujours en dansant, chaque danseur étant vis-à-vis d'une danseuse. Les deux lignes se rapprochent et se rencontrent au milieu de l'espace qui les séparait ; cha-

que danseuse, de nouveau, par une sorte de tournoiement de tête, fait jouer sa chevelure sur sa poitrine et sur le visage de celui qui se trouve devant elle ; et, à ce mouvement, le danseur, encore une fois, élève et brandit sa lance au dessus de la tête de sa danseuse, en poussant de grands cris de joie. »

V

Outre ces danses, il y a le grand amusement, l'amusement général, l'amusement national, *Karagous.*

Karagous, c'est le Polichinel arabe, c'est le Guignol de l'Orient. Il est en honneur depuis le Caucase jusqu'à la pointe du Zanguébar. C'est le Pasquin et et le Marforio de Rome. Il peut tout dire. Non-seulement il peut tout dire, mais il peut tout faire. Pour Karagous, dans les pays les plus absolus, il n'y a pas de censure.

La Bruyère a dit :

« Quand on veut changer, dans une république, c'est moins les choses que le temps qu'on considère. Vous pouvez ôter aujourd'hui à cette ville ses franchises, ses droits, ses privilèges ; demain ne songez pas même à réformer ses enseignes. »

Cela semble écrit pour les musulmans.

Vous pouvez leur trancher la tête, les condamner aux galères, les bâtonner sur les reins et sous la plante des pieds ; ils remercieront le bourreau avant ou après le supplice. Mais ne leur ôtez point Karagous, ne touchez point à Karagous. Karagous est le principal personnage d'une pièce improvisée qui varie selon le caprice de l'improvisateur et les circonstances dans lesquelles se trouve la contrée.

Notre Polichinelle, impudique, ivrogne, cynique, mauvaise tête, battant tout le monde, même le commissaire, même sa femme, ce qui est, entre nous, une autorité bien autrement grave que celle du commissaire; notre Polichinelle a invariablement deux bosses, l'une devant, l'autre derrière.

Le Polichinelle napolitain, sans bosse, habillé comme Pierrot, a invariablement un masque noir.

Karagous n'a pas de vêtement national, c'est un simple farceur venu au monde *solus*, *pauper* et *nudus*, qui revêt tous les costumes, même ceux de femmes. Si parmi tous ces costumes il y a une partie de costume qu'il affectionne, c'est le bonnet de derviche. Seulement, il y ajoute un ornement de sa façon, des grelots, des sonnettes : sa pièce est toujours une pièce bouffonne et surtout satirique.

A Constantinople, il ridiculise le sultan ; à Alexandrie et au Caire, le pacha ; dans les principautés et en Asie, les hospodars et les chérifs ; il va sans dire que les hauts dignitaires ne sont pas non plus épargnés.

Les actes de la vie privée, eux-mêmes, sont mis à jour. Rappelez-vous ces soldats gaulois, romains et espagnols, qui chantaient derrière César, qui criaient aux maris de la porte Capène et de la Via-Sacra de cacher leurs femmes, et qui disaient sous le nez du triomphateur :

— César a vaincu les Gaules, mais Nicomède a vaincu César.

Eh bien! Karagous regarde aussi profondément dans la vie des sultans, des pachas, des hospodars et des chérifs que les soldats antiques regardaient dans la vie du triomphateur. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Karagous raille non-seulement en paroles, mais en actions.

Ainsi les actions que cet autre Caton le Censeur reproche aux autres, il les accomplit par manière de raillerie.

Karagous est presque toujours poëte, de sorte que non-seulement il agit, mais il célèbre ses actions. Comme le coq, il chante ses victoires, aussitôt ses victoires remportées. On y voit des enlèvements de jeune fille qui rappellent la *Galère-Capitane* de Victor Hugo. Seulement on voit les suites de l'enlèvement dans toutes leurs phases. Ce sont toujours des chrétiennes qu'on enlève. Ce sont les israélites que l'on bat.

Un des moyens comiques de Karagous est de livrer un ou plusieurs juifs à toutes sortes d'avanies. Quant

aux Grecs, ils sont chargés de la garde du sérail de Karagous.

Mais c'est aux Anglais qu'est réservé le dernier supplice. Karagous enlève un général anglais avec son grand chapeau à plumes, ses épaulettes, son habit rouge, et sa femme. D'abord Karagous s'approprie la femme. Quant au mari, il le garde, comme César gardait Vercingetorix : pour son triomphe. La mylady est mise dans le harem de Karagous.

Quant au mari, ni son chapeau à plumes, ni ses épaulettes, ni son grand sabre, ne le peuvent sauver.

C'est toute la littérature dramatique turque.

Je crois que nous n'avons point encore parlé des jongleurs.

Les jongleurs sont nègres ou Indiens. Ils se livrent à tous les tours que nous connaissons, et à d'autres encore que nous ne connaissons pas.

D'abord, mettons au premier rang les charmeurs de serpents. J'ai vu maintes fois par moi-même opérer les charmeurs de serpents. Parmi les charmeurs, mettons au premier rang la secte religieuse des *Aïssa-*

ouas. Quand nous disons religieuse, nous entendons dire religieuse et *politique*.

Sidna-Aïser, patron des charmeurs de serpents, des mangeurs de scorpions, enfin des mangeurs de feu, — ne pas confondre avec *Sidna-Aïca*, qui est le nom que les mahométans donnent à Jésus-Christ, — Sidna-Aïser vivait il y a deux siècles environ. C'était un savant, un sage, un apôtre fuyant les villes et voyageant dans le désert de Sous. Il y fut suivi par une grande multitude. Cette multitude eut faim.

Comme Dieu ne faisait pas pleuvoir la manne, comme l'apôtre n'avait pas la faculté de multiplier les pains et les poissons, à ces cris de la multitude affamée :

— Du pain ! du pain !

Il répondit, probablement avec plus d'impatience que de foi :

— *Koûl sim.*

— Mangez du poison.

La foule prit la réponse au pied de la lettre. On était dans la patrie des reptiles à la morsure mor-

telle. La foule se jeta sur ces serpents et les dévora.

Les descendants de ceux qui ont suivi le saint au désert, et qui, en le suivant, ont mangé impunément les reptiles venimeux, forment la terrible secte des Aïssaouas.

Nous disons terrible, car lorsqu'elle se répand dans les villes, conduite par son *mukaddem*, et qu'elle roule, pareille à une vague furieuse, au bruit de l'*aynal* et du *tébel*, c'est-à-dire de la musette et du tambourin, sa fureur va jusqu'à la frénésie, sa folie jusqu'au vertige. Elle se jette sur les animaux, qu'elle égorge, qu'elle déchire avec ses ongles, qu'elle mange crus et sanglants. A défaut d'animaux, si elle trouve un chrétien ou un juif, malheur au chrétien ou au juif !

Plus tard, les Aïssaouas se sont civilisés.

De ces processions terribles et souvent sanglantes, ils ont fait des soirées où l'on entre en payant, et où, moyennant un demi-boudjou, on leur voit lécher des pelles rouges, comme un enfant lèche le fond d'une assiette, et manger des scorpions comme un Havrais

mange des crevettes. Comment font-ils? quel est leur secret? qui leur donne cette puissance? C'est ce qu'aucun traître n'a encore révélé, c'est ce qu'aucun savant n'a encore découvert. Le secret est aussi bien gardé que celui de la liquéfaction du sang de saint Janvier.

J'ai vu des charmeurs de serpents. Je les ai fréquentés, j'ai observé leurs opérations, j'ai essuyé le sang de leurs plaies, et j'en suis encore à me demander comment le venin qui tue en deux minutes une poule, et en cinq minutes un chien, est impuissant sur eux, tandis qu'il tue en un quart d'heure tout homme, quel qu'il soit.

Un jour, j'en aperçus quatre sur la place d'El-Ezbekiëh, au Caire.

C'étaient des Amazirgues du Maroc, et, parmi ces quatre, il y avait trois musiciens et un charmeur. J'entrai en conversation avec eux, en commençant par examiner leurs instruments de musique. C'étaient de longs roseaux en forme de flûtes, dans lesquels ils soufflaient, et dont ils tiraient des sons mélanco-

liques, qu'ils prolongeaient d'une façon assez harmonieuse.

Au bout de quelques instants, je demandai à voir les serpents. Les Aïsaouas ne firent aucune difficulté à m'accorder cette demande. D'abord, ils élevèrent tous les quatre les mains comme s'ils tenaient un livre ouvert; ils murmurèrent une prière adressée à Sidna-Aïser; puis, l'invocation finie, les musiciens prirent leur flûte et leur tambourin, et commencèrent leur concert. Le quatrième exécuta alors une danse frénétique qui avait quelque chose de celle des derviches tourneurs de Constantinople. Il enfermait dans un cercle toujours plus rapproché un panier de jonc recouvert d'une peau de chèvre.

Tout à coup il se baissa, plongea la main dans le panier et en tira un serpent.

C'était un *cobra capello!* un horrible reptile qui est la terreur des Hollandais au Cap, et que, dans la langue des Arabes, on appelle *buska.*

Au moment où le serpent vit le jour, il s'enroula autour du bras nu du charmeur. Mais celui-ci, comme

il eût fait d'une anguille ou d'une couleuvre grise, contourna son corps vert et noir, et en entoura son front comme d'une couronne d'Euménide. Le serpent demeura autour du front du dompteur. Il y demeura comme contraint d'obéir à la volonté de cet homme, comme s'il n'avait pas le pouvoir de se dérouler. Le charmeur le prit sur son front et le posa à terre. Seulement alors le charme parut rompu.

Le buska, redevenu libre de ses mouvements, se dressa sur sa queue comme lorsqu'il se prépare à l'attaque ou à la défense. Il se mit à se balancer à droite et à gauche, en obéissant à la mesure de l'air. Alors, sans s'occuper davantage de lui, l'enchanteur recommença ses cercles autour du panier. Il y plongea deux fois encore son bras nu, et, à chaque fois, en retira un des plus venimeux serpents du désert.

C'étaient des *lefáas*.

Il les déposa à terre près du serpent danseur. Mais eux, malgré la sollicitation de la musique, se tinrent enroulés. Ils suivaient d'un œil morne, qui de temps en temps s'allumait pour lancer un éclair, les mouve-

ments du charmeur. Dès que celui-ci se trouvait à leur portée, ils s'élançaient sur lui, essayant de mordre ses jambes nues. Lui leur donnait son haïck, dans lequel ils faisaient une prise. Puis, lorsqu'ils le lâchaient, on voyait le vêtement imprégné de poison.

Après les avoir ainsi excités, pendant quelques minutes, l'Aïsaoua saisit l'un d'eux par le cou. Toujours en dansant, il lui desserra les mâchoires avec une baguette. Le serpent fut forcé d'ouvrir la gueule, et l'on put voir suinter des crochets la bave venimeuse.

Alors, et quand les spectateurs eurent bien regardé l'Aïsaoua, il approcha le serpent de son bras. Celui-ci aussitôt mordit la chair, et l'on vit couler le sang. Le charmeur cependant continuait de danser. Mais ses traits, et la mesure même de la musique indiquaient la douleur atroce qu'il ressentait.

Il parut entrer alors en convulsions, et, pendant ces convulsions, il appela trois fois :

— Sidna-Aïser ! Sidna-Aïser ! Sidna-Aïser !

Il arracha, à la troisième invocation, la tête du ser-

pent de la blessure. Aussitôt, rejetant le serpent à terre, il appliqua sa bouche à la blessure, mordant et suçant son bras tout à la fois, sans doute pour en extraire le venin. Puis, toujours mordant et suçant son bras, il dansa encore pendant une minute ou deux, et enfin tomba épuisé.

J'émis alors cette idée que les crocs que le charmeur avait fait voir aux assistants étaient des crocs inoffensifs et non des crocs venimeux; que moi-même je pourrais être aussi inoffensivement mordu que l'enchanteur lui-même. Mais celui-ci, me voyant étendre la main vers le reptile, m'en écarta vivement; puis, ayant fait apporter un coq, il lui arracha quelques plumes à l'aile et présenta l'aileron déplumé au leffâa qui le mordit.

L'enchanteur lâcha le coq. Celui-ci tourna sur lui-même convulsivement, et, au bout d'une minute, chancela, agonisa et mourut.

En somme, je crois que les charmeurs de serpents connaissent quelque plante antidotique dont ils mâchent les feuilles ou la racine, tout en dansant et

tout en tournant, et dont ils appliquent le suc à la blessure, en ayant l'air de la mordre et de la sucer.

Ajoutons une particularité assez étrange.

C'est que ces Aïsaouas sont partagés en fractions animales.

Il y a la fraction des lions, la fraction des panthères, la fraction des chameaux, la fraction des chiens, la fraction des chats, la fraction des moutons, la fraction des porcs, etc. etc.

Ces fractions sont une espèce d'échelle maçonnique : le lion est la fraction la plus élevée; le porc est la fraction la plus basse.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que chaque fraction est obligée, non-seulement d'imiter, autant que cela est dans la nature humaine, les gestes et le langage de l'animal auquel elle appartient, mais encore de se nourrir, ostensiblement du moins, de sa nourriture.

Ainsi, les lions et les panthères rugissent et mangent de la viande crue. Les chameaux brament et mangent des feuilles de cactus. Les chiens aboient et mangent la nourriture de l'homme. Les chats miaulent et

mangent des rats et des souris vivants. Les moutons bêlent et ruminent du trèfle. Enfin, les porcs grognent et mangent des immondices.

Ces messieurs ont des séances publiques auxquelles assistent, sur invitation, les hommes et les femmes.

Ces Aïsaouas ont des affiliations dans toutes les contrées musulmanes. Les étrangers, et même les gens du pays qui ne font point partie de leur secte, ne les connaissent pas plus que nous ne connaissons les francs-maçons et les affiliés des sociétés secrètes.

Quand nous serons en Perse, nous parlerons de la secte des Hadji-Abd'el-Kader. Elle a beaucoup de ressemblance avec celle des Aïsaouas. A Sfax, en 1850, mon fils a failli être assassiné par un de ces fanatiques. Il fut sauvé par un homme de la même secte qui était à mon service, nommé Ennebi. Il faisait partie de la section des chameaux.

Le coupable fut au reste puni, par une correction que lui fit administrer le délégué du grand maître à Sfax. Le grand maître habite le Maroc.

Les Aïssaouas font la chasse, non seulement aux serpents, comme nous l'avons dit, mais aux scorpions. Comme ils en consomment beaucoup dans leurs exercices, ils sont obligés d'en recruter quand la marchandise leur manque. C'est la nuit que se fait la chasse. On rencontre dans toutes les rues des villes où il y a des Aïssaouas des bandes de ces hommes qui se promènent avec de longues perches, surmontées de torches enflammées. Avec ces torches, ils éclairent les murs des maisons et en font tomber les scorpions. Le scorpion tombe, ils lui présentent la main, le scorpion monte dans leur main. De leur main, il passe dans leur bonnet ou dans leur chemise, où il va joindre ses camarades. Il va sans dire que le scorpion ne les pique pas; ou bien, s'il les pique, ils n'y font guère attention.

Ces scorpions sont destinés à être avalés en séance publique. Les mangeurs de scorpions procèdent ainsi : ils tirent la langue ; ils mettent le scorpion sur leur langue, puis ils l'avalent comme ils feraient d'une pilule.

Pendant la chasse aux scorpions, les chasseurs sont en général suivis de tambourins, de tambours de basque et de fifres. Ils font un bacchanal affreux.

Outre les fêtes musulmanes recommandées par le Coran, ils ont, comme nous l'avons dit, leurs séances particulières ; de plus, des séances extraordinaires. C'est dans ces séances extraordinaires qu'ils se font mordre par les leffâas. Alors, ils mangent aussi du feu et avalent des scorpions. Ces séances sont des réunions où les Aïsaouas se rassemblent de tous les points.

J'ai souvent cru et je crois encore que ces hommes ne sont rien autre chose que les *Assassins* modernes, et que leur grand maître est le successeur du Vieux de la Montagne.

C'est dans cette persuasion que, dans mes voyages, j'ai eu de fréquentes relations avec eux. J'avais acquis parmi eux une assez grande influence. Dans un moment donné, j'eusse pu utiliser cette influence au profit du gouvernement français. Je suis sûr que, rien que dans la régence de Tunis, il y a plus de quarante mille Aïsaouas.

Outre les Aïsaouas qui font la chasse des scorpions au dehors, il y a les *Psylles* qui font la chasse des serpents à l'intérieur. Ces Psylles vont dans les maisons, regardant, furetant, flairant, et annonçant aux propriétaires des susdites maisons, avec une inquiétude toute philanthropique, qu'ils ont chez eux des serpents.

En général, le voisinage des animaux rampants est peu apprécié.

Les femmes qui se sont amusées à jouer avec eux, à commencer par Ève et à finir par Cléopâtre, ont été assez mal récompensées de leur familiarité.

Il en résulte donc que, quand un Psylle en réputation a déclaré qu'une maison est hantée par un ou plusieurs de ces reptiles, en général, on le fait venir, et on lui donne pour chaque serpent, plus ou moins gros, — on sait qu'en fait de serpents les plus petits sont quelquefois les plus dangereux, — on lui donne par chaque serpent une vingtaine de piastres; plus l'animal lui-même, qui, à partir de ce moment, entre dans le sac du charmeur et fait partie de son corps de ballet.

Plusieurs fois, le doyen des Psylles d'Abou-Arich, nommé Abd'Allah, avait tourné autour de ma forteresse. Il flairait portes et fenêtres, et secouait la tête d'un air qui n'avait rien de rassurant pour mes hôtes. Des bruits sinistres me revinrent de plusieurs côtés. Le bruit courait que la forteresse était infestée de serpents. J'avais, dans mes investigations, trouvé beaucoup de mille-pieds. J'avais aussi rencontré bon nombre de scorpions, mais pas le plus petit aspic. Il en résultait que je doutais fort de la perspicacité d'Abd'Allah.

Cependant, cédant aux instances de mes amis, je me décidai à faire venir Sidi-Abd'Allah.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Il portait le turban vert des descendants de Fatime. Son vêtement était une grande chemise noire, serrée autour du corps par une ceinture de corde en poil de chameau. Il avait l'air grave qui convient à l'état qu'il exerçait. Il me salua en croisant ses deux mains sur sa poitrine, et en s'inclinant devant moi très-profondément.

Puis il attendit que je l'interrogeasse.

— Je t'ai fait venir, lui dis-je, parce qu'on prétend qu'il y a ici, dans la forteresse, force serpents.

Abd'Allah prit le vent et flaira à plusieurs reprises. Puis gravement :

— Il y en a, dit-il.

— Ah ! il y en a.

— Oui.

— En es-tu bien sûr ?

Il me regarda d'une façon qui semblait dire :

— Quand je l'affirme, est-ce qu'on peut en douter ?

Je vis que j'avais blessé la dignité du doyen des Psylles.

— Je te crois, lui dis-je avec un air de vénération simulé dont il fut la dupe.

Dans mon for intérieur, j'en doutais beaucoup.

— Non-seulement je sais qu'il y en a, poursuivit Abd'Allah, mais je puis dire à peu près quel en est le nombre.

Puis il flaira une seconde fois. Et à chaque aspiration il ajoutait :

— Il y en a un, il y en a deux, trois, quatre, cinq, six au moins.

Au sixième il s'arrêta.

— Diable ! fis-je.

Cette exclamation semblait exprimer un doute.

— Si tu ne me crois pas, dit-il, je me retire. Et déjà il s'éloignait, après m'avoir jeté un regard qui signifiait :

— Je t'abandonne à ton incrédulité.

— Reste, Abd'Allah, m'écriai-je ; ne prends pas mon étonnement, mon admiration pour un manque de foi en tes paroles.

— Je reste, me répondit-il.

— Et tu te charges de détruire les serpents qui sont dans ma forteresse ? lui demandai-je.

— Je les appellerai, et ils viendront.

— Je voudrais bien voir cela.

— Tu vas le voir.

Ceci se passait dans ma salle à manger.

Abd'Allah sortit, et alla quérir ses compagnons restés dans la cour. Trois hommes entrèrent derrière

lui. Ces trois hommes s'assirent en cercle, mirent leurs tambourins entre leurs jambes, emplirent leur bouche d'herbes odoriférantes, et se mirent à crier :

— Allah ! Allah ! Allah !

Tout en criant ils lançaient des bouffées d'haleine parfumée. Pendant ce temps, Abd'Allah faisait entendre un certain sifflement qui avait pour but de le mettre en rapport avec les reptiles.

La chose ne fut pas longue.

Elle dura trois ou quatre minutes à peu près sans résultat véritable. Mais, au bout de ce temps, je commençai à voir descendre des murailles et sortir de dessous les meubles une vingtaine de scorpions qui, obéissant à l'appel d'Abd'Allah, venaient à lui de tous les coins de la salle.

Cette étrange procession commença de m'ébranler dans mon incrédulité.

Il y en avait qui descendaient le long de la muraille, d'autres le long des buffets, d'autres enfin le long des rideaux de la fenêtre. Si bien qu'un moment

il me sembla qu'il les appelait et les faisait venir du dehors; c'était à craindre de voir la salle envahie par tous les scorpions d'Abou-Arich. Vraiment, il y avait à frémir d'avoir osé manger dans une pareille chambre.

Tous les scorpions vinrent à Abd'Allah comme les moutons viennent au berger, mieux encore, car le berger a souvent besoin des chiens pour rassembler son troupeau, tandis qu'Abd'Allah semblait attirer les scorpions comme l'aimant attire le fer.

Tous les scorpions venus, Abd'Allah les ramassa à pleines mains et les mit dans un sac de peau de bouc.

— Vois-tu ? me demanda-t-il.

— Je vois.

— En crois-tu tes yeux, au moins ?

— Je vois des scorpions, et même beaucoup; mais je ne vois pas de serpents encore.

— Eh bien! doute encore, si tu veux, répondit Abd'Allah, je saurai bien te forcer à reconnaître ma puissance. Tu vas en voir des serpents.

Et il se mit de nouveau à siffler, tandis que ses

compagnons redoublaient leurs bouffées d'air et criaient désespérément :

— Allah ! Allah ! Allah !

En effet, à mon grand étonnement, un sifflement à peu près pareil à celui d'Abd'Allah se fit entendre.

— Commences-tu à croire maintenant? me dit le doyen des charmeurs.

Je ne répondis pas : je tâchais de savoir d'où était parti le sifflement qui avait répondu à ses sifflements à lui.

— Ah ! tu as vu des scorpions et tu n'as pas vu de serpents encore ! Eh bien ! regarde ! ajouta-t-il en me désignant du doigt le dessous d'un bahut.

J'aperçus un serpent de quatre pieds de long, qui, la tête haute et déroulant ses anneaux verts et jaunes, s'avança vers Abd'Allah, et Abd'Allah riait comme un esprit puissant qui a pitié d'un simple mortel.

Puis, il me dit :

— Eh bien ! vois-tu maintenant?

— Certainement, je vois.

— Et tu ne crois pas, peut-être?

— Je crois.

Je reconnus l'espèce du reptile : c'était toujours le fameux cobra-capello, le *taban* des habitants du Caire. Abd'Allah le prit sans façon par le cou, et allait le fourrer dans sa peau de bouc, quand je le réclamai.

— Un instant! dis-je.

— Quoi? demanda Abd'Allah.

— Ce serpent était bien chez moi.

— Est-ce que tu ne l'as pas *vu*, bien *vu?*

— Fort bien, mais tout ce qui est chez moi est à moi. Fais-moi donc le plaisir, au lieu de mettre le serpent dans ton sac de peau, de le mettre dans ce bocal.

Et je présentai à Abd'Allah un bocal d'esprit de vin qui attendait dans un coin quelque curiosité zoologique.

— Mais... dit Abd'Allah.

— Il n'y a pas de *mais*, répliquai-je; le serpent était chez moi, donc il est à moi; en outre, je le paye trente piastres. Prends garde! si tu fais des difficultés

pour me le laisser, je te dirai qu'il n'était pas là, que tu l'y avais mis d'avance, et qu'il n'est venu que parce qu'il est apprivoisé.

— Oh! c'est trop fort! s'écria Abd'Allah.

— C'est comme cela, lui répondis-je avec flegme. Abd'Allah, avec humeur, fit glisser sans dire mot le serpent de ses mains dans le bocal.

J'étais tout prêt, avec un bouchon et une ficelle. Le bouchon fut assujetti sur le bocal, et le serpent, malgré ses bonds et ses sifflements, fut contraint de demeurer dans son nouveau domicile.

— Y en a-t-il encore! demandai-je.

— Il y en a, dit Abd'Allah.

— Hé bien! voyons.

— Certainement il y en a encore, continua le doyen, qui ne voulait pas avoir la honte de s'avouer vaincu, et tu mériterais bien qu'on te laissât en si mauvaise compagnie; mais tu irais dire que je t'ai menti.

— Je pourrais bien le dire et le croire.

VI

Les bouffées d'air, les sifflements et les cris d'Allah recommencèrent. Un second serpent, mais moins gros que le premier, sortit de dessous un sirir, et se dirigea directement vers Abd'Allah.

Je pris un second bocal.

— Bon ! dis-je, cela va me faire la paire.

Abd'Allah fit la grimace, mais il était pris, il n'y avait pas à répliquer. Force lui fut d'abandonner le second serpent comme le premier.

La cérémonie de l'introduction du reptile dans le bocal achevée,

— Y en a-t-il encore ? demandai-je.

— Non, pas ici.

— Où en sens-tu ?

Le Psylle se tourna du côté de l'atelier.

— J'en sens un là, me dit-il.

C'était dans l'atelier.

— Allons-y alors, répondis-je.

Je pris un bocal sous chaque bras, j'en mis deux autres sous les bras de Sélim, et je passai dans l'atelier. Il y en avait un effectivement.

Celui-là, c'était probablement un serpent tourneur : il s'était réfugié sous le tour.

Malgré la répugnance bien visible d'Abd'Allah pour s'en emparer, un instant après il était dans le bocal.

— Là ! Maintenant, demandai-je, y en a-t-il encore ?

— Il y en a encore, dit en soupirant Abd'Allah.

— Eh bien ! je les veux ; où sont-ils.

— Il y en a trois dans la cuisine, répondit tristement le Psylle.

— Bon ! fis-je, cela fera bien ma demi-douzaine. Allons à la cuisine.

Au premier appel, un serpent sortit de dessous la fontaine que m'avait donnée Hussein. Abd'Allah,

après l'avoir quelques instants remué dans ses mains, finit enfin par le mettre dans le quatrième bocal, mais en roulant des yeux tout à fait désespérés.

— Allons ! allons ! dis-je, du courage, il me faut ma demi-douzaine.

— Décidément, tu es un gâte-métier ! s'écria Abd'-Allah.

Le charmeur de serpents s'avoua vaincu, et, pour sauver les deux derniers, aurait consenti à se perdre de réputation à mes yeux.

J'eus pitié du bonhomme, et lui donnai cent roupies. Il les mit dans sa poche, mais en murmurant avec un profond regret :

— Quatre serpents qui dansaient si bien ! cela valait mieux que cent talaris.

Pour le consoler, je lui promis le secret.

Vous voyez comme je le lui garde.

Nous avons dit que la fête de l'Aïd-el-Kébir (*la grande fête*) durait trois jours pour les riches et cinq jours pour les pauvres.

Le troisième jour, un peu avant l'heure de la prière,

un Arabe Bédouin demanda à me parler. Sélim l'annonça ; il ne le connaissait point, ne se rappelait pas l'avoir jamais vu. Seulement, à son costume, il avait cru reconnaître qu'il venait de la montagne.

J'ordonnai qu'on le fît entrer.

— Es-tu bien El-Hadji-Abd'el-Hamid? me demanda-t-il.

— Oui, c'est bien moi, répondis-je; que me veux-tu?

— J'ai à te parler, mais à toi seul.

Sans attendre que je lui fisse signe, Sélim sortit. Je jetai un regard rapide sur mon homme. Il était complétement hâlé par le soleil ; il portait un fusil à mèche suspendu à son épaule, le turban de corde serrant une vieille sommada sur ses tempes et une blouse de toile bleue fixée à sa taille par un simulacre de ceinture. Il portait à son autre épaule un sabre court et un petit bouclier tourné. La blouse était sans manches et laissait les bras complétement nus. Un de ses bras portait la cicatrice d'une balle ; une balafre lui séparait en deux le nez et la joue.

Bien certain que j'étais l'homme à qui il avait af-

faire, il déposa son fusil sur le plancher et s'assit sur ses talons en face de moi.

Plusieurs billets pendaient aux cordons de sa sommada. Il en détacha un qu'il me présenta. Les autres avaient sans doute leur destination.

— Hadji, dit-il, voici de la part d'Abd'el-Mélek.

Je pris vivement le billet. C'était en effet une lettre de notre fugitif.

Il me disait :

» Abd'el-Mélek, fils d'Abou-Taleb, chérif et gouverneur de Hodeïda,

» Au très-honoré, très-puissant, très-précieux, très-vénérable Sid-El-Hadji-Abd'el-Hamid-Bey.

» Que le salut soit avec toi, avec toutes les miséricordes et toutes les bénédictions de Dieu !

» Je t'ai confié autrefois mes relations amoureuses avec Quemar. Mon oncle et mon père s'étant refusés à me la donner pour femme, et sa tribu étant également hostile à nos projets, je l'ai enlevée et transportée, le premier jour de l'Aïd-el-Kébir, parce que je ne

pouvais pas renoncer à elle, et qu'il était écrit qu'elle serait à moi.

» Ne voulant pas rentrer à Abou-Arich, ne pouvant pas rester dans une tribu hostile, je me suis retiré à Mineschêd, au milieu de tribus qui me regardent comme un ami et comme un frère, et qui m'ont accueilli de manière à ne me laisser aucun doute, si j'avais besoin de leur concours pour me protéger et me défendre.

» C'est donc du milieu des douârs du pays de Kohlan que je viens te demander des nouvelles de ta chère santé, car je ne cesse de penser à toi et de faire des vœux pour ton succès et pour ton bonheur.

» Pour ce qui me concerne, et sachant tout l'intérêt que tu me portes, et ne pouvant mieux me confier qu'à ton savoir et à ton influence auprès de ma famille et de mon oncle Hussein surtout, je te prie de leur faire part de l'endroit où je suis retiré et des causes qui m'ont fait choisir cette retraite provisoire; j'espère, parce qu'avec ton concours je ne saurais penser que mon oncle et mon père aient l'intention,

quant à ma destinée, de lutter contre ce qui était écrit.

» Voilà tout ce que, pour le moment, j'avais à te faire savoir.

» Salut de la part de celui qui espère en la bonté du Suprême Donateur.

» ABD'EL-MÉLEK,

» fils d'Abou-Taleb, fils d'Ali.

» Que Dieu te protége ! *Amin.* »

Il était évident que cette lettre m'était écrite pour que j'en fisse part au chérif. J'invitai le courrier à attendre ma réponse, et je sortis en le recommandant à Sélim et à Hadji-Soliman. Dix minutes après, j'étais chez le chérif. On allait se mettre à la prière.

Je fis la prière avec lui, puis, après la prière, profitant d'un instant où il n'était entouré par personne.

— Sidi, lui dis-je, j'ai reçu une lettre de ton neveu.

Et je la lui donnai.

— C'était donc cela que te voulait le Bédouin qui est entré chez toi ?

— C'était cela.

Comme le jour baissait, il fit apporter une cire et lut. Sa physionomie resta la même, et il m'eût été impossible, la lecture faite, de dire quelle impression elle avait produite sur lui. Il revint à moi, et, sans prononcer aucune parole, me rendit la lettre. On dîna comme d'habitude.

Après le dîner, le chérif reçut ses visites habituelles; Yachya vint, ainsi qu'Abou-Taleb.

Je vis Yachya le prendre à part, et lui aussi, communiquer au chérif une lettre dont il prit lecture. Comme à moi, il rendit la lettre sans rien dire.

Lorsque toutes les visites étrangères se furent retirées, et qu'il ne resta plus que le chérif, Abou-Taleb, Yachya et moi, il dit à son frère :

— Eh bien! j'ai des nouvelles de ton fils!

— Moi aussi!

Et alors il remit en communication au chérif une troisième lettre. Le chérif la lut comme les deux premières.

Puis :

— Qu'il ait enlevé une femme dont il est amou-

reux, le malheur n'est pas grand, mais qu'il ait enlevé cette femme à une tribu hostile, là est le mal.

— Mais, hasardai-je, cette tribu n'est pas tellement importante que tu doives t'en préoccuper à ce point.

— Importante ou non, reprit le chérif, elle a déjà fait une razzia sur les tribus de Sabbéâh. Il y a eu des morts et des blessés. Moi aussi, j'ai des nouvelles !

— Maintenant, demanda Abou-Taleb, que veux-tu faire ? châtier cette tribu ou te montrer clément envers elle ?

— Il y a eu du sang répandu, répéta le chérif ; qui payera le prix du sang ?

— Moi, s'il le faut, dit Abou-Taleb.

— La question n'est pas seulement une question d'argent, elle est encore une question de dignité.

— Sidi, tu es un homme sage, lui dis-je, tout bon conseil vient avec la réflexion. Remets la chose à demain. Chacun de nous songera cette nuit, et t'apportera sa pensée, si toutefois la tienne ne suffit pas.

— Oui, répondit le chérif, mais, dès ce soir, il faut

envoyer du renfort sur les points qui, dans une lutte, pourraient être trop faibles.

Puis appelant Mansour :

— Que deux mille Kobaïls, dit-il, marchent avec toi vers le Djebel-Orra et Sabbéah, qu'on n'entre pas sur les terres des voisins, mais qu'on les châtie vigoureusement s'ils entrent sur les nôtres !

Puis rappelant Mansour, qui s'éloignait sans même répondre.

— Que mes hommes ne tirent pas les premiers, dit-il.

Il revint à nous.

Abou-Taleb l'entraîna dans un coin du divan. Les deux frères parlèrent bas pendant cinq minutes.

— Il n'est point besoin d'attendre jusqu'à demain pour la question de l'enlèvement, dit tout haut et après un instant de réflexion le chérif ; l'enlèvement est tout pardonné. Mais reste la question de la tribu. Écris à mon neveu que c'est une affaire de tribu à tribu. Si celle chez laquelle il s'est réfugié veut faire les démarches, je les appuierai. Recommande-lui une

grande prudence dans le cas où les hostilités seraient commencées entre les Kohlans et les Bégams. Quant au reste, Dieu y pourvoira.

J'avais obtenu plus que je n'espérais. Je rentrai chez moi, où je trouvai mon messager. Je lui donnai une lettre pour Abd'el-Mélek, je lui remis dix talaris, et il me promit qu'Abd'el-Mélek aurait la lettre le surlendemain.

Il avait à peu près cinquante lieues à faire, il venait d'en faire cinquante : il était venu à pied et s'en retournait à pied.

Les courses que font les courriers arabes (*sayars*) sont inimaginables.

J'ai vu de ces courriers, dans un cas pressé, partir d'Alexandrie le matin et arriver au Caire le soir. Il y a cinquante à cinquante-cinq lieues du Caire à Alexandrie. Ils emportent pour toutes provisions une petite outre de beurre liquide et une petite outre d'eau, quelques dattes et une poignée de *zamièh* (c'est de la farine d'orge qu'ils font griller). Mélangée aux dattes et liée avec du beurre, cela devient une espèce de

chocolat très-nourrissant, dont ils font des boulettes.

Le messager porte une clochette sur sa tête. La clochette indique le caractère sacré du messager. On ne tue jamais un messager.

Pour arriver à faire ces courses immenses, ils ne marchent pas, ils trottent toujours du même trot, et portent derrière la tête, à la manière des ours, un bâton court qui, en leur écartant les bras, aide à la respiration.

Quand le courrier vient de la montagne et tient à garder son fusil, il se sert de son fusil en guise de bâton. Si la course est très-longue, il s'arrête, selon la longueur de la course, une ou deux fois, mais jamais pour autre chose que pour renouveler ses provisions. Il ne dort pas, ou plutôt, comme le prétendent les Arabes, il dort en marchant.

Dans la nuit, je fus réveillé par Sélim. Il avait été avisé par les gardes qui tenaient le bas de la citadelle.

Le chérif faisait le signal. Je me jetai à bas de mon cadre et courus à la forteresse. Il m'attendait couché sur sa terrasse.

— Eh bien ! me dit-il, ce que j'avais prévu est arrivé, on est en plein combat.

— Comment cela ? lui demandai-je.

— J'ai des nouvelles. Cinq ou six de mes Kobaïls ont été tués, on a incendié deux douârs et enlevé les femmes.

L'enlèvement des femmes était ce qui compliquait surtout la situation.

— Y puis-je quelque chose ? lui demandai-je.

— Pour le moment, non ; mais que penses-tu qu'il faille faire ?

— Assembler quelques pierriers et de la cavalerie.

— Tu es donc d'avis que j'en use avec rigueur ?

— C'est mon avis. Tu n'obtiendras rien de ces gens-là sans les effrayer.

— L'ordre est déjà donné à deux cents cavaliers de monter à cheval. Je vais faire charger sur des chameaux une douzaine d'espingoles.

— Ne crains-tu pas les gens de l'Assir ?

— Je leur ai déjà envoyé un courrier pour m'assurer de leur neutralité à défaut de leur concours, et

j'ai envoyé deux de mes plus beaux chevaux à Aït.

— A qui vas-tu donner le commandement de ton artillerie et de ta cavalerie ?

— A mon neveu Farâh.

C'était, comme soldat et comme courage personnel, un des hommes les plus distingués, après Abd'el-Mélek, de l'entourage de l'émir. C'était le fils de Haçan, son frère aîné, auquel lui, Husseïn, avait succédé dans le principalat d'Abou-Arich.

Une heure après, Farâh partait à la tête de deux cents cavaliers, de cinquante chameaux portant les uns l'artillerie de campagne du chérif, les autres les munitions de guerre, et de vingt-cinq artilleurs turcs et arnautes.

Le lendemain, Sélim m'annonça un homme que j'avais connu à la Mecque. C'était un mograbin du côté du Maroc. Il avait été au service de l'Égypte, à celui de Turki-Bil-Mês et à celui d'Osman-Pacha. Il se nommait Ibrahim-Aga, et pouvait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans.

C'était un véritable condottiere, portant sa recom-

mandation sur son visage : une énorme balafre lui coupant le visage en deux, avec des amulettes au cou, des amulettes aux bras, des amulettes partout; son Coran dans sa sabredache brodée en or.

Il commandait quatre cents Arnautes, et, mécontent de son inaction dans le Hedjaz, il venait offrir ses services au chérif Husseïn, et voulait me prier d'être son intermédiaire. L'offre ne pouvait venir en meilleur temps.

— Dans combien de temps tes hommes peuvent-ils être ici ? lui demandai-je.

— Par terre, il leur faut quinze jours ; par eau, le temps qu'il plaira à Dieu.

Le vent était nord-est et par conséquent excellent.

— Attends-moi ici, lui dis-je.

Mon cheval était toujours sellé le matin ; en deux minutes je fus chez le chérif. Je lui dis de quoi il était question et le secours que le hasard nous envoyait.

— Connais-tu l'homme ? me dit-il.

— Oui.

— Me réponds-tu de lui?

— Autant qu'un homme peut répondre d'un autre homme.

— Combien demande-t-il de solde?

— Je n'ai pas été jusque-là avec lui, ne sachant pas quelles pouvaient être tes intentions.

— Je donnerai la nourriture des hommes et des chevaux, je fournirai le café, le tabac, les souliers, un vêtement pour l'hiver et un pour l'été.

— Et en argent?

— Je leur donnerai huit paras par jour.

C'était à peu près un sou de notre monnaie.

— Et tu veux que pour huit paras par jour ils se fassent tuer?

— C'est ce que je paye à mes Kobaïls.

— Tes Kobaïls sont tes Kobaïls, tandis que les Arnautes appartiennent à eux-mêmes, et, n'étant pas forcés de servir, ne se loueront qu'à de bonnes conditions.

— Combien demandent-ils donc?

— Je t'ai déjà dit que je n'étais entré dans aucun

détail, mais, si tu veux être bien servi, il faut bien payer.

— Je donnerai seize paras.

C'était deux sous. Jamais Husseïn n'avait donné une pareille somme.

— Je vais t'envoyer le capitaine, tu termineras avec lui.

Un quart d'heure après, Ibrahim-Aga était chez le chérif. Le même jour, ils traitèrent pour un an. Le chérif payait deux sous par jour par homme, trente-cinq francs quarante centimes par an, année musulmane, bien entendu. Seulement il remplaçait les chevaux tués.

La solde devait être payée à la fin de chaque mois.

Le commandant (*binbachi*) était, lui, engagé à raison de trois roupies par jour (six francs soixante et quinze centimes) ; le capitaine, à raison de deux roupies (quatre francs cinquante centimes) ; les lieutenants, à raison d'une roupie et demie ; les sous-lieutenants, à raison d'une roupie ; les chaousses, à raison d'une demi-roupie ; enfin, les *onbachis*, les

commandants de dix, les décurions antiques, nos caporaux modernes, à raison d'un quart de roupie.

Tout cela eût été assez convenable si tout le monde eût touché la solde promise. Mais l'argent devait passer par les mains d'Ibrahim-Aga, qui achetait à son tour ses hommes comme on l'achetait, lui ; et il est probable qu'il s'arrangea de manière à gagner sur chaque homme, sinon les deux tiers, au moins la moitié.

On envoya immédiatement à Confonda un messager sur un dromadaire, avec ordre de faire venir sans retard les hommes à cheval par terre, et de fréter un bâtiment pour ceux qui étaient démontés.

Ibrahim-Aga abandonnait le service d'Osman-Pacha, parce que, depuis trois ans, celui-ci avait oublié de lui payer sa solde.

La mesure que venait de prendre le chérif Husseïn était prudente.

On apprenait des nouvelles fâcheuses de la révolte, plusieurs douârs avaient été brûlés par les hommes d'Husseïn, mais Farâh avait été tué. On avait eu ces

détails par une escorte qui ramenait cinquante ou soixante prisonniers. Parmi ces prisonniers se trouvaient quelques hommes de qualité qui pouvaient être très-utiles quand on en serait à la question de la paix. Malheureusement on n'en était pas là.

Les hommes d'Husseïn avaient enlevé, puis, selon les ordres reçus, relâché les femmes.

La tribu dans laquelle s'était réfugié le jeune Abd'el-Mélek avait été attaquée à son tour, et, Abd'el-Mélek en tête, avait repoussé l'attaque.

Peut-être, après une cinquantaine de morts, une centaine de blessés et autant de prisonniers, y avait-il aussi grand désir de paix du côté des adversaires que du côté du chérif Husseïn, mais, en pareil cas, c'est à qui ne fera pas les premières avances.

Les révoltés avaient essayé d'amener à leur cause deux alliés, le cheik de l'Assir et l'imam de Sana.

L'imam de Sana avait accueilli avec empressement leurs propositions, étant hostile à Husseïn.

Quoique hostile aussi au fond, le cheik de l'Assir avait résisté et s'était posé en médiateur. Il avait de

son côté envoyé des courriers à Husseïn, et lui avait fait la proposition de lui fournir un contingent de deux ou trois mille hommes pour dompter les rebelles, avec lesquels il fallait en finir une bonne fois.

En effet, ils jouaient le rôle de la chauve-souris de la fable.

Placés sur les frontières de l'Assir et de la principauté d'Abou-Arièh, quand ils étaient en guerre avec Husseïn, ils se réfugiaient sur le territoire de l'Assir. Mais, quand Aït voulait les soumettre au tribut, ils se réfugiaient sur le territoire de Husseïn.

Le chérif Husseïn avait accepté la proposition avec d'autant plus d'empressement que l'influence du chef de l'Assir était réellement plus grande sur les tribus que la sienne propre. Tout avait donc été convenu entre eux.

L'imam de Sana, de son côté, toujours prêt aux hostilités contre Husseïn, avait envoyé aux révoltés deux mille hommes et des munitions. Il en résulta que le chérif fut obligé de prendre la chose tout à fait au sérieux. Il écrivit à chacun de ses frères de lui en-

voyer leur contingent. Quelques jours après, quinze ou vingt mille hommes étaient réunis à Sabbéâh.

Le chérif alla en personne se mettre à leur tête. Il avait avec lui son fils, les chérifs de Moka, de Taës, de Zébid et de Djézan. Le chérif Hamoud suivait en amateur. Il va sans dire que j'étais là, près du chérif, à sa disposition pour toutes les éventualités.

L'événement avait fait traînée de poudre, comme on voit.

Au bout de trois semaines, le chérif, ses troupes personnelles, ses Arnautes, ses alliés de l'Assir, les tribus de Kholans qui avaient pris fait et cause pour Abd'el-Mélek, présentaient, disposés en triangle autour des tribus révoltées, les Kholans à l'est, les gens de l'Assir au nord, et les gens du chérif à l'ouest, un effectif d'une trentaine de mille hommes.

Les révoltés, en réunissant tous leurs efforts, pouvaient en opposer seize ou dix-sept mille. Mais ils avaient un auxiliaire puissant et qui balançait l'inégalité du nombre. C'étaient les montagnes de l'Wadi-Nedjéran. Les révoltés s'y étaient retirés comme dans

un cirque. Ils s'en élançaient la nuit pour leurs razzias.

Les Arabes en général ne cherchent pas les combats de nuit, mais leurs razzias se font toujours la nuit. Pour faciliter les razzias, ils envoient des éclaireurs, deux, trois, cinq, dix. Ces éclaireurs attirent l'attention des chiens. Ils se mettent tout nus pour se glisser le plus près possible du douâr. Ils sont appuyés par dix ou vingt, trente hommes à cheval.

Le douâr se porte vers les faux assaillants. Pendant ce temps, du côté opposé, la véritable attaque a lieu et la razzia se fait.

Dans ces attaques, les femmes jouent un grand rôle. Surprises, elles se font des armes de tout ce qui leur tombe sous la main.

J'en ai vu, en poussant des cris effrayants, charger les cavaliers avec des tisons enflammés qui faisaient cabrer et fuir les chevaux. Mais il va sans dire que si les hommes n'arrivent pas promptement à leur secours, ou si les hommes n'ont pas été assez nombreux pour laisser une garde, elles succombent malgré leur

résistance. Alors on les force à livrer troupeaux, argent, bijoux, tout ce que possèdent leurs maris, tout ce qu'elles possèdent elles-mêmes. Puis, quand elles ont tout livré, on les enlève.

On a vu que le chérif Husseïn avait fait relâcher celles que ses hommes avaient enlevées.

Nous étions campés, avec le fort de l'armée, dans la plaine de Boghâfa, pays de Sahan. On comptait attaquer le lendemain.

Husseïn, après le souper, me demanda mon avis sur la manière dont je conduirais l'attaque. Je lui demandai la permission de visiter d'abord les localités. Il m'offrit son fils pour faire avec lui la reconnaissance.

Je pris cent chevaux, et, vers huit heures du soir, ayant devant moi des éclaireurs à pied, précédés eux-mêmes de *chouafs* et de *kabargis*, c'est-à-dire de voyants et d'espions, je m'engageai dans l'espèce de désert qui s'étend depuis Boghâfa jusqu'à Mineschêd.

J'appelle cette localité désert par extension, parce que je ne trouve pas d'autre mot pour la désigner.

Le sol se compose de dunes de sable parsemées d'une quantité d'oasis de nabacks, de tarefs et de gommiers qui peuvent servir d'embuscades aux tirailleurs. Cette contrée est parcourue, non-seulement par toutes les fractions de l'importante tribu des Kholans, mais encore par la tribu moins importante des Bégams. Ces deux tribus, en paix habituellement, n'étaient brouillées que par la circonstance.

Ce désert sépare les possessions de l'imam de Sana, l'Haschid-U-Bekil, du Wadâa, que réclament tantôt le cheik Aït, tantôt l'émir Husseïn.

Nous allâmes jusqu'à Dobián. Nos éclaireurs allèrent jusqu'à Sâad. Tout cet espace était libre. Je revins vers minuit.

Le chérif m'attendait.

J'expliquai au chérif qu'il me paraissait important de garder le passage qui conduisait du Wadâa à l'Haschid-U-Bekil, attendu que, puisque les révoltés avaient un appui chez l'imam de Sana, c'était chez l'imam de Sana qu'ils tenteraient de se réfugier. Puis, je lui donnai le conseil d'attaquer les révoltés sur

trois points, tout en conservant une réserve de cinq ou six mille hommes.

Des messagers partiraient cette nuit-même pour combiner, avec les gens de l'Assir et avec les cheiks des Kholans, une attaque pour le surlendemain, à la pointe du jour. Il leur fallait bien la journée du lendemain pour se préparer.

Nous employâmes cette journée à garder tous les défilés et à disposer notre monde. Nous disposâmes une réserve de cinq à six mille hommes, qui ne devaient prendre part au combat que s'il était absolument nécessaire.

Le lendemain, au point du jour, nous nous engageâmes dans la montagne.

Les premiers plateaux franchis, nous aperçûmes les hauteurs garnies d'Arabes avec leurs drapeaux et leur musique. Leur cavalerie gardait le défilé qui conduisait de l'autre côté de la montagne. Les deux frères du chérif Husseïn, le chérif Ali et le chérif Heïder, avaient longé la base et devaient se réunir avec deux mille cinq cents hommes aux Kholans.

L'engagement commença par quelques décharges de notre artillerie de montagne, qui, à dos de chameaux, pouvait passer partout où nous passerions nous-mêmes. Elle avait du reste un avantage, c'est que, faisant plus grand bruit que la fusillade, elle devait être entendue de nos alliés et leur donner le signal.

En effet, l'attaque commença sur les trois points indiqués.

On sait la manière de combattre des Arabes, leur attaque impétueuse, presque irrésistible, le danger de leur lutte corps à corps, la rapidité et le peu de vergogne de leur fuite, la difficulté de les rallier.

Nous eûmes pendant deux heures que dura le combat un échantillon de tout ce que nous venons de dire.

VII

Enfin, vers onze heures du matin, nous vîmes un certain trouble se manifester parmi les gens qui gardaient le passage, et qui avaient déjà repoussé trois de nos attaques. Je crus que le moment était venu de tenter l'effort véritable. Je demandai à Husseïn la nécessité de faire mes preuves devant tous ces hommes què peut-être un jour j'allais être appelé à commander.

Il me l'accorda.

Les Arnautes n'avaient point encore donné. J'allai trouver Ibrahim-Aga.

—Allons, lui dis-je, c'est à notre tour! montre à Husseïn ce que tes hommes savent faire.

—Tu es des nôtres? me demanda-t-il.

—A moins que tu ne veuilles pas de moi pour compagnon.

Ibrahim-Aga se retourna vers ses hommes.

— *I Allah!* cria-t-il. En avant, au nom de Dieu!

Les Arnautes partirent comme une trombe. Cette première charge est celle que l'on peut appeler la charge au fusil.

Au fur et à mesure que nos hommes se rapprochaient de leurs ennemis, ils se montaient la tête en les insultant de paroles, les appelant chiens, fils de chiens, porcs, etc. etc. Puis, arrivés à la distance de cinquante pas, le premier rang déchargea ses fusils et défila le long des flancs. Puis le second rang, puis le troisième, puis tous les rangs en firent autant les uns après les autres, si l'on peut appeler rang cette cohue armée.

Quant aux ennemis, ils profitaient de tous les accidents de terrain, rampant derrière les buissons, s'abritant derrière les rochers, tirant tantôt isolément, tantôt par groupes de cinq, dix, quinze, vingt hommes.

Les uns comme les autres combattaient presque nus afin que, s'ils étaient tués et que leurs corps tom-

bassent entre les mains de l'ennemi, l'ennemi n'eût rien à leur prendre.

Seul, je portais mon costume complet, et, comme il était facile, à mon costume et surtout à mon turban rouge, de me reconnaître pour un chef, j'eus bonne part des coups de fusil de l'ennemi, dont aucun, par miracle, ne m'atteignit.

Je vis ce trouble que j'avais déjà remarqué chez eux augmenter sensiblement. Je compris que l'une ou l'autre des deux attaques avait l'avantage.

Je laissai les Arnautes, que j'avais engagés avec l'ennemi, combattre; puis, revenant vers Husseïn entouré de ses drapeaux, je lui fis en deux mots part de ce qui se passait selon toute probabilité.

— Je crois, lui dis-je, que le moment est venu de faire charger tes fantassins et tes nègres. Tes nègres vont charger devant; fais-les soutenir par tes fantassins.

Il appela Mansour.

— Prends les nègres, dit-il, et suis Abd'el-Hamid.

Puis à ses frères :

— Allons, dit-il, prenez chacun vos fantassins, et chargez.

Les trois ou quatre chérifs s'élancèrent à l'instant même en tête de leurs contingents, tandis que les cavaliers noirs se réunissaient derrière Mansour. Le plateau était rapide, mais point tellement que les chevaux ne pussent le gravir.

J'étais sûr d'eux et de Mansour. Ils n'avaient pas besoin d'encouragement.

Je courus au milieu des balles à Ibrahim-Aga.

— Allons, lui dis-je, assez tiraillé comme cela. Le sabre à la main, ou les nègres vont avoir l'honneur de la journée!

Ibrahim se retourna, et vit en effet les nègres qui partaient au grand galop de leurs chevaux, tandis que derrière eux s'élançaient les fantassins excités par la grosse caisse.

En un tour de main, il eut appelé à lui capitaine, lieutenants, sous-lieutenants, chaousses et onbachis. Il leur montra du doigt les nègres qui, montés sur les magnifiques chevaux du chérif, étaient déjà à

moitié du plateau. Ceux-ci comprirent ce que l'on attendait d'eux.

Les officiers tirèrent leurs sabres. Les Arnautes rejetèrent leurs fusils derrière leurs épaules, prirent la bride aux dents, leur sabre d'une main, et l'un de leurs longs pistolets de l'autre.

L'émir Husseïn dut alors voir une belle chose : cette charge de cavalerie escaladant une montagne.

Beaucoup de cavaliers n'arrivèrent pas au sommet, bien des chevaux revinrent en arrière à vide ou suivirent la charge sans cavaliers.

Mais on joignit l'ennemi. Là, au milieu des cris des femmes, eut lieu une affreuse mêlée.

Mais au bout de quelques instants nous entendîmes des cris qui semblaient venir du ciel, et, en levant la tête, nous vîmes le plateau supérieur occupé par les Kholans ; je reconnus à leur tête le jeune chérif Abd'-el-Mélek.

Les nôtres, à leur tour, reconnurent des alliés et poussèrent de grands cris.

Alors, sur la pente rapide du coteau, descendit, pa-

reil à une avalanche, le jeune chérif, à la tête de trois ou quatre cents cavaliers. La course était si rapide, et fut si irrésistible, que nos révoltés n'eurent pas le temps de fuir. Ils furent heurtés, renversés, ouverts par cette trombe d'hommes et de chevaux qui descendait de la nue.

Alors les Bégams et leurs alliés n'eurent plus même l'idée de fuir. Chacun parmi eux songea à sa sûreté personnelle, et se laissa, pour ainsi dire, rouler sur la pente la plus proche de lui.

Arnautes et nègres se mirent à leur poursuite. Moi, je courus au jeune prince; il me reconnut et m'ouvrit les bras.

— Allons, lui dis-je, viens annoncer la victoire à ton oncle. Il regarda autour de lui comme pour s'assurer qu'il ne donnerait pas une fausse nouvelle.

En ce moment, à six ou huit cents pas du champ de bataille, on entendit des coups de fusil vers le nord-est. C'était un gros de fuyards qui était allé donner dans les gens de l'Assir et qui était reçu par une fusillade.

— Allons ! dis-je à Abd'el-Mélek.

— Mais, demanda-t-il avec un reste d'inquiétude, crois-tu qu'il me recevra bien?

— Je réponds de tout!

Nous partîmes au galop. A dix pas de son oncle, sans arrêter son cheval, le jeune homme sauta à terre.

Le chérif lui tendit la main.

Abd'el-Mélek prit cette main et la serra contre ses lèvres.

La paix était faite entre l'oncle et le neveu.

Restait à la faire avec l'ennemi.

Il était midi, c'était l'heure de la moitié du jour, *Salat-el-Dohor*, le muezzin, qui était près du chérif, commença de chanter à haute voix l'appel à la prière.

Alors, on put voir un spectacle étrange : vainqueurs et vaincus s'arrêtèrent, les vaincus dans leur fuite, les vainqueurs dans leur poursuite. Chacun se mit à genoux où il était, le visage tourné vers la Mecque, et, se prosternant quatre fois contre terre, commença de prier.

Les armes étaient restées à la portée de la main. Un musulman ne prie pas avec ses armes. A défaut d'eau on fit les ablutions avec du sable. Le plus grand silence régna aussitôt sur tout cet espace, si plein un instant auparavant de bruit et de tumulte. On n'entendait plus que la voix du muezzin. La voix semblait plus grave et plus solennelle que jamais, les circonstances lui prêtant leur gravité et leur solennité.

La prière dura un quart d'heure. Aux dernières minutes de la prière, les femmes parurent. Elles profitaient du temps d'arrêt qui suit toujours la prière, à quelque heure du jour qu'elle soit faite, pour apporter de l'eau aux combattants. Elles apportaient cette eau dans des peaux de bouc goudronnées à l'intérieur. Chacun but.

Une espèce de hurra annonça la reprise des hostilités.

Mais, au même moment, au sommet de la montagne, apparut une jeune fille, montée sur un dromadaire blanc et portant à la main une branche de palmier. C'était la paix en personne sous les traits

de la fille du cheik des Kholans, accompagnée de plusieurs notables de la tribu. Il est d'usage, je l'ai dit, qu'un jeune homme aille au devant de cette messagère de la paix. Le chérif se tourna de mon côté. Je compris qu'il désirait mon avis, et me rapprochai de lui.

— Tu vois? me dit-il.

— Oui, répondis-je, je vois que si tu veux, la paix est faite.

— Que me conseilles-tu?

— Ne la désirais-tu pas?

— Oui.

— Eh bien?

— Mais qui vais-je envoyer au devant de cette jeune fille? Tu sais qu'il est d'usage que celui qu'on envoie en cette occasion devienne l'époux de celle qu'il reçoit.

— Quelle est cette jeune fille? demandai-je à Abd'-el-Mélek.

— La fille du cheik des Kholans, répondit-il.

— Est-elle noble? est-elle belle?

— Elle est brillante comme une étoile, et comme nous elle descend du Prophète.

Je me retournai vers Husseïn.

— Tu as entendu? lui dis-je.

— Oui.

— Veux-tu sérieusement et sincèrement la paix?

Il réfléchit un instant.

— Je la veux sérieusement et sincèrement, dit-il.

— Eh bien! lui dis-je, envoie-lui ton fils.

— Mon fils!

— Ce sera répondre grandement et dignement à l'honneur qu'on te fait.

— Mon fils a déjà deux femmes.

— Il a le droit d'en prendre jusqu'à quatre. D'ailleurs, réfléchis.

— Il est inutile que je réfléchisse, dit-il; tu as raison.

Et il appela son fils.

— Husseïn, lui dit-il, va recevoir cette jeune fille.

Le fils du chérif tressaillit: tous ceux qui entendirent cet ordre inattendu regardèrent l'émir avec étonnement.

— Mais, mon père, dit le jeune homme, vous savez que celui qui ira au-devant de cette jeune fille doit devenir son époux?

— Je le sais.

— Et vous renouvelez l'ordre que vous m'avez donné?

— Je ne puis faire trop d'honneur à la tribu qui a donné l'hospitalité au fils de mon frère.

Il était prêt à obéir. Husseïn désigna quatre notables pour accompagner son fils. Parmi eux se trouvait le cadi. Une douzaine de nègres et deux eunuques servaient d'escorte au jeune chérif et aux notables qui marchaient derrière lui. A l'instant même, et comme par enchantement, le combat, qui venait de reprendre, cessa sur tous les points. Pas un coup de fusil ne retentit.

VIII

Le jeune homme et son escorte traversèrent le champ de bataille tout jonché de cadavres nus. Aussitôt tombé, l'Arabe est dépouillé, soit par son ennemi, soit par son ami. Il n'est pas besoin qu'il soit mort pour cela.

Arrivée aux deux tiers de la montagne, l'escorte s'arrêta. Le jeune chérif continua son chemin seul : la jeune fille s'avança de son côté. Sur le point culminant de la colline, ils se trouvèrent en face l'un de l'autre. A dix pas de distance, Husseïn arrêta son cheval, la jeune fille son dromadaire.

— Vierge, dit le jeune chérif, que demandes-tu?

— Je demande la paix.

— Au nom de qui la demandes-tu?

— Au nom d'Allah et de ma patrie.

— Quelle est ta tribu?

— La tribu la plus noble et la plus puissante de la contrée.

— Comment la nommes-tu?

— La tribu des Kholans.

— La tribu des Kholans est notre plus fidèle alliée. Sois la bienvenue.

La jeune fille alors tendit sa branche de palmier au jeune homme. Husseïn, qui avait pu voir une jeune fille de la plus grande beauté, fit faire un bond à son cheval, et, rapide comme l'éclair, se trouva à portée de sa main. Il reçut la branche.

— Que Dieu t'entende, lui dit-il, car nous-mêmes nous ne désirons que la paix, et moi, personnellement, je désire la paix et l'alliance!

Et, levant la branche de palmier en l'air :

— Il y a trêve, cria le fils du chérif.

Puis appelant un des eunuques de sa suite :

— Informe mon père, lui dit-il, que je reconduis la vierge de la paix dans sa tribu, et que là j'attendrai ses ordres.

L'eunuque alla porter cette réponse au chérif. Ce-

lui-ci envoya des courriers pour suspendre les hostilités sur tous les points. Abd'el-Mélek, renvoyé à la tribu des Kholans, fut chargé de dire au cheik que les conférences pour la paix seraient établies dans sa tribu à partir du vendredi suivant. Les bases arrêtées, le chérif viendrait non-seulement les ratifier lui-même, mais encore cimenter par de nouveax liens l'union qui depuis si longtemps existait entre la tribu des Kholans et lui.

La vierge de la paix rentra chez son père. Le jeune Husseïn reçut l'hospitalité chez un des notables; mais tous les notables contribuaient pour leur part à cette hospitalité.

Dans toute autre circonstance, il eût logé chez le cheik des Kholans, le chérif Ibrahim; mais dans la situation présente, et devant épouser la jeune Ouarda (Rose), c'était le nom de la fille d'Ibrahim, il ne pouvait convenablement loger chez son beau-père.

Au reste, tout en ayant l'air de faire une concession, le chérif Husseïn se créait une puissante alliance. Soit qu'il fût attaqué, soit qu'il attaquât, les Kholans

pouvaient lui fournir un contingent de cinq à six mille combattants.

Chacun se retira dans son camp. La trêve était proclamée. Mais, chez les Arabes, le plus petit incident peut faire rompre une trêve. On se tint donc sur la défensive.

C'est une chose bien simple qu'un camp arabe en temps de guerre. De grandes pièces d'étoffes fixées sur des pieux forment les tentes des chefs. Ces tentes ont de loin la silhouette d'un énorme chameau. Les autres couchent à terre sur le sable dans leurs abbaies. On fait des feux pour combattre le froid, la rosée, les animaux féroces et les serpents, et tout est dit.

Les femmes et les enfants viennent faire des visites à leurs maris. Si les maris ne sont point au camp, c'est qu'ils sont sur les champs de bataille. Alors, au lieu de cris de joie, ce sont des lamentations. Les femmes s'arrachent les cheveux et se déchirent les joues et le sein avec leurs ongles. Les enfants se contentent de pleurer. Souvent la recherche se continue jusqu'à des heures assez avancées de la nuit. Rien de lugubre

comme de voir ces femmes errer avec des gestes désespérés et pareilles à des fantômes, au milieu de ces morts et de ces blessés.

Il va sans dire que les hyènes et les chacals mêlent leurs plaintes à celles qui s'élèvent de ce champ de mort. Cette fois, les recherches ne purent durer qu'une nuit. Sur mes instigations, et dans la crainte de quelque épidémie, le chérif avait donné l'ordre d'enterrer les morts dès le point du jour. L'ordre fut exécuté, non-seulement par les sujets de l'émir Husseïn, mais encore par les différentes parties belligérantes.

Les fossoyeurs eurent alors à se disputer avec les femmes. Celles-ci ne voulaient pas renoncer aux cadavres de leurs maris. Vers sept heures du matin, la funèbre cérémonie était terminée. Sur chaque grande fosse nous fîmes un amas de pierres pour les sauvegarder des griffes des hyènes et des chacals. Les notables furent transportés au village de Dohian et enterrés dans le cimetière commun.

Le vendredi suivant, comme il avait été dit, les

plénipotentiaires se réunirent chez le chef des Kholans, à Mineschêd, sous la présidence de celui-ci, vieillard de soixante-dix ans. Après avoir débattu les causes de la guerre et les propositions de la paix, on posa les conditions de cette paix.

Ce fut ce vieillard qui dirigea la conférence avec une autorité toute patriarcale.

La principale résistance vint de la tribu des Bégams et de la famille de Quemar.

— C'est vrai, dit le vieux conciliateur, lorsqu'il eut épuisé toutes les bonnes raisons qu'il avait à donner : Abd'el-Mélek a enlevé une jeune fille de votre tribu ; c'est un acte répréhensible, qui méritait sans doute une réparation au point de vue de l'honneur, mais, cette réparation, le chérif l'a donnée en permettant le mariage d'un jeune homme de haute extraction avec une jeune fille du peuple; et puis d'ailleurs... c'était écrit.

A cette raison, il n'y a d'habitude plus rien à répondre; répondre serait même une faute, presqu'un sacrilége, au point de vue de la fatalité musulmane.

Restait à discuter les conditions des réparations matérielles; les indemnités dues pour les razzias et le prix du sang. Quant à la dot de la femme, on ne s'en préoccupa point, laissant cela à la générosité du chérif, qui ne pouvait manquer de faire grandement les choses.

Il va sans dire que le jeune Husseïn et son cousin Abd'el-Mélek, quoique n'assistant point au congrès, usèrent largement de leur influence. Au bout de huit jours, toutes les conférences furent terminées. Le chérif, pour prix du sang, fit grâce aux Bégams de leurs contributions, qui depuis trois ans n'étaient point payées.

Pour les razzias, on nomma des arbitres chargés d'estimer les dégâts et les indemnités à allouer de part et d'autre, moyennant quoi les alliés se jurèrent foi et alliance éternelles, sauf ratification du chérif Husseïn, qui, nous l'avons dit, s'était réservé cette faculté, et auquel on n'eut garde de la discuter, vu l'honneur qu'il faisait aux Kholans en venant chez eux.

Les conférences arrivées à ce point, le chérif fut informé qu'on n'attendait plus que sa présence. Il partit dans la nuit, et le lendemain matin fut à Mineschéd. Vingt-quatre heures après, toutes les conditions étaient mises par écrit et scellées des cachets des chefs et des notables.

Alors les fêtes commencèrent. Au milieu de ces fêtes, eurent lieu les mariages d'Abd'el-Mélek avec la belle Quemar, et du jeune Husseïn avec la vierge de la paix. Il est inutile de dire que le chérif Husseïn, chargé des cadeaux de noces, se surpassa en cette occasion.

Le retour se fit par petites étapes, et les fêtes nous suivirent tout le long de la route. Chacun était heureux et satisfait du dénoûment de cette aventure, qui avait failli mettre en feu toute la principauté d'Abou-Arich.

J'avais remarqué pendant tout le retour une recrudescence des bons sentiments du chérif Husseïn et de sa famille vis-à-vis de moi. Yachya, le thermomètre de ses bonnes grâces, ne m'avait pas quitté. L'eu-

anque Mansour ne perdait pas une occasion de me faire sa révérence. Il était évident que l'on avait sur moi certaines vues dont je ne me rendais pas compte. Mais chez les Arabes il ne faut jamais interroger; il faut attendre. Savoir attendre est une des sciences de l'Orient.

Le soir, après la prière, Sélim m'annonça la visite d'Yachya. Je me doutai que nous allions entrer dans la sphère des éclaircissements. Je fis un signe de tête à Sélim, et Yachya fut introduit. Sa figure, ordinairement riante, ce soir-là presque joyeuse, avait un caractère particulier. Ses petits yeux, brillants comme des escarboucles sous ses sourcils grisonnants, se fixaient sur moi, bienveillants comme toujours, mais interrogateurs.

Après le Salam-a-leïkum d'usage, je lui fis signe de prendre place près de moi. Il s'accroupit, tira sa tabatière de sa ceinture, m'offrit une prise de tabac que je refusai, en prit une, la huma voluptueusement, tout cela sans dire une parole, et remit la tabatière dans sa poche.

— Eh bien! me dit-il, par la grâce de Dieu tout s'est bien terminé.

Je fis un signe approbatif.

— Je quitte le chérif, continua-t-il.

Second signe de ma part.

— Nous nous sommes longuement entretenus de toi.

— Le chérif est mon père, répondis-je en m'inclinant.

Yachya sourit d'un singulier sourire.

— Je pense que tu dois être satisfait, dit-il, de tous ses bons traitements.

— Je serais difficile, répondis-je, car ils ont, et bien au delà, dépassé mes mérites.

— Eh bien! il veut faire pour toi davantage qu'il n'a fait encore.

— Que pourrait-il faire de plus?

— T'attacher à lui d'une façon indissoluble.

— Comment cela?

— En t'alliant à sa famille.

Je le regardai.

— Oui, dit-il, et puisque nous sommes sur ce chapitre, je vais te faire une confidence, convaincu que je suis que tu ne me trahiras pas. Comme tu le sais, le chérif a plusieurs enfants.

— Oui, deux garçons.

— Deux garçons et cinq filles.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il désire te donner en mariage une de ses filles.

Je restai impassible.

— Je ne puis te dire laquelle, continua Yachya, mais ce que je puis te dire, c'est qu'elles sont toutes belles. Je pense que si le chérif te fait quelque ouverture ou t'en fait faire, tu ne les repousseras pas ; ce serait une insulte de ta part, insulte qui pour toi aurait probablement de très-graves conséquences.

— C'est un grand honneur, en effet, que me fait l'émir, répondis-je à Yachya. Seulement, je dois te dire tout d'abord que mon intention a été de me fixer, non pas dans l'Yémen, mais à Bagdad. L'Yémen était ma route, le chérif Husseïn était sur cette route ; il

était l'ami de mon ami le chérif Soliman-ben-Abd'Al-lah-Ebné-Fehet; j'ai pensé que je pouvais, dans un séjour près du chérif Husseïn, lui rendre quelque service; je me suis en conséquence, et sans autre projet, arrêté à Abou-Arich.

Maintenant un mariage est un événement qui change souvent tout le cours d'une vie, surtout dans les circonstances où celui dont tu me parles se présente. J'y réfléchirai mûrement, quoique je ne dusse pas peut-être m'en préoccuper, tant que l'émir ne m'aura point fait faire d'ouverture officielle.

— Réfléchis bien; l'ouverture n'est pas officielle, c'est vrai, mais elle est faite par un ami qui ne voudrait pas te tromper.

— Aussi est-ce à un ami que je vais répondre, mon cher Yachya.

C'est un dangereux honneur que celui que vous me proposez là, et l'on ne devient pas impunément le gendre d'un émir. D'abord sa fille est un espion introduit dans la famille; puis, sous prétexte de sa naissance, elle vous impose toutes sortes d'obligations;

toute autorité du côté de la femme, aucune du côté du mari ; on n'a plus une femme, on a un maître ; on n'est plus époux, on est esclave. Faites maintenant, mon cher Yachya, la part du défaut d'éducation qui la soumet à tous les préjugés, et ne vous étonnez plus des subites disparitions des gendres de certains pachas, de certains émirs.

— Tu n'as rien à craindre sous ce rapport : le chérif t'aime tant qu'il te préfère à ses propres enfants.

— Puis ce n'est pas tout. Tu sais que je suis musulman de conviction, mais Français de naissance ; eh bien ! en France, nous avons l'habitude de connaître nos femmes avant de les épouser ; nous étudions, non-seulement leur visage, mais encore leurs qualités et leurs défauts, et, malgré toutes ces précautions, à peine sur trois mariages un seul tient-il la moitié de ce qu'il a promis. Je suis loin de me révolter contre les usages de ce pays, mais je te déclare que jamais je n'épouserai une femme sur laquelle je n'aurai pas de donnée certaine.

— Tu sais que la voir et lui parler sont des choses

impossibles; étudier son caractère l'est encore bien plus; mais, écoute: l'émir t'a envoyé une esclave.

— Hafza?

— Oui! Hafza était dans le harem. Hafza servait toute la famille, comme servent les Abyssines, tu sais? c'est-à-dire dans la condition de femmes souvent destinées à devenir les épouses du maître. Interroge Hafza.

— Hafza m'aime, je crois, et, quoique la jalousie soit rare en Orient, elle peut être jalouse et par conséquent être injuste.

— Hafza sera reconnaissante des bontés que les filles du chérif ont eues pour elle.

— Alors nous tombons dans l'inconvénient opposé: Hafza, par reconnaissance, peut me faire un éloge exagéré de ses anciennes maîtresses, et le désappointement sera d'autant plus cruel que l'éloge aura été plus grand.

Yachya secoua la tête.

— Je vois, dit-il, que c'est d'avance un parti pris. Mais réfléchis à une chose, c'est que, d'un moment à

l'autre, le chérif peut te faire la proposition que je viens de te faire moi-même. Ne crois-tu pas qu'aucun danger n'est plus grand que celui du refus?

— Le chérif Husseïn est un homme d'un grand esprit; quand je lui dirai mes raisons, il les comprendra, je l'espère.

— Sans doute, s'il se trouvait seul intéressé dans la question. Mais, l'ouverture faite, cela deviendra une affaire de famille. Songe aux ennemis que tu te feras.

— Mais toi, qui as de l'influence sur le chérif et qui te dis mon ami, empêche qu'il m'en parle, et dis-lui franchement que tu m'as sondé, et que je ne me sens pas digne d'un pareil honneur.

Yachya secoua la tête.

— On a de l'influence sur les grands, et sur les grands Arabes, quand on dit comme eux. Si le chérif a bien arrêté ce projet dans son esprit, il ne m'écoutera pas, et, en insistant pour te défendre, j'encourrais moi-même sa disgrâce. Sa volonté est un ordre, et j'aime mieux me conserver, pour te soutenir en cas de besoin.

— Conserve-toi, Yachya.

— Au reste, si c'est écrit, tu n'y échapperas pas.

— Je doute que cela soit écrit.

— En tout cas, Hadji, te voilà prévenu. Seulement, tu ne sais rien ; si le chérif ou un des membres de sa famille te parle de ce projet, fais l'étonné.

— Sois tranquille.

— Je comprends ta position ; compte sur moi.

— J'y compte, Yachya.

Yachya se retira. Demeuré seul, je restai un moment profondément inquiet. L'impression avait été d'autant plus désagréable, que mes souvenirs me rappelaient différents mariages du même genre qui avaient assez mal tourné.

La facilité avec laquelle, en Orient, un chef se débarrasse de l'homme qui le gêne est devenue proverbiale, et si je ne gênais pas Husseïn, au contraire, je devais évidemment gêner ses frères, qui, me jalousant déjà comme étranger, devraient naturellement me jalouser bien autrement quand je serais de la famille.

Puis il y avait la question anglaise. Les Anglais me savaient au service d'Husseïn. Ils devinaient, par les services que je lui avais rendus, ceux que je pouvais lui rendre encore. J'étais bien autrement dangereux en devenant son gendre.

Puis enfin, il y avait la patrie et la famille, auxquelles il fallait dire adieu, tandis que, dans tout ce que j'avais fait jusque-là, j'avais été dirigé surtout par l'amour de la patrie et de la famille. Or, une fois marié, et marié à la fille du chérif, il fallait dire adieu à ma femme, à mes enfants, à ma mère, à la France.

Et, je l'avoue, au fond de tout cela il y avait une certaine curiosité, plus qu'une curiosité; un désir de pénétrer dans ce labyrinthe de mystères féminins qui font en Arabie le côté poétique de la vie. Mon caractère entreprenant me poussait aux aventures dangereuses. J'étais, sous ce rapport, servi à souhait.

Je résolus donc de m'informer auprès de mon Abyssine. Mais encore fallait-il m'informer avec prudence. L'Abyssine ne m'avait-elle pas été donnée dans le

but de m'espionner? Qui sait si elle ne rendait pas compte de toutes mes actions au chérif Husseïn? Plus d'une fois, en effet, elle avait demandé à revoir ses anciennes maîtresses, et je l'avais fait conduire au harem du chérif par un de mes eunuques.

Je montai donc auprès d'elle.

Quant à la jalousie dont j'avais manifesté la crainte à Yachya, c'était un cas peu probable. Qu'une Circassienne, qu'une Géorgienne, qu'une Persane, qu'une Arménienne, qu'une Grecque, élevée au rang d'épouse, soit quelquefois jalouse, c'est chose rare, mais c'est cependant chose qui arrive. Mais qu'une négresse ou qu'une Abyssine esclave, habituée à se soumettre sans réflexion à toutes les volontés du maître, ait l'idée d'être jalouse, c'était presque impossible. Néanmoins, je comptais ne me fier à elle que tout juste.

Je l'abordai comme d'habitude. Je lui tendis ma main qu'elle me baisa. Toute femme en Orient, qu'elle soit esclave, concubine ou épouse, baise la main du mari, qu'elle traite de *sidi*, maître.

Je m'assis sur mon divan, et elle se coucha à mes pieds.

— Hafza, lui dis-je, es-tu contente de moi ?

— Oui, maître, bien contente.

— Es-tu heureuse de m'appartenir ?

— Bien heureuse.

Elle se mit à pleurer.

— Pourquoi pleures-tu ? lui demandai-je.

— Voudrais-tu donc me renvoyer, maître ?

— Moi ?

— Pardonne ! j'avais peur.

— Rassure-toi, Hafza.

Elle me baisa les mains et se mit à sourire. Sourire d'orientale, qui est si charmant.

— Alors, si tu crains de me quitter, tu ne voudrais point me trahir ?

— Jamais.

— Que t'a-t-on recommandé lorsqu'on t'a envoyée chez moi ?

— D'obéir à toutes tes volontés.

— C'est le chérif qui t'a dit cela ?

— Oui.

— Mais, dans le harem, les femmes et les filles, que t'ont-elles dit?

— Elles m'ont fait la même recommandation que le maître.

— Et leurs recommandations n'ont porté sur aucun autre sujet?

— Elles m'ont donné des conseils pour te plaire.

— Et depuis, lorsque tu es retournée pour les voir, elles ne t'ont rien dit?

— Elles savent que je t'aime, et elles n'ont fait que stimuler mon amour pour toi.

— Voyons, rappelle-toi bien, ne t'ont-elles fait aucune question sur... mon intérieur... ma manière de vivre?

— Jamais elles n'ont eu besoin de me faire ces questions. J'étais heureuse, et je leur racontais mon bonheur.

— Me connaissent-elles? m'ont-elles vu à travers leurs moucharabies?

— Elles t'ont vu et te connaissent parfaitement, même au bain, à la prière et dans ton harem.

— Comment ont-elles appris tous ces détails?

— Par tes eunuques.

— Combien le chérif a-t-il de femmes?

— Quatre, dont une est mourante.

— Combien a-t-il de filles?

— Cinq, dont une est mariée au chérif Haçan, de Loheïa.

— Comment s'appellent les quatre autres?

— Fathma, c'est l'aînée; la seconde s'appelle Kadidja; la troisième Alima et la quatrième Zeïnab.

— Quel âge ont-elles?

— Je ne sais pas.

— Sont-elles jolies?

— L'aînée est marquée de petite vérole, la seconde a une taie sur l'œil, la troisième est superbe, la quatrième est encore toute jeune, mais cependant elle a l'âge de se marier.

— Laquelle des quatre t'a fait le plus de questions sur moi?

— Alima.

— Que t'a-t-elle demandé?

— Si tu étais bon.

— Et encore?

— Si tu étais brave.

— Que lui as-tu répondu?

— Que pour ta bonté je pouvais lui en répondre; que pour ton courage, elle pouvait consulter son père.

— Maintenant, détaille-moi la beauté d'Alima. Elle t'a fait des questions sur moi, je puis bien t'en faire sur elle.

— Alima est blanche comme du lait, ses cheveux sont longs et noirs, ses yeux sont noirs et grands, ses sourcils se réunissent au-dessus du nez, ses cils sont longs comme cela, — et elle me montra la première phalange de son petit doigt; — son front est élevé, son nez est droit, sa bouche petite, ses dents sont magnifiques, elle a de petits pieds, de petites mains, des bras bien faits, et la taille admirablement prise.

— Voilà pour le physique.

— Que veux-tu savoir?

— Je veux connaître son caractère.

— Elle est gaie, elle est bonne, charitable, courageuse.

— Que sait-elle faire?

— Elle brode, elle joue du luth, elle sait faire les pâtisseries, elle sait distiller les essences, elle sait confectionner les confitures, elle sait soigner les fleurs.

— Comment passe-t-elle son temps?

— Elle fume, elle soigne sa toilette, prend son café, des bains, danse et regarde les passants par ses moucharabies, se teint les yeux avec du kol'eul, les ongles des pieds et des mains avec du henné, et se fait des bonnets de sequins.

C'était, comme on le voit, au point de vue arabe, une grande travailleuse qu'Alima et qui pouvait prétendre à infiniment mieux que moi.

Mais était-ce Alima que l'on me destinait, ou bien la petite Zeïnab, car je ne supposais pas qu'il pût entrer dans les intentions du chérif de me donner Fathma la grêlée ou Kadidja la borgne? je devais supposer qu'il réservait celles-là pour les placer en famille.

La conversation, malgré la résolution bien prise de n'épouser ni l'une ni l'autre des filles du chérif, avait cependant un énorme intérêt pour moi. On ne s'étonnera donc point que, trouvant mon Abyssine si bien disposée à répondre à mes questions, je ne m'arrêtasse pas en si beau chemin.

Je passai donc d'Alima à Zeïnab.

— Et la plus jeune? lui demandai-je.

— Elle peut avoir dix ans.

— N'ai-je pas entendu dire qu'elle était de couleur ?

— Oui.

— Bon ! et comme le chérif lui-même est mulâtre, elle ne doit pas être d'une éclatante blancheur.

— Alors, moi, qui suis encore plus noire qu'elle, tu ne m'aimes donc pas?

— Au contraire, lui dis-je, j'ai toujours beaucoup aimé les femmes au teint foncé.

— La fille du chérif est très-jolie. Elle est en outre la bien-aimée du père.

— Et à quoi s'occupe-t-elle, celle-là?

— Elle s'occupe de sa toilette comme sa sœur, joue du darbouka et danse merveilleusement.

— Alors, elle est aussi coquette qu'Alima ?

— Non, ses goûts sont beaucoup plus simples ; elle est moins orgueilleuse, plus charitable encore, plus douce et plus charmante dans ses relations.

— Eh bien ! voyons, continuai-je. Si par hasard le chérif me proposait une de ses filles cadettes, soit Alima, soit Zeïnab, laquelle penses-tu qui soit la plus convenable pour moi ?

Sous sa couleur cuivrée, je vis rougir Hafza. Enfin, après un moment de réflexion :

— Si j'avais à choisir, dit-elle, je préférerais la plus jeune. La blanche est plus belle, mais la mulâtresse est meilleure.

Alors, à son tour, après m'avoir regardé un instant avec hésitation :

— Pourquoi me fais-tu toutes ces questions ? me demanda-t-elle. T'aurait-on fait quelque proposition ?

— Directement, non ; indirectement, oui.

— Eh bien ! écoute-moi, dit-elle, et crois que je

parle selon mon cœur. S'il m'est permis de donner un avis à mon maître, c'est de n'épouser ni l'une ni l'autre.

— Tu ne parles point par jalousie, Hafza?

Elle secoua la tête.

— Je parle par dévouement, et je te dis : Seigneur, la dernière des Bédouines de la plus pauvre des tribus te vaudra mieux qu'une des filles du chérif, dont tu ne seras pas le mari, mais l'esclave.

Je la regardai.

— Mais comment faire pour te tirer de là? continua-t-elle en frappant ses mains l'une dans l'autre; car s'il est décidé dans l'esprit du chérif et dans celui de son harem de t'allier à sa famille, il n'y aura pas moyen pour toi d'y échapper.

— Si j'étais Arabe ou Turc, la chose serait peut-être vraie, mais je suis Français, et il me considérera, je l'espère, comme un Français.

Elle secoua encore la tête.

— Tu seras empoisonné, dit-elle.

— Mais toi, lui demandai-je, ne pourrais-tu, la pre-

mière fois que tu iras dans le harem, savoir quelque chose, soit directement par toi-même, soit par tes sœurs d'Abyssinie?

— Oh! si fait, et non-seulement je saurai quelque chose, mais encore, sois tranquille, je veillerai sur toi.

La conversation avait lieu dans la nuit. Ce n'était pas l'heure pour Hafza d'aller au harem. On remit la visite au lendemain.

IX

Le lendemain, vers dix heures, je fis conduire Hafza à la forteresse d'Husseïn par les eunuques.

Quand on va au harem, ce n'est point, on l'a vu, pour y faire une simple visite, c'est pour y passer une partie de la journée. Vers trois heures après midi, Hafza revint. Deux nègres marchaient devant elle portant des bonbons et des pâtisseries qui lui avaient

été donnés par les femmes du harem. Je l'attendais avec impatience. Je la fis monter avec moi dans son appartement.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien! j'ai causé avec les femmes.

— Quelle est celle que l'on me destine?

— Alima.

— Tu en es sûre?

— Le chérif s'est prononcé, et lui-même compte t'en parler très-incessamment, peut-être ce soir, peut-être demain. C'est un grand malheur pour toi.

— En quoi le malheur est-il si grand?

— Alima a tous les défauts d'un enfant gâté. Elle est volontaire, capricieuse, dépensière. Le chérif a toujours fait ses volontés; tu seras obligé de faire comme le chérif.

— Voyons, n'y aurait-il pas moyen de rompre cette affaire?

— Ce sera difficile. Alima paraît amoureuse de toi.

— Où m'a-t-elle vu? Il me semble impossible qu'elle l'ait pu.

— Oh ! les femmes trouvent toujours moyen de voir, et surtout les femmes arabes.

— Eh bien, soit ! dis-je en m'avançant vers la porte.

— De la prudence !

— Sois tranquille.

Je sortis, mon intention était d'aller consulter le fils du chérif Abou-Taleb, mon ami Abd'el-Mélek. La forteresse de son père, que l'on venait de construire depuis un an ou deux tout au plus, était à un quart de lieue à peine. Je montai à cheval avec Sélim, et nous partîmes au galop.

Lorsque j'arrivai chez lui, il était avec son cousin, le fils du chérif Husseïn, et avec notre ami commun Yachya. Mon arrivée coupa court à la conversation. Il en résulta que je fus à peu près sûr que l'on parlait de moi. Abd'el-Mélek et ses hôtes ne m'en reçurent pas moins bien ; même les deux jeunes gens me firent plus d'amitiés que jamais.

Les politesses commencèrent. On prit le café, l'on apporta des tapis et des pipes ; car, si l'on ne fumait pas chez le chérif, on s'en dédommageait fort chez

son neveu. Le jeune Husseïn sortit le premier. Yachya voulut le suivre. Je le retins.

— Reste, lui dis-je ; je viens pour affaire grave, et tes conseils ne sont pas de trop.

Alors, m'adressant à Abd'el-Mélek :

— Seigneur, tu sais déjà pourquoi je viens ; je n'ai donc pas besoin de te le dire.

Il fit un signe de tête.

— Un jour, tu étais inquiet et embarrassé ; tu eus confiance en moi, et tu vins me trouver. Je suis inquiet et embarrassé, et je viens te trouver à mon tour.

— Je sais pourquoi tu viens, je l'ai su par ma mère et par mon cousin, et, lorsque tu es entré, nous parlions, Husseïn, Yachya et moi, de ton prochain mariage avec ma cousine Alima.

— C'est justement ce prochain mariage qui m'inquiète.

— Ah ! fit le jeune homme, et pourquoi ?

— Si tu étais à ma place, prendrais-tu Alima pour femme ?

Abd'el-Mélek resta un instant pensif.

— Non, dit-il.

— Tu vois !

— Je désire que tu sois de ma famille, car je t'aime comme un frère ; mais...

— Mais tu ne voudrais pas me voir épouser Alima ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Comment faire pour ne pas l'épouser ?

— La refuser de son père très-franchement. Je connais mon oncle ; la franchise est ce qu'il y a de mieux avec lui.

— Et il ne se formalisera pas ?

— Tu es musulman de religion, mais tu es Franc de naissance. Les Francs ont la parole dorée ; tu trouveras bien moyen de faire valoir tes raisons sans qu'elles aient rien de blessant.

En ce moment Yachya intervint.

— Mais, dit-il, la jeune fille ne se rendra pas aussi facilement que son père, et gare les intrigues et le poison.

Le jeune homme fit un mouvement de lèvres qui voulait dire :

— Il y a beaucoup de vrai là-dedans.

Le mouvement de lèvres voulait si bien dire cela, qu'il ajouta sans transition, et comme complément de sa pensée :

— Il faudra prendre des précautions.

— Lesquelles ?

— Une fois que ton refus sera connu d'Alima, ne plus accepter chez mon oncle ni café ni pâtisserie.

Le conseil n'était pas ambigu, comme on voit. Le résultat de la conférence fut qu'il fallait être franc avec le chérif, mais attendre qu'il en parlât. Quand à Abd'el-Mélek et à Yachya, je pouvais compter sur leur concours et leur surveillance. Je sortis, les laissant ensemble.

Sélim avait éventé quelque chose de tout cela. En revenant, je m'aperçus qu'il eût été assez aise d'entamer une conversation avec moi. Quelques mots furent échangés entre nous, mais je jugeai inutile pour le moment d'entrer dans aucun détail. Ce que je crus voir, c'est que, dans l'occasion, je pouvais aussi compter sur Sélim.

J'avais donc quatre alliés sincères et fidèles : Abd'el-Mélek, Yachya, Hafza et Sélim.

Au moment où je rentrais, le chérif me faisait appeler. Je crus que le moment de l'explication était venu, et je partis, résolu à l'affronter franchement. Je me trompais. Ce qui nécessitait ma présence, c'était l'arrivée de quarante païens se rendant à Abou-Arich dans le but d'embrasser l'islamisme. Ils étaient de tous les âges, depuis huit jusqu'à quarante ans. Tout cela parlait une langue qui nous était à peu près inconnue. Leur costume était celui de saint Jean au désert. Quant à leur pays, ils ne donnaient pas d'autres renseignements sur lui que de nous dire qu'il était à trente ou trente-cinq journées au levant d'Abou-Arich, ce qui supposait, dans un pays où la journée est de six heures, une distance de 250 lieues à peu près.

Le chérif, qui m'attribuait beaucoup plus de connaissances que je n'en avais, m'avait fait venir, espérant que je comprendrais quelque chose à leur dialecte et que je parviendrais à connaître les motifs de leur

conversion. Je descendis au milieu d'eux. Ils étaient entourés par toute la population. Ils étaient nus, à l'exception d'une petite fouta roulée autour des reins. Ils avaient tous un bracelet au bras gauche; ils avaient de longs cheveux noirs, qui tombaient sur leurs épaules, de beaux yeux, des dents magnifiques, des figures caractérisées chez les vieux, pleines de grâce et de fierté chez les jeunes. Leurs armes étaient la sagaie abyssine et le casse-tête africain, plus un petit couteau droit et très-pointu, non pas aiguisé à la meule, mais battu à froid au marteau comme on bat les faux. Les uns portaient ces couteaux au bras gauche, les autres au mollet du même côté. A l'une ou l'autre place, ils reposaient dans une gaine en cuir.

On ignorait encore ce qu'ils venaient faire.

Je descendis au milieu d'eux, comme je l'ai dit, par ordre du chérif et commençai une conversation par gestes, la langue qu'ils me parlaient m'étant aussi inconnue qu'au reste de la population.

Après deux heures de travail, je parvins à com-

prendre qu'ils étaient païens et adoraient le feu et les astres ; qu'à la suite d'une guerre avec leurs voisins, leur tribu avait été détruite, à l'exception des quarante hommes que j'avais sous les yeux, et enfin qu'ils venaient pour adopter la religion musulmane. Tous les cadis, les muphtis, les ulémas, les savants du pays passèrent après moi et ne purent en tirer autre chose. Cela s'accordait au reste avec les notions géographiques du chérif : il savait que, bien loin à l'est de son pays, il y avait des peuplades adorant le feu.

Ce que j'avais compris surtout, c'est que ces malheureux mouraient de faim. Aussi dis-je au chérif que ce qu'il y avait de plus urgent ponr le moment, c'était de leur donner à manger. Le chérif ordonna que l'on fît amener une dizaine de moutons et qu'on les leur donnât, en leur faisant comprendre que c'était pour eux. Ils les égorgèrent à l'instant même, et à la manière des juifs et des musulmans, c'est-à-dire en leur tranchant le larynx et la carotide en trois coups. Mais ils étaient si affamés que beaucoup n'attendirent pas que la viande fût cuite pour en manger. Un des

moutons fut dépecé à l'instant même, et plusieurs se jetèrent sur les lambeaux sanglants qu'ils mangèrent tout crus. Les autres firent griller la viande sur le feu avec une broche en bois. On leur donna en outre du riz, du beurre et du millet, dont ils firent plus tard des pâtes en y joignant des dattes. Ils reçurent aussi dix ou douze cases en manière de logement.

Le soir, ils firent leur prière en commun, adorant les astres. J'avais été convaincu, au reste, qu'ils étaient Guèbres en les voyant allumer leur feu, ce qu'ils avaient fait avec une multitude de gestes mystérieux.

Le chérif était inquiet de cette irruption de païens. Ce pouvait être une conspiration. Il assembla le conseil le soir. On avait adjoint au conseil tous les vieillards et tous les hommes un peu remarquables par leur intelligence.

Pendant ce temps, toute la population, intriguée, discutait devant chaque maison, les uns prétendant que j'avais dit la vérité et que c'étaient tout simplement des malheureux chassés de leur pays, les autres

prétendant que c'étaient des espions qui faisaient semblant de ne pas savoir la langue. D'autres enfin soutenaient que c'étaient des Wahabyles, parce qu'ils avaient les cheveux longs, tandis que les autres Arabes se rasent la tête.

Au conseil, on les fit entrer.

Ils examinèrent en entrant l'endroit de la salle qui leur paraissait libre, et, avisant un coin où il n'y avait personne, sans saluer, sans essayer de prononcer une parole, ils allèrent s'y ranger en s'accroupissant sur leurs talons, mais sans s'asseoir.

Le chérif leur fit apporter quarante chemises de toile bleue, leur état de nudité complète choquant sa susceptibilité. Ils acceptèrent ce vêtement avec une répugnance visible, mais ils refusèrent de le mettre. Le chérif regarda ce refus comme une preuve de mépris, et il commençait à se fâcher tout rouge, lorsque j'intervins et lui fis comprendre que c'était au contraire lui qui, en exigeant qu'ils se vêtissent, choquait probablement leurs idées sociales ou religieuses. Cette explication calma le chérif.

Nous fîmes la prière.

Cette cérémonie ne produisit sur les nouveaux venus aucune espèce d'effet. Cela nous confirma seulement dans la croyance qu'ils devaient être complétement étrangers à l'islamisme. Ce qui paraissait les préoccuper, c'étaient l'ameublement des chambres, les costumes de ceux qui l'habitaient, les armes que nous portions, les armures qui étaient suspendues à la muraille.

Après la prière, comme on vit qu'il était impossible de rien tirer d'eux, on les renvoya, à l'exception d'un seul.

Celui qu'on avait retenu était un jeune homme qui paraissait avoir dix-huit ans. Il était beau, semblait intelligent, et l'on espérait pouvoir tirer de lui ce que l'on n'espérait plus tirer des autres. Mais à toutes les interrogations, il répondit par signes qu'il n'entendait pas.

On résolut alors des les initier, non pas aux dogmes, puisqu'on ne pouvait pas leur faire comprendre la langue, mais aux pratiques de l'islamisme.

Ne pouvant rien tirer du jeune homme, le chérif le fit reconduire près de ses compagnons, qui tous se rangèrent autour de lui et écoutèrent le récit de ce qui s'était passé en leur absence.

Le lendemain, au lever du jour, les étrangers firent une prière analogue à celle de la veille. On avait en outre remarqué que, dans la case du plus ancien, qui avait une longue barbe blanche et qui paraissait leur prêtre, une lampe avait brûlé toute la nuit.

Pendant plusieurs jours on les traita avec la même hospitalité. Seulement, la populace se pressait autour de leurs huttes et parfois les enfants les appelaient *Djhehael*, mot dont les Turcs ont fait *Giaour*, et qui veut dire adorateur des idoles.

Le même jour on remarqua que deux des étrangers se détachaient de la troupe et se dirigeaient vers l'est. On fit à l'instant même un rapport au chérif. Le chérif les fit suivre par des hommes montés sur des dromadaires. Le lendemain, dans la nuit, les hommes revinrent. Les deux étrangers s'étaient arrêtés à une journée de là, et avaient tiré, d'une grotte des mon-

tagnes nommées Maden-el-Afrıt, la *Mine-du-Diable*, une cinquantaine de femmes et d'enfants de tous les âges. Ces malheureux attendaient là pour savoir comment seraient reçus à Abou-Arich leurs fils et leurs pères.

Il n'y avait plus de doute pour le chérif, c'était une émigration qui venait se jeter dans ses bras, et, comme le chérif Husseïn avait la grandeur de la superstition, il résolut de les traiter de son mieux et de ne s'arrêter à aucun sacrifice. Du moment où les étrangers émigraient, ils venaient de la part de Dieu. Seulement les femmes n'étaient guère plus vêtues que les hommes : c'était un grave inconvénient pour leur admission dans la ville.

En conséquence, on envoya au-devant d'elles des femmes et des jeunes filles arabes avec toutes sortes de vêtements. Cette mesure avait été prise en petit comité entre le chérif, son frère Abou-Taleb, Yachya et moi. Pour que les femmes étrangères ne s'effrayassent pas, on avait adjoint aux femmes arabes plusieurs des païens, qui devaient leur affirmer qu'on

n'avait pour eux que de très-bonnes intentions.

Le lendemain on annonça que les femmes païennes approchaient. Le chérif avait fait inviter tous les infidèles à se vêtir de leurs chemises et leur avait envoyé en même temps des écharpes rouges; puis il avait mis en réquisition des chevaux qu'il avait fait harnacher. Mais là se présenta un nouvel embarras. Sans doute ils étaient médiocres cavaliers, car on ne put jamais les décider à monter à cheval. La seule chose à laquelle ils consentirent, ce fut d'endosser le vêtement biblique qu'on venait de leur donner.

A leur intention, le chérif avait fait déménager tout un camp d'infanterie formant un douar au dehors de la ville. Ce déménagement laissait vides une centaine de huttes dans lesquelles on avait brûlé d'abord de la fiente de vache pour en faire disparaître les insectes, puis de l'encens pour les parfumer et surtout en chasser les mauvais esprits. Ces huttes étaient donc en état de recevoir leurs nouveaux hôtes.

Le chérif, toute sa famille, toutes ses troupes présentes à Abou-Arich étaient sur pied. Derrière eux,

toute la population. Cette entrée d'une centaine de misérables païens était devenue une fête. Les femmes leur portaient des fruits, du lait, du miel. On alla à leur rencontre jusqu'à une demi-lieue de la ville. Malgré le nombre considérable des assistants, — il y avait peut-être vingt mille individus, — tout se passa avec beaucoup de calme et presque en silence. La cérémonie avait avant tout le caractère religieux.

On rentra dans la ville, musique en tête, bannières déployées, chaque cavalier faisant la fantasia devant le chérif.

Les femmes avaient endossé les vêtements qu'on leur avait envoyés; mais on n'avait pu obtenir d'elles qu'elles se couvrissent le visage. Quant à moi, l'effet que me produisit la tribu fut celui que m'eût fait en France ou en Espagne une bande de Bohémiens ou de Djingalis. Mon opinion, encore aujourd'hui, est qu'ils appartenaient à des tribus indiennes correspondant à celles de nos Gitanos d'Europe.

En entrant à Abou-Arich, les infidèles prirent la tête de la colonne, traversèrent la ville aux cris de

réjouissance de toutes les femmes, et se rendirent à leur camp, situé à la porte de Djézan, c'est-à-dire à l'ouest, dans l'intervalle qui séparait la citadelle du chérif de la ville. Toute la tribu prit immédiatement domicile.

Il ne s'agissait plus que de les convertir. Cette conversion fut surtout l'affaire des femmes et des bons traitements dont le chérif Husseïn et sa famille les entourèrent. Le miracle ne fut pas long à opérer. D'abord les enfants, mâles et femelles, baragouinèrent promptement et facilement l'arabe; ensuite, la simplicité des pratiques religieuses opéra son effet. De sorte qu'un beau jour, les principaux des païens, ayant à leur tête le vieux à barbe blanche, se présentèrent au chérif en lui faisant comprendre, non-seulement la reconnaissance qu'ils avaient des bons traitements reçus, mais encore leur désir de s'identifier complétement à la famille de leur bienfaiteur.

C'était là qu'on voulait en arriver.

Ils furent ensuite tous circoncis.

A l'occasion de cette conversion, on les avait pro-

menés par la ville sur des chevaux richement enharnachés, tandis que des quêteurs faisaient une collecte en leur faveur. Tout le monde, pauvre et riche, contribua à cette collecte, et y contribua si bien qu'elle produisit en deux heures une cinquantaine de mille francs. Il est vrai de dire que Juifs et Banians, pour faire leur cour au chérif, contribuèrent de leur côté. De son côté, le chérif, devenu leur parrain, leur assura un revenu journalier suffisant pour les nourrir, leur donna des terres à cultiver, et insensiblement les plaça dans ses villes et près de ses frères. Les filles se marièrent avec des Arabes, et les jeunes gens avec des femmes d'Abou-Arich.

On finit par apprendre qu'ils venaient du centre de l'Arabie. Ils avaient été chassés de l'Wadi Neijéran par des tribus ennemies et païennes qui leur avaient tué les trois quarts de leurs frères et enlevé tout ce qu'ils possédaient. Des sorciers leur avaient dit alors de se diriger vers l'ouest, et que là ils trouveraient des populations amies. Sur la foi de la prophétie, ils s'étaient mis en route, et la prophétie s'était réalisée.

Ce qu'il y eut de plus difficile à leur faire comprendre, c'est qu'ils ne pouvaient devenir musulmans en conservant leurs pratiques païennes. Ils eussent voulu combiner les deux croyances, du moins dans l'exercice du culte.

Sept de leurs compagnons étaient morts des suites de la circoncision, et il fallut employer la force pour qu'ils ne les brûlassent pas. Le refus d'un bûcher les chagrina à ce point qu'alors seulement on put remarquer chez eux quelques regrets de s'être faits musulmans. Ne pouvant brûler leurs morts, ils brûlèrent les huttes qu'ils avaient habitées ; ce qui faillit incendier tout le douar.

Mais, dans la manière dont ils élevaient leurs enfants, dans la façon de préparer leurs aliments, ils conservèrent leurs anciennes habitudes. Dans leur intérieur, ils restaient nus. Seulement, pour sortir, ils revêtaient la fameuse chemise bleue et l'écharpe rouge. Le chérif voulut d'abord s'interposer ; mais il vit bientôt qu'il serait obligé d'user d'une contrariété de tous les instants, et il y renonça.

Dans leur pays, ils étaient tribu guerrière purement et simplement; mais à Abou-Arich, n'ayant plus de guerre à faire, chacun adopta l'état qui lui convint. Les uns se firent charpentiers, les autres boulangers, serruriers, potiers, maçons, laboureurs, et, grâce à une intelligence réelle, et qui s'exerçait pour la première fois, chacun fit de grands progrès dans l'état qu'il avait embrassé.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre l'arrivée des païens et leur conversion, un autre fugitif venait demander une hospitalité qui lui fut accordée avec beaucoup d'empressement, et qui devait amener des événements de la plus haute gravité.

Un neveu de l'imam de Sana, chassé des États de son oncle à la suite d'une révolte, arrivait à Abou-Arich: c'étaient des nouvelles fraîches qui arrivaient au chérif Husseïn de son plus mortel ennemi. Le chérif Husseïn était l'ennemi de l'imam de Sana à double titre, l'imam de Sana ayant déjà été dépossédé par le chérif Husseïn d'une partie de ses États et étant l'allié le plus important que les Anglais eussent dans l'Yémen.

Le chérif Husseïn reçut le fugitif, non pas en hôte, mais en prince. Il lui abandonna un de ses châteaux, mit des chevaux et des esclaves à sa disposition, et lui affecta un traitement d'une vingtaine de mille francs par an. Il y avait un grand projet politique caché sous cette générosité. Le projet était commun au fugitif et à celui qui le recevait; le jeune imam voulait détrôner son oncle; Husseïn voulait agrandir ses possessions, tout en aidant le jeune imam dans sa conquête. Il va sans dire que la condition de rupture complète avec l'Angleterre faisait la base du traité.

Dès le lendemain de l'arrivée du prétendant, je fus appelé par Husseïn à faire partie de leurs conférences et à émettre mon opinion. Dès le premier jour, je vis parfaitement qu'une expédition contre l'imam était imminente.

Au reste, en ce moment même, il était à ma connaissance, — la révélation me venait de la Mecque, — que l'imam de Sana, à l'instigation de l'Angleterre, concluait un traité avec la Turquie, traité en vertu duquel la Porte allait lui prêter toute espèce de con-

cours contre le chérif Husseïn, qu'elle considérait comme un ennemi.

Voici le plan qu'on adopta : réunir le plus de troupes possible. Nous disposions de vingt mille hommes. De leur côté, les frères du chérif dans leurs gouvernements de Moka, d'Hodeïda, de Loheïa, de Zébid, de Beït-el-Fakïb et de Tâës pouvaient nous seconder avec trente mille hommes.

Le jeune Ahmed, qui avait un parti dans l'imamat de Sana, prétendait pouvoir disposer d'une dizaine de mille hommes qui d'avance lui étaient acquis. Mais, en cas de succès, ce nombre devait se doubler, se tripler, atteindre la majorité, puis la totalité de la population. C'est en Arabie surtout que le droit du plus fort est incontestable. Je proposai donc au chérif de marcher hardiment sur Sana même, sans s'arrêter ni aux places fortes ni aux citadelles.

L'invasion se faisait de deux côtés différents : au nord d'abord, par les contingents venant d'Abou-Arich, de manière à attirer de ce côté toute la défense, tandis que les contingents des autres districts, c'est-

à-dire des frères de Husseïn, après s'être emparés des routes par lesquelles Sana aurait pu recevoir quelques secours anglais, aidés des partisans du jeune imam, facilités dans leur mouvement par la puissance du chérif, qui s'étendait sur tout le Théama jusqu'à Aden, entreraient par le sud-ouest et essayeraient, grâce aux intelligences que l'on aurait dans la capitale, d'emporter Sana par surprise.

Il fallait, pour la réussite d'un pareil projet, de l'habileté, de la promptitude, et surtout de la discrétion. Il fallait de plus, à la tête des deux expéditions, des hommes supérieurs et résolus.

Le chérif était bien décidé à prendre le commandement des troupes d'Abou-Arich, mais il n'osait confier le commandement en chef de la seconde expédition au jeune imam. Il s'en défiait sous deux rapports. Il pouvait être nuisible à la fois : comme trop habile, ou comme trop inexpérimenté.

Chaque contingent, à partir du jour de l'entrée en marche, avait une cinquantaine de lieues à faire pour atteindre Sana. Ces cinquante lieues ne

pouvaient pas se faire à moins de huit à dix jours.

Sana est, comme antiquité, à peu près la sœur de la Mecque. Comme importance matérielle, elle est six fois grande comme elle. Comme importance productive, c'est un paradis terrestre, tandis que la Mecque est un désert à qui le législateur musulman n'a donné de vie et d'importance que par la prescription du pèlerinage, qui a aussi bien un but commercial qu'un but religieux, et qui, pendant le mois de sa durée, infiltre dans la population des moyens d'existence pour tout le reste de l'année.

Ahmed était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, parfaitement intelligent, s'intéressant beaucoup à ce qui était art, industrie et science. Il était fils de la sœur de l'imam. Un parti l'avait choisi pour chef, et lui, de son côté, s'était laissé choisir. A Sana, comme partout dans l'extrême Orient, les prétendants à la couronne sont comme des ennemis et gardés comme des prisonniers. Cela s'explique par les révoltes même qui surgissent malgré ces précautions, qui changent d'un jour à l'autre la face des États, et qui

livrent au poison, au lacet ou à la prison le roi d'hier, vaincu aujourd'hui.

Malgré la captivité rigoureuse du jeune imam, malgré la surveillance qui l'entourait, il était parvenu, grâce à sa nourrice, vieille négresse du Soudan, qui l'avait revêtu d'habits de femme, à tromper la vigilance de ses gardes et à se jeter dans les bras du parti qui l'avait choisi pour chef.

On l'avait alors caché avec le plus grand soin. Malgré toutes les perquisitions, on n'avait pu s'emparer de lui. Pendant ce temps, son parti grossissait. Enfin, un jour, il se crut assez fort pour en prendre le commandement et risquer une bataille; mais parmi ses partisans, affublés d'une fausse fidélité, se faufilèrent des traîtres, qui, un beau jour, s'emparèrent de lui et l'enfermèrent dans un château de Sana nommé *Dâr-Deheb*, la Maison d'Or. C'était l'habitation même de son oncle, l'imam de Sana.

Le rez-de-chaussée des forteresses arabes est, nous l'avons déjà dit, je crois, en général presque toujours consacré à un bagne, et plus il s'y trouve de galériens,

plus le maître du logis est important aux yeux des populations.

Mais là, cette même négresse qui, une première fois déjà l'avait sauvé, entreprit de le sauver une seconde. Elle y parvint à l'aide d'un eunuque de son pays, pris dans le Soudan en même temps qu'elle, vendu avec elle, qui avait été ramené avec elle, et qui, par un hasard providentiel, avait été acheté par le même maître. L'eunuque parvint à s'emparer de la clef de bois qui fermait le cachot du prince, et à la garder assez longtemps pour en faire une pareille.

L'évasion pressait; l'exécution, sans avoir de jour fixé, était imminente; l'imam n'avait qu'un signe à faire pour que la tête du prisonnier tombât; les bons offices de quelque intrigant pouvaient hâter cette chute. La même nuit on risqua le tout pour le tout.

L'eunuque était de garde. Il s'introduisit dans la prison du jeune homme, lui peignit en noir la figure et les mains, l'affubla de son costume et le fit sortir à sa place. La négresse l'attendait à un endroit désigné, avec des hommes et des chevaux. Il passa sans

obstacle à travers toutes les cours, rejoignit la négresse, sauta en selle, et prit la direction du nord.

Vingt heures après, il franchissait les frontières des États de l'imam de Sana et entrait dans ceux du chérif Husseïn.

Le lendemain matin, on vint pour exécuter le jeune homme. On ne trouva que l'eunuque. L'eunuque avoua tout. Il fallut bien que l'imam se contentât de cette substitution. Seulement, il fit exécuter l'eunuque à la place de son neveu.

X

Pendant que ces événements se passaient d'un côté à Sana, et de l'autre à Abou-Arich, les Anglais d'Aden faisaient pendre leurs trente-neuf prisonniers arabes. Nous avons parlé de ces prisonniers à propos du voyage que je fis dans cette ville. Ils les

faisaient pendre ostensiblement, afin qu'ils servissent d'exemples aux Arabes de la montagne. C'était en même temps une sorte de défi. Si c'était ce dernier but qu'ils cherchaient, ils l'atteignirent.

Les Arabes n'en devinrent que plus haineux à l'endroit des Anglais. Quelques jours après, en signe de représailles, le sultan de la tribu des Fadélis plantait une douzaine de têtes d'officiers et de soldats sur des perches dressées en vue d'Aden. C'était dire au capitaine Haines que l'on acceptait la déclaration de guerre.

Le bruit de cette exécution se répandit immédiatement dans tout le Théama, et porta à son comble l'exaspération des Arabes, et surtout celle du chérif Husseïn. Sa guerre contre les Anglais était devenue une guerre presque religieuse, et faire la guerre à l'imam de Sana était un commencement d'hostilité contre l'Angleterre.

De son côté, le jeune Ahmed avait appris la mort de l'eunuque qui s'était dévoué pour lui. Il était enragé de vengeance. Il avait appris cette mort par sa

nourrice elle-même, qui avait pris la fuite, et qui était parvenue à le rejoindre à Abou-Arich, et lui apportait des lettres de ses partisans. Beaucoup de ceux-ci, plus de cinquante, avaient été arrêtés et exécutés. Les autres demandaient l'hospitalité au chérif Husseïn, en attendant qu'ils pussent rentrer à Sana avec leur chef.

L'expédition fut donc définitivement résolue. Il ne s'agissait plus pour se mettre en route que de réunir les contingents des frères du chérif. Des courriers furent expédiés à chacun d'eux. Ces courriers portaient, non pas des ordres, — le chérif avait toujours peur de blesser ses frères, — mais des invitations à se rendre près de lui.

Aux yeux de ses frères, nous l'avons dit, le chérif était entaché de péché originel. Il était fils d'une négresse, ils étaient fils de blanche. Il est vrai qu'il n'y avait qu'un coup d'œil à jeter sur lui et sur eux pour comprendre de combien il leur était supérieur.

Le chérif Hammoud au reste lui avait donné la mesure de la confiance qu'il pouvait avoir dans ses

parents, tandis que le chérif Abou-Taleb ne laissait ignorer à personne son intention de profiter de la première occasion de se substituer à son frère.

Tous, au bout d'un délai proportionné aux distances, se rendirent à l'invitation du chérif Husseïn. Celui-ci leur fit de magnifiques réceptions. Chacun, la réception faite, entra dans la forteresse, et les conférences commencèrent. Ces conférences avaient généralement lieu le soir, après la prière. Elles se composaient exclusivement des frères; Yachya seul, parmi les étrangers, y était admis. Moi-même je n'y fus appelé qu'après un certain nombre de réunions.

Le chérif ne rencontra aucune opposition patente chez ses frères, mais une nonchalance malveillante qui venait mettre une entrave spécieuse à toutes ses propositions. Il était impossible qu'il n'y eût pas un parti pris entre eux. Je m'étais abstenu de les voir, pour n'être point accusé d'avoir intrigué près d'eux d'une façon ou de l'autre.

Tous mes avis, s'ils étaient demandés, appartenaient franchement et hautement au chérif Husseïn.

Au reste, à plusieurs reprises pendant mon séjour dans ses États, j'eus l'occasion de faire sentir à ses frères qu'il m'était interdit, par ma position auprès de leur souverain, de leur souffler, à eux, aucune détermination.

Hammoud, entre autres, avait, soit directement, soit indirectement, fait ou fait faire plusieurs tentatives près de moi. Par Sélim, qui avait des relations avec la domesticité, et surtout avec les eunuques et les esclaves des princes, je savais à peu près tout ce qui se passait dans ces conférences, si bien closes qu'elles fussent. Il faut le dire, en Orient, il n'est point de secret qui ne transpire, ayant toujours quelque esclave ou quelque eunuque pour confident ou pour auditeur. Le proverbe qui dit que les murs ont des yeux et des oreilles a été fait particulièrement pour les murs orientaux.

A la cinquième ou sixième conférence, le jeune imam fut appelé à son tour. Mais autant il avait été reçu avec bienveillance par le chérif, autant il fut reçu avec froideur par sa famille.

Le chérif Husseïn, avec son esprit chevaleresque et le sentiment de sa force, se mettait au-dessus de tout. Mais il n'en était pas ainsi des princes ses frères. Ils ne voyaient dans l'arrivée du jeune homme qu'une source d'embarras politiques qui, dans un temps donné, pouvaient amener le renversement d'Husseïn et la destruction de leur puissance. Pour eux, Ahmed n'était pas autre chose qu'un ambitieux qui n'avait plus rien à perdre et qui avait tout à gagner.

Les séances continuèrent et n'amenèrent aucun résultat. C'est alors que je fus appelé à mon tour, mais isolément, en dehors des conférences. Ce fut Yachya qui vint me chercher. Je me rendis à l'instant même à l'invitation. Je trouvai le chérif à la fois triste et fatigué. Il va sans dire qu'Yachya demeura en tiers avec nous.

—Hadji, me dit-il, je t'ai fait appeler pour te consulter dans la situation grave où je me trouve.

Je m'inclinai.

— Je compte, continua-t-il, comme d'habitude, sur ton dévouement et ta discrétion.

— Tu fais bien, seigneur, lui dis-je; depuis que je suis ici, mon dévouement pour toi a toujours égalé ma reconnaissance, et plus d'une fois tu t'es plu à reconnaître que tu n'avais pas de serviteur plus dévoué que moi.

— Tu es informé, n'est-ce pas, de l'arrivée de mes frères, et tu sais que des conférences ont eu lieu au sujet de l'imam de Sana?

— J'ai vu tes frères, et j'ai entendu parler des conférences.

— Mais tu ne sais pas qu'au lieu d'avoir trouvé dans mes frères des amis, des alliés, je n'ai rencontré que des ingrats et des hypocrites. Chose fatale dans la position où je me suis mis à l'égard du jeune imam, à qui j'ai engagé ma parole.

— J'ignore tout, seigneur. Les conférences ont été secrètes.

— Oh! tu n'es pas sans savoir que tout ne va pas comme je l'espérais.

— En voyant les conférences traîner en longueur, j'ai pensé qu'il y avait quelque embarras.

— Que faut-il faire à l'égard de mes frères? Me passer d'eux?

— Te passer d'eux serait t'en faire autant d'ennemis et d'ennemis dangereux.

— Mais comment les amener, si ce n'est pas leur envie, à me fournir les contingents dont j'ai besoin?

— Il faut les trouver dans ton trésor, et surtout dans ta volonté.

— Comment, dans mon trésor?

— Tout est là, crois-moi, seigneur; paye-leur les contingents et ils te les fourniront.

Le chérif secoua la tête.

— Ce serait trop coûteux. N'ont-ils pas leurs provinces? Et qui leur a donné leurs provinces? n'est-ce pas moi?

— Sans doute, mais ils sont habitués à les considérer comme leurs domaines. Rafraîchis leur mémoire, et s'ils ont oublié, force-les de se souvenir.

— Agir ainsi, dit le chérif, serait m'exposer à être trahi par eux à mon premier échec.

— Tes frères sont avides d'honneurs et de richesses;

je crois moi-même qu'il ne faut pas faire grand fond sur eux; cependant je ne crois pas qu'ils te trahissent tant qu'ils te croiront en état de les payer.

— A la fin de la guerre je serai ruiné.

— Tu imposeras au jeune imam le remboursement des sommes que tu auras avancées pour lui.

— Oui, si je réussis; mais si j'échoue?

— Tu en feras le sacrifice. Tes soldats te coûtent peu de chose, leur entretien presque rien, la dépense ne sera donc pas aussi énorme que tu le crains.

— Comment proposer des indemnités à mes frères? Ils sont fiers, ma proposition les blesserait.

— Garde-t'en bien, en effet, non point parce que ta proposition les blesserait, mais parce qu'elle t'affaiblirait à leurs propres yeux.

— Alors, trouve un moyen.

— Oblige le futur imam à te déclarer par écrit que tous les frais de la guerre seront à sa charge, ainsi que les indemnités de campagne à payer à tes frères.

Le chérif me regarda avec admiration.

— Ah ! dit-il, en effet, c'est une excellente idée, n'est-ce pas, Yachya ?

— Merveilleuse, seigneur.

Husseïn reprit :

— Oui, mais le même cas se représente si nous ne réussissons pas ?

— Alors ce sera un malheur que vous supporterez en commun, tandis qu'au contraire si vous réussissez, ce sera une économie énorme pour ton trésor.

— Et si j'essayais seul ?

— J'aurais peur que tu ne réussisses pas.

Le chérif garda un instant le silence.

— Et toi, dit-il, voudrais-tu te charger des premières négociations avec le prétendant ?

— Avec de pleins pouvoirs signés de toi et le concours d'Yachya, oui.

— Pourquoi avec des pouvoirs signés de moi ?

— Parce que c'est plus prudent, et que, si je ne prenais pas cette précaution, il se pourrait qu'un jour je fusse désapprouvé.

— Tu n'as donc pas confiance en ma parole ?

— Si fait, pour les choses ordinaires de la vie; mais pour les choses qui, comme celles-ci, ont une gravité politique, et qui marchent avec un cortége d'intrigues, non.

Il s'assit immédiatement devant une table, écrivit ce pouvoir et me le remit. Je le passai à Yachya afin qu'il le lût. Il était conçu en ces termes :

« J'autorise El-Hadji-Abd'el-Hamid-Bey à traiter en mon lieu et place des conditions d'intervention de ma part dans les affaires de Séïd-Ahmed de Sana, déclarant en conséquence que tout ce qu'il fera, je le considérerai comme bien fait et conforme à mes intentions. »

Nous faisons grâce au lecteur de tous les préambules qui se mettent invariablement au haut des lettres musulmanes.

— Mais, lui dis-je, ce pouvoir ne parle point d'argent.

— N'ai-je point écrit que tout ce que tu ferais je le considérerais comme bien fait.

— Les questions d'argent, seigneur, brouillent les

hommes, et, comme j'ai le désir de rester ton ami, les questions d'argent ne sauraient jamais être assez claires entre nous.

Husseïn prit le papier et y ajouta ces mots :

« Il est bien entendu que toutes les questions d'argent se trouvent comprises dans ces pleins pouvoirs. »

Puis, il me rendit mon papier. Je jetai les yeux dessus.

— Que veux-tu que je fasse de cela, lui demandai-je ?

Il parut tout stupéfait.

— Mais, dit-il, j'ai mis ce que tu désirais. Que te faut-il encore ?

— Spécifier d'une manière formelle que toutes les conférences que j'aurai avec le prétendant auront lieu en présence de Yachya.

Le chérif devint rouge de colère.

— Mais, fit-il, tu m'imposes bien des conditions !

— Ce n'est pas encore assez ; sidi, écris, je te prie !

Husseïn déchira le premier papier et en écrivit un autre à peu près dans les mêmes termes, mais auquel il ajouta ce que j'avais demandé. Cette fois, il le remit lui-même à Yachya, pour qu'il eut à le lire. Yachya le lut et me passa le papier.

— Eh bien! es-tu content? me demanda le chérif, pensant que c'était une affaire terminée.

Mais, après avoir lu, je le tendis à Husseïn en lui disant :

— Il manque encore quelque chose.

Cette fois, le chérif devint bleu. D'assis qu'il était, il se leva pour se promener à grands pas dans son salon. Yachya tremblait, ne sachant pas quel serait le résultat de cette colère. Moi, je m'assis au contraire très-froidement, attendant qu'il plût au chérif de me répondre.

Après avoir fait deux ou trois fois le tour de sa chambre, et lu à chaque fois son pouvoir d'un bout à l'autre :

— Mais enfin, me demanda-t-il, que manque-t-il donc à ce pouvoir?

— Presque rien en effet, lui dis-je, l'empreinte de ton cachet, qui seul le rend valable.

— Je l'ai signé.

— Tout le monde peut contrefaire ta signature.

— Je n'y pensais pas, dit-il.

— Oh! lui dis-je, ce n'est point pour toi que je demande cela, mais, si tu venais à mourir, quels ne seraient pas mes déboires avec tes frères!

Sa gaieté lui revint, et, tirant son sceau de son doigt, il le frotta sur un bâton d'encre de Chine. Les chefs arabes ont toujours dans une de leurs poches ce petit bâton. Alors, mouillant son papier du bout de la langue, il appliqua son sceau au haut du papier. Je pris alors mon plein pouvoir, je le roulai et le passai dans ma ceinture. La sérénité était revenue sur le front du chérif, la joie sur celui de Yachya. J'allais me retirer lorsque le chérif me retint par le bras et me dit :

— Reste, Hadji, nous avons encore à causer d'une autre chose qui t'intéresse plus particulièrement.

— Tu te trompes, sidi, lui répondis-je, rien ne

saurait m'intéresser plus que tes intérêts et mon devoir.

Yachya voulut se retirer, mais à son tour le chérif le retint, lui disant qu'il n'était pas de trop. Comme je me doutais de ce qu'allait me dire le chérif, je fus enchanté que Yachya assistât à notre conférence, bien qu'il ne fût jamais qu'un témoin passif et presque muet. Mais enfin, c'était un témoin.

Le chérif alors se tournant vers moi me dit :

— Mon cher Hadji, voilà un an que nous sommes ensemble, tu m'as rendu bien des services, tandis que je n'ai encore fait pour toi que bien peu des choses que j'avais envie de faire. Je t'ai fait mon lieutenant, ce n'est pas assez, je voudrais te faire mon égal.

Je m'inclinai.

— Mais pour arriver à ce résultat sans choquer mes frères, que tu connais si bien, je dois te faire de ma famille.

Je regardai le chérif et feignis le plus grand étonnement.

— Hadji, dit-il, j'ai quatre filles, je ne puis pas te

dire de choisir celle qui te convient, puisque dans notre pays l'homme ne voit pas sa femme avant d'être son mari ; mais je t'ai choisi moi-même, non-seulement celle que je crois te convenir le mieux, mais encore celle que je préfère.

Généralement, chez les Arabes et chez tous les autres musulmans, une pareille offre est non-seulement une immense faveur, mais encore un ordre, et il y aurait le plus grand danger à l'homme honoré d'un pareil choix à refuser, si haut placé qu'il puisse être, car ce serait froisser l'amour-propre du père et du chef d'une façon terrible. Un musulman haut placé pardonne rarement à un inférieur d'avoir froissé son amour-propre.

J'étais cependant bien décidé à refuser, quoi qu'il pût arriver.

— Séïd, lui dis-je, tu me combles de tes grâces avant même qu'il m'ait été possible d'achever la tâche que je m'étais imposée près de toi ; ne vaudrait-il pas mieux attendre que des services bien constatés me donnassent des titres à une pareille faveur ?

Le chérif, qui croyait me combler de joie, me regarda avec étonnement. Un coup d'œil que je jetai de côté sur Yachya me le montra très-effaré. Il craignait qu'un refus trop net ne gâtât ma position.

Le chérif reprit :

— Je ne demande pas mieux, Hadji, que de t'accorder le temps de la réflexion ; d'ailleurs, comprends-moi bien, c'est une proposition que je te fais, et non pas un ordre que je te donne; sois donc franc et loyal avec moi comme tu l'as toujours été, et dis-moi tout de suite ta pensée.

— Eh bien ! séïd, écoute-moi, et crois bien que c'est ton intérêt et non le mien que je plaide en ce moment; je ne serai pas plutôt ton gendre que l'honneur que tu m'auras fait portera ses fruits ; je suis déjà jalousé par tes frères et tes neveux.

— Pas par tous.

— Je le sais, mais par la majeure partie.

— Quels sont ceux que tu crois tes ennemis ?

— Hammoud, d'abord.

— C'est l'ennemi de tout le monde, excepté des Anglais.

— Abou-Taleb.

— Je crois bien, tu es un obstacle à ses desseins.

— Heïder.

— Ce n'est pas toi qu'il déteste, c'est moi.

— Quant aux autres, je n'ai pas personnellement à m'en plaindre. Mais si tu pouvais lire au fond de leur pensée, tu les trouverais plutôt malveillants que bienveillants. Tu travailles à donner ta survivance à ton fils; or, comme en Orient ce n'est pas le fils, mais l'aîné de la famille qui succède, ils voient en moi un instrument qui, me rangeant du côté de l'intelligence, t'aidera à consolider l'usurpation de ton fils. Si je suis ton gendre, ils se défieront bien autrement de moi encore. Alors je n'aurai plus un instant de répos; je serai espionné, menacé; je serai sans cesse entre le poignard et le poison. Crois-moi, séïd, prends-moi comme je suis, sers-toi de moi, prends-en ce que je puis te donner, mais ne me fais pas plus grand que

je ne le suis, pas plus grand que je ne veux l'être. Tes filles doivent épouser un prince autant que possible de ta famille, afin de ne pas éparpiller vos intérêts communs ; moi je dois te seconder, mais comme serviteur fidèle et non comme allié intéressé. Et puis, laisse-moi te dire autre chose. J'ai quitté la France pour venir en Égypte ; j'ai quitté l'Égypte pour venir en Arabie ; peut-être le désir me prendra-t-il de quitter bientôt l'Arabie pour l'Inde, pour la Perse, pour l'Asie-Mineure, que sais-je ? Ce qui distingue l'homme de l'arbre et de la plante, c'est que l'arbre et la plante meurent où la main de Dieu a fait tomber leur semence ; mais aux deux jambes de l'homme, Dieu a permis qu'il ajoutât les quatre jambes du cheval ou du dromadaire ; l'homme est donc né pour parcourir le monde. Voyager est surtout ma vocation. Une fois que je serai ton gendre, adieu mon libre arbitre ; je devrai rester près de toi, près de ma femme ; je ne reverrai pas les pays que j'ai connus ; je ne verrai pas les pays que je ne connais pas encore. Je porte près de toi une chaîne que je ne sens pas, attendu que c'est

moi qui en ai la clef et non pas toi. Du moment où je serais ton gendre, la clef passerait de mes mains aux tiennes, et ma chaîne deviendrait pesante.

— Jamais ! interrompit Husseïn.

— Séïd, je préfère être libre.

— Mais tu veux donc me quitter ?

— Non, mais il peut se présenter des circonstances plus puissantes que ma volonté.

— Écoute, reprit-il, tout ce que tu viens de me dire me paraît excessivement grave. Je nourris ce projet depuis longtemps, depuis longtemps c'était le désir de mon harem et de l'enfant que je te destinais, je ne puis donc y renoncer ainsi tout à coup. Prenons chacun notre temps, toi pour réfléchir, moi pour peser tes paroles, et que ce qui vient de se passer reste strictement entre nous trois.

— Je t'en supplierai le premier, Séïd ; ma vie y est intéressée.

— Occupe-toi de la mission que je t'ai donnée relativement à Ahmed ; je vais laisser de leur côté mes frères couver leurs projets pendant quelques jours ; je

veux, avant de les réunir, avoir une réponse de toi. Dieu fera le reste.

Je le quittai en l'embrassant. C'était une faveur qu'il n'accordait à aucun des membres de sa famille, à moins qu'il ne les revît après une longue absence.

Je sortis. Yachya resta. Je rentrai chez moi et montai à l'instant même chez mon Abyssine, à qui je racontai tout.

— Ainsi tu as refusé? me dit Hafza.

— A peu près.

— A partir de ce moment, veille sur toi.

— As-tu donc quelque chose de nouveau de ton côté?

— Non; mais je suis sûre qu'il y aura quelque chose de nouveau demain.

— Le chérif m'a promis de n'en point parler au harem.

— Oui, mais il ne tiendra pas sa promesse. Le chérif dit tout à sa vieille femme, qui a une grande influence sur ses décisions.

— Iras-tu au harem?

— Non, j'attendrai mes sœurs d'Abyssinie; elles viendront se promener dans le jardin.

En ce moment Sélim, de la chambre à côté, vint m'annoncer Yachya. Je sortis. Yachya m'attendait sur la terrasse du premier étage. Il venait me rendre compte de l'impression réelle que ma conversation avait produite sur le chérif.

— Tu as été parfait dans tes répliques, me dit-il. Que le mariage se fasse ou ne se fasse pas, elles ont donné de toi la plus haute opinion à Husseïn. Il a vu en toi un homme sage et modeste, et sa confiance pour toi s'en est augmentée au point que si la guerre se fait avec l'imam de Sana, et que le chérif prenne le commandement de ses troupes, il est décidé à ne confier qu'à toi le gouvernement du Théama, attendu, dit-il, que tu es le seul homme auquel il se fie entièrement.

— C'est à la fois trop beau et trop difficile pour que cela réussisse. Je n'y compte donc pas plus que sur la réussite de la mission dont il m'a chargé. Le chérif Husseïn m'a paru trop ardent à accepter les

propositions du jeune homme. Il n'a pas réfléchi aux conséquences qui doivent ressortir de cette guerre. Ne pouvant m'y opposer ouvertement sans m'exposer à sa défiance, j'ai proposé un moyen qui nous fera gagner le temps que le chérif eût dû donner à la réflexion. Au surplus, tu connais les Arabes. Il ne faut pas qu'aux yeux du jeune imam je sois le fondé de pouvoirs d'Husseïn, il faut que ce soit lui, au contraire, qui me charge de ses intérêts près du chérif; il ne faut pas que ce soit moi qui aille chez lui, il faut que ce soit lui qui vienne chez moi. C'est à toi, Yachya, d'aviser au moyen de le faire venir. Je n'ai pas besoin de te tracer un plan, tu sais mieux que personne les zigzags des négociations arabes.

Yachya demeura un instant pensif.

— C'est difficile, dit-il; mais on tâchera.

Sur ces mots, il se leva. Je le reconduisis jusqu'à la porte de l'escalier. Là, il s'arrêta.

— Écoute, me dit-il, je crois que tu réussiras à toute chose, excepté à ne pas épouser la fille du chérif.

Le lendemain, Hafza avait eu la visite de ses anciennes amies, qui l'avaient emmenée au harem. A peine avait-on su son arrivée, que les femmes s'étaient emparées d'elle, lui avaient parlé de mon hésitation, et lui en avaient demandé les motifs. Elle avait raison ; le chérif n'avait pu se taire.

— Que leur as-tu répondu? lui demandai-je.

— Je leur ai dit que je ne savais absolument rien de ce qui s'était passé. Alors elles m'ont tout raconté.

— Et sur quel ton?

— En y mettant beaucoup d'amertume.

— Et Alima, l'as-tu vue?

— Elle m'a paru affligée comme une femme amoureuse, et blessée comme une femme qu'on méprise.

— Et tu crois qu'elle se vengera?

— Elle fera le possible, sa mère l'y pousse.

— Voyons, Hafza, lui demandai-je en la regardant en face, est-ce bien vrai, tout ce que tu me dis là?

Malgré sa couleur cuivrée, elle rougit.

— Tu fais, pauvre Hafza, un autre métier que celui dont on t'avait chargée, ce me semble?

— Je ne comprends pas.

— Conviens que, lorsque le chérif t'a donnée à moi, tu avais, sinon de lui, du moins de son harem, reçu des instructions particulières?

— Écoute, me dit-elle, pour te prouver que je t'aime, que je ne te trompe pas et que je te suis dévouée, trouve-toi ce soir, après le coucher du soleil et la prière du soir, sous la partie la plus ombragée du jardin. Les femmes et les filles du chérif seront là ; tu pourras les entendre. Maintenant tu sais ce que tu risques si tu es découvert ?

La proposition était grave. J'eusse autant aimé épouser Alima.

— Je ne veux pas courir un pareil danger, lui dis-je; mais toi, vas-y, et ne me cache rien de ce que tu entendras.

XI

Le soir, à huit heures, Hafza descendit au jardin, et j'attendis son retour, m'en remettant à Dieu de me tirer de l'étrange situation où je me trouvais engagé.

Abd'el-Mélek arriva sur ces entrefaites. Depuis son mariage surtout, il m'était parfaitement dévoué. Il m'annonça la visite de son cousin Husseïn. Le fils du chérif allait venir le rejoindre. Il était évident qu'il faudrait parler du mariage. Cela me contrariait fort. Quoique je n'eusse jamais eu qu'à me louer du jeune Husseïn, je ne comptais pas d'une façon bien positive sur son amitié.

Je n'avais pas vu Abd'el-Mélek depuis qu'il avait été décidé entre nous que je refuserais sa cousine. Mais au reste, par Yachya d'une part et par sa mère de l'autre, il était à peu près au courant de l'affaire.

Une chose inouïe, c'est la rapidité avec laquelle les nouvelles se répandent par le moyen des harems, et, ce qu'il y a de curieux, c'est que les nouvelles ne restent pas seulement dans la sphère où elles sont écloses : et par les esclaves, qui en Arabie ne sont point considérées comme de la domesticité, mais de la famille, et dont par conséquent on ne se cache pas, les nouvelles descendent, grossies et défigurées, jusqu'au peuple.

Abd'el-Mélek approuva, comme Yachya, les observations que j'avais présentées à Husseïn à l'endroit de mon entrée dans la famille, et relativement au projet de guerre avec Sana. Malheureusement, au moment où nous allions entrer dans le cœur de la question, arriva Husseïn fils, avec tout l'attirail de sa domesticité, et me faisant par conséquent une visite d'apparat.

Après les salutations d'usage et les compliments habituels, il s'assit et se mit à causer du jeune imam et des projets de son père à l'effet de lui conquérir le siége de Sana. Il fit le portrait moral d'Ahmed, le flatta

beaucoup. Selon lui, c'était non-seulement un homme très-instruit, mais un prince chevaleresque et brave, qui dans ses jeunes années avait eu des aventures très-brillantes au point de vue de la fortune, avant que ses biens fussent confisqués. Il le fit très-riche et très-généreux.

S'il était tel que le peignait le jeune chérif, ma négociation avec lui devenait plus facile que je ne l'avais cru d'abord. Mais il était à craindre que Husseïn, comme son père, eût été ébloui par les apparences et surtout par les avantages que promettait au chérif Husseïn la réussite d'un pareil projet. Seulement, pour que ce projet réussît, il semblait déjà beaucoup trop ébruité. A la manière dont les nouvelles marchaient quand elles sortaient de la forteresse d'Husseïn, elles pouvaient, si elles prenaient la route d'Aden, y arriver avant que l'expédition même fût arrêtée.

Or, les Anglais prévenus, il n'y avait plus d'expédition possible.

Soit que la présence d'Abd'el-Mélek le retînt, soit

qu'il ne jugeât point encore l'heure arrivée d'aborder cette question importante, il ne fit que des allusions au mariage projeté par le chérif entre sa sœur et moi. Puis enfin, après une demi-heure, il se leva. Sans doute Abd'el-Mélek craignit, en prolongeant sa visite, de porter ombrage à son cousin, car, en voyant celui-ci se lever, il se leva à son tour.

Les deux jeunes gens prirent donc congé de moi. Mais, en me disant adieu, Husseïn resta en arrière, et me dit de façon à ce que son cousin ne l'entendît point:

— Hadji, j'ai besoin de causer avec toi.

Je vis qu'il n'y avait pas moyen d'éviter une explication de ce côté.

— Quand tu voudras, sidi, lui dis-je.

Mais, sans me fixer le moment de cette explication, Husseïn rejoignit son cousin, et tous deux remontèrent à cheval et s'éloignèrent.

Mon eunuque m'attendait, Hafza était rentrée. Je montai chez elle.

— Et bien! lui demandai-je, quoi de nouveau?

— Presque rien, répondit-elle, sinon qu'Alima ne renonce nullement à ses projets.

Le lendemain, les affaires me paraissaient tellement engagées que je ne quittai pas la maison, pensant que d'un côté ou de l'autre il allait arriver quelques nouvelles, soit d'Abd'el-Mélek, soit du jeune Hussein, soit d'Alima, soit d'Ahmed.

Vers midi, Sélim m'annonça Yachya.

— Eh bien! lui demandai-je, m'amènes-tu Ahmed?

— Bon! dit Yachya, il nous arrive bien autre chose!

— Que nous arrive-t-il?

— Eschref-Bey et Abd'el-Kérim-Effendi sont à la forteresse du chérif.

— Arrivant de Sana?

— Comment sais-tu qu'ils arrivent de Sana?

— Je le sais, qu'importe comment.

— Le chérif te fait dire de venir chez lui à l'instant même.

J'aurais mis plus de temps à me faire seller un cheval qu'à y aller à pied.

— Allons ! dis-je à Yachya, et nous partîmes.

En effet, je trouvai Husseïn avec les deux envoyés. L'un était Turc et envoyé par le sultan lui-même ; l'autre était Arabe, et adjoint à l'envoyé turc par le chérif de la Mecque. A mon entrée, tous deux manifestèrent un grand étonnement. Tous deux me connaissaient, ayant eu de fréquents rapports avec moi à la Mecque, mais en dehors de cette question ; et comme ils m'avaient vu partant pour Bagdad, qu'ils ignoraient que je me fusse arrêté à Abou-Arich, ma présence fut pour eux une espèce d'apparition.

— Hadji, me dit le chérif, voici des envoyés turcs qui viennent de chez l'imam de Sana. Comme tu as habité la Mecque, tu dois les connaître.

— Parfaitement, lui répondis-je ; ce sont de vieux amis. . . . .

Je les accostai alors en les appelant par leur nom, et, de leur côté, remis de leur premier étonnement, ils parurent enchantés de me voir. Alors, se retournant de mon côté, le chérif me dit :

— Ces personnages viennent, au nom du sultan,

me proposer un traité d'alliance dans le genre de celui qu'ils ont signé avec l'imam de Sana. Seulement ils voudraient que je consentisse à leur livrer la garde de mes ports. — Qu'en dis-tu, Hadji?

Je connaissais à cet égard les dispositions de Husseïn.

— L'imam de Sana les a-t-il livrés, tes ports? demandai-je.

— Il ne pouvait pas livrer ce qui ne lui appartient plus.

— Non, il pouvait, les ayant possédés et s'en regardant encore comme le légitime propriétaire malgré ta conquête, approuver qu'ils fussent repris sur toi par les Anglais et les Turcs.

— Avez-vous discuté avec lui une concession de ce genre? demanda Husseïn aux envoyés.

— Non, répondit hardiment Eschref-Bey.

— Je croyais cependant, lui dis-je, que c'était une négociation de ce genre que tu avais été chargé de mener à bien par le capitaine Haines, en passant à Aden.

— Ah! dit Husseïn, tu as passé à Aden pour te rendre à Sana?

— Nous avons pris cette route, dit Abd'el-Kérim, comme étant la plus directe.

— Ou plutôt la plus rapide, dit Eschref-Bey, puisque nous pouvions, le vent étant bon, faire en cinq jours la route de Djedda à Aden.

— Puis, je te le répète, tu avais des instructions à prendre du capitaine Haines.

Les deux envoyés se turent.

— Voilà ce qui est arrivé, dis-je à Husseïn ; Eschref-Bey et Abd'el-Kérim sont allés proposer à l'imam de Sana, au nom de l'Angleterre et de la Turquie, de leur céder tout ton littoral, qui ne lui appartient plus, mais qui lui a appartenu. Dans le cas où l'imam eût voulu te faire la guerre, ils eussent profité de ce moment-là pour s'emparer de tes ports, que tu n'eusses plus été assez fort pour défendre. L'imam de Sana s'emparait même du reste de tes ports qui ne lui avaient pas appartenu. Ainsi juge, toi à qui ils appartiennent, si tu dois les céder.

— Mais tu savais donc tout ce que tu viens de dire?

— J'en savais une partie; je savais le départ d'Eschref-Bey et d'Abd'el-Kérim de la Mecque; je savais leur passage à Aden; je savais leur présence à Sana. J'ignorais encore comment se terminerait la négociation; tu viens de me l'apprendre. Tu vois que l'imam de Sana n'est pas aussi mauvais voisin que tu le pensais. Maintenant, veux-tu faire contre toi-même plus que n'a fait ton ennemi?

— Je ne veux dans mes ports, dit Husseïn, ni Turcs ni Anglais.

— Alors les conférences ne seront pas longues; tu entends, Eschref-Bey? tu entends, Abd'el-Kérim? leur dis-je en m'adressant successivement à l'un et à l'autre.

— Pardon, dit Eschref-Bey; mais une première demande refusée, chérif Husseïn, je dois t'en adresser une seconde.

Husseïn échangea avec moi un regard d'intelligence.

— Parle, dit-il.

— Avant que les rivages de la mer Rouge fussent conquis par Méhémet-Ali, repris à Méhémet-Ali par Turki-Bil-Mès, et repris enfin à Turki-Bil-Mès par Aït d'Assir, par toi et par l'imam de Sana, l'Arabie Heureuse payait un tribut au sultan ; ce tribut, c'était la totalité du café qui se récolte dans le Djebel-el-Ishuik et le Djebel-Sana. Le Djebel-el-Ishuik t'appartient : consens-tu à payer le tribut comme avant la conquête ?

— Je ne puis payer un tribut pour un pays que la Providence a donné à mon père et que mon père m'a légué.

— Alors, dit Eschref-Bey, nous n'avons plus rien à faire ici, et nous prenons congé de toi.

— Non pas, dit Husseïn ; j'en ai fini avec les ambassadeurs de la Porte et les alliés des Anglais, mais j'offre l'hospitalité aux voyageurs de distinction qui traversent mes États. Hadji Abd'el-Hamid, en ta qualité de mon serdar, charge-toi de faire les honneurs d'Abou-Arich à tes amis.

Je compris l'intention d'Husseïn. Toujours géné-

reux et chevaleresque, il trouvait une occasion de faire preuve de libéralité et ne voulait point la laisser échapper, quoiqu'elle s'exerçât envers des ennemis.

J'invitai donc les deux envoyés à me suivre chez moi, et je partageai mon appartement avec eux. Derrière eux arrivèrent les vivres, se composant de moutons, de riz, de beurre, d'huile, de sucre, de café, etc., tout cela, quoiqu'ils ne fussent que quatre, deux maîtres et deux domestiques, était compté sur le pied de quarante personnes. Le surplus, on le sait, devait être, selon l'usage musulman, distribué aux pauvres. Au moment du repas arrivèrent sur des plateaux en cuivre les pâtés et les confitures.

Le lendemain, le chérif leur fit une visite officielle avec toute sa maison et tout son état-major. Il s'agissait, tout en refusant les demandes faites, de ne point rompre complétement avec le sultan. C'était une des recommandations d'Ali, mourant.

« Mieux vaut, lui avait-il dit, dans un cas désespéré, te jeter dans les bras des Turcs que dans ceux de l'imam de Sana. »

Immédiatement après la visite du chérif arrivèrent les cadeaux. C'étaient d'abord quatre chevaux arabes pour le sultan, tout ce que Husseïn avait trouvé de plus beau dans la race du Nedjêd, c'est-à-dire dans la plus belle race des chevaux de l'Arabie; deux cents balles de café moka du meilleur cru, mais à titre de cadeau et non d'impôt; des raisins secs de Zébid en énorme quantité; des perles, des bracelets, des colliers, des bijoux de toute espèce. Tout cela était pour le sultan Abdul-Medjid. Les deux envoyés reçurent des sabres, des poignards, des bourses. On sait qu'en Orient chaque bourse est de cinq cents piastres turques.

Faisons observer en passant que le chérif se débarrassait d'une monnaie qui, n'ayant pas cours dans son pays, n'avait de valeur que celle de son poids.

Les envoyés restèrent huit jours chez moi. Le neuvième jour, un vendredi, après la prière de midi, ils prirent congé du chérif, qui les escorta à plus d'une lieue sur la route de Djézan. Ils devaient reprendre la mer à Djézan, et, selon le vent, arriver à Djedda;

de Djedda, continuer leur chemin vers la Mecque, où ils avaient à rendre compte de leur mission.

Disons tout de suite ce qui arriva d'eux, ou plutôt de l'un d'eux.

Eschref-Bey, qui relevait directement du sultan, partit pour Constantinople, et alla rendre compte de sa mission à Abdul-Medjid. J'ignore comment il fut reçu et de quelle façon il s'excusa. Quant à Abd'el-Kérim, malgré sa naissance, — c'était le fils d'un marabout très-estimé à la Mecque, — il fut arrêté par Ybn-Aoun et décapité par ses ordres. La chose se fit chez lui sans bruit et sans scandale. On sut l'événement le lendemain. La veille, il prenait encore le café et fumait la chibouque avec son chérif. Abd'el-Kérim était un homme très-supérieur. Il était accusé de s'être laissé corrompre.

En Orient, on n'admet jamais que l'on échoue. Seulement, on suppose toujours que l'on peut se vendre.

Revenons au chérif Husseïn.

Les deux envoyés partis, il comprit parfaitement

que ce n'était pas au moment où l'imam de Sana venait de se brouiller avec les Turcs et les Anglais qu'il fallait lui déclarer la guerre. D'un autre côté, nous avons dit l'embarras de la situation au point de vue de ses frères. Il fut donc décidé que, pour le moment, je n'ouvrirais aucun pourparler avec le jeune Ahmed. Seulement, toujours généreux, le chérif Husseïn se proposait de lui fixer un revenu provisoire qui l'assimilait aux membres de la famille et lui permettait d'attendre les événements avec patience.

La situation redevenait donc parfaitement calme, et mes seuls intérêts, au point de vue de la fille du chérif, continuaient d'être en jeu.

Un matin, le chérif me fit appeler par Yachya. Je crus l'heure venue d'une explication définitive. Mais ce n'était point de cela qu'il s'agissait.

Des fellâhs de Sahan étaient venus le trouver pour lui annoncer qu'ils avaient découvert, non plus cette fois une source de lait, mais une source d'eau vive.

Sahan était un chef-lieu de district situé dans une vallée cultivée avec des plantations magnifiques de

cannes à sucre, de chanvre, de maïs, de douràh. Cette vallée faisait partie des domaines personnels du chérif; elle était arrosée par un torrent qui, l'hiver, la dévastait parfois, mais qui l'été se desséchait toujours, étant le résultat des averses d'automne. Or, une source dans une pareille localité, c'était toute une fortune.

A la première nouvelle, le chérif avait donc eu l'espoir que, soit par un aqueduc, soit par un canal souterrain, il parviendrait à amener cette eau jusqu'à Abou-Arich, qui alors deviendrait parfaitement fertile, la chose qui lui manquait étant l'eau. Ce que Abou-Arich en usait était puisé à grande peine et à grande dépense dans des citernes. Une source d'eau vive donnait en sorte à Abou-Arich un aspect de fertilité que voyait en rêve l'imagination féconde du chérif.

En arrivant chez lui, et avant même qu'il fût question de la précieuse découverte, mon premier soin fut de rendre au chérif les pleins pouvoirs relatifs au jeune imam.

Puis j'appris ce dont il était question. Connaissant

la nature du sol et les divers gisements des montagnes, je ne crus pas un mot de la nouvelle, et je vis là le pendant de la fameuse source de lait. Cependant, cette fois, si la chose n'était pas probable, elle était au moins possible. Je ne fis donc que le mettre en garde contre une déception.

— Au surplus, dit-il, depuis quelque temps je vis tellement renfermé et ennuyé, que je pardonnerais presque à mes paysans de m'avoir induit en erreur, puisque cette erreur nous fera monter à cheval et visiter une des plus fraîches parties de mon domaine.

— Il fut convenu que nous partirions dès le lendemain, avec le jeune Husseïn, son cousin Abd'el-Mélek et ce qu'il restait de la famille du chérif à Abou-Arich. La plus grande partie avait quitté cette résidence dès que la résolution avait été prise de remettre la guerre à une autre époque.

Je me tins prêt pour le lendemain. Le voyage devait durer plusieurs jours. Sélim, Mohammed et Hadji-Soliman devaient m'acompagner.

Le même jour, ou plutôt dans la nuit, Sélim, me

croyant profondément endormi, tandis que je songeais toujours comme le lièvre de Lafontaine dans son gîte, Sélim, dis-je, vint soulever le coin de la couverture dans laquelle j'étais enveloppé. Le chérif me faisait dire que l'on partait à deux heures du matin. Nous en étions, je viens de le dire, aux plus fortes chaleurs de l'été, et nous ne pouvions compter marcher que jusqu'à neuf ou dix heures du matin. Arrivés à ce moment du jour, on serait forcé de faire halte, de dresser les tentes, si l'on était sur un terrain découvert, ou de se coucher à l'ombre, si l'on était dans un lieu boisé. Ce n'était qu'à trois heures de l'après-midi que la course pouvait se reprendre, pour durer, en se soumettant cependant à quelques haltes partielles, jusqu'à huit ou neuf heures du soir.

Nous partîmes à l'heure dite. Nous étions une cinquantaine de cavaliers, la domesticité comprise. Les domestiques étaient à dromadaire et les maîtres à cheval. Yachya qui, comme toujours, faisait partie de l'expédition, était, comme toujours encore, monté sur son âne.

Il faisait froid. Toutes les herbes au milieu desquelles nous passions ruisselaient de rosée, tous les arbres que nous heurtions nous couvraient de pluie. Le voisinage de la ville empêchait tout incident, la nuit empêchait les chiens du chérif d'entrer en chasse. D'ailleurs ils étaient couplés, tenus en laisse par un noir, et couverts de leurs housses. De temps en temps ils levaient le nez, éventaient quelque chacal qui glissait sous les herbes, quelque gazelle qui bondissait et disparaissait comme une ombre, et s'élançaient de toute la longueur de leur laisse dans la direction que l'un ou l'autre de ces animaux avait prise.

Une chose remarquable en Orient, c'est le profond silence des nuits. Le moindre bruit qui s'y fait s'entend à des distances énormes. Ainsi, on entendait distinctement l'aboiement des chiens dont les douârs étaient à plusieurs lieues de la route.

De temps en temps, nous faisions lever des compagnies d'outardes et de poules de Numidie.

Nous nous arrêtâmes au lever du soleil pour faire la prière, puis l'on se remit en marche en découplant

les lévriers et en préparant les fusils. Les lévriers se lancèrent sur le premier groupe de gazelles qui partit d'une pièce de trèfle. Elles étaient quatre ou cinq. En quelques bonds, les lévriers les eurent non-seulement atteintes, mais dépassées. Si légères qu'elles soient, les gazelles ne peuvent pas lutter de vitesse avec eux, mais elles luttent de ruse.

Rien de charmant et de gracieux comme de voir ces gazelles, près d'être gueuletées, faire un bond à droite ou à gauche, tandis que le lévrier, emporté par sa course, les dépasse de cinquante pas, cent pas, deux cents pas. Elles, pendant ce temps, gagnent une autre partie de la plaine, et comme la plaine est accidentée, couverte de cultures élevées de maïs, de chanvre, de cannes à sucre, les lévriers les perdent de vue. Alors les esclaves à dromadaire se mettent à leur piste en appelant les chiens; quelquefois, grâce à la hauteur à laquelle ils sont juchés, ils ne perdent pas de vue la gazelle chassée. Mais la chose est rare. Au reste, la gazelle chassée, dès qu'elle se croit hors de vue, rentre dans une tranquillité parfaite, s'arrête

dans un buisson, dans de hautes herbes, et se remet à brouter.

Lorsqu'elles sont en bande elles se séparent difficilement. L'une fait tête de colonne, les autres la suivent. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'elles marchent à la file, une à une, jamais de front. Quand elles se séparent et qu'elles n'ont plus leur guide, elles sont perdues.

Lorsque le slougi parvient à les gueuleter, il leur donne le même coup de dent que le loup donne aux chiens. Il leur casse les reins, puis il s'amuse à les jeter en l'air. Quand le chasseur est en vue, en général il rapporte la bête. Quand le chasseur est trop éloigné, il la mange. Si la gazelle n'est pas tout à fait morte, le musulman s'empresse de lui couper l'artère du cou, selon les prescriptions du Coran, sans quoi il ne la pourrait point manger; nous parlons des vrais musulmans.

Lorsque l'animal est tué roide au fusil, ce qu'un musulman ne fait jamais sans dire en même temps : « Je te tue au nom du Dieu miséricordieux, » le mu-

sulman peut en manger ; sinon, il doit lui couper l'artère, comme lorsque l'animal a été pris par le lévrier. Il en résulte que les cavaliers suivent avec acharnement le chien, se tenant le plus près de lui possible afin d'arriver à temps pour saigner l'animal. Au reste, les chevaux ne tardent pas à se lasser. Un cheval, monté par un cavalier inexpérimenté, est mis hors d'haleine par la meilleure gazelle. Les cavaliers habiles se contentent de marcher d'abord au pas relevé. Ils ne mettent leurs chevaux au galop que lorsqu'ils voient la gazelle près d'être forcée.

Le dromadaire vaut donc mieux que le cheval dans ce cas. Son trot allongé, qui est son allure la plus douce, dépasse le galop du cheval le plus leste et suit les lévriers. Or, comme il peut faire jusqu'à dix lieues à ce pas, on comprend qu'avant d'être fatigué il peut conduire son maître à l'hallali de trois ou quatre gazelles.

Trois ou quatre gazelles furent forcées en moins d'une demi-heure. C'était une lutte d'adresse entre Abd'el-Mélek et son cousin Husseïn. De leur côté,

les autres chasseurs, le chérif en tête, chassaient l'outarde et la perdrix. On rencontre aussi des bandes de rameaux et de sansonnets, mais il va sans dire que l'on ne s'occupe pas d'eux. Il y a plus, ces oiseaux sont l'objet d'un préjugé religieux dont ils profitent pour être envers les voyageurs aussi impertinents que possible.

La chasse du matin fournit le rôti du dîner.

Nous campâmes vers les onze heures près d'un puits nommé Bir-el-Hadj, le puits du pélerin.

C'était un immense puits à bascule, avec un panier de feuilles de palmier et non un seau. Au reste les feuilles sont tressées si hermétiquement que l'eau même ne peut pas s'en échapper. En Abyssinie, c'est dans de semblables vases que l'on transporte tous les liquides. Autour de ce puits, la culture redoublait de vie et de vigueur.

Une population d'agriculteurs, abritée par d'épais bouquets de palmiers, s'était agglomérée autour de ce puits. Leurs huttes étaient enveloppées de puissants ceps de vigne enlacés à des chèvre-feuilles et à

des jasmins, ce qui emplissait toute l'atmosphère d'un délicieux parfum. Cette population pouvait se composer d'une trentaine d'hommes et d'une centaine de femmes et d'enfants. A notre approche, les chiens entrèrent en émoi, et vinrent à notre rencontre. Leurs maîtres les suivaient. Du plus loin qu'ils aperçurent Husseïn, ils prirent leur course ; puis, arrivés à lui, se prosternèrent d'abord; puis se relevèrent lui baisant le pied et la main, après lui avoir fait, bien entendu, les salamalecs d'usage et demandé *où le conduisaient ses pas*. Le chérif donna pour prétexte une promenade et le désir de voir par lui-même où en était leur récolte.

On continua de marcher, les uns à cheval, les autres à pied, jusqu'aux huttes. Le chérif s'arrêta devant la hutte du plus ancien. Les Arabes ne savent jamais leur âge. Ils l'estiment d'après l'événement le plus saillant qui a précédé ou suivi leur naissance. Le vieillard, devant la hutte duquel nous nous arrêtâmes, ne savait pas plus son âge que les autres. Mais la chronique du pays lui donnait au moins cent dix ans.

Tandis que les hommes et les enfants mâles s'occupaient des chevaux, les femmes et les filles préparaient le déjeuner. Les unes étaient occupées à traire les chèvres et les vaches, les autres à moudre le blé pour faire les galettes, les autres cueillaient du raisin, d'autres enfin écrasaient dans un mortier de bois les épices nécessaires au pilaw.

On abandonna aux cuisiniers et cuisinières les gazelles, les outardes et les perdrix. Ces dernières avaient été plus particulièrement tuées par moi. Mon habitude de tirer les oiseaux au vol et une certaine habileté dans cet exercice excitaient toujours l'admiration. Abd'el-Mélek et Husseïn étaient fort adroits au posé, Abd'el-Mélek surtout, qui coupait un fil d'aussi loin que la distance permettait de le voir. Tous deux essayaient souvent de m'imiter; mais presque jamais ils ne réussissaient.

A peine fûmes-nous assis sur les tapis que les plus belles jeunes filles vinrent nous apporter du lait, de l'eau et des fruits. Ces filles sont charmantes, avec leurs robes ouvertes sur le côté et

adhérentes sur l'épaule par une agrafe en argent.

C'était le préliminaire de la réception.

Le dîner ne vient que lorsque moutons, gazelles, outardes et perdrix seraient rôtis.

Après le dîner, le chérif se coucha et s'endormit. Les uns suivirent son exemple et firent la sieste, d'autres se réunirent pour former des groupes de causeurs et de fumeurs. On attendit ainsi que la grande chaleur fût passée pour se remettre en route.

XII

Vers trois heures de l'après-midi, nous nous remîmes en route.

Cette fois, le jeune Husseïn laissa se lancer son cousin et Sidi-Ahmed à la poursuite des gazelles, et vint appuyer son cheval au mien. Je compris qu'il voulait causer avec moi; je ne doutai que ce ne fût des pro-

jets de son père. En effet, après quelques mots préliminaires échangés :

— Hadji, me dit-il, mon père m'a fait part de ses bonnes intentions à ton égard.

Je m'inclinai.

— Le chérif, lui répondis-je, me comble bien au delà de mes mérites.

— Et cependant il m'a dit qu'il avait à se plaindre de toi.

— A se plaindre de moi ! Séïd, permets-moi de te dire que je doute que ce soit là le sens de ses paroles.

Le jeune homme se reprit :

— Il m'a dit du moins que tu avais refusé sa proposition de t'allier à notre famille.

— J'ai demandé du temps pour réfléchir.

— Tu sais, Hadji, qu'il n'y a pas d'exemple qu'une proposition pareille à celle que t'a faite mon père ait été refusée.

— Je sais cela, mais comme étranger je me trouve dans une position exceptionnelle.

— Tu n'es pas étranger, puisque tu es musulman.

— Oui, mais je suis étranger de nation; j'ai une famille en France, j'ai une mère à qui je n'ai pas dit, je l'espère, mon dernier adieu.

— Qui t'empêche de la faire venir?

— Elle ne pourrait supporter le voyage ni le climat.

— Une femme est plus pour toi que ta mère elle-même, car c'est la mère de tes enfants.

— Séïd, j'ai donné au chérif encore d'autres raisons.

— Je le sais; tu lui as dit que tu étais un voyageur comme les oiseaux qui traversent le ciel, tantôt pour aller au nord, tantôt pour aller au midi; mais les oiseaux ont une femelle et voyagent avec elle.

Je souris.

— Les oiseaux ont des ailes, lui dis-je, et le ciel est à eux.

— L'homme a le cheval et le dromadaire, et la terre est à lui.

Je ne répondis point, attendant qu'il me parlât de nouveau.

— Tu sais, continua-t-il, qu'Alima est deux fois ma

sœur, sœur par mon père et par ma mère, tu serais donc tout à fait mon frère.

— Ce serait un grand honneur et une grande joie pour moi, Séïd, mais pourrait-on en dire autant de tes oncles et de tes cousins ?

— Ce que mon père fait est bien fait, dit le jeune homme, et Allah lui seul a le droit de le reprendre de ses actions.

Je me tus.

— Pour te prouver combien nous avons confiance en toi, Hadji, je vais te dire une chose que je ne dirais point à un Arabe de naissance : ma sœur t'aime.

— Impossible, Séïd.

— Comment, impossible! Pourquoi cela?

— Elle ne me connaît pas.

Husseïn se mit à rire.

— Dis cela à l'eunuque qui la garde, mais ne me dis pas cela à moi; elle t'a vu non pas une fois, mais dix fois.

Je m'inclinai.

— Mon père m'a dit ce matin : « Husseïn, pendant

le voyage, aussi souvent que tu le pourras, tu t'approcheras de Hadji, et tu lui diras que je le prie de réfléchir à la proposition que je lui ai faite; tu ajouteras que tu serais aussi heureux de l'avoir pour frère que je serais heureux de l'avoir pour gendre. »

— Et tu as répondu?

— « J'obéirai à tes ordres, non-seulement parce que ce sont tes ordres, mais encore parce que ces ordres sont d'accord avec mon plus vif désir. »

— Je ne puis, de mon côté, te répondre, Séïd, que ce que j'ai déjà répondu au chérif : « Mes regrets seuls égalent ma reconnaissance. »

— Et comme mon père, je te dirai à mon tour : « Ce n'est point ton dernier mot, Hadji, et j'espère que tu reviendras sur cette détermination. »

Et sur ces mots il alla rejoindre son père, près duquel il marcha pendant quelque temps. Il est évident qu'il lui rendait compte de la conversation qu'il venait d'avoir avec moi.

A peine m'avait-il quitté, qu'Yachya manœuvra son

âne de manière à se trouver à son tour à mes côtés. Yachya, avec ses joues maigres, ses rides prononcées, ses lèvres serrées, ses yeux brillants, son nez pointu, sa barbe rare et inégalement plantée, son costume de calicot blanc et sa monture biblique, était toujours pour moi une curiosité nouvelle. Le côté grotesque de son visage, de son accoutrement, de toute sa personne enfin, échappait complétement aux Arabes, mais me rappelait, à moi, non pas Sancho, mais don Quichotte lui-même ayant emprunté pour un instant la monture de son écuyer. Il est vrai que j'étais bientôt ramené au sérieux par le respect que chacun lui portait comme à l'homme du prince. En effét, c'était le confident, c'était l'intime, c'était le nécessaire du chérif. Si jamais le chérif Husseïn a perdu Yachya, il a dû être l'homme le plus désorienté et le plus désolé de la terre.

J'ai déjà dit combien Yachya m'aimait. Or, l'amitié d'un pareil homme eût été une véritable fortune pour quelqu'un qui eût voulu l'exploiter. Je n'en eus jamais l'idée, et cela devait bien étonner Yachya, habi-

tuè comme il l'était, sans paraître s'en prévaloir, au reste, à ce que tout le monde lui fît la cour. Il venait tout naturellement savoir ce qui s'était passé entre le jeune Husseïn et moi. Je lui racontai tout. La chose l'inquiétait énormément. Il ne pouvait pas me donner tort, car il appréciait parfaitement mes raisons. D'un autre côté, il voyait le guêpier dans lequel je me fourrais en refusant. Je suis sûr que, tout avare qu'il était, il eût donné cent roupies pour que la proposition ne m'eût point été faite. Mais elle était faite, la malheureuse proposition! Il fallait subir toutes les conséquences de la situation.

Nous n'avions pas encore épuisé, Yachya et moi, l'énumération des événements qui pouvaient surgir, lorsque nous arrivâmes à la halte du soir. La halte était marquée, comme celle du matin, par un puits. Celui-là se nommait Bir-el-Djedid, le puits nouveau. Le paysage était encore plus riche, plus verdoyant et plus pittoresque que celui où nous avions fait halte le matin. Les fellâhs aussi étaient plus nombreux. On pouvait y compter deux cents huttes peut-être et

une population de trois ou quatre cents hommes et le triple en femmes et enfants.

Toutes les rues, ou plutôt tout l'espace compris entre les huttes était encombré de moutons. Le village tout entier, la nuit venue, se transformait en une immense bergerie, gardée par des chiens dont la vigilance se traduisait en aboiements continuels. Malheur à l'étranger qui se fût hasardé à portée de leurs dents. Il eût été mis en pièces.

Nous fûmes reçus non moins gracieusement que le matin. L'aspect seulement de notre halte était rendu infiniment plus pittoresque que pendant le jour.

La nuit et le feu, ces deux grands éléments de la poésie, prêtaient leur magie à ce tableau. A la réverbération de la flamme, et avec les puissantes ombres portées du côté qui lui était opposé, hommes et femmes prenaient des aspects fantastiques auxquels les Arabes ne prêtaient aucune attention, mais qui agissaient puissamment sur moi. Là, ce ne fut pas seulement des moutons que l'on égorgea, mais plusieurs

jeunes chameaux que l'on mit à mort, ce qui est le *nec plus ultrà* de l'hospitalité, et ce qui ne se pratique en Orient que pour des gens tout à fait considérables. Il va sans dire que toute la tribu, depuis les aînés jusqu'aux plus jeunes, profitèrent de cette distribution extraordinaire de vivres.

Le lendemain matin, nous arrivâmes de très-bonne heure à Sahan. C'était à Sahan que les guides devaient venir nous prendre pour nous conduire à la fameuse source, qui, s'il fallait en croire les renseignements, se trouvait sur les premiers degrés ouest de la grande chaîne de montagnes appelée Djebel-Béni-Séïd.

Ces montagnes sont tout ce qu'il y a de plus volcanique. Elles se composent de roches de granit, gercées, fendues, brisées par l'intensité du feu. Dans les interstices formés par les gerçures pousse une laborieuse, mais active végétation. Il y a peu de terre. Mais dans ce peu de terre, tout ce qui peut venir vient. Ces premiers degrés séparent le pays d'Abou-Arich de celui de Kholan. Bien que ce soient les premiers degrés de la grande chaîne qui, traversant toute l'Ara-

bie comme une épine dorsale, va de Bab-el-Mandeb au Sinaï, ces premiers degrés sont déjà à plus de quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est vrai qu'à la vue ils paraissent moins élevés que nous le disons, étant précédés de petits mamelons qui leur ôtent de leur hauteur apparente.

Ces montagnes sont habitées par des légions de singes qui font la désolation des tribus environnantes. Ces singes ont l'industrie, pour rendre la maraude plus commode et surtout plus fructueuse, de tresser des espèces de paniers ou plutôt de couffes, comme les appellent les Arabes. Ils remplissent ces paniers et se les passent de main en main, de sorte qu'en cinq minutes les fruits sont cueillis et transportés dans la montagne. Les fruits qu'ils emportent sont des dattes, des papayes, des noix de coco, du maïs, des pêches, des melons, du raisin; tout ce que les Arabes enfin cultivent pour eux-mêmes. Le résultat de ces razzias est emmagasiné dans des grottes connues d'eux seuls.

C'est quelques instants avant le lever du soleil que

ces intelligents animaux se livrent à cet exercice. La veille, rien ne prévient le propriétaire du complot qui se forme contre lui.

Le matin, le propriétaire est dévalisé. Pour que la chose se pratique sans dérangement, ils posent des sentinelles sur les points les plus élevés, arbres ou rochers. Ces sentinelles donnent l'éveil par un cri d'alarme. Selon la distance plus ou moins longue, selon les accidents plus ou moins multipliés du terrain, elles sont plus ou moins nombreuses. Toute la bande de voleurs, qui se compose quelquefois de cinq cents singes, se divise par groupes, nous n'osons pas dire par escouades, ayant chacune son chef. Ils se répartissent sur tout un district, se doutant bien que, s'ils n'enlevaient pas tout dans une seule nuit, ils seraient mal reçus la nuit suivante.

Les Arabes, de leur côté, lorsqu'arrive l'époque de la moisson, mettent aussi des sentinelles. Mais ces sentinelles finissent par se lasser et s'endormir. Les singes ne se lassent jamais, ne s'endorment jamais. Lorsqu'ils ont complétement dépouillé un district, ils

passent au district voisin. On les attend à un endroit, ils sont à un autre. Puis enfin, si le lieu qu'ils comptent exploiter est gardé, ou s'ils soupçonnent quelque embûche, la troupe tout entière se met en route, et, dans une seule étape, se trouve à dix lieues de là. Rien n'est plus curieux que de voir au point du jour, si par hasard on se trouve sur le chemin, tous ces maraudeurs, leurs couffes à la main ou sur le dos, pareils à des contrebandiers qui passent la frontière.

Quelquefois les Arabes, lassés, font une levée dans les douârs et leur déclarent la guerre. Les chercher dans les montagnes serait chose impossible. Ils gagneraient des sommets que l'homme n'atteindra jamais. Alors, il faut, à force de ruse, leur couper la retraite, ce qui n'est pas chose facile. Si l'on y parvient, c'est une bataille à livrer. Très-désireux de fuir, s'ils ont l'espoir d'échapper aux traqueurs, les bandits commencent par gagner au pied. Mais s'ils s'aperçoivent qu'ils sont cernés, ils deviennent alors très-belliqueux, ramassent des pierres, font face, se retranchent de leur mieux et engagent le combat.

On a vu souvent les Arabes, ayant affaire à une troupe plus considérable qu'ils ne s'y étaient attendus, obligés de battre en retraite. S'ils sont les plus faibles, les singes perdent la tête, la déroute se met parmi eux. Mais, acculés, chacun combat pour son compte et jusqu'au dernier moment. Leur morsure est terrible. La plupart du temps elle dégénère en gangrène. Les Arabes la traitent comme nous traitons en Europe celle d'un chien enragé, par cautérisation. Comme les Arabes qui emportent leurs morts et se font tuer autour des cadavres, les singes font tout ce qu'ils peuvent pour les emporter, et souvent aussi se font tuer près d'eux.

Les guenons se lamentent près de leurs enfants morts comme une mère se lamente sur le corps de son enfant. Malheur au meurtrier qui dans ce cas-là se rapprocherait de la guenon désespérée à la distance de dix ou quinze pieds! D'un seul bond, elle serait à son visage, déchirant et mordant.

XIII

Nous étions arrivés au village où nous devions prendre des guides qui nous conduiraient à la source. Ils se tenaient prêts, attendant notre arrivée et paraissant pleins de confiance en eux-mêmes.

Nous avions encore à peu près quatre ou cinq lieues à faire pour arriver à l'endroit indiqué. Cet endroit s'appelait *Hannouh-el-Nemr* (la boutique du tigre ou de la panthère). Les Arabes n'ont qu'un seul et même nom pour ces deux animaux, qui du reste, en Arabie, ne sont qu'un seul et même animal.

Je demandai au chérif si nous devions nous apprêter à conquérir la source sur les terribles animaux qui lui avaient donné son nom. Il me répondit que, il y a une vingtaine d'années, nous eussions eu, selon toute probabilité, occasion de faire le coup de fusil avec

eux. Mais, depuis toutes les guerres avec l'Assir et les Égyptiens, ils sont devenus fort rares. Les passages de troupes les avaient éloignés. En outre, d'intrépides chasseurs étaient allés les chercher jusque dans les gorges les plus reculées des montagnes, de sorte que, à part les rares exceptions que j'ai dites, on n'en rencontre plus.

Cependant une panthère avait été signalée dans les environs de l'endroit que nous devions visiter. Cela regardait particulièrement Abd' el-Mélek et le jeune imam de Sana. Ils firent venir les Arabes qui prétendaient l'avoir vue, et prirent leurs renseignements. Un guide se chargea de les mettre sur les traces de la panthère, tandis que nos guides nous conduiraient vers la source.

Nous partîmes vers les sept heures du matin. Entre le douâr et les premières rampes de la montagne, nous vîmes quelques-uns de ces énormes lézards que les Arabes mangent avec délices, une grande quantité de rats, de souris, de musaraignes et de gerboises.

Au soleil et sur le sable reluit la fourmi argentée,

qui n'est ni la fourmi noire ni le termite. A mon dernier voyage d'Afrique, j'ai rencontré dans l'Ouad-Souf, c'est-à-dire dans le grand désert, cette même fourmi argentée. Je l'ai rapportée au Jardin des Plantes.

Là aussi je trouvai le *fennec*, c'est-à-dire le plus petit des renards, que j'avais vu en Arabie et en Abyssinie. J'en rapportai ou plutôt j'en envoyai un vivant aux Jardin des Plantes. Il fit pendant un an les délices des Parisiens. C'était le premier que l'on voyait vivant en France. Si j'avais su à cette époque avoir affaire à un animal si rare et si curieux, j'aurais pu en envoyer par douzaines. Ils sont gros comme de gros rats, ont la queue pendante et à longues soies, des oreilles démesurées. Les Arabes les prennent avec des piéges qui viennent d'Europe. Aussi, presque tous ceux qu'on me présentait avaient la patte cassée ou abîmée. Ils sont carnivores, et, lorsqu'ils ne peuvent pas manger toute leur proie, ils en cachent le reste. Comme les rats, ils se mangent entre eux. J'en rapportais quatre. Trois furent mangés, le quatrième se sauva.

Il existe dans la même région un autre animal fort curieux, que je ne puis comparer qu'à notre furet. Il a le pelage gris cendré, barré de bandes transversales; des oreilles à peine visibles dans sa fourrure, de petits yeux noirs et brillants, gros comme des grains de plomb n° 7. De plus, il a la patte et la queue très-courtes. Au moment d'être pris, il lance une liqueur qui sent le mauvais côté du musc. Du bruit qu'il fait en accomplissant cette opération, les Arabes l'appellent le *switch*. On ferait, comme pelleterie, quelque chose de charmant de sa fourrure.

Nous vîmes alors les serpents et les couleuvres qui, ainsi que nous l'avons dit, sont fort communs dans ces parages, faire la chasse aux rats, aux souris et aux autres petits rongeurs que nous avons indiqués. Les couleuvres les joignent à la course. Les serpents, lents et lourds, se contentent de les fasciner quand ils se trouvent à la portée de leurs regards. Les Arabes prétendent que ces serpents fascinent aussi les oiseaux.

J'ai vu des exemples de fascination sur les rats et les souris dans l'Arabie Heureuse, mais ce n'est

qu'en Abyssinie que j'ai vu la même opération pratiquée sur des oiseaux. J'ai tué plus d'une fois le reptile au moment où, la gueule ouverte, les yeux fixés et le cou tendu, il n'attendait plus que la chute de l'oiseau. Si je tuais le serpent roide, presque toujours l'oiseau tombait près de lui. Seulement le serpent n'en revenait pas; mais l'oiseau en revenait, pas toujours cependant; parfois le volatile mourait, sans blessure aucune, de la terreur qu'il avait éprouvée, puis peut-être aussi d'asphyxie.

Ces gros serpents courts dont je viens de parler, la couleuvre ordinaire et le céraste, c'est-à-dire les trois principaux serpents de l'Arabie, ont dans ce gros lézard que mangent les Arabes un ennemi acharné.

Chaque fois que le saurien et l'ophidien se rencontrent, il y a duel. J'ai été bien souvent témoin de ces combats. Voici en général comment la chose se passait.

Dès que l'ouaran (le lézard), — il y en a qui ont trois pieds de long, — dès que l'ouaran aperçoit le

serpent, il s'aplatit sur le sable, tout son corps y disparaît presque; sa gueule se tourne entr'ouverte vers son adversaire, sur lequel ses yeux demeurent obstinément fixés. Dans sa gueule, armée de dents comme celles du crocodile, s'agite un dard pareil à celui de la couleuvre. Du moment où le serpent l'aperçoit, il s'élance sur lui. Le serpent est toujours l'agresseur. Il essaye de saisir l'ouaran à l'endroit où la queue s'attache aux reins; l'ouaran pare l'attaque avec un violent coup de queue qui lance le serpent à deux ou trois pas, et quelquefois le tue.

Quelque part qu'il ait jeté le serpent, l'ouaran lui fait face aussitôt. Si le serpent n'est pas tué, il demeure toujours un instant étourdi. Mais il revient promptement à lui et se met sur la défensive. Il devient plus prudent, ou plutôt sa première attaque n'a été qu'une ruse. Cette ruse a eu pour but d'attirer toute l'attention de l'ouaran sur sa queue. Le serpent n'a rien à faire en réalité à la queue de l'ouaran. Il n'a que deux intentions : ou de mordre l'ouaran sous la gorge et de l'étrangler sous le cou, ou de saisir entre ses

deux mâchoires les deux extrémités des mâchoires de son adversaire. Une fois que l'ouaran est pris par les deux mâchoires, il est perdu. Il se défend bien avec des griffes formidables qui rappellent celles du blaireau; mais le serpent enfonce de plus en plus ses crochets dans la mâchoire supérieure et dans la mâchoire inférieure. L'ouaran privé d'air meurt étouffé.

Mais il arrive parfois que le serpent manque son coup, et que l'ouaran ne manque pas le sien. C'est dans ce cas l'ouaran qui attrape le serpent par le museau ou par le cou. Alors le serpent se roule autour de lui, et, grâce à la force constrictive qu'il a reçue de la nature, l'étouffe en le comprimant. Mais comme, de son côté, l'ouaran n'a garde de lâcher, tous deux meurent ensemble enlacés comme de bons amis. Quant aux autres petits animaux, depuis la mouche jusqu'à la gerboise, l'ouaran les dévore sans qu'il y ait plus de lutte qu'il n'y en a entre le crocodile et l'homme quand l'homme est pris une fois entre les mâchoires du crocodile.

Il existe aussi, dans les montagnes des Beni-Seïd,

plusieurs autres variétés d'ophidiens, et entre autres le serpent que les Arabes appellent *El-Agel*, l'éclair, le rapide, l'agile. C'est un serpent brun-chocolat, avec des raies longitudinales étendues tout le long du dos, comme celles de la sangsue. Il est long d'un mètre et demi, et très-mince, de la grosseur du doigt à peine; la vitesse avec laquelle il s'élance est tellement grande que les Arabes, dont la poésie exagère toujours les défauts comme les qualités, prétendent qu'il traverse sans s'arrêter l'étrier d'un cavalier et le corps d'un cheval. J'ai retrouvé du côté de Tuggurt, en Afrique, le même serpent et la même légende.

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner sous un bouquet de tamariniers et de grenadiers. A une demi-lieue de nous gisaient les ruines de quelque ancienne ville inconnue que les Arabes appellent la cité des Idoles. Je laisse à un plus savant que moi le soin de découvrir le véritable nom de cette ville.

Après le déjeuner et la sieste indispensable qui le suit, le chérif donna l'ordre d'entrer dans la montagne. Comme le jour où nous avions cherché la

source de lait, il y eut beaucoup d'appelés et peu d'élus. Le chérif, Yachya, moi, deux ou trois hommes de la suite et les guides, nous entrâmes seuls dans la montagne.

Depuis plus d'une heure, Abd'el-Mélek et le jeune imam de Sana étaient partis à la recherche de la panthère.

La montagne était extrêmement difficile à explorer. Outre la rapidité, de tous les interstices de rocher jaillissaient comme des haies d'épines. C'étaient des mimosas, des euphorbes, et une espèce de lotus. Il fallait passer au milieu de tout cela. Le chérif Hussein, qui n'avait jamais su ce que c'était qu'un obstacle matériel ou moral, passait, m'indiquant le chemin, à travers tous ces porte-lances qui eussent dû le déchirer vingt fois, s'il n'y avait une espèce de pacte entre la nature d'un pays et ses habitants.

Enfin nous arrivâmes au plateau faisant face à l'excavation que l'on appelait la Boutique des panthères. En effet, c'était un lieu sombre et sauvage. Cependant, en dehors des préjugés du pays, je voulus

entrer dans cette caverne et la visiter. Mais le chérif m'arrêta par le bras.

— N'entre point dans cette caverne, Hadji, dit-il, tu n'en sortirais pas.

Avec d'autres hommes que les Arabes j'eusse insisté. Avec eux, c'eût été tenter Dieu.

— Mais, demandai-je, si la source est au fond de cette grotte, il faudra bien y aller.

— Par bonheur, elle n'y est pas, répondirent les guides.

— Où est-elle? voyons! fit le chérif avec impatience.

— Nous y sommes, Séïd, dirent les Arabes.

Et nous faisant faire un détour, ils nous conduisirent à une espèce de puits de trois ou quatre pieds de circonférence creusé dans un bloc énorme de granit. L'eau montait presque à fleur de pierre. Mais elle était si claire, si limpide, si reposée, que je déclarai à première vue que ce ne pouvait être une source.

Je coupai un petit arbre avec mon poignard, pour sonder la profondeur du puits. La branche me donna

deux pieds et demi à trois pieds de profondeur. Partout le fond était solide. Cela confirmait mon opinion. Mais les guides prétendaient qu'il y avait écoulement, et que, par conséquent, puisque l'eau s'écoulait, elle se renouvelait. A l'appui de cette assertion, ils me firent descendre à quelques pieds au-dessous de la prétendue source, et me montrèrent un suintement, qui en effet indiquait une fuite.

— Eh bien! soit, dis-je au chérif, épuisons la source; nous verrons comment elle se remplira.

Alors, avec des sébiles en noix de coco, nous nous mîmes à rejeter l'eau jusqu'à ce que nous fussions arrivés à dessécher le puits.

En effet, l'eau se renouvelait, mais par un filet imperceptible, glissant par une fissure qui ne donnait pas une demi-ligne d'eau. Il eût fallu un jour et une nuit pour remplir le puits. Il contenait trois ou quatre voies d'eau. Ce n'était point la peine de construire un aqueduc pour cela. La nature avait déposé là cette grande tasse pour désaltérer les pâtres de la montagne, et pas pour autre chose.

Le chérif était fort désappointé. Il avait déjà bâti tout un Alhambra et tout un Alcazar avec ses jardins pleins d'eau jaillissante, sur l'existence de cette source. Il lui fallait dire adieu à ses rêves, frais mirages de son imagination.

La fable de Pérette et de son pot au lait est aussi vraie sur les montagnes de l'Arabie que sur la butte Montmartre. Le chérif était furieux. C'était la seconde course du même genre qu'il faisait. On se rappelle notre voyage aux sources de lait. Cette fois cependant il était évident que ces hommes n'avaient pas voulu le tromper. Ils étaient de bonne foi. Seulement, l'importance de leur découverte avait été exagérée. Ce fut ce qu'avec son admirable intelligence le chérif comprit parfaitement. Aussi, loin de punir les guides comme il avait fait aux sources de lait, il leur fit donner à son retour quelques centaines de piastres.

XIV

Il s'agissait de revenir à Abou-Arich. Nous descendîmes en vingt minutes la montagne que nous avions mis deux heures à escalader. Puis nous regagnâmes le village où nous nous étions arrêtés le matin. La journée avait été suffisamment fatigante. Nous nous reposâmes jusqu'à deux heures du matin.

Vers minuit arrivèrent Abd'el-Mélek et Ahmed. Ils ne ramenaient qu'un des deux chiens. L'autre avait été tué par la panthère. Par compensation, ils apportaient deux *outed-el-nemr*, deux enfants de tigre, comme disent les Arabes.

En outre, Abd'el-Mélek avait été mordu, ou plutôt *frappé* par une vipère. Mais à l'instant même, avec son *sikin*, il avait enlevé deux doigts et demi de chair. Puis il s'était pansé avec des feuilles d'arbre et des herbes connues par leur efficacité contre la frappure

du serpent. Le pauvre garçon au reste était fort pâle et horriblement fatigué. Il avait dû marcher pendant plus de deux heures avec cette blessure.

Les deux petites panthères étaient charmantes. Elles n'étaient nullement effrayées, et jouaient ensemble comme deux chats. Ils étaient revenus rapidement, de peur que leur mère ne les poursuivît. On fit venir une chèvre, et les petites panthères se mirent à téter comme si c'eût été leur mère. Au reste, elles vinrent à merveille, et, quand je quittai Abou-Arich, elles étaient privées comme des chiens.

Aussitôt son retour, Abd'el-Mélek me demanda. Il était fort impressionné de sa blessure, et, malgré son héroïque résolution, il craignait encore que le venin n'eût pénétré dans les veines.

Je le rassurai. Je connaissais assez la frappure de la vipère cornue pour lui dire que, puisqu'il n'en était pas mort, il n'en mourrait pas. Je visitai la blessure. Il n'y avait pour le moment qu'à la laver avec de l'eau et du sel. Les Arabes voulaient la cautériser au feu. Je m'y opposai.

A trois heures du matin, nous montâmes à cheval et nous nous remîmes en route. Abd'el-Mélek ne put remonter à cheval. On lui fabriqua une litière et on le plaça sur le dos d'un chameau.

Je remarquai que le fils du chérif prenait avec une grande philosophie la blessure de son cousin. Cette activité, ce courage, cette aspiration aux grandes choses qui faisaient le fond du caractère et du tempérament du jeune Arabe promettaient au fils du chérif un concurrent dangereux.

Le chérif était visiblement de mauvaise humeur. Il marchait en tête de la cavalcade, solitaire et sans parler à personne, pas même à moi. Cette mauvaise humeur du chérif fit que l'on résolut de revenir à Abou-Arich tout d'une traite. On ne s'arrêta que pour les prières, et encore, faute d'eau, les ablutions se firent-elles avec le sable.

Deux ou trois fois, je m'approchai du chérif pour causer avec lui. Mais, convaincu qu'il désirait être seul avec ses pensées, je me retirai en arrière, et, me trouvant près du jeune imam de Sana, je liai conver-

sation avec lui. A peine l'avais-je vu, à peine lui avais-je parlé. C'était un garçon très-distingué, mais qui me déplut à cause de son fanatisme. Il est vrai que son fanatisme n'était qu'un calcul.

Il savait que je n'avais point été opposé à l'expédition, et que si elle avait manqué ce n'était point par ma faute. Il me remercia donc et me fit toutes sortes de promesses pour le cas où un jour il deviendrait imam de Sana.

Je lui dis quelques mots des conseils que j'avais donnés au chérif, et je m'informai auprès de lui de la part pécuniaire qu'il pourrait apporter à l'entreprise dont le résultat devait être pour lui le siége de l'imamat. Il me répondit très-franchement qu'il pourrait, il le pensait du moins, grâce à ses partisans et à ses ressources personnelles, faire la moitié ou même les deux tiers de la somme nécessaire à l'entrée en campagne. Puis, une fois établi à la place de son oncle, il parachèverait le total.

Je lui recommandai le plus grand secret sur cette affaire, et le mis en garde contre quelques-uns des

frères du chérif dont, à mon avis, il ne se défiait pas assez. Il était au contraire inquiet du côté du chérif; il se croyait plutôt son prisonnier que son hôte. Sur ce point je le rassurai, lui répondant du chérif Husseïn comme de moi-même.

Nous causions ainsi sous l'ardeur du soleil à son zénith. Habitués l'un et l'autre aux chaleurs de l'Yémen, nous n'y faisions pas attention. Peut-être aussi cet oubli nous venait-il de l'intérêt que nous mettions à la conversation.

Par hasard, ce jour-là, j'avais voulu faire comme les Arabes : j'avais la tête seulement couverte d'un tarbouch et le visage garanti par ma sommada. C'était, pour un soleil comme celui qui versait sa flamme sur nos têtes, une coiffure beaucoup trop légère. Le chérif m'en avait prévenu. Dans l'Yémen, il y a un proverbe qui dit : « Va tout nu, mais couvre-toi la tête. » Cependant j'arrivai à Abou-Arich sans éprouver aucun malaise. Seulement, en me quittant, le chérif me dit :

— Tu as le visage bien rouge, Hadji, je crois

que tu as eu tort de ne point prendre de turban.

— Séïd, lui répondis-je, j'ai bu dans une peau de bouc qui sentait la résine, de l'eau que j'ai trouvée excellente dans le moment, mais détestable après. Sans doute c'est cette eau qui me fait mal.

Puis je rentrai chez moi pour changer de tout, me laver et retourner dîner chez le chérif. Je fus accueilli par le même compliment. Hafza me demanda d'où venait cette rougeur inaccoutumée. Je l'attribuai à la grande ardeur du soleil. Je ne sentais encore rien qu'un tiraillement de la peau.

J'allai dîner chez le chérif. Mais, vers les neuf heures du soir, me trouvant souffrant, je lui demandai la permission de me retirer.

— Va, me dit-il, mais prends garde d'avoir attrapé un coup de soleil.

Je rentrai chez moi et me regardai dans une glace. J'avais le visage violet. J'éprouvais en même temps des frissons de fièvre, une grande lourdeur de tête et des coliques. Je fus presque aussitôt pris par des vomissements. Un instant, Hafza crut à un empoisonnement.

— Je t'avais pourtant recommandé, me dit-elle, de ne pas manger chez le chérif.

J'entendis ces mots à peine. Le délire commençait à me prendre avec une effroyable violence. Tout le monde perdit la tête autour de moi, excepté Sélim. Sélim me fit prendre du café noir dans lequel il avait mis infuser de l'écorce de grenade. C'était une exécrable boisson, mais qui passe là-bas pour un contre-poison efficace. Je demandais à grands cris de l'eau que l'on se gardait bien de me donner. Au milieu de mon délire, il me semblait voir Hadji Soliman se réjouir dans un coin. Imagination ou réalité, il m'en resta contre lui une suprême défiance.

Dès le lendemain, le bruit s'était répandu que j'étais très-malade; d'autres disaient que j'étais mort; les naïfs s'écriaient :

— Oh ! mais nous l'avons vu passer hier, il se portait à merveille.

Les autres levaient les yeux au ciel et disaient :

— Dieu est grand !

Dès que le chérif sut ma maladie, il m'envoya ses deux eunuques de prédilection. En cas de mort, ils devaient veiller à ce que ma maison ne fût pas mise au pillage.

Le matin venu, la fièvre tomba, mais j'étais tombé avec la fièvre. Quoique j'entendisse tout ce qui se disait autour de moi, le mal comme le bien, les suppositions probables comme les suppositions absurdes, je ne pouvais donner aucun signe de vie.

Les fanatiques du pays, convaincus que j'allais trépasser, s'étaient emparés de moi. On me traitait, comme les malades désespérés, par des versets du Coran. Dans la chambre à côté, j'entendais réciter la prière des agonisants. Malgré tout cela, je me sentais vivre. Je n'étais, en effet, si je puis m'exprimer ainsi, mort qu'à la surface. D'ailleurs, des douleurs d'entrailles très-vives me rappelaient que je n'étais pas mort à l'intérieur.

Vers le soir, je revins un peu à moi. J'appelai Sélim. Je lui recommandai de ne pas me quitter et de ne laisser approcher de moi, comme garde-malade, que

Hafza. La pauvre enfant était au désespoir et ne cessait de pleurer.

Je demandai qui était venu me voir. J'avais reçu la visite de Yachya, des frères du chérif et du jeune Husseïn. Abd'el-Mélek avait fait demander de mes nouvelles, mais lui-même était sur son lit avec une fièvre effroyable et ne pouvait bouger.

Je me fis apporter ma pharmacie sur mon sirir, j'y pris un flacon de quinine, je puisai dans le flacon avec une cuiller à café, j'avalai tout ce que la cuiller contenait de la substance fébrifuge, et j'ordonnai que, quand même je ne pourrais pas en demander, on m'en donnât le lendemain une dose égale.

Une heure après, la fièvre et le délire m'avaient repris. L'accès cessa vers deux heures du matin. Hafza et Sélim étaient près de moi et ne m'avaient point quitté ! Je n'eus au reste qu'un instant de lucidité. Brisé de fatigue, je m'endormis.

Un esclave d'Abd'el-Mélek était venu pendant mon sommeil, et avait dit qu'il reviendrait. Il était revenu et attendait. J'ordonnai de le faire entrer. Il s'appro-

cha de mon lit et me glissa un billet dans la main en me disant :

— De la part de mon maître.

Je pris le billet.

— N'avale rien de qui que ce soit, me dit-il tout bas.

Et il sortit. Lui parti, je frappai contre la cloison pour appeler Sélim. Sélim entra. Je lui donnai le billet à lire. J'avais confiance dans Sélim comme dans un frère.

Le billet contenait ces mots :

« On en veut à ta vie, je viens de le savoir. Défie-toi de tout le monde, excepté de Sélim. Je veille et ne puis t'en dire davantage. »

Ce billet n'était ni signé ni scellé. Mon nom n'y était pas même prononcé. Le même jour, mon cuisinier en second, Abd'Allah, honnête garçon s'il en fut, était venu me trouver, me demandant de quitter mon service. Le prétexte de ce départ était la mort de son père et la nécessité où il se trouvait de régler des intérêts de famille. Le prétexte était spécieux et ne permettait point la discussion.

J'appelai Sélim, et lui fis faire le compte d'Abd-Allah. Le compte fait, j'appelai Abd'Allah lui-même. Au moment où je lui donnais son argent, il se pencha vers moi, et, de manière à n'être entendu de personne :

— Fuis aussitôt que tu le pourras, me dit-il, c'est un ami qui te donne ce conseil.

Puis il sortit, et je ne le revis jamais. Les quelques mots qu'il avait prononcés me confirmèrent dans cette pensée, c'est qu'il avait reçu des propositions pour m'empoisonner. Sélim et Hafza, à qui je racontai ce qui s'était passé, furent de mon avis et devinrent d'autant plus vigilants.

Les esclaves du chérif venaient deux fois par jour demander de mes nouvelles. Mais ni le chérif ni le neveu de l'imam ne venaient eux-mêmes. Yachya venait tous les jours, plutôt deux fois qu'une.

Une fièvre cérébrale se déclara, excessivement intense. Je ne pouvais juger de mon état, j'avais tous les jours une crise dans laquelle je perdais complétement le sentiment de moi-même. Je fus probablement sauvé par une inspiration de Hafza. Voyant ma tête

brûlante, elle y versait des douches d'eau tirées du puits.

L'opération se faisait de la façon la plus simple. On me mettait dans une immense jarre que l'on remplissait d'eau, puis l'on suspendait au-dessus de ma tête rasée une autre jarre pleine d'eau également. On enlevait le fausset de la jarre supérieure, et elle se vidait sur ma tête par un filet d'eau de la grosseur d'un roseau à écrire. Puis, on me frictionnait avec un gant de crin jusqu'à ce que la chaleur fût revenue à la peau ; puis encore on me faisait transpirer à force de couvertures de laine. Pendant tout ce temps, on brûlait de l'encens pour éloigner *le mauvais œil*. L'encens ne chassait pas le mauvais œil, mais me rendait un bien autre service : il chassait les mouches.

Hadji-Soliman avait de fréquents entretiens avec tous ces messagers des différents chérifs qui venaient demander tous les jours de mes nouvelles, non pas pour savoir si j'allais mieux, mais pour savoir si j'étais mort.

Le dixième jour, il parvint à s'approcher de moi,

me demandant avec beaucoup de paroles mielleuses ce que j'éprouvais et où je souffrais. Il n'eut pas le courage de me donner un coup de couteau, pour lequel il eût eu, selon toute probabilité, une bonne récompense, mais il eut celui de me donner un petit paquet qu'il garantissait comme une recette infaillible. Je le remerciai et pris le paquet.

Je devais mettre la poudre blanche qu'il contenait dans de l'eau, tourner jusqu'à ce qu'elle fût fondue, et avaler le tout.

Je remis le paquet à Sélim en lui disant de le conserver avec soin.

— Oh ! maître, dit-il, *sum el thar*.

Ce qui voulait dire :

— Oh ! maître, de la mort aux rats.

Sélim ne m'apprenait rien de nouveau. Seulement il confirmait mes soupçons sur Hadji-Soliman.

Le treizième jour de ma maladie, le chérif vint enfin me voir. Il était accompagné du jeune imam. Il eut l'air étonné de me trouver vivant encore.

En effet, on lui avait dit tant de fois que je n'en

reviendrais pas, qu'il en était arrivé à trouver que j'abusais de la force de ma constitution. J'ai tort, au reste, de dire cela, et c'est le reste d'un mauvais doute que je n'eusse pas dû conserver.

Le chérif me fit toutes sortes de protestations d'amitié et de dévouement. Il mit sa maison tout entière à ma disposition, et me quitta en me disant de m'adresser à lui pour tout ce dont j'aurais besoin. Je me gardai bien de demander quoi que ce fût. Il sortit fort étonné que l'on pût avoir été si malade et n'être pas mort.

Pendant qu'il était là, Sélim lui fit voir la poudre blanche renfermée dans le petit papier qui venait de Hadji-Soliman. Immédiatement, Hadji-Soliman fut arrêté. L'avis de Sélim était qu'il ne donnerait pas un para de la peau de son camarade. Cependant le chérif se contenta pour le moment de le faire mettre en prison. On avait résolu d'attendre ma convalescence ou ma mort pour prendre un parti. Puis le chérif voulait savoir au nom de qui l'empoisonneur agissait.

Le lendemain de la visite du chérif, j'eus celle

d'Abd'el-Mélek. Celui-là venait avec des sentiments qui n'étaient point douteux. Nous restâmes seuls.

— Tu as reçu mon billet? me dit-il.

— Oui, répondis-je, je t'en remercie.

— Le moment n'est pas encore venu, me dit-il, de te rendre compte de ce qui s'est passé, mais quand tu seras rétabli, tu sauras tout.

Je lui dis que, la veille, j'avais vu son oncle.

— Oui, me dit-il, je savais qu'il t'avait fait visite, comment a-t-il été pour toi?

— Bien.

— Tu dis cela d'une singulière façon.

— Je l'ai trouvé froid.

— Si tu savais de quelles intrigues il est entouré! si tu savais ce qu'on lui a dit contre toi! Tous ces charlatans qui ont voulu te guérir avec des versets du Coran t'ont accusé de tiédeur religieuse, voyant que tu n'avais pas voulu avaler leurs talismans. En outre, on a reçu des lettres de la Mecque : le parti turc demande tout simplement ta mort. Eschref-Bey ne t'a point pardonné d'avoir dévoilé à mon oncle son pas-

sage par Aden et toutes les conséquences de son traité avec l'Angleterre. Au reste, ne t'inquiète point autrement de tout cela ; mon oncle a tenu et tiendra bon : tu lui as rendu trop de services pour qu'il les oublie si légèrement. Rétablis-toi d'abord, continue à ne rien prendre que de la main de Sélim ; une fois rétabli, tu aviseras. Quant à moi, tu sais que je t'appartiens corps et âme.

Au bout de quelques minutes, il me quitta, s'apercevant que je faiblissais. Je n'étais pas encore assez fort pour suivre une conversation un peu longue et surtout un peu sérieuse.

Sélim et Hafza continuaient de m'entourer de tous leurs soins, ce qui les avait mis assez mal avec tout le monde. Il était à craindre que l'un ou l'autre, ou peut-être tous les deux, ne portassent la peine de leur fidélité.

Cependant ma santé se rétablissait peu à peu. Le seizième jour, je me levai; le dix-septième, je me traînai à l'ombre sur ma terrasse.

La nouvelle se répandit que j'étais sauvé, ce qui

parut prodigieux à tout le monde. Il n'y avait pas un homme dans tout Abou-Arich qui eût donné de ma peau plus que Sélim n'offrait de celle de Hadji-Soliman.

Le dix-huitième jour, le chérif revint me voir. Il me trouva debout. Je dois le dire, il me parut très-joyeux, et, au fond du cœur, ma conviction est qu'il le fut en effet.

La conversation fut vague et sans importance. On lui annonça que je commençais à manger. Seulement on ne lui dit pas que, de peur d'être empoisonné, je ne mangeais que des œufs à la coque, dénichés par Hafza, cuits par Sélim. Comme les Arabes ne mangent pas beaucoup d'œufs, ils s'étonnaient de ma prédilection pour ce mets. Sélim répondait avec aplomb que j'étais médecin, et très-bon médecin, puisque je m'étais guéri, et que je savais mieux que personne la nourriture qui m'était salutaire.

Le soir de la visite du chérif, on m'apporta de sa part toutes sortes de confitures, de sirops et de pâtisseries.

Il va sans dire que je ne touchai à rien de tout cela,

non pas que je me défiasse du chérif, mais je me défiais de son harem.

Le vingt-deuxième jour, je pus, le soir, descendre au petit jardin. Le harem du chérif en sortait. On me vit passer, appuyé au bras de Sélim. Une des femmes, drapée dans son melaya, se retourna deux fois pour me voir. A en juger par ses pendants d'oreille en or et par son melaya en soie, ce devait être Alima.

Le même soir, le chérif sut que j'étais sorti. Il m'envoya son fils pour me féliciter et me dire combien son père et sa famille étaient heureux de ma convalescence.

Dès le lendemain, j'eusse pu, à la rigueur, aller chez le chérif; mais j'étais en train de changer de peau, et je n'étais point fâché que l'opération fût entièrement terminée avant de faire une sortie sérieuse. Les bains y aidèrent; le massage aux essences acheva ce que les bains avaient commencé.

Tout le monde sait ce que c'est que le massage. Seulement, tout le monde ne sait pas qu'il y a, en Orient, deux espèces de massages: le massage arabe,

le massage indien. Le massage indien se compose de petits coups de poing appuyés sèchement sur toutes les parties du corps. Le massage arabe se fait par la compression de toutes les parties de l'individu, mais particulièrement des jointures.

Le 24, je fis demander au chérif si je pourrais le voir le lendemain. Avant le retour de mon messager, le jeune Husseïn était à la maison. Le chérif me faisait répondre que je pouvais le voir à l'instant même, si je voulais.

Pendant la durée de ma maladie, Sélim avait eu le soin de faire énormément d'aumônes, de sorte que les pauvres gens d'Abou-Arich m'étaient très-sympathiques.

Lorsque, le lendemain, je sortis pour aller au château du chérif, appuyé d'un côté au bras de Sélim, de l'autre sur celui d'Yachya, les pauvres me firent cortége. Le chérif me vit venir de loin. Il envoya son fils au devant de moi ; à mon arrivée, je trouvai tous ses officiers groupés pour me recevoir, vizir et khasnadar en tête.

Le chérif vint au devant de moi jusqu'à la porte de

son salon. Il me présenta les deux mains avec beaucoup d'effusion, riant et me disant :

— Par ma foi ! Hadji, je ne m'attendais pas à te revoir sitôt, je te fais tous mes compliments ; c'était écrit.

Dans cette séance, la question d'Hadji-Soliman fut décidée.

— Puisque tu es rétabli, me dit Husseïn, occupons-nous un peu de Hadji-Soliman.

— Puisque je suis rétabli, lui répondis-je, et que tu veux bien me consulter, Séïd, je demande qu'il ne lui soit fait aucun mal.

— Mais enfin, il a voulu t'empoisonner. Or, si son projet avait réussi, on n'aurait pas manqué de dire que le coup venait de moi.

— Mais on eût eu beau me le dire à moi, je ne l'aurais pas cru.

— Je l'espère, me dit le chérif en me tendant la main.

— Je te prie donc, continuai-je, de ne faire aucun mal à Hadji-Soliman ; qu'il aille se faire pendre ailleurs, comme on dit en Europe.

— Tu le veux ? me dit-il.

— Je t'en prie, Séïd.

— Attends, alors.

Il frappa dans ses mains. Un esclave entra.

— Qu'on amène le prisonnier Hadji-Soliman, dit-il.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre; il l'avait déjà fait amener au château. Il entra avec les fers aux pieds. Dès que Hadji-Soliman vit le chérif et moi réunis, il s'inclina devant le chérif et voulut lui prendre la main pour la baiser. Mais le chérif lui retira sa main. Il vint alors à moi. J'en fis autant que le chérif. Ne pouvant pas me baiser la main, il voulut au moins me baiser les pieds. Je me reculai. Il resta à genoux.

Le chérif tira de sa ceinture le petit paquet contenant l'arsenic.

— Connais-tu cela? lui demanda-t-il.

— Oui, Séïd, répondit le misérable.

— Est-ce toi qui as remis cela à Hadji?

— Je le lui ai remis.

— Comme poison ou comme médicament?

— Comme médicament.

— Et savais-tu que ce médicament était du poison ?

— Je le savais.

— Tu voulais donc l'empoisonner ?

— J'avais reçu mission de le faire.

— De qui ?

— D'hommes influents, mais étrangers au pays.

— De chrétiens ou de musulmans ?

— De musulmans.

— D'Arabes ?

— Non, de Turcs.

— Quels étaient ces Turcs ?

— Je ne puis le dire, j'ai prêté serment de garder le silence.

— Ne peux-tu rien ajouter ?

— Si fait, je puis dire que ce sont des ennemis personnels du Hadji, qui, du moment où je n'ai pas réussi, le poursuivront partout où il ira.

— As-tu du regret d'avoir été l'instrument de ces hommes ?

— J'ai le regret de ne pas avoir réussi.

Le chérif me regarda.

— C'est un Turc fanatisé par les siens, lui dis-je.

— Alors, si tu étais libre, continua Husseïn, tu recommencerais?

— A l'instant même, mais je tâcherais de m'y prendre mieux.

Le chérif se tourna de mon côté.

— Tu vois bien, me dit-il, que ce serait une faute que de lui donner sa liberté.

— N'importe, j'insiste, Séïd. Il ne fera autre chose que ce qui est écrit.

— Tu le veux absolument?

— Je te répète que je le désire.

— Va, dit le chérif, tu es libre.

Hadji-Soliman fit un mouvement de surprise.

— Seulement, remercie le Hadji.

Il revint pour me baiser la main et les pieds. Je le repoussai; il sortit. Aussitôt et derrière lui, le chérif donna ordre à son vizir qu'on eût à faire quitter immédiatement Abou-Arich à ce malheureux. Il devait en outre le prévenir que ce serait au péril de sa vie qu'il y reparaîtrait.

J'appelai Sélim et lui donnai l'ordre de remettre à Hadji-Soliman vingt-cinq talaris. Il les refusa. On les distribua aux pauvres, qui poursuivirent Hadji-Soliman de leurs huées au moment où il sortit du palais du chérif. Il va sans dire que tout le monde blâma ma générosité, même les pauvres qui en profitaient. Le pardon que j'avais obtenu pour lui fut généralement traité de faiblesse ; mais je m'étais souvenu que ce malheureux avait femme et enfants. Le même soir, il avait quitté Abou-Arich, prenant la route de Djézan.

Je rentrai chez moi et reçus la visite de tous les hauts personnages du pays ; le bruit s'était répandu que non-seulement j'étais sauvé, mais encore que j'étais plus en faveur que jamais.

Le soir du même jour, Sélim m'annonça Abd'el-Mélek : c'était sa seconde visite. Cette fois, il venait causer d'une façon plus sérieuse. Il s'agissait tout simplement de trouver un prétexte pour demander mon congé au chérif.

Abd'el-Mélek me conseillait de quitter Abou-Arich

à l'insu même du chérif; le plus tôt serait le mieux. Il avait la conviction que son oncle, tout affectionné qu'il me fût, finirait par céder aux suggestions du harem et aux intrigues turques. Il ne savait trop me dire de quel côté j'avais le plus à craindre. C'était assez mon avis, et, depuis que j'étais entré en convalescence, ma résolution était prise à cet endroit. Abd'el-Mélek savait que l'on avait fortement insisté près du chérif pour qu'il m'incarcérât. Je voulus savoir quel était l'officieux conseiller. Abd'el-Mélek refusa de me l'apprendre, se bornant à me dire que c'était un des hommes que j'avais le plus obligé pendant mon séjour à Abou-Arich.

Restait à savoir comment j'arriverais à ne pas blesser la susceptibilité du chérif en lui demandant mon congé. Je devais m'attendre, m'assurait Abd'el-Mélek, à une grande résistance de sa part. Je lui étais encore indispensable, à ce que prétendait le jeune homme, dans les derniers projets qu'il méditait. C'était, à son avis, ce qui m'avait sauvé.

— En tout cas, acheva Abd'el-Mélek, quel que

soit le moyen que tu choisisses, compte sur moi.

Et il sortit sur cette nouvelle promesse.

Inutile de dire qu'il me laissa livré à des réflexions d'autant plus tristes qu'elles portaient sur l'injustice du chérif à mon égard. Mais, je l'ai dit, je n'avais pas attendu son avis pour prendre ma résolution.

Le lendemain, on envoya chercher Hafza, du harem. Elle revint tout en pleurs. Je voulus savoir ce qui lui causait cette émotion ; je vis qu'elle n'osait me le dire. J'avais une si entière confiance en elle que je n'insistai pas.

— Quand tu croiras que je dois être averti, lui dis-je, tu m'avertiras.

Je me doutais bien de ce qui se passait. On l'envoya chercher plusieurs fois ainsi. A chaque fois elle revenait plus triste.

Enfin, un soir, elle m'avoua tout. On l'envoyait chercher pour la corrompre ; d'abord on voulait en faire un instrument ; mais comme on vit que c'était même inutile de le tenter, on se contentait de son éloignement. Si elle voulait fuir ou me quitter, on

lui en fournirait tous les moyens. Elle avait refusé. Alors on l'avait menacée. Ce fut sous l'empire de cette menace et de la crainte qu'à une autre visite on ne s'emparât d'elle, qu'elle m'avoua tout. Alors je lui défendis de sortir, et chargeai Sélim de veiller particulièrement sur elle. Au reste, à son avis, c'était une affaire de harem; le chérif ignorait tout. Je crus qu'il serait imprudent à moi de lui dénoncer ce petit complot.

Yachya à qui j'en parlai fut de mon avis. La situation, il l'avouait lui-même, devenait grave. Il fallait ou revenir sur mes pas et accepter franchement le mariage, ou me retirer. Si je prenais ce dernier parti, le plus tôt serait le mieux. Revenir au mariage était impossible. J'eusse hésité, que tout ce qui se passait autour de moi m'eût confirmé dans ma résolution.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

Paris. — Imprimerie de Wittersheim, 8, rue Montmorency.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

